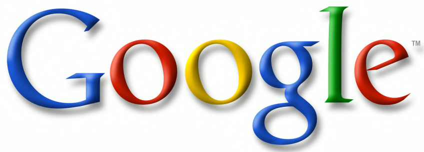
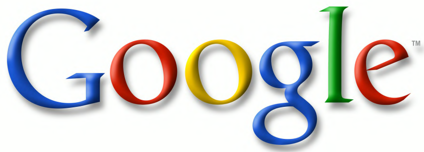



Google

REVUE
GERMANIQUE.

STRASBOURG, IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

REVUE

GERMANIQUE.



TROISIÈME SÉRIE. — ANNÉE 1836.



TOME SIXIÈME.



PARIS,
Chez **F. G. LEVRAULT**, éditeur, rue de la Harpe, n.° 81;
Même maison, rue des Juifs, n.° 33, à **STRASBOURG**;
Et chez tous les libraires de la France et de l'Étranger.

1836.

AVRIL 1836.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

Industrie, Commerce.

DE LA JONCTION

Du Danube au Rhin, à l'Aar (en Suisse) et au lac de Constance,

Par H. MOLINEAU[1],
Secrétaire général de la Compagnie du canal du Danube au Rhin.

Cent lieues de routes et de canaux font plus, pour la civilisation et le bonheur des peuples, que toutes les théories des économistes.

De tous les canaux faits ou à faire, aucun, sans contredit, n'offre un intérêt plus général que celui destiné à joindre le Rhin au Danube, par leurs extrémités les plus rapprochées; à mettre, par là, en rapports plus directs et plus intimes, la production et

1 « Ce mémoire, dit l'auteur, n'a pas été fait pour le public.

« Honoré de la confiance des fondateurs de la Compagnie; en ayant été l'unique représentant auprès des gouvernements et sur le théâtre de l'entreprise; étant par conséquent le seul qui pût la connaître dans tous ses détails et dans toutes ses ramifications, il m'a semblé utile de réunir en un seul faisceau tout ce qui se rapportait et tout ce qui, dans ma pensée, pouvait s'y rattacher directement ou indirectement. Je considère donc cet écrit comme une espèce de compte rendu de ma mission, au moment où la société allait s'organiser définitivement; et c'est ainsi que je l'ai envisagé en le remettant à ses principaux membres.

« J'ai pensé depuis que les détails que ce mémoire renferme pourraient ne pas être inutiles à connaître aux gouvernements concédants, et à quelques personnes qui s'occupent des intérêts publics, et je me suis déterminé à en faire authographier quelques exemplaires. Ceux qui en tenteront la lecture, voudront bien le prendre pour ce qu'il est, c'est-à-dire pour une œuvre entreprise dans un but spécial : celui de faire connaître minutieusement, en détail, et au risque de répétitions fort peu littéraires, tout ce que j'ai cru que devraient savoir ceux qui ne craignaient pas de se mettre à la tête d'une entreprise aussi vaste que celle qui nous occupé.

« Stuttgart, le 30 mars 1836. »

la consommation chez tous les peuples de l'Allemagne méridionale et orientale, de la Suisse et du Tyrol; et à faire disparaître pour eux les lenteurs et les dangers de la navigation maritime et la cherté des transports par terre.

Les autres canaux n'ont eu pour objet qu'un intérêt de localité, l'intérêt particulier d'un seul État. L'Europe entière est appelée à profiter des avantages de celui-ci; aussi a-t-il occupé, de tous les temps, les plus hautes pensées. César et Charlemagne voulurent l'entreprendre; et Napoléon l'eût fait, si les contrées que le canal doit traverser n'eussent été le théâtre presque continuel de ses guerres, et si les événements des dernières années de son règne le lui eussent permis [1]. Quel projet plus grand, en effet, que celui qui, ayant pour but d'ouvrir, par une voie navigable artificielle, une communication non interrompue entre les deux plus grands fleuves de l'Europe, tend à réunir ensemble la mer du Nord et la mer Noire, éloignées l'une de l'autre de plus de quatre cents lieues! Quelle immense source de prospérité pour les peuples qui, par leur situation, sont plus spécialement appelés à en recueillir les fruits!

Considéré sous le point de vue de l'intérêt particulier, le canal de jonction du Rhin au Danube est plus digne d'attention que celui qui traverserait l'isthme de Panama, ou même que celui qui abrégerait et faciliterait la route de l'Inde par l'isthme de Suez. Il ne donnerait pas seulement lieu, comme eux, à des transports considérables et au rapprochement de pays éloignés; il augmenterait encore immédiatement, et dans une proportion incalculable, sur toute la ligne de navigation, à travers de riches contrées, la valeur des terres et celle de leurs produits, qui, en ce moment, restent invendus et sans prix, faute de débouchés faciles et peu coûteux.

Aperçu général des points navigables que le canal est destiné à mettre en communication.

Pour bien comprendre l'importance, pour l'Europe, de l'ouverture du canal de jonction du Rhin au Danube, il faut se placer à

1 Voyez page 8.

son point de partage, au plateau de Saint-Georges, sur le Sommerau, l'une des montagnes de la Forêt-Noire, où prend sa source la rivière de Brigach, qui, un peu plus bas, change son nom en celui de Danube. De ce point élevé, dominant l'Europe, on peut explorer les diverses voies navigables que le canal est destiné à mettre en communication.

En suivant le cours du Danube jusques au-dessous de Vienne et des villes principales de la Hongrie, on arrive à Belgrade, à l'embouchure de la Save, qui prend sa source dans les montagnes de l'Illyrie, et qui, rendue navigable, sera réunie incessamment à Trieste et aux autres ports de l'Adriatique, par le canal Karlowitz, entrepris par une compagnie d'actionnaires, à la tête de laquelle figurent les premiers noms de la Hongrie.

En suivant toujours le fleuve vers l'est, on arrive à la mer Noire, où se jettent les plus grands fleuves de la Russie, et qui ouvre au commerce de l'Occident des débouchés dont il est impossible de calculer l'importance dans l'avenir. Si, sortant de la mer Noire, nous entrons dans la Méditerranée, par le Bosphore et la mer de Marmara, nous trouvons le Rhône communiquant, par la Saône, avec le canal de Bourgogne, le canal du Centre, la Loire et la Seine, et par conséquent avec toutes les grandes lignes de navigation de l'intérieur de la France, et se réunissant au Rhin, en face de l'embouchure de notre canal, à Kehl.

Portant nos regards plus immédiatement vers l'ouest, nous trouvons le Havre, dont les arrivages remontent la Seine jusqu'à Paris; nous voyons ensuite la Marne déjà en partie navigable, et les tracés d'un chemin de fer et d'un canal destinés à joindre Paris à Strasbourg.

Au nord-ouest, enfin, nous trouvons, depuis Dunkerque jusqu'à Emden, tous les ports de la mer du Nord, communiquant avec le Rhin, soit directement avec la Hollande par ses divers embranchements, soit par les canaux et chemins de fer de la Belgique, qui sillonnent déjà ce pays et qui viendront aboutir à la vieille cité commerçante de Cologne; au-dessous de laquelle arrive le grand canal du Nord ou Napoléon, qui joint la Meuse au

Rhin de ce côté, et qui, dans les projets de son auteur, était destiné à lier Anvers à ce dernier fleuve. Ces indications générales donneront une juste idée de l'importance d'une communication qui a pour but de devenir le centre commun, le lien, pour ainsi dire, de toutes ces lignes de navigation, aujourd'hui isolées entre elles, et qui, une fois réunies, formeront un système complet de navigation intérieure, à l'abri des chances des guerres maritimes.

Ajoutons enfin à ces lignes principales les communications, non moins importantes, que doivent favoriser les deux embranchements du canal : l'un se dirigeant sur le Rhin, entre Schaffhouse et Bâle, à l'embouchure de l'Aar, qui reçoit les eaux de tous les lacs et rivières de la Suisse, et dont la navigation ne peut s'étendre plus loin, à cause des chutes du Rhin; et l'autre se dirigeant, à travers les contrées si populeuses et si riches de la haute Souabe, jusqu'au lac de Constance, aujourd'hui le point central du commerce de l'Autriche, de l'Italie, du Tyrol et du Vorarlberg, avec l'Allemagne, la France, le nord et l'ouest de l'Europe. Et nous aurons prouvé, ce que nous avons dit au commencement, qu'aucun canal ne pouvait, par ses résultats, avoir autant d'importance que celui qui nous occupe.

Les développements dans lesquels nous allons entrer sur les avantages que la réunion de ces diverses communications doit procurer, rendront cette démonstration complète.

Disons d'abord quelques mots des projets, conçus à des époques différentes, pour la réunion du Rhin au Danube.

Historique des projets de jonction du Rhin au Danube.

Les divers auteurs des projets de réunion du Rhin au Danube, quoique unanimes sur les avantages qu'elle devait procurer à l'Europe, n'ont pas été d'accord sur la direction à donner au canal de jonction. Dans le choix de cette direction, tous ont été guidés par des considérations particulières, qui se rattachaient, soit à la position où ils se trouvaient au moment de la conception de leur projet, soit au point de départ qu'ils avaient en vue dans la réu-

nion des deux fleuves, soit enfin au but qu'ils se proposaient pour l'avenir, dans l'établissement d'une pareille communication.

Suivant une tradition dont nous ne pouvons garantir le fondement, César, qui conçut le premier la jonction du Rhin au Danube, la faisait partir du lac de Constance à Ulm, avec le dessein ultérieur d'améliorer la navigation du Rhin entre Bâle et Schaffhouse.

Aucun document, que nous sachions, ne constate d'une manière authentique ce projet, dont l'idée s'est cependant conservée dans les pays riverains du lac de Constance et se rapporte assez au point de vue d'où César devait partir.

Le projet de Charlemagne, dont la capitale était alors à Aix-la-Chapelle, et la résidence la plus habituelle à Bingen, à quelques lieues de l'embouchure du Mein, consistait, à peu de chose près, dans le projet aujourd'hui entrepris par la Bavière; projet dont nous aurons à nous occuper plus tard, et dont les plans, quant à la direction à suivre, ont plutôt été déterminés par l'idée qu'il s'agissait d'accomplir ce que Charlemagne avait commencé, que par une véritable entente des intérêts commerciaux qu'on a pour but de favoriser.

Les projets de Napoléon n'ont pas tous eu le même point de départ; ils se sont tous, plus ou moins, ressentis de l'époque à laquelle ils étaient conçus, et ont toujours été dominés par les besoins de la politique de ce génie entreprenant.

Ce fut en 1798 que, pour la première fois, cette grande entreprise occupa les hautes pensées de Napoléon.

Par son ordre, des études furent faites d'une jonction de la Seine au Rhin, de Paris à Strasbourg, et du Rhin au Danube, de Strasbourg à Ulm.

Les études de ce projet, commencées par l'ingénieur divisionnaire Robin, furent achevées, en 1807, par Charles-Casimir Robin, son fils.

En 1808, la difficulté des communications au travers de l'Allemagne méridionale ne pouvait plus frapper Napoléon, qui l'occupait par ses troupes et la dominait en maître. Tous ses regards

se portaient alors vers l'Angleterre et Anvers, qui était à ses yeux le point important de son vaste empire. Il changea donc la direction des projets par lui conçus en 1798, et dont l'exécution pouvait commencer à cette époque de 1808.

Il voulut alors réunir Paris à Anvers et Anvers au Rhin, au-dessous de Cologne, par un canal, qui fut en partie exécuté, qui prit le nom de canal Napoléon, et qui, depuis, fut appelé canal du Nord. De là, la communication projetée se divisait en deux parties.

La première avait pour but de réunir le Rhin au Weser et le Weser à l'Elbe, à Magdebourg; à Magdebourg, le canal, qu'on appelait canal de Westphalie, se dirigeait sur Berlin, et de Berlin à Varsovie. L'autre partie remontait le Rhin et arrivait à Neubourg sur le Danube, et prenait le titre de canal d'Anvers au Danube.

Ce double projet fut élaboré. Les études furent faites, les nivellements dressés, et, par une décision du 12 mai 1812, Napoléon, adoptant les plans de l'ingénieur Robin pour la jonction du Rhin au Weser et à l'Elbe, le chargea de la construction du grand canal de Westphalie.

Un autre ingénieur, dont nous ignorons le nom, mais dont nous avons vu les études, fut chargé de la ligne se dirigeant vers le Danube.

Les événements politiques de cette époque ont empêché l'exécution de ces divers travaux.

En 1824, le gouvernement français voulut reprendre le projet conçu par Napoléon en 1798. L'ingénieur Robin, dont les plans existaient à la direction des ponts et chaussées, fit de nouvelles études pour les travaux de Strasbourg à Ulm; et M. Brisson, autre ingénieur français, de la plus grande distinction, remit des projets pour la jonction de la Seine au Rhin, de Paris à Strasbourg, par la Marne.

Ce dernier canal fut sur le point d'être entrepris par une compagnie d'actionnaires, à la tête de laquelle figuraient les notabilités de cour de l'époque. Cette circonstance détermina une autre société à entreprendre la partie de Kehl à Ulm, pour laquelle M. le baron de Keudelstein sollicita des concessions des gouvernements

de Bade et de Wurtemberg, qui les lui promirent, à certaines conditions, en 1828 et 1829; conditions que les événements de France et de Belgique n'ont pas permis d'accomplir à cette époque.

Enfin, S. M. le roi de Wurtemberg conçut, dans la même année 1824, le projet de réunir le Rhin au Danube par un canal qui devait traverser ses États.

Le point de départ de ce projet était Mannheim à l'embouchure du Neckar, qui est navigable jusqu'à Heilbronn.

Le canal devait se diriger ensuite du Neckar, par le Köcher et la Brenz, et arriver au Danube à l'embouchure de cette petite rivière.

Un autre embranchement se dirigeait, par le Neckar, de Kannstadt jusqu'à Neckartenzlingen, et de Neckartenzlingen, par un canal à point de partage, on réunissait le Neckar à la Lauter, qu'on canalisait jusqu'à son embouchure dans le Danube, au-dessous de Riedlingen. Le Danube lui-même devait être rendu navigable de Riedlingen jusqu'à Ulm, avec embranchement sur le lac de Constance, par la Kanzach et le Federsée.

Ces projets, dont les études ont été faites avec beaucoup de soins, pour une navigation de la plus petite dimension, n'ont pas été mis à exécution; et S. M. le roi de Wurtemberg, en accordant à la Compagnie représentée auprès de son gouvernement par M. Molineau l'assurance de la concession définitive que la Compagnie avait demandée, lui fit connaître ces projets par une lettre de S. E. le ministre de l'intérieur du 27 août 1835, avec invitation de prendre communication des plans dressés par les ingénieurs du pays, de comparer les projets du gouvernement avec ceux de M. le baron de Keudelstein, et d'en faire part à la Compagnie pour savoir s'il lui conviendrait de les mettre à exécution, dans le cas où elle serait dans l'impossibilité de suivre le tracé au travers de la Forêt-Noire. Les observations que M. Molineau prit la liberté de soumettre à Sa Majesté, pour prouver que la jonction du Rhin au Danube, par le Neckar, tout en étant d'une immense importance pour le royaume de Wurtemberg, et devant être faite dans l'intérêt du pays, ne pourrait, sous le rapport des avantages

qu'en attendait l'Europe commerciale, aussi bien que sous le rapport des intérêts des capitalistes, remplacer complétement le canal dans la Forêt-Noire, dont l'exécution ne dépendait que de la bonne volonté des gouvernements dont il devait traverser les États, parurent avoir fait impression sur Sa Majesté, ainsi qu'il résulte d'une lettre que M. le ministre de l'intérieur fit à M. Molineau l'honneur de lui adresser le 8 septembre dernier.

Nous aurons occasion de parler plus tard de ces canaux.

Après avoir établi la partie historique des divers projets de jonction du Rhin au Danube, nous devons examiner quelle est la direction la plus profitable, pour le commerce, entre ceux de ces projets qui vont être mis à exécution ; et pour cela, il importe de comparer le canal de Kehl à Ulm avec le canal entrepris par la Bavière, de Bamberg sur le Mein à Kehlheim, auprès de Ratisbonne sur le Danube.

Comparaison entre le canal de la Forêt-Noire et celui de la Bavière.

Notre canal partira de Kehl, suivra la vallée de la Kintzig, qu'il quittera près de Hausach pour entrer dans la vallée de la Gutach ; il remontera cette vallée jusqu'à celle de Nussbach, au-dessous de Triberg ; et il arrivera au plateau de Saint-Georges, où se trouvera le point de partage ; il descendra ensuite la vallée de Brigach jusqu'à Donaueschingen, puis suivra latéralement le cours du Danube jusqu'à Ulm.

Ce canal formera un ouvrage complet. Une fois achevé, il mettra en communication le Rhin et le Danube dans leurs parties accessibles à la grande navigation. Les bateaux à vapeur du Rhin remontent jusqu'à Kehl : trois compagnies, formées à Passau, Ratisbonne et Ulm, vont se réunir en une seule société, pour fonder, au printemps prochain, un service régulier de bateaux à vapeur, entre Ulm et Vienne ; et l'état avancé de la science hydraulique permettra d'établir sur le canal le service de transports accélérés, qui puisse convenir en même temps aux voyageurs et aux mar-

chandises; de sorte que, de la mer du Nord à la mer Noire, il y aura une communication directe et non interrompue, avec embranchement sur la Méditerranée, par le canal du Rhin au Rhône, en activité, et avec la perspective prochaine d'une communication avec l'Océan par la Marne et la Seine.

Le canal de la Bavière, au contraire, en le supposant achevé, n'aura pas encore atteint le but désiré. Il aboutit à Bamberg, presque aux sources du Mein, qui ne commence à être navigable qu'à environ dix milles allemands au-dessous de l'embouchure du canal.

On rendra, dit-on, le Mein navigable de Bamberg à Wurzbourg; mais qui ne sait quelles sont les difficultés que présente la mise en navigation d'une rivière à l'état de torrent, dont la pente est d'une rapidité extrême, et dont le niveau des eaux est constamment variable?

Qu'on remarque encore que, le traité de Vienne consacrant la libre navigation des fleuves et rivières de l'Allemagne, il ne pourra pas être établi de droits de navigation sur le Mein rendu navigable, dans le cas où cela serait possible sans de trop grandes difficultés; de sorte que les revenus du canal, consistant dans les droits de navigation à percevoir de Kelheim à Bamberg, devront être diminués, avant le partage entre les actionnaires, des frais d'entretien de la navigation naturelle du Mein, et des intérêts des sommes employées à l'établissement de cette navigation.

Mais à ces observations de détail qui ressortent des difficultés de l'entreprise en elle-même, il faut en joindre de bien plus graves, qui se rapportent à l'état général du commerce, et qui condamnent complétement la direction du canal de la Bavière. Qu'on nous permette d'entrer dans quelques développements sur ce sujet.

En choisissant Kehl pour point de départ du canal de jonction du Rhin au Danube, la compagnie a dû considérer non-seulement quelles étaient les relations que ce canal devait favoriser, mais elle a dû encore, dans l'intérêt des capitalistes qui s'engageraient dans cette opération, chercher à augmenter les transports que doit effectuer le canal.

Dans cette idée, il était important d'assurer au canal non-seu-

lement les transports de la France pour l'Allemagne, mais aussi ceux de la Méditerranée. Le canal du Rhône au Rhin, aboutissant à l'embouchure de notre canal, garantit ces avantages.

Il est ensuite un point important qu'il ne faut pas perdre de vue : c'est l'état de l'Orient. Venise a été longtemps l'unique dispensatrice des richesses du Levant, et c'était par Constance qu'elle faisait arriver ses marchandises dans les deux grandes lignes commerciales qui la liaient à l'Allemagne, l'une suivant le Rhin jusque dans les Pays-Bas, l'autre remontant vers l'Elbe, dans l'Allemagne septentrionale.

Venise, sans doute, ne se relèvera pas de l'état de langueur où elle est tombée; mais Trieste et Marseille sont destinées à hériter de son ancienne prospérité. Par le canal du Rhône au Rhin, la France peut aujourd'hui transporter, sur ce dernier fleuve, les produits du Levant.

D'un autre côté, l'Autriche, qui a élevé Trieste sur les ruines de Venise, cherche à lier cette ville au Danube par la Save et le canal de Karlowitz; la jonction du Rhin au Danube, comme prolongation de la jonction du Rhône au Rhin, aura pour but d'empêcher le monopole que, sans cela, l'Autriche pourrait se créer aux dépens du reste de l'Allemagne, et de favoriser la concurrence et par conséquent les bas prix des produits de l'Orient, qui arriveront en même temps sur le Rhin et sur le Danube, avec diminution même de frais pour ceux qui débarqueront à Marseille : le frêt étant moins cher de Smyrne et l'Égypte à Marseille, que des mêmes lieux à Trieste.

Le canal de la Bavière ne pourrait, sous aucun de ces rapports, remplacer le canal de la Forêt-Noire. Le commerce de la France, du Levant et du Midi, ne pourrait en profiter, ni pour ses exportations, ni pour ses importations de l'Autriche, qui sont fort considérables, ainsi qu'on l'expliquera plus tard, et ce transit doit entrer pour beaucoup dans les revenus de l'entreprise.

Au premier abord, on croirait peut-être que la Hollande aurait plus d'avantage à l'ouverture du canal du Mein, qu'à l'ouverture du canal de la Forêt-Noire, comme étant plus près des ports de la

mer du Nord. Sans entrer dans des développements qui trouveront leur place ailleurs, disons, en passant, que le canal de la Bavière n'a aucun rapport avec les pays dont le canal de la Forêt-Noire est destiné à assurer les importations et les exportations. Bade, Wurtemberg, la Suisse et le Tyrol n'en pourraient jamais profiter; et c'est plutôt là que dans l'Allemagne centrale, où elle rencontre les provenances de Hambourg, que la Hollande place ses denrées coloniales.

Si à ces divers avantages on joint ceux qui résulteront, pour le canal de la Forêt-Noire, de ses deux embranchements sur la Suisse et le Tyrol, il sera impossible de méconnaître la supériorité de l'entreprise qui nous occupe sur celle de la Bavière.

On dira peut-être que la direction du canal par Bamberg a pour but d'ouvrir une communication avec l'Elbe et le Weser par la Werra, et que cette communication avec Brême et Hambourg profitera au canal. A cela nous n'avons rien à objecter. Ceux qui connaissent les localités ont toujours cru que telle avait été la pensée dominante des auteurs du projet, quand ils se sont déterminés à prendre Bamberg pour embouchure du canal dans le Mein; mais, dans ce cas, il n'y a aucun parallèle à établir entre les deux canaux, puisqu'ils auraient une destination absolument différente, et pour résultat d'établir une concurrence en Allemagne, entre les ports de la Hollande et les villes hanséatiques: concurrence que ne pouvaient vouloir favoriser les principaux intéressés dans le canal de la Forêt-Noire. Croit-on, d'après ce que nous avons dit, que, dans notre opinion, le canal de la Bavière ne sera pas utile et profitable? non assurément. Telle n'est pas notre pensée. Plus les voies de communication sont faciles, et plus elles sont fréquentées; plus elles sont multipliées, et plus le nombre des transports devient considérable; plus on fera de canaux, de chemins de fer, plus ils deviendront simultanément productifs, pourvu qu'une grande pensée domine leur direction, et que l'esprit étroit de localité ne soit pas écouté.

La Bavière, du reste, est riche en produits de toute espèce; ses bois, ses grains, ses bestiaux, assureront toujours des transports à

son canal, qui, de son côté, fera doubler et quintupler peut-être la valeur des propriétés territoriales, et augmentera les produits de l'industrie dans une proportion incalculable. Mais ce que nous avons avancé n'en restera pas moins vrai, c'est-à-dire que, considéré comme jonction du Rhin au Danube, le canal du Mein ne réunira pas les avantages de celui de la Forêt-Noire, et ne remplira qu'imparfaitement le but que l'Europe commerçante attend de cette importante voie de communication.

Embranchements du canal.

Nous avons parlé de deux embranchements du canal principal, qui devaient avoir une grande influence sur sa prospérité; voici la direction que suivront ces deux canaux.

Premier embranchement.

Au-dessous de Donaueschingen, le canal formera un embranchement jusqu'au Rhin supérieur, en face de l'embouchure de l'Aar, venant de la Suisse; il suivra la vallée de la Wutach, qu'il longera dans tout son cours, au-dessous de Blumberg, et aboutira à Waldshut, petite ville du grand-duché de Bade, sur la rive droite du Rhin.

Sans entrer, dans ce moment, dans des développements, que nous donnerons plus tard, sur l'importance de ce canal d'embranchement, nous nous bornerons à dire que toutes les rivières navigables et les lacs de la Suisse se jettent dans l'Aar, qui forme la grande artère de navigation de ce pays; mais que, l'Aar se jetant dans le Rhin entre Schaffhouse et Bâle, la navigation de la Suisse ne pourrait, dans aucun cas, s'étendre plus loin, les chutes du Rhin et la rapidité du fleuve, qui est encore à l'état de torrent, rendant toute navigation impossible et ne permettant pas même le flottage régulier des bois. Au moyen de l'embranchement du grand canal aboutissant à l'embouchure de l'Aar, on évite l'impossibilité de navigation du Rhin supérieur; et, à l'aide de quelques travaux peu importants, qu'elle fera certainement dès qu'elle y trouvera

avantage, toute la Suisse communiquera, sans aucune espèce de difficultés, avec le Rhin à Kehl, et avec le Danube à Ulm. Nous n'avons pas besoin d'en dire plus en ce moment.

Deuxième embranchement.

L'idée de cette communication appartient aux projets conçus par S. M. le roi de Wurtemberg; elle a pour but de réunir le Danube au lac de Constance par le Federsée.

Cet embranchement partira du canal principal, au-dessous de Riedlingen, dans le Wurtemberg; il suivra la vallée de la Kanzach, jusqu'au lac de Federsée; et descendra ensuite la vallée de la Schusten, jusqu'à Friedrichshafen, sur le lac de Constance, où sera son port principal. Les avantages de cette communication seront ultérieurement développés. Constatons seulement ici que le lac de Constance est le point central du commerce de l'Allemagne avec la Suisse orientale, le Tyrol et l'Italie, et des États allemands et slaves de l'empire d'Autriche avec la France et les ports de la mer du Nord.

Cette indication sommaire suffira pour donner une idée de l'importance d'une voie navigable qui transportera sur la ligne principale le commerce local et de transit du lac de Constance, et qui recevra de cette ligne principale toutes les marchandises du bas Rhin et de la France.

Directions différentes à donner au canal.

Nous avons considéré la direction de Kehl à Ulm comme la meilleure ligne à suivre pour la construction d'une communication navigable entre le Rhin et le Danube; mais des circonstances étrangères à la volonté de la Compagnie pouvaient s'opposer à l'exécution de ce projet. Il fallait, avant tout, obtenir l'assentiment de trois gouvernements; et il pouvait arriver, par des raisons que nous ne pouvions prévoir, que l'un ou l'autre de ces trois gouvernements, ou refusât les concessions, ou y mît des conditions tellement onéreuses, qu'il fut impossible à une compagnie financière de s'y soumettre.

Dans ce cas, il fallait examiner ce qu'il y aurait à faire dans l'hypothèse où l'un des gouvernements intéressés consentirait à accorder la concession, et où un autre s'y refuserait ou serait trop exigeant.

Nous avons donc dû rechercher si, cette circonstance se présentant, le canal serait exécutable, sans trop de désavantage, avec le concours de celui des États qui se montrerait favorable à l'entreprise.

La première hypothèse qui s'est offerte, était celle où le grand-duché de Bade eût refusé. Cette supposition, nous le devons dire, était la plus défavorable, parce que, le grand-duché communiquant directement avec la France et la Suisse centrale, il y aurait eu de graves inconvénients à ne pas traverser ce territoire, si riche, du reste, en matières premières, qui doivent fournir une grande alimentation au canal; et ce n'eût été que dans le cas d'un refus absolu que la compagnie eût dû prendre une autre direction.

Dans cette hypothèse, la compagnie se fût adressée seulement au Wurtemberg, et eût réclamé de son gouvernement la concession de la canalisation projetée de Heilbronn au Danube et à Friedrichshafen, pour exécuter, sur une échelle convenable, un canal latéral au Neckar, avec jonction au Danube et au lac de Constance, dans la direction dont il a été parlé plus haut.

La dépense eût été un peu moins forte que celle à faire au travers de la Forêt-Noire; les difficultés eussent été un peu moindres, même avec le passage des Alpes de Souabe: mais, il faut en convenir, les avantages à retirer par la compagnie eussent été beaucoup moins grands, et il aurait fallu qu'elle obtînt des indemnités assez considérables du gouvernement wurtembergeois, qui, sans doute, ne s'y serait pas refusé; puisqu'on eût ouvert, à travers la partie la plus riche de son territoire, une voie de communication dont il avait lui-même senti toute l'importance.

L'autre hypothèse à prévoir était celle où le gouvernement de Wurtemberg refuserait la concession ou imposerait à la compagnie des conditions trop onéreuses. Dans ce cas, il fallait rechercher s'il n'y aurait pas moyen d'éviter son concours, et d'arriver au but désiré sans traverser son territoire.

Les recherches et l'examen auxquels nous nous sommes livrés, nous ont donné la conviction qu'il était possible à la compagnie d'ouvrir la communication qu'elle projette, du Rhin au Danube, sans le concours du gouvernement wurtembergeois; pour cela il importe d'entrer dans quelques explications.

Dans l'état actuel des relations commerciales, tout le transit de l'Autriche vers l'Allemagne méridionale et l'Italie, se fait par la voie de Linz et Passau à Inspruck. Arrivées là, les marchandises destinées à l'Italie traversent le Tyrol et abordent au lac de Côme et au lac Majeur; les autres prennent la direction de Lindau, qui, à ce moyen, fait un commerce d'expédition très-étendu, recevant, d'un autre côte, par Constance, les marchandises venant de France, de Suisse et du Rhin, par Bâle et Schaffhouse.

Dans son système général de défense militaire, l'Autriche voulait lier sa grande place d'armes de Linz à Inspruck et Bregenz, par une ligne de navigation, que l'Inn, navigable jusqu'à Halle, aurait facilitée. La sagesse des gouvernements et des peuples ayant éloigné toute idée de guerre, cette voie de navigation est jugée moins nécessaire pour l'Autriche, qui porte toute l'attention de son industrie, en ce genre, vers l'amélioration de la navigation du Danube inférieur, et les communications de ce fleuve aux ports de l'Adriatique, par le canal Karlowitz et la Save; mais il est hors de doute que le jour où le gouvernement autrichien eût vu, qu'au moyen du grand canal de la Forêt-Noire et de sa communication sur le lac de Constance, la ligne de navigation, qu'il considérait seulement sous le point de vue militaire, pourrait l'indemniser de ses dépenses, par le mouvement commercial qu'elle favoriserait, il ne revînt à ses premiers projets, et ne réunisse l'Inn, d'un côté au lac de Constance, de l'autre aux lacs et canaux de la Lombardie; ce qui compléterait son système de défense militaire et son système de communication commerciale sur ces deux points si importants de son territoire.

On ne connaîtrait pas l'état actuel des relations commerciales, si l'on supposait que l'ouverture de la navigation du haut Danube changera complétement la direction du commerce de l'Autriche.

Ce sera toujours vers le lac de Constance que ses principales expéditions se dirigeront, comme la voie la plus courte, la plus directe, et comme ne sortant pas des lignes de ses douanes; c'est donc vers ce point que se trouve l'importance de la communication des États du bas Danube avec le Rhin inférieur, pourvu toutefois qu'une jonction navigable fût possible avec le premier de ces deux fleuves; or, cette condition indispensable peut être remplie.

Voici, dans ce cas, quelle direction devrait prendre le canal.

Au-dessous de Donaueschingen, à partir de l'embranchement sur l'Aar, un autre embranchement serait dirigé sur le lac de Constance, par Engen et Singen. Ce canal, de peu d'étendue, serait facile et ne coûterait pas de fortes sommes; et, à son moyen, il y aurait une ligne de navigation non interrompue, depuis Kehl jusqu'aux frontières du Vorarlberg. Il s'agirait ensuite de faire un canal latéral au Rhin supérieur, depuis son embouchure dans le lac de Constance jusqu'à l'Ill; et de joindre l'Ill à l'Inn, par l'Alfenz et la vallée du Cloître (*Klosterthal*). Cette ligne serait plus coûteuse que celle par Ulm; mais elle abrégerait beaucoup la distance jusqu'au bas Danube; et il est très-probable que le gouvernement autrichien en apprécierait assez l'importance, pour concourir aux dépenses à faire sur son territoire, si toutefois il ne préférait pas les faire seul, et ne pas laisser à une compagnie étrangère des droits de propriété à une ligne de navigation qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, peut être considérée sous un double point de vue.

A cela il faut ajouter que le Wurtemberg ne voudrait pas rester ainsi en dehors de tout le mouvement commercial de l'Orient et du Midi; et que, d'accord avec Hohenzollern-Sigmaringen, il s'empresserait, sans aucun doute, soit d'ouvrir un canal communiquant, avec ceux de la compagnie, jusqu'à Ulm, soit de rendre navigable le haut Danube, pour pouvoir attirer sur son territoire une partie du transit, qui sans cela lui échapperait complétement.

Mais, il faut en convenir, de graves inconvénients seraient attachés au choix de cette ligne de navigation. Le Wurtemberg et la Bavière méridionale, pays riches et fertiles, enlacés, pour ainsi

dire, entre le canal du Mein d'une part, et le canal de la Compagnie de l'autre, perdraient toute espèce de commerce de transit; et le mouvement industriel, qui commence à prendre un grand développement dans le premier de ces pays, s'en ressentirait d'une manière fâcheuse; ses consommations de denrées étrangères diminueraient, et la compagnie n'aurait rempli qu'imparfaitement le but que se proposent ses fondateurs, par l'ouverture de leur communication au travers de pays dont le territoire est abondamment pourvu de matières premières, qui doivent alimenter les transports du canal. Heureusement que les deux hypothèses sur lesquelles nous avons raisonné n'existent pas: les gouvernements de Bade et de Wurtemberg sont pleinement convaincus des avantages que le canal doit procurer à leurs États; ils se sont empressés d'accorder les concessions demandées, en même temps que l'assurance de la plus complète protection; et ils apprécient trop les immenses bienfaits que l'ouverture de ces voies de communication doit répandre sur leurs pays, pour ne pas y concourir d'une manière efficace et proportionnée aux avantages qu'ils devront en retirer.

Il n'y a donc pas lieu de s'occuper de ce qui concerne les directions dont nous avons parlé plus haut pour le canal; mais nous avons dû rapporter tout ce qui s'y rattache comme un des éléments indispensables du travail auquel nous avons cru devoir nous livrer, pour résumer tout ce qui, directement ou indirectement, a trait à notre entreprise.

Une fois fixés sur la véritable direction à donner aux voies navigables à ouvrir, examinons quelles seront les divers avantages qui devront en ressortir.

Du canal principal et de ses affluents, considérés sous leurs divers buts d'utilité.

Le canal principal et ses deux affluents doivent être considérés sous deux points de vue différents:

D'abord comme moyens d'exploitation des produits indigènes, ensuite comme voies de transport des produits étrangers. Nous les examinerons successivement sous ces deux rapports.

§. I.er *Des trois canaux considérés comme moyens d'exploitation des produits indigènes.*

Les pays de Bade, de Wurtemberg et de Hohenzollern-Sigmaringen, dans lesquels se trouvent les montagnes de la Forêt-Noire que le canal traversera, et les Alpes de Souabe qu'il côtoiera, sont très-riches en bois, en mines de diverses espèces, en carrières de marbre, de plâtre, de granit, que la difficulté des communications ne permet pas d'exploiter avec avantage. Ces objets, encombrants et de peu de valeur, sous un gros volume, ne peuvent supporter les frais extraordinaires qu'exigerait leur transport par la voie de terre; on est donc dans la nécessité de ne pas chercher à en tirer tout le parti possible.

Le canal, assurant ce transport d'une manière facile et économique, permettra de donner à l'exploitation de ces divers produits tout le développement dont elle est susceptible.

Dans le grand-duché de Bade, l'exploitation des mines a pris un grand essor.

Une société, à la tête de laquelle se trouve un habile ingénieur, a imprimé une grande activité à cette branche d'industrie; et les nouveaux efforts que fait cette compagnie, prouvent qu'elle veut étendre ses travaux d'une manière considérable.

Les bas prix et la facilité des transports, produits par le canal, favoriseront au plus haut degré ce mouvement industriel.

Dans beaucoup de pays, des canaux sont alimentés par l'exploitation des mines de charbon, en vue de laquelle ils ont été exclusivement créés.

En Angleterre, en Amérique, en France, l'existence de houillères a fait naître des voies artificielles de transport, qui ont procuré à leurs propriétaires d'immenses bénéfices. L'ouverture d'une pareille voie dans les montagnes de la Forêt-Noire, aura probablement pour résultat de découvrir de nouvelles sources de richesses enfouies au sein de la terre.

Des expériences multipliées ont été faites dans les États que doit traverser le canal, pour découvrir du charbon de terre; dans

plusieurs endroits des traces de ce précieux combustible ont été rencontrées. Quelques mines, encore à l'état de première exploitation, sont ouvertes; l'une d'elles, existant auprès d'Offenbourg, fournit déjà à quelques besoins: il y a tout lieu de penser que l'assurance que donnera l'ouverture du canal, de pouvoir transporter au loin les produits qu'on pourrait extraire du sol, engagera à de nouvelles recherches, en permettant de consacrer à ces expériences des fonds considérables, qui, dans l'hypothèse même d'une exploitation facile dans l'état actuel, n'auraient pu être productifs pour leurs possesseurs qu'au moyen de l'emploi de capitaux plus considérables encore, dans une voie capable de transporter hors des lieux les produits des travaux entrepris; et cette considération a pu arrêter les efforts qui ont été faits jusqu'à ce jour.

Si donc, dans certaines localités, l'existence d'une houillère a déterminé la construction d'un canal, il pourra arriver ici que l'ouverture d'un canal soit la cause de la découverte et de l'exploitation en grand de la houillère, en permettant de consacrer exclusivement à cette entreprise des capitaux qu'on aurait été dans la nécessité de diviser, pour en consacrer une partie à l'établissement d'une voie quelconque de transport.

Cette espérance n'est pas appuyée sur une hypothèse chimérique; car, comme nous l'avons dit, des traces de houille ont été rencontrées sur plusieurs points de la Forêt-Noire; et comment croire que de tous les pays de la forme géognostique de la Forêt-Noire, elle seule eût le triste privilége de ne pas renfermer dans son sein ce puissant véhicule de l'industrie moderne?

De nombreuses mines de fer existent dans les pays de Bade, de Wurtemberg et de Hohenzollern-Sigmaringen, mais la difficulté des transports des matières premières aux usines, d'une part, et des produits de ces usines au dehors, d'une autre, ont paralysé le développement de cette branche d'industrie. Dans la principauté de Sigmaringen, par exemple, le minerai de fer est si riche et si abondant, qu'il serait possible d'y produire dix fois autant de fer qu'on ne le fait en ce moment, si l'on pouvait avoir le combustible avec plus de facilité et à meilleur prix, par la diminution des

frais de transport, et si l'on était assuré de trouver le débit du fer au dehors du pays.

Les États de Bade et de Wurtemberg possèdent de riches salines, dont quelques-unes sont à proximité du canal principal, mais dont les débouchés seront plus spécialement favorisés par les deux canaux d'embranchement.

Le Wurtemberg est en possession, par des traités, de fournir la Suisse orientale de sels qui arrivent au lac de Constance. Le transport de ces sels suffirait, en grande partie, à alimenter le canal entre le Danube et Friedrichshafen. La Compagnie pourra obtenir du gouvernement wurtembergeois le privilége du transport de ces sels, à un prix même inférieur à celui payé en ce moment.

Le grand-duché de Bade, de son côté, fournit la Suisse centrale des sels qui lui manquent, et le canal d'embranchement sur l'Aar sera la seule voie de transport de ces produits.

Le Wurtemberg et le grand-duché de Bade alimentent aussi la Suisse en céréales. Nous n'avons pas l'état exact de ces fournitures; mais d'après un document récent, publié en Wurtemberg, on peut évaluer à cinq millions de florins la valeur des blés que ce royaume fournit chaque année à la Suisse.

Nos trois canaux faciliteront le transport de ces produits et en augmenteront la consommation, en diminuant le prix, dans les contrées où cette consommation doit avoir lieu.

Le Wurtemberg élève une grande quantité de gros bétail et de moutons; l'introduction en France de ces bestiaux est très-considérable, quoiqu'elle ne soit pas ce qu'elle serait, si les tarifs des douanes étaient abaissés à un taux tel que la contrebande, cette plaie du commerce, ne pût y trouver profit.

Il n'y a pas lieu d'espérer que le gouvernement français obtienne des monopolistes, qui se soutiennent mutuellement dans les chambres actuelles, des modifications aux tarifs d'introduction des bestiaux étrangers; mais la force des choses, les résultats de l'association allemande et les réclamations des consommateurs français, sacrifiés aux intérêts mal entendus des grands proprié-

taires, forceront un jour le gouvernement à modifier son système prohibitif; et alors les bestiaux étrangers pourront avec avantage concourir à l'alimentation des populations nombreuses qui, aujourd'hui, à cause du haut prix, sont obligées de renoncer complétement à l'usage de la viande. On sait que généralement le transport des bestiaux, par la voie de terre, opère pour les propriétaires des troupeaux une perte de plus d'un dixième de la valeur totale par cent lieues de parcours. Les bestiaux conduits à pied se fatiguent et perdent de leur graisse, et une partie ne peut même soutenir la marche jusqu'à sa destination. Les pertes de ce genre qu'éprouvent les nourrisseurs suisses, qui vont chaque année chercher les immenses troupeaux de bœufs de l'Ukraine pour les engraisser dans leur pays et les introduire en France, ne sont compensées que par le bas prix de l'achat dans les steppes.

Or, avec le canal, les bestiaux de toute espèce des pays qu'il traversera pourront arriver frais, bien portants et sans perte jusqu'aux portes de la France.

Les bénéfices des vendeurs se trouveront augmentés de tout ce que le transport sur le canal évitera de perte et de frais extraordinaires; et il serait possible qu'au moyen de cette augmentation de valeur les vendeurs puissent lutter avec assez d'avantage contre les tarifs actuels, pour pouvoir doubler les expéditions, sans recourir à l'introduction en fraude, à laquelle ils sont obligés de se livrer en partie dans l'état actuel des choses.

Ce ne seront pas seulement les bestiaux des pays traversés par le canal qui en profiteront; mais encore ceux, si nombreux, de la Bavière, dont les exportations annuelles sont évaluées, par les documents officiels, à plus de 200,000 têtes de gros bétail.

Si nous voulions entrer dans les détails les plus minutieux des avantages que le canal procurera aux industries du pays, nous parlerions des transports si considérables qui ont lieu chaque année des toiles du Wurtemberg destinées à l'Amérique, et qui vont prendre la mer, soit au Havre, traversant la France et ses lignes de douanes, si difficiles et si coûteuses, soit en Hollande, en descendant le Rhin; nous parlerions des produits industriels des habi-

tants de la Forêt-Noire, qui se convertissent en une foule d'objets destinés à l'étranger, tels que les horloges en bois, dont l'Amérique reçoit des quantités incalculables; mais les aperçus généraux, dans lesquels nous pouvons seuls entrer, ne nous permettent pas cet examen de détails, qui trouvera peut-être sa place dans d'autres documents, et nous arriverons de suite à ce qui concerne l'exploitation des bois du Tyrol, de toute la Suisse, de la Forêt-Noire et des Alpes de Souabe. Nous entrerons à cet égard dans quelques développements qui serviront à prouver toute l'importance de cette partie des produits territoriaux que doit favoriser le canal.

Exploitation des bois.

Les bois de la Forêt-Noire sont exploités dans la partie des montagnes où l'on peut se servir du flottage de la Kintzig et de la Murg sur le versant occidental; du Neckar et de l'Enz, sur le versant septentrional, et de la Wutach, sur le versant méridional. Mais le flottage ne peut avoir lieu que pour les pins et les sapins, qu'on est encore obligé de couper dans une dimension en rapport avec les sinuosités des rivières, la profondeur et la rapidité de leurs eaux: la longueur est ordinairement de 22 à 28 pieds; mais le flottage n'est jamais assez profond pour qu'on puisse l'opérer par radeaux dans le haut des rivières: il a donc lieu, la plupart du temps, à bûches perdues, c'est-à-dire de la manière la plus nuisible à la valeur des bois, et la plus préjudiciable aux exploitants sous tous les autres rapports. Descendus, par les temps de crue, dans la partie des rivières où le courant est plus régulier et plus profond, les bois sont réunis en radeaux assez peu importants pour pouvoir suivre le cours de ces rivières jusqu'à leur embouchure, et ce n'est que sur le Rhin, au-dessus de Manheim, que le flottage en radeaux de plus forte dimension commence; enfin, c'est à Manheim que s'établissent les grands radeaux qui descendent en Hollande.

Mais les chênes et les hêtres ne pouvant être soumis au flottage à bûches perdues, dans le haut des rivières, et ne pouvant être

encadrés dans des radeaux de sapins et de pins, obligés eux-mêmes d'être d'un poids leger, ces bois sont mal exploités, mutilés, et souvent n'ont d'autre destination que le chauffage des usines et des habitations. Quelques pièces, qu'on peut transporter par voie de terre jusqu'au Rhin, sont seules soustraites à cette espèce de vandalisme commandé par la force des choses et l'état des lieux.

Ainsi les belles et magnifiques pièces de quille pour des vaisseaux de guerre du premier rang, des courbes de la plus forte dimension et d'un gabarit rare et précieux; des pièces pour étambot et autres parties aussi importantes, sont totalement perdues pour la navigation.

Cet état de choses dure depuis des siècles, et il y a même des lieux où toute exploitation, dans ce moment, est impossible, et ne pourra être tentée que quand le canal sera fait.

La main-d'œuvre, à bon compte dans ces contrées, influe peu sur le prix des bois, dès qu'il y a possibilité de les exploiter et de les transporter; et on ne croit pas être dans l'erreur en calculant que le bois de chêne, pour quille et courbe de première qualité, pourra être livré sur le Rhin à 1 fr. 75 c. où 2 fr. le pied cube, au lieu de 9 à 12 fr. qu'il coûte dans les ports de la France et de la Hollande.

Il faut ajouter aux bois de chêne et de hêtre, les pins pour mâture, parmi lesquels on peut faire le meilleur choix. Les prix des pins de ce genre sont, sur les lieux, dans une disproportion incomparable avec leur prix dans les ports de mer de France et de Hollande; la différence consiste tout entière dans les frais considérables des transports et dans la difficulté de les opérer.

Un sapin de la plus belle venue, de soixante-dix pieds de longueur sur seize pouces de diamètre à sa base, et de quatorze pouces à son sommet (et ce sont les plus petits), coûte, sur les montagnes de la Forêt-Noire, de 18 à 20 florins (38 à 40 francs), et, dans les ports de la France et de la Hollande, le même arbre se vend communément de 2 à 300 francs.

Le prix en augmente d'une manière fort sensible par chaque

dimension supérieure. Eh bien! presque tous ces bois sont convertis en planches, par suite de l'impossibilité où l'on est de les faire arriver, dans leur entier, sur le Rhin.

L'immense quantité de pins et de sapins, dont l'abattage laisse des débris considérables, procure les moyens de faire en abondance du goudron, du brai et de la résine. Le peu de débit actuel de ces matières, par les difficultés des transports, en ralentit beaucoup la fabrication; mais elle s'augmentera considérablement, lorsque la facilité des débouchés sera assurée à ceux qui se livrent à ce genre d'industrie.

Ce qu'on a dit pour la Forêt-Noire, s'applique aux Alpes de Souabe et aux riches forêts du Tyrol et de la Suisse.

Tous les lacs et rivières de la Suisse centrale aboutissent à l'Aar, qui, comme nous l'avons dit, se jette dans le Rhin entre Schaffhouse et Bâle, c'est-à-dire dans une partie où la navigation ascendante ou descendante est impossible. Les produits des belles forêts de mélèzes du Tyrol et des Grisons, arrivent au lac de Constance; mais là, comme à l'embouchure de l'Aar, se trouve un obstacle qui arrête tout transport ultérieur par voie navigable; de sorte que l'exploitation des immenses forêts de la Suisse et du Tyrol est excessivement restreinte dans son étendue, et entièrement gênée dans ses méthodes et dans le parti qu'elle devrait tirer des superbes bois qui lui sont soumis.

Cependant, depuis quelques années, c'est-à-dire depuis l'ouverture du canal du Rhône au Rhin, le prix de ces forêts a plus que quintuplé: des étrangers sont venus s'établir au cœur des montagnes du Tyrol, des Grisons et des bords de la Limmat; ils ont fait usage de moyens d'exploitation plus convenables que ceux employés jusqu'à ce jour, sans toutefois pouvoir tirer des bois tout le parti qu'offriraient des moyens de transport faciles.

Un fait digne de remarque justifie cette assertion : c'est que le commerce de bois que le port de Saint-Pétersbourg faisait avec les ports du midi de la France, a subi, depuis deux ans, une notable diminution. Les provenances russes et finlandaises éprouvent une concurrence redoutable par le bois qu'amène le canal du

Rhône au Rhin; et dans l'année qui vient d'expirer (1835), l'exportation des planches partant de Saint-Pétersbourg pour Marseille, a diminué de plus de cinquante mille douzaines.

Qu'on juge ce que ce sera quand les difficultés que présentent à la navigation les chutes du Rhin entre Schaffhouse et Bâle, seront évitées par le canal principal et les deux canaux partant du lac de Constance et de l'Aar, qui permettront d'amener sur le Rhin, dans leurs plus belles dimensions, les bois de la Forêt-Noire, des Alpes de Souabe, de toute la Suisse, du Vorarlberg et du Tyrol.

Ainsi, considérés sous le simple point de vue d'exploitation des produits des pays qu'ils doivent traverser ou auxquels ils doivent aboutir, les trois canaux à entreprendre, qu'aucune autre voie ne pourrait remplacer sous ce rapport, trouveraient dans le transport de ces divers produits indigènes de quoi alimenter leur navigation; nous allons maintenant examiner leurs avantages sous le rapport purement commercial.

§. II. *Des trois canaux considérés sous le rapport commercial.*

Dans l'examen que nous avons fait des avantages des trois canaux dont nous avons indiqué la direction, sous le rapport d'exploitation des pays qu'ils sont destinés à mettre en communication avec le Rhin et le Danube, nous sommes partis de ce point essentiel que le système de communication ne pouvait être avantageux et très-productif qu'autant qu'il serait complet. Sous le rapport commercial, cette connexion des trois canaux entre eux est encore plus manifestement nécessaire.

Ce premier plan fixé, nous allons parcourir successivement les divers pays dont ces trois canaux doivent, si nous pouvons nous exprimer ainsi, opérer le rapprochement; et l'on verra par les détails dans lesquels nous allons entrer, que nous avons eu raison de dire, en commençant, que toute l'Europe était intéressée à la réussite de nos projets de canalisation.

Si les pays que doivent traverser les canaux sont les plus favorisés, par leur ouverture, sous le rapport d'exploitation des pro-

duits du sol, ce grand intérêt se retrouve encore quant au transit, puisque ces pays doivent devenir le centre d'un grand mouvement commercial. Mais si le pays en général doit profiter par l'augmentation des valeurs territoriales, il faut dire qu'une voie de communication nouvelle, qui est destinée à changer la route commerciale actuelle, devra profiter spécialement à certaines localités.

Grand-duché de Bade. — Manheim et Waldshut.

Au premier rang des villes du grand-duché de Bade qui doivent retirer d'immenses avantages de l'ouverture des canaux à ouvrir sur son territoire, figurent, sans contredit, Manheim et Waldshut: Manheim, aujourdhui la ville principale du grand-duché sous le rapport commercial.

Waldshut, petite ville sans importance actuelle, mais appelée par sa position aux plus hautes destinées commerciales.

Pour bien comprendre les avantages que doivent retirer ces deux villes de l'ouverture d'une voie navigable de Kehl à Waldshut, il faut connaître l'état actuel du transit commercial, et le comparer avec ce qu'il sera; et, pour cela, il est nécessaire d'entrer dans quelques développements.

Toute la Suisse s'approvisionne de denrées coloniales en Hollande, à l'exception de quelques parties qui viennent à Genève par la voie de terre, et d'une assez forte quantité de cotons, qui arrivent à Bâle du Havre et de Marseille, soit par la voie de terre, soit par le canal du Rhône au Rhin.

La diminution des droits de navigation sur le Rhin, en faveur de certains États de la confédération commerciale allemande, apportera un changement à cet état de choses, en ce qui concerne le transit par la France. [1]

Marseille et le Havre ne pourront plus concourir avec la Hol-

1 Par une convention commune, les gouvernements de Bade, Bavière et Wurtemberg viennent de décider qu'à partir du 1.er Janvier 1836 les produits d'outre-mer qui arriveraient dans l'un des trois États, par le Rhin, seraient affranchis des deux tiers des droits de navigation, dont on ferait le remboursement, à l'arrivée dans un des ports du Rhin, en Bade ou en Bavière.

lande sur les marchés de la Suisse, qui seront complétement approvisionnés, par les ports de la mer du Nord, en denrées et produits exotiques de toute espèce.

Quant aux objets fabriqués que consomme la Suisse, l'Angleterre et la Belgique sont les principaux marchés où elle s'approvisionne, ne trouvant chez elle que des soies unies, et des toiles de coton fines et légères, dites mousselines de Suisse.

L'approvisionnement de la Suisse en Hollande, en Angleterre et en Belgique, se fait de diverses manières; ou directement par des maisons suisses, qui ont des représentants intéressés à Amsterdam, à Londres, à Anvers et à Bruxelles, qui sont obligées, dès-lors, de supporter des frais de double établissement; ou par des maisons hollandaises, qui recourent aux commissionnaires suisses; ou, enfin, par des maisons de Mayence, Francfort et Manheim, qui ont des rapports en Suisse, d'une part, et en Hollande, en Angleterre et en Belgique, de l'autre. Dans tous les cas, et quel que soit le mode dont elle se serve pour ses approvisionnements extérieurs, la Suisse centrale est obligée de supporter des frais de transport longs, coûteux et chargés de commissions de diverses espèces, qui augmentent d'une manière sensible les prix des objets importés. Un intérêt commun, tendant à la diminution de ces frais extraordinaires, lie donc les consommateurs suisses et les producteurs ou entrepositaires de première main.

L'ouverture d'une communication navigable, permettant aux produits transatlantiques et aux produits des fabriques anglaises et belges d'arriver au centre de la Suisse, sans trop d'intermédiaire entre les ports de la mer du Nord et les lieux de consommation, a paru à des maisons hollandaises la solution la plus complète du problème à résoudre. De là, le concours si actif de ces maisons à l'entreprise du canal de jonction du Rhin au Danube, et d'un embranchement de ce canal jusqu'à l'embouchure de l'Aar, où commence la navigation de la Suisse centrale.

Les Hollandais, les Belges et les Anglais, d'une part, et les consommateurs suisses de l'autre, sont-ils les seuls à devoir profiter de cette voie de communication? Non, sans doute; elle doit encore

être d'une utilité incontestable au commerce de Cologne, Mayence, Francfort, et surtout à celui de Manheim.

La navigation hollandaise sur le Rhin se dirige ordinairement jusqu'à Manheim, où arrivent régulièrement, chaque semaine, les transports accélérés de la compagnie de navigation d'Amsterdam et de Rotterdam. Quelques-uns des bateaux de cette société s'arrêtent à Mayence, où ils correspondent avec un service de navigation française établi à Strasbourg.

A Mayence et à Manheim, les marchandises venues par les navires hollandais, sont transportées sur des bateaux plus légers, qui tous remontent le Rhin jusqu'à Kehl. Les bateaux français prennent alors la voie du canal de Strasbourg jusqu'à une demi-lieue de Huningue; les bâtiments allemands qui ne veulent pas rompre charge à Strasbourg au profit des commissionnaires de cette ville, remontent le Rhin directement jusqu'à Bâle.

Quoique, d'après le traité de Mayence, relatif à la navigation du Rhin, les bateaux hollandais aient le droit de naviguer sur le canal du Rhône au Rhin, au-delà de Strasbourg (droit que n'ont pas les bateliers badois[1]), cependant aucun de ces bateaux n'en a usé jusqu'à ce jour; ce qui prouve l'avantage que les Hollandais trouvent à ne pas porter leur navigation au-delà de Manheim.

Mais, soit que les marchandises venant du bas Rhin remontent le haut Rhin de Mayence jusqu'à Huningue, par bateaux français, traversant Strasbourg et suivant le canal; soit qu'elles remontent de Manheim jusqu'à Bâle, par bateaux badois, suivant constamment le cours du fleuve, ces marchandises n'en sont pas moins grevées de frais fort considérables avant leur entrée en Suisse. Celles qui suivent le canal, si elles arrivent plus vite et plus facilement, sont soumises à l'action si peu favorable des douanes françaises, et à l'acquittement des droits de transit et de navigation; ensuite, le canal n'allant pas jusqu'à Bâle, il faut décharger les bateaux au-dessus de Saint-Louis, charger les marchandises sur voiture jusqu'au bureau de la douane, les décharger

1 Convention de Mayence pour la navigation du Rhin, en date du 31 mars 1831, art. 9, 10 et 11; protocole annexé, art. 8.

à Saint-Louis pour la vérification des laissez-passer, des acquits à caution et des plombages de transit, et les recharger une seconde fois sur voitures pour les transporter à Bâle; ce qui est très-coûteux et expose les marchandises à des avaries fort préjudiciables au commerce.

Celles qui suivent le cours du fleuve ne sont pas exposées à ces divers inconvénients; elles sont déchargées directement à la douane de Bâle; mais la navigation au-dessus de Kehl est si difficile, si dangereuse même, que les expéditeurs préfèrent faire suivre à leurs marchandises le canal français, avec ses embarras et ses frais, plutôt que se servir de la navigation naturelle.

Dans ce cas alors, les expéditeurs allemands, obligés de recourir, pour leurs transports au-delà de Strasbourg, aux commissionnaires français, cessent tous rapports avec leurs clients; ce qui fait qu'il est arrivé souvent qu'ils ont préféré le transport par terre de Kehl à Bâle, à la remonte du canal de Strasbourg.

Mais ces charges ne sont pas les seules que les marchandises destinées à l'intérieur de la Suisse aient à subir. Il faut qu'elles soient entreposées à Bâle, et qu'elles y supportent les droits de douane pour le gouvernement, les droits de place pour la ville; les droits de déchargement, de magasinage, de réexpédition et de commission; puis ensuite les frais de transport par terre jusqu'au lieu de destination, Bâle ne communiquant par eau avec aucune ville de l'intérieur de la Suisse. Qu'on s'étonne, après cela, du haut prix des denrées coloniales dans l'intérieur du pays!

Avec l'ouverture du canal de la Kintzig et de son embranchement sur le Rhin supérieur, à l'embouchure de l'Aar, aucun de ces inconvénients n'existera plus.

Les marchandises déchargées des navires hollandais à Manheim, seront rechargées de suite sur les embarcations légères qui devront traverser le canal. Ayant acquitté les droits de transit à Emrich, au sortir de la Hollande, pour entrer dans la ligne des douanes allemandes, elles entreront en franchise dans le canal à Kehl, et elles arriveront, sans transbordements, sans commissions nouvelles, sans autres frais que les droits légers de la navigation

sur le canal jusque dans l'Aar, et, par suite, jusqu'aux lacs de Zurich, de Lucerne, de Thun, de Neufchâtel et même dans celui de Genève, après l'achèvement du canal d'entre roche, commencé entre Orbe et Morges, pour joindre le lac de Neufchâtel au lac de Genève; c'est-à-dire que les marchandises embarquées en Hollande, en destination pour les parties les plus reculées de la Suisse, arriveront à la porte des consommateurs avec un seul transbordement et l'acquittement d'un seul droit de déchargement dans le port franc de Manheim, qui, à ce moyen, deviendra l'entrepôt général de la Suisse pour tous ses approvisionnements en Hollande, en Angleterre et en Belgique.

Ce que Manheim fera pour les marchandises destinées pour la Suisse centrale, Waldshut le fera pour les marchandises en venant en destination pour l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et les États du Nord.

Nous avons besoin d'entrer dans quelques détails sur le commerce de transit par la Suisse.

Rappelons encore une fois ce que nous avons dit, que tous les lacs et rivières navigables de la Suisse se jettent dans l'Aar, qui est la ligne principale de la navigation de ces contrées, mais que cette navigation ne peut être d'une grande importance, et est même négligée en ce moment[1], puisque l'Aar a son embouchure dans un impasse qu'il est impossible de franchir, dans l'état actuel de la navigation, par le Rhin supérieur.

Tout le commerce de l'Italie avec le Nord, la Hollande, la Prusse et l'Allemagne centrale, en soieries brutes, fruits secs, savons et autres denrées, se fait concurremment par la voie de mer et par la voie de terre, suivant la destination des marchandises.

1 Depuis quelques années la navigation intérieure de la Suisse fixe l'attention de ses principaux habitants et de ses ingénieurs. Le canal d'entre roche, commencé entre Orbe et Morges, a pour but de joindre le lac de Neufchâtel au lac de Genève. La Société de l'abaissement des lacs poursuit ses travaux avec activité. On va s'occuper d'abaisser les lacs de Neufchâtel, Bienne et Morat, et rectifier le cours de la Thielle supérieure et inférieure, et celui de l'Aar jusqu'à Soleure. Les communes environnantes ont souscrit des dons gratuits fort considérables. De nouveaux bateaux à vapeur vont être établis sur les lacs de Lucerne et de Zurich.

Marseille est l'entrepôt d'arrivée du commerce maritime; Gênes et Livourne en sont les points de départ. Les objets de transport débarqués à Marseille se divisent suivant leurs diverses destinations, les uns remontant le Rhône, les autres s'expédiant par voie de mer, suivant les circonstances et d'après le prix du frêt des navires qui amènent à Marseille les bois de Finlande, les chanvres et goudrons de la Baltique et les produits de la Hollande.

Mais Marseille ne reçoit que les denrées du littoral méridional; tout ce qui vient de la Lombardie et des bouches du Pô passe à Milan, prend la voie de terre au sortir des lacs Majeur et de Côme, et se divise sur trois points formant trois routes principales : le Simplon, pour arriver à Genève; le Saint-Gothard, pour arriver à Lucerne et Zurich; le Splügen, pour arriver à Coire et se rendre au lac de Constance.

Ce qui regarde cette dernière ligne de communication ne doit pas nous occuper en ce moment; mais il est évident que le jour où la navigation sera possible sans interruption, depuis les lacs de Genève, Neufchâtel, Lucerne, Thun et Zurich jusque sur le Rhin inférieur et sur le Danube, les marchandises abandonneront la voie de terre qu'elles suivent maintenant à grands frais, et au lieu d'aboutir par le roulage à Bâle et à Schaffhouse, elles suivront la navigation ouverte jusque sur le grand canal, où elles se diviseront, à droite et à gauche, d'après leurs destinations ultérieures. Dans ce cas, Waldshut profitera de tous les avantages commerciaux qu'offrira sa position à l'entrée du canal, en face de l'Aar.

Le gouvernement de Bade, pénétré de l'importance que doit acquérir cette petite ville, a le projet d'y faire prochainement un port franc et un entrepôt libre, ainsi que le traité de Mayence, article 11, lui en donne le droit.

Royaume de Wurtemberg. — Ulm et Friedrichshafen.

Parmi les villes du royaume de Wurtemberg qui sont destinées à tirer un grand avantage du canal du Rhin au Danube, et de son embranchement sur le lac de Constance, il faut compter Ulm et Friedrichshafen.

Ulm deviendra l'entrepôt central des échanges entre la France, le Midi, la Suisse, la Hollande, l'Angleterre et les États de l'Allemagne centrale et orientale; l'établissement d'une navigation régulière sur le Danube, au moyen des bateaux à vapeur, joint à l'ouverture de la communication avec le Rhin, donnera bientôt à Ulm une importance dont on ne peut se faire une idée, par la simple comparaison avec ce qui existe actuellement.

Friedrichshafen, de son côté, deviendra le port principal du lac de Constance, qui, comme nous l'avons dit plus haut, est le point de connexion du commerce de l'Autriche et de l'Italie avec la France, l'Angleterre et les Pays-Bas.

Il est impossible de calculer en ce moment l'importance du mouvement commercial dont le Wurtemberg se trouvera alors le centre; l'avenir seul apprendra ce qu'on doit en attendre. Mais n'agissons-nous pas en vue de l'avenir? Si nous nous arrêtons au présent, nous avons déjà l'assurance d'un grand mouvement. Les cuivres laminés et les fers-blancs si renommés d'Achenrein, les fers, les plombs, les faux de la Styrie, n'arrivent-ils pas sur le lac de Constance, autant que les besoins de la consommation l'exigent? Que sera-ce quand ces produits trouveront des débouchés faciles et constants, vers l'occident, par la grande voie navigable que doit ouvrir la Compagnie? D'un autre côté, tous les produits de la Bavière méridionale que le canal de Bamberg compte au nombre de ses transports, iront-ils chercher Ratisbonne pour remonter jusqu'au Mein, quand, arrivant facilement aux ports du lac de Constance, ils trouveront des moyens de transport peu coûteux, qui les feront parvenir en peu de temps aux lieux de consommation? Non, assurément. Rappelons, enfin, ce que nous avons dit plus haut, en parlant du transit par la Suisse, que les marchandises venant d'Italie par le Splügen arrivaient au lac de Constance.

La Hollande.

Les détails dans lesquels nous sommes entré, ont dû suffisamment prouver les avantages que la Hollande trouvera dans la

construction des canaux qui doivent être entrepris dans le grand-duché de Bade et le royaume de Wurtemberg. Ces voies de communication ouvrent au commerce hollandais des relations directes avec les pays où la consommation de ses denrées coloniales est assurée, et d'où il peut tirer, à bas prix, les matières qui lui manquent. Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit à cet égard; il est cependant un point sur lequel nous devons fixer l'attention des négociants hollandais.

D'après les lois de douanes françaises[1], les produits transatlantiques ne peuvent entrer en France que par certains ports de mer, désignés dans ces lois; les frontières de terre sont complétement fermées à ces produits. Nous n'avons pas à apprécier ce qu'il y a de bon ou de mauvais dans cette mesure; nous constatons seulement le fait existant. En voici les résultats :

La plus grande partie des cotons américains arrivent au Havre et à Marseille, et de ces ports ils se dirigent sur les points où la consommation en est assurée. L'Alsace entre pour beaucoup dans cette consommation; de plus, elle en reçoit une grande quantité en transit pour la Suisse. Le transport de ces cotons se fait jusqu'à Mulhouse, où est le principal entrepôt, par terre, pour ceux qui viennent du Havre, et par le canal du Rhône au Rhin, pour ceux qui viennent de Marseille. De Mulhouse les cotons destinés à la Suisse prennent le canal du Rhône au Rhin jusqu'à Saint-Louis et Bâle.

Pour les cotons destinés à la Suisse, il est hors de doute, comme nous l'avons dit plus haut, que la diminution des droits de navigation sur le Rhin donnera tout l'avantage aux Hollandais sur les négociants du Havre; car le transport de cette dernière ville sur le Rhin est beaucoup plus cher que celui de Rotterdam et d'Amsterdam à Kehl, et il le serait encore dans le cas même où une communication plus économique remplacerait le transport par terre.

Quant aux cotons destinés à l'intérieur, il est probable que les intérêts des fabricants de l'Alsace, qui ont déjà, et qui, d'après

1 8 floréal an XI; 28 avril 1816; 6 mai 1826.

l'accession de Bade aux douanes allemandes, vont incessamment et abondamment trouver des concurrents redoutables sur la rive droite du Rhin, ne seront pas toujours sacrifiés aux intérêts des ports de mer, et que leurs réclamations seront entendues, au point qu'on leur permettra de recevoir, par leurs frontières, les matières premières dont ils ont besoin et dont ils font un si grand emploi.

Dans ce cas le commerce hollandais aura l'approvisionnement certain des grandes fabriques du Haut-Rhin, si les négociants d'Amsterdam et de Rotterdam, changeant un peu les habitudes de leurs devanciers, savent se mettre en rapports plus directs avec les fabricants. Les marchés de Rotterdam et d'Amsterdam, aujourd'hui fort inférieurs, sous le rapport des approvisionnements, aux marchés du Havre, deviendront mieux assortis en cotons américains, *et la communication facile ouverte avec la Suisse aura, en définitive, une grande influence sur les ports de la mer du Nord.*

La création d'un port franc et d'un entrepôt à Kehl aura nécessairement ce résultat, et la faculté de cet établissement est assurée au grand-duché de Bade par l'article 11 de la convention de Mayence du 31 Mars 1831.

La France.

Quant à la France, si quelques concurrences sont à craindre par certains de ses négociants, ainsi que vnous enons de l'établir; si, d'un autre côté, l'ouverture du canal communiquant avec la Suisse centrale peut porter préjudice à la partie du canal de l'Alsace allant de Strasbourg à Huningue, et à ceux qui l'exploitent, le reste du pays profitera certainement d'une voie de communication qui le met en rapports faciles et directs avec toute l'Allemagne centrale, le Danube et la mer Noire.

La France recevera à meilleur prix les laines de la Moravie, de la Hongrie et de la Moldavie, dont elle fait une grande consommation dans ses fabriques d'étoffes de laine si variées. Son industrie, sous ce rapport, est si avancée, les fabricants de lainage fin savent donner à leurs tissus une telle souplesse, une telle

élégance, un apprêt qui les rend d'un usage si agréable, qu'il n'y a pas à craindre une concurrence en Allemagne, quoique les matières premières et la main-d'œuvre y soient beaucoup moins chères.

Une chose que nous devons dire ici, parce qu'elle se rattache indirectement à notre sujet, c'est le peu de raison, pour ne rien dire de plus, des tarifs français, quant aux laines dont nous venons de parler.

Tous les fabricants sont unanimes sur ce point, que les laines françaises ne peuvent, sous aucun rapport, remplacer les laines de la Saxe, de la Moravie et de la Hongrie, dans la fabrication des lainages supérieurs autres que les draps, et que, quel que soit le droit d'introduction, ils devraient le payer ou cesser leur fabrication; et cependant on s'obstine à maintenir un tarif élevé, qu'une prime de 12 à 13 pour cent ne compense pas, qui coûte au trésor, et dont, en définitive, personne ne profite.

Beaucoup de laines de la Moravie et de la Hongrie entraient autrefois en France par Strasbourg; leur direction est aujourd'hui changée, et cela tient à plusieurs causes.

D'abord de riches maisons de Francfort se sont emparées du commerce de ces laines et de celles de la Saxe, dont elles ont des entrepôts considérables. Ces diverses laines sont préparées en vue principalement des fabriques des Pays-Bas et de l'Angleterre, et les négociants français, tout en se plaignant de ces préparations qui ne conviennent pas à leur genre de fabrication, sont obligés de les subir, et de prendre les laines telles qu'elles leur sont vendues, sauf à les remanier de nouveau, notamment pour la fabrication des étoffes de Reims: de Francfort elles prennent la route de Metz. Cet état de choses va changer; des négociants français se sont mis en rapport direct avec les vendeurs originaires à Vienne; ils auront leurs laines, sans apprêt, de première ou tout au plus de seconde main, et de Vienne elles ne prendront plus la route de Francfort. L'autre cause de diminution des entrées par Strasbourg tient à des difficultés locales occasionnées par l'administration des douanes, de sorte que les expéditeurs préfèrent prendre la route de Bâle et Saint-Louis; l'ouverture du

canal, en apportant une baisse sensible dans les prix de transport, éveillera la sollicitude des négociants de Strasbourg, et les plaintes qu'ils élèvent déjà sur les embarras suscités par la douane finiront par être entendues.

Sous le rapport des exportations, le canal servira beaucoup à la France. L'Allemagne consomme une quantité considérable de produits français, dont la variété est si étendue, que dans les tarifs des douanes allemandes on n'a pu trouver un mot pour chaque espèce, et que l'on s'est servi du terme général de *Galanterie-Waaren*. A la vérité, il y a beaucoup d'objets d'un prix assez élevé sous un faible volume, ce qui permet de prendre la voie de terre; mais le canal profitera certainement d'une partie des transports.

L'élévation des droits d'entrée actuels diminuera, sans aucun doute, la consommation des objets de fabrique française et des vins du Midi; mais elle ne la restreindra pas complétement, et le bon marché des transports jusqu'au centre de l'Allemagne et en Autriche, où ces produits sont recherchés, compensera en partie l'élévation des droits d'importation.

L'Autriche.

Ce que nous avons dit en parlant des communications avec le lac de Constance, et les détails relatifs aux laines que les propriétaires de troupeaux dans les États de l'empire d'Autriche fournissent à la France, à la Belgique, à la Prusse rhénane et à l'Angleterre, ont dû faire comprendre toute l'importance que l'Autriche attache à l'entreprise dont nous nous occupons. Il est dès-lors inutile d'entrer dans de plus grands développements à cet égard; disons seulement que le bas Danube fournit au commerce de l'occident de l'Europe et du nord-ouest des quantités fort considérables de suif, cire, noix de galle, merceries, chanvres, cordages, graines pour la teinture, cuivre, argent vif et antimoine; et que tous ces objets suivront la voie de navigation que nous allons ouvrir, soit qu'ils remontent le Danube jusqu'à Ulm, soit qu'ils ne sortent des lignes de douanes autrichiennes que sur le lac de Constance.

La Bavière.

On s'étonnera peut-être de nous voir compter la Bavière au nombre des pays qui doivent profiter de l'ouverture de notre canal, dominé qu'on serait par l'idée que le canal de Kelheim à Bamberg doit avoir la préférence pour les transports du pays. Cette opinion peut être vraie jusqu'à un certain point, mais elle ne l'est pas dans toute son étendue. Les produits du cercle du haut Danube ne prendront pas la route de Bamberg, et suivront de préférence notre canal, comme moyen de transport plus facile et plus rapproché.

Les importations commerciales de la Bavière se montent ordinairement à 20,000 tonneaux par année, dans lesquels les sucres figurent pour plus de 8000. Pendant longtemps les sucres français ont été à peu près les seuls qui existassent sur les marchés de la Bavière. Cet état de choses a changé par les lois nouvelles; mais si les raffineurs français ont pu l'emporter sur les raffineurs allemands, à l'époque où des primes de sortie compensaient, et au-delà, les droits dont les sucres étrangers étaient frappés à l'entrée en France, il sera peut-être possible de combiner les intérêts divers engagés dans la question, de manière à rétablir une partie de l'ancien ordre de choses; dans tous les cas, les frais de transport depuis la Hollande étant diminués, les raffineurs de ce pays, qui n'ont plus à redouter ce genre d'industrie, autrefois si florissante à Hambourg, aujourd'hui réduite à rien, pourront approvisionner la Bavière à meilleur compte que les fabricants même de l'intérieur de l'Allemagne, malgré les efforts qu'on fait en Prusse pour alimenter cette branche d'industrie. N'oublions pas non plus les blés de la Bavière. Suivant les documents publiés par le gouvernement bavarois, à l'appui du canal de jonction du Mein au Danube, la Bavière peut exporter chaque année 931,328 boisseaux de grains de toute espèce, formant environ, terme moyen, 130,000 tonneaux. Ses exportations en blé, de 1828 à 1830, ont été de 388,000 boisseaux, un peu plus que le tiers de ce qu'elle peut exporter; et la plupart de ces blés ont été transportés en Suisse.

Il est hors de doute que l'ouverture des canaux augmentera considérablement cette exportation.

Parmi les puissances qui, quoique éloignées du canal, ont un immense intérêt à son ouverture, figurent l'Angleterre et la Russie. Nous allons examiner séparément ce qui concerne ces deux puissances.

L'Angleterre.

L'Angleterre fait un commerce considérable avec le Levant. Tout ce qui concerne le nord de l'Asie mineure ne nous regarde pas; mais tout ce qui est en destination pour Constantinople, la mer Noire et Trébisonde, entre dans nos éventualités.

En comparant le prix du frêt des marchandises transportées de Londres à Constantinople et la mer Noire, par Gibraltar et la Méditerranée, y compris les assurances de mer et le temps du versage, on trouve que le transport par le Rhin, le canal de jonction et le Danube diminueront de moitié au moins le prix, et de plus de trois quarts le temps des transports actuels. Il est impossible de calculer exactement le temps d'un voyage de Londres à Constantinople, et *vice versa :* des navires n'ont mis que deux mois de traversée, d'autres en ont mis quatre ou cinq; cela dépend de la nature des vents. Pour aller de Londres à Constantinople en bon temps, il faut que les vents d'Ouest règnent constamment; alors les passages se franchissent facilement, malgré les courants; mais si ces vents sont communs dans l'Océan, ils sont rares dans la Méditerranée, et surtout à l'entrée de l'archipel grec. Les vents d'Est soufflent presque constamment de la mer Noire; c'est ce qui rend si difficile le passage des Dardanelles, puisqu'il faut lutter à la fois contre les vents et les courants si rapides qui déchargent la mer de Marmara dans la Méditerranée.

Pour le retour, les difficultés se rencontreront au détroit de Gibraltar; et la baie d'Algésiras sert de relâches forcées, souvent fort longues, à des navires qui ne peuvent passer dans l'Océan.

Il est impossible, d'après ces circonstances, que le frêt entre Londres et Constantinople ne soit pas très-cher et les assurances très-élevées. La navigation par l'intérieur n'aura pas ces inconvénients.

Or, le bas prix et la célérité des transports de marchandises en augmentant la consommation, il y a lieu de croire que le jour où une communication facile, de Londres à Constantinople et la mer Noire, pourra avoir lieu par l'intérieur, une grande quantité de marchandises prendra cette voie.

Depuis quelques années, le commerce de Trébisonde avec l'Angleterre a pris un accroissement rapide. En 1833, les importations dans cette ville ont été de 15,464,598 francs, et les exportations ont été de 14,079,122. En 1834, les importations ont été de 15,871,412 francs, et les exportations de 15,857,412 francs.

Les importations consistent principalement en objets de fabrique anglaise et française. Les toiles peintes de Mulhouse y entrent pour une grande partie; elles prendront certainement la voie du canal. Les exportations consistent principalement en laines pour l'Angleterre.

La Russie.

Les avantages que la Russie trouvera dans l'ouverture du canal doivent être considérés sous deux points de vue différents : en cas de paix et en cas de guerre. Pour le temps de paix, le sud de la Russie seul profitera de la nouvelle facilité de transport qu'offre le Danube pour les produits indigènes. Les objets principaux de l'exportation de la Russie méridionale consistent en laines, en blés, en légumes secs, en cuirs, et en cendres des steppes, destinées pour la potasse. La France et l'Angleterre font une grande consommation de ces derniers objets; et ce que nous avons dit plus haut doit trouver son application, en ce qui concerne ces produits.

Odessa, non loin de l'embouchure du Danube, est le siége principal du commerce de la Russie méridionale avec l'Occident. La valeur totale des exportations d'Odessa en 1835, s'est élevée à 23,981,234 roubles assignats [1], ce qui offre un excédant de 4,707,800 roubles sur le chiffre de l'année 1834; et cependant

1 Le rouble, assignation de banque, vaut 1 fr. 10 c.

il est à remarquer que les céréales, qui formaient autrefois la principale, pour ne pas dire la seule branche importante du commerce de cette place, ne figurent, en 1835, dans les exportations, que pour une somme de 7,066,086 roubles.

L'exploitation des laines s'accroît de jour en jour. En 1834, il n'en avait été exporté que 66,811 pouds[1]; en 1835, ce chiffre s'est élevé à 116,773 pouds, valant 4,764,319 roubles.

La valeur totale des importations, en 1835, a été de 17,539,157 roubles; l'excédant sur celle de 1834 est de 2,550,068 roubles.

La différence des prix de transport par le Danube, une fois que la navigation y aura atteint le degré de perfection que les États riverains s'efforcent de lui donner, et surtout l'assurance d'arrivages sans risques et à époques certaines, feront préférer cette voie à celle du Bosphore, et le canal de jonction servira certainement de voie de transport pour les marchandises destinées à la France et à l'Angleterre, ou en provenant. Mais c'est surtout en cas de guerre maritime que le canal offrirait d'immenses avantages à la Russie, et quoiqu'il n'entre pas dans notre sujet de nous occuper de ce qui concerne les questions politiques, nous devons cependant prévoir que l'état de l'Orient amènera, un peu plus tôt, ou un peu plus tard, une collision sérieuse entre l'Angleterre et la Russie.

Le premier coup de canon tiré entre ces deux puissances aurait pour résultat la fermeture à la Russie du passage des Dardanelles. Dans cette hypothèse, comment la Russie méridionale opérerait-elle ses exportations? Nécessairement elle se servirait des communications intérieures. Or, ces communications aboutissant au canal, il est à supposer que le canal devrait être la voie principale des rapports de la Russie méridionale avec le midi et l'ouest de l'Europe, peut-être même avec l'Amérique; et ses exportations se montent chaque année à un tonnage considérable. Quant aux importations, qui consistent principalement en sucre, café, huile d'olive, cotons, épices, bois de teinture, soufre, vins, plombs, étains, tabacs, riz, acajous, garances, safran, indigo et cochenille, il est hors de

1 Le poud renferme 40 livres russes, et la livre russe vaut 4090 décigrammes français.

doute, dans l'hypothèse sur laquelle nous raisonnons, que la France et la Hollande ne soient les intermédiaires principales de ces importations, et par conséquent qu'une grande partie ne s'opère par la voie intérieure, c'est-à-dire par le Rhin, le canal de jonction et le Danube.

Nous nous sommes longuement étendu sur les relations qui devaient aboutir au canal, pour prouver son importance. Nous n'avons pas voulu prétendre que les résultats indiqués par nous devraient être immédiats; mais il suffit qu'ils soient plus que probables, pour que nous ayons dû les compter parmi les chances d'avenir réservées à cette vaste entreprise, la plus importante, sans contredit, dont on s'occupe en ce moment en Europe.

Trois points nous restent à examiner: le premier est relatif à la dépense générale de la construction des trois canaux à ouvrir; le second est relatif aux produits, au moins présumés, de ces canaux; le troisième concerne l'intérêt particulier que doivent trouver à leur ouverture les gouvernements sur le territoire desquels ils passeront, et par quels moyens ils peuvent seconder les efforts de la Compagnie.

Le premier objet est totalement en dehors de nos attributions; il regarde l'habile ingénieur qui est chargé de diriger les travaux de la Compagnie; les notes par lui fournies ne laissent rien à désirer à cet égard.

Quant à ce qui est relatif aux produits des canaux, on remarquera que, s'agissant de créer des voies nouvelles de communication, et d'ouvrir au commerce des routes qu'il ne suit pas en ce moment, aucun document officiel et positif ne peut établir le transit *actuel* sur les lignes que doivent suivre les trois canaux. Nous sommes donc dans la nécessité de ne raisonner que par hypothèse, et en nous appuyant sur des données qui n'ont pas été faites pour ce qui nous occupe. Chacun pourra apprécier ce qu'il peut y avoir de juste dans nos évaluations.

§. 1.er *Transit sur le Rhin.*

D'après les relevés officiels, publiés par la chambre de commerce de Cologne, pour les années de 1823 à 1829, antérieures aux dernières perturbations commerciales, le transit par Cologne, pendant les années 1827, 1828 et 1829, avait été établi ainsi qu'il suit :

ANNÉES.	TONNAGE A L'ENTRÉE.		TONNAGE A LA SORTIE.	
	D'AVAL.	D'AMONT.	D'AVAL.	D'AMONT.
1827.	96,300	118,300	83,900	60,800
1828.	96,800	112,100	81,500	64,100
1829.	98,800	116,300	88,500	61,900

C'est-à-dire, 1.° qu'il était venu du Rhin supérieur à Cologne dans les années

1827. — 1828. — 1829.

118,300 — 112,100 — 116,300 tonneaux de 1000 kilog.

2.° Qu'il était sorti du même port pour le haut Rhin :

60,800 — 64,100 — 61,900.

TOTAL : 179,100 — 176,200 — 178,200 tonneaux, qui ont été transportés par le Rhin *au-dessus de Cologne.*

Les principaux objets descendus à Cologne sont des bois de sapin, des grains et graines de diverses espèces, des vins, huiles et spiritueux, des pierres de tuf, pierres lithographiques et ardoises.

Les principaux objets sortis, pour remonter le Rhin, consistent en sucre et cassonade, café, tabacs, huiles de poisson, stockfisch, fer en barres, zinc et cuivre, coton brut, riz, épiceries et bois de teinture.

De la nomenclature de ces divers objets, il résulte la preuve que la plus grande partie, pour ne pas dire la totalité de ceux descendant, provient de la Suisse, du Tyrol ou de l'Allemagne méridionale; et quand même les objets remontant le Rhin ont eu pour destination la Suisse, le Tyrol et l'Allemagne méridionale, ne pre-

nons cependant que les deux tiers de ces évaluations comme provenant de ces contrées ou leur étant destinées, le seul port de Cologne en aurait reçu ou y aurait expédié, savoir :

En 1827, 119,400 tonneaux
— 1828, 117,467 —
— 1829, 118,800 —

Maintenant nous ne croyons pas être taxé d'exagération, en disant que nos canaux, étant la principale et la plus économique des voies de communication des contrées dont nous avons parlé avec le Rhin, auront à fournir un transport d'au moins 80,000 tonneaux par an, dans ceux entrés ou sortis du port de Cologne.

§. 2. *Transport sur le Danube.*

Nous n'avons et ne pouvons avoir aucune donnée précise des marchandises aujourd'hui transportées sur le Danube et sortant des pays traversés par nos canaux ou y aboutissant, puisque le commerce suit une autre direction; nous dirons seulement que les bois des Alpes de Souabe descendent le Danube à Ulm, et que dans l'année qui vient d'expirer (1835) plus de 9000 tonneaux de tabac sont arrivés, tant du grand-duché de Bade que du Palatinat et du Wurtemberg, par terre, à Ulm, et y ont été embarqués sur le Danube, pour l'Autriche.

§. 3. *Mouvement commercial dans le duché de Bade et le royaume de Wurtemberg.*

D'après un relevé détaillé, fait sur les registres des douanes de Wurtemberg, à une époque antérieure à l'adhésion du grand-duché de Bade au système des douanes allemandes, c'est-à-dire à une époque où la contrebande se faisait ouvertement, et sans qu'il fût possible de l'empêcher, dans les montagnes de la Forêt-Noire, sur plus de trente lieues d'étendue, le transit, par les pays de Bade et de Wurtemberg, y compris les objets de la consommation intérieure venus de l'étranger, se serait élevée à plus de 130,000 tonneaux. En supposant que la moitié de ces objets fassent partie de ceux remontant ou descendant le Rhin, il ne faudrait pas moins

porter à plus de 60,000 tonneaux le seul mouvement commercial entre les deux pays, y compris le transit pour la France.

Ne sont pas compris dans ce chiffre :

1.° Les bestiaux;

2.° Les bois;

3.° Les blés de la Bavière qui, n'ayant eu jusqu'à ce jour d'autre voie de transport que la terre, ont suivi la route la plus directe pour atteindre le Rhin, et dont une partie prendra la voie des canaux. On peut évaluer à plus de 25,000 tonneaux le transport de ces trois objets.

§. 4. *Mouvement commercial de la Suisse.*

Nous avons dit en quoi consistait le transit de la Suisse. Or, aucun document officiel publié ne constatant l'importance de ce transit, il est impossible d'en faire une évaluation même approximative. Cependant, en ajoutant au *transit* le mouvement commercial relatif aux produits indigènes, non compris les bois, il nous semble impossible d'évaluer à moins de 50,000 tonneaux les marchandises traversant ce pays ou en provenant, qui fournit des fromages si renommés à toute l'Europe et à l'Amérique.

Nous supposons cependant que 25,000 tonneaux seulement prendront la voie des canaux, qui, ainsi que nous l'avons établi plus haut, devront absorber tous les transports se dirigeant vers la Suisse ou venant de ce pays.

En définitive, quoiqu'il soit impossible d'établir le chiffre exact des transports auxquels devront servir les trois canaux de la Compagnie, nous croyons que le résumé des divers paragraphes qui précèdent doit être pris pour le taux le plus bas des transports sur lesquels doit compter l'entreprise, parmi les objets qui constituent le mouvement *commercial actuel* des pays traversés par les trois canaux ou y aboutissant; c'est-à-dire que près de 200,000 tonneaux composeront le mouvement commercial des canaux dès les premières années de leur ouverture.

Qu'on y ajoute les transports que l'augmentation des produits du pays, la facilité des communications, et de nouveaux rapports

commerciaux y feront affluer, et tout le monde devra être convaincu qu'un transport annuel de 300,000 tonneaux devra constituer, dans un temps fort rapproché, les produits de cette triple ligne de navigation.

Intérêt particulier des gouvernements à l'ouverture des canaux.

Pour traiter convenablement ce qui est relatif aux intérêts particuliers que les gouvernements de Bade, Wurtemberg et Hohenzollern-Sigmaringen ont à l'ouverture des trois canaux dont nous avons parlé, et expliquer de quelle manière ils devraient en seconder l'entreprise, il faudrait entrer dans des détails et dans des calculs qu'il nous est impossible d'aborder, ne connaissant pas assez la nature des impôts qui composent les revenus de ces trois États et le régime financier qui régit chacun d'eux.

Déjà l'occasion de s'occuper de ces questions s'est offerte en examinant les projets de canalisation conçus par le gouvernement de Wurtemberg, et que ce gouvernement nous avait engagé à comparer avec ceux de la Compagnie. Nous avons dû alors nous borner à raisonner par analogie avec ce qui, en pareil cas, pourrait, ou plutôt devrait être fait en France; nous ne pouvons pas agir autrement ici. — Je ne crois donc pas pouvoir mieux faire que de rapporter l'extrait d'un mémoire que j'ai eu l'honneur d'adresser, le 3 Septembre dernier, à Sa Majesté le roi de Wurtemberg, et qui avait pour but, d'une part, d'examiner les systèmes de canalisation proposés, et d'une autre part de démontrer:

1.° Quelles augmentations de recettes procuraient au trésor des gouvernements dans les États desquels se font des travaux du genre de ceux qui nous occupent;

2.° Par quels procédés les gouvernements peuvent favoriser ces travaux sans déboursés réels, et, au contraire, avec avantages palpables, matériels, et se résumant par des chiffres: problème qui, au premier abord et aux yeux des personnes étrangères aux questions économiques, ressemble à une utopie, mais qui devient

évident aux moins versés dans les matières de finances qui veulent un peu réfléchir.

« Il me resterait maintenant, disais-je dans ce Mémoire, à développer, Sire, par quels procédés le gouvernement de Votre Majesté pourrait obtenir le concours de capitalistes pour l'exécution de sa canalisation intérieure ou d'exploitation. Cette tâche me serait difficile en l'absence de données assez précises sur ce qui constitue le régime financier du royaume de Wurtemberg; car, je l'avouerai, j'aurais une éducation complète à faire à cet égard. Cependant, Sire, s'il m'est permis de raisonner par analogie, je supplie Votre Majesté de m'autoriser à dire quelle serait, en France, mon opinion sur un sujet aussi grave, après l'avoir fait précéder d'un aperçu rapide sur plusieurs branches des revenus de l'État.

« Le budget des recettes de ce pays se compose d'impôts directs ou de propriété, et d'impôts indirects ou de consommation. Il était, en 1814, de 700 millions seulement; il s'élève aujourd'hui à un milliard, et les impôts directs ont été diminués. Ce sont les impôts de consommation qui paient les deux tiers des dépenses de l'État; et cependant leur tarif est au-dessous de ce qu'il était en 1814, et il n'en a pas été créé de nouveaux. C'est donc la consommation qui a augmenté, ou plutôt c'est l'aisance qui produit la consommation, qui a pris du développement.

« Parmi ces impôts indirects, Sire, il en est un qui est le thermomètre de la prospérité publique, et il annonce, lorsque son produit s'élève, que les transactions commerciales se sont multipliées, et que les propriétés territoriales ont acquis une plus grande valeur : c'est celui de l'enregistrement, auquel sont soumis tous les actes qui règlent le droit et la propriété.

« Cet impôt était porté, en 1813, au budget des recettes, pour moins de 160 millions, et il se percevait sur 130 départements qui composaient alors le territoire français; il produit aujourd'hui 200 millions sur 86 départements, ce qui, dans la même proportion de population et d'étendue qu'autrefois, l'élèverait à plus de 300 millions. Le droit de mutation pour ventes de propriétés,

échanges, donations ou successions, y figure seul pour 100 millions.

« Les causes de cette augmentation de produits sont dues:

« 1.° A la baisse de l'intérêt de l'argent, qui de 6 à 7 pour 100 est descendu au-dessous de 4 pour 100, par suite de la création et du développement du crédit public, et malgré même les exigences progressives de l'industrie, qui devaient avoir pour effet de le maintenir en hausse.

« 2.° A quelques améliorations sur la culture des terres et les voies de communication, qui ont ajouté près d'un cinquième aux revenus des biens-fonds.

« Oserai-je, Sire, appeler pour un instant l'attention de Votre Majesté sur les calculs qui servent à justifier ma conviction.

« En 1813 les revenus nets des propriétés territoriales étaient fixés en France par des documents officiels existants au ministère des finances, de 12 à 1300 millions, et l'intérêt de l'argent était alors à plus de 6 pour 100; ce qui donnait à ces propriétés une valeur capitale de 20 à 22 milliards. Les mêmes revenus s'élevant aujourd'hui, suivant les nouveaux relevés envoyés au ministre, au-delà de 1600 millions, et l'intérêt étant descendu au-dessous de 4 pour 100, ils représentent un capital de 45 à 50 milliards. C'est donc de 25 milliards, à peu près, que s'est enrichi le territoire depuis la paix; et cette augmentation de valeur n'est pas fictive pour les propriétaires, car chacun d'eux sait bien qu'il lui est possible de la réaliser, pour ce qui le concerne, par la vente de sa propriété: elle ne l'est pas davantage pour le trésor public, qui en fait la base du recouvrement de ses droits, et qui reçoit, en effet, sur les mutations de propriétés, le double de ce qu'il recevait autrefois.

« Cette prospérité est-elle arrivée à ses dernières limites? Elle a été portée plus loin en Angleterre, et il ne dépend en France que de la volonté de l'Administration d'ajouter beaucoup encore au résultat obtenu depuis 1814; car c'est dans les voies de communication que réside aujourd'hui tout le secret de cet accroissement de prospérité.

« Un rapport du Directeur général des ponts et chaussées, publié en 1821, avait fixé à 800 millions les sommes qu'il jugeait nécessaires, soit à la construction de nouvelles routes de terre; soit à l'amélioration du cours des fleuves et rivières; soit, enfin, à l'achèvement des canaux déjà commencés, et à l'ouverture des autres lignes projetées; 300 millions, à peu près, ont été employés extraordinairement depuis cette époque, et il resterait encore 500 millions de dépenses à faire, pour l'exécution complète du plan qui avait été conçu.

« Je supposerai, Sire, qu'une somme aussi considérable soit employée immédiatement, tout entière, à la construction de voies de communication combinées dans l'intérêt bien entendu de l'industrie, du commerce et de la propriété; quelle influence n'aurait-elle pas à la fois sur les revenus des biens-fonds, sur les procédés de l'industrie et sur le développement des transactions commerciales, par la facilité, la rapidité, et les bas prix qui en résulteraient pour les transports?

« Que cette influence ait pour effet d'élever seulement les revenus des terres d'un dixième, et d'abaisser le taux de l'intérêt de l'argent d'un demi pour 100, ce qui laisserait encore la France en arrière de l'Angleterre, et le capital représenté par les propriétés territoriales atteindra rapidement le chiffre de 55 à 60 milliards; et, par une conséquence naturelle, le trésor de l'État, ayant à recevoir, sur les droits d'enregistrement, le montant de celui de mutation en raison de cette augmentation d'un cinquième, touchera un cinquième de plus que maintenant, c'est-à-dire au moins 20 millions chaque année.

« Mais le droit de mutation ne serait pas le seul qui aurait à profiter de l'effet de cette influence : l'enregistrement et le timbre de tous les autres actes, auxquels donnerait lieu le développement du commerce et de l'industrie, s'en ressentiraient également, ainsi que la consommation de tous les objets assujettis au paiement des autres impôts indirects, et par conséquent le produit de ces impôts.

« Ce ne serait pas exagérer, Sire, que de fixer à une somme

égale de 20 millions, par année, tout ce qu'aurait à recevoir le trésor public au-delà de ce qu'il reçoit aujourd'hui, sur l'ensemble des impôts indirects, à part le droit de mutation; et ce chiffre même resterait certainement au-dessous de la réalité. Le gouvernement aurait donc gagné un revenu annuel de 40 millions au moins, à l'emploi d'un capital de 500 millions, pour la construction des voies de communication qui lui manquent encore, et pour l'amélioration de celles qui existent; et il aurait créé dans le pays une prospérité immense, et le bien-être de la population tout entière.

« Dans cet état de choses, et fort de ces calculs, dont je rendrais aisément la démonstration évidente, je n'hésiterais pas, si j'étais appelé en France, à donner mon avis sur la nécessité de l'emploi immédiat de ces 500 millions, et sur les moyens de se les procurer; à me prononcer pour l'affirmative, sur la question principale, comme je l'ai fait en 1829, par une pétition adressée à la chambre des députés, avec un mémoire imprimé à l'appui, pour ce qui concernait les chemins communaux et vicinaux, cette âme des propriétés territoriales; et à proposer ensuite, pour les travaux qui n'ont pas de revenus spéciaux à offrir, une création de rentes nouvelles, et pour les canaux une concession temporaire ou perpétuelle, en faveur de capitalistes, selon les conditions du contrat à passer avec eux, et la garantie d'un intérêt éventuel jusqu'à concurrence de 3, 4, ou même 5 pour 100 du montant de leurs capitaux.

« Cette proposition n'aurait rien que de rationnel, le gouvernement devant profiter le premier des avantages de l'opération, puisqu'en même temps qu'il y trouve un revenu certain plus considérable que l'intérêt éventuel qu'il s'engage à donner, il assure au pays tout entier une prospérité matérielle, qui fait sa force et sa sécurité. La garantie de cet intérêt n'aurait, d'ailleurs, d'effet que progressivement, et en proportion des sommes avancées pendant la durée des travaux, ce qui la rendrait peu onéreuse : elle deviendrait probablement nulle aussitôt après la mise en navigation des canaux; car il est bien présumable que les compagnies, ayant

hâte de réaliser des bénéfices, s'empresseraient de faire pour l'exploitation tout ce qui serait propre à la mettre en valeur. Il est à remarquer, en outre, que le gouvernement, qui se trouverait dégagé de sa garantie dès que les revenus auraient atteint le chiffre fixé par le contrat, continuerait cependant à profiter, sur le recouvrement de ses impôts indirects, des rentrées qu'il devrait à l'emploi de sommes considérables, qui ne lui auraient rien coûté qu'un intérêt minime et seulement temporaire.

« Cette combinaison, Sire, aurait de grands avantages sur celle qui avait été adoptée en 1822, pour les canaux qui ont été faits, en France, depuis cette époque : elle coûterait moins, car elle n'obligerait pas au remboursement du capital et des intérêts, et le surcroît de dépenses, s'il y en avait, resterait à la charge des compagnies; les travaux seraient achevés plus vite, le gouvernement étant en droit de mettre en demeure les compagnies, si elles n'avaient pas fini dans le temps prescrit, ce qu'il ne peut pas faire sur lui-même; enfin, le trésor et la France entière auraient à profiter plus tôt de tous les bénéfices de la canalisation.

« Pour ce qui regarde le Wurtemberg, je n'oserais cependant pas la proposer avant d'avoir étudié les diverses branches du revenu public, leur mode de perception, et le rapport qu'elles ont, soit avec la propriété, avec l'industrie, le commerce et, en général, avec tous les contribuables qui le paient.

« S'il y existait, comme en France, Sire, outre l'impôt sur les propriétés, un droit d'enregistrement, dont le produit fût toujours en rapport avec la valeur des terres ou le développement des transactions commerciales, et des droits indirects sur la consommation s'élevant successivement avec les progrès de l'aisance, mes incertitudes cesseraient; je présenterais alors, avec toute confiance, à Votre Majesté, en l'appuyant de calculs et de chiffres, un projet basé sur la même combinaison, pour la canalisation intérieure du royaume; et je ne ferais aucun doute que la Compagnie que je représente ne consentît elle-même à se charger de cette canalisation. »

A l'appui de ces raisonnements qui, quoique basés sur des

calculs justes, peuvent être considérés comme la pensée isolée d'un homme dont l'opinion n'a pas assez de poids pour faire autorité dans une question aussi grave, j'invoquerai celles des hommes les plus spéciaux que la France ait produits en pareille matière : opinions que j'extrais d'un ouvrage publié en 1832, sur les travaux publics en France.

« L'expérience prouve, disent les auteurs de l'ouvrage que nous citons, que les entreprises des travaux publics les moins productives pour les compagnies, rapportent à la société des bénéfices considérables ; en sorte que l'on peut affirmer, que l'ouverture des voies de communication est certainement la plus belle spéculation que puisse faire la société.

« Le canal de Languedoc, dit Dupont de Nemours, voiture un commerce de 50 millions de francs par année ; il en est résulté, par année, 5 millions de bénéfices pour les marchands et pour les consommateurs, par l'économie des frais de transport ; les propriétaires des terres qui, sans lui, n'auraient pas de débouché, ou n'en auraient qu'un mauvais, reçoivent, par le service du canal, une augmentation de 20 millions de revenus, toute dépense de culture payée. L'État a reçu de ces 20 millions de revenus, par les tailles et vingtièmes, ou impôts équivalents, au moins 5 millions tous les ans, et 500 millions en un siècle. »

« On voit par cet exposé, dit M. Huerne de Pommeuse (Des canaux navigables, tome II, page 309), que le canal de Languedoc a donné, en six années, au commerce une économie égale au prix de ses constructions (30 millions) ; qu'il a donné à l'État, dans le même espace de temps, un bénéfice égal sur les impôts, en ayant donné aux produits agricoles et autres un accroissement annuel d'environ les deux tiers de leur prix originaire ; et comme le canal du Languedoc est un des canaux les plus coûteux de France, la comparaison est encore bien plus sensible pour les autres, entre ce qu'ils ont coûté, et les bénéfices proportionnels qu'ils ont procurés au commerce, aux exploitations agricoles et métallurgiques, et par conséquent à l'État. Il faut encore ajouter, en faveur de celui-ci, la considération importante de l'éco-

nomie sur l'entretien des grandes routes, que tant de transports eussent ruinées.

« Il y a plusieurs avantages produits par l'ouverture d'un canal, dit M. Favier, ingénieur en chef : 1.° l'économie des transports; 2.° l'augmentation de valeur des productions spontanées, agricoles et industrielles; 3.° l'économie des frais à la charge de l'État, etc.

« Des recherches faites avec soin pour déterminer le revenu annuel de ces divers avantages, relativement au canal du centre et aux localités qu'il traverse, ont fourni les résultats suivants:

Économie sur le transport	3,000,000 fr.
Augmentation de valeur des bois	470,000 fr.
Exploitation des mines de houilles	630,000 fr.
Idem des carrières de plâtre	105,000 fr.
Idem des carrières de pierres	55,000 fr.
Les présents résultats sont tirés de documents certains, et, loin d'être exagérés, ils sont plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité.	
Économie sur la dépense de l'entretien des routes au moins	100,000 fr.
On n'a pas encore réuni tous les renseignements nécessaires pour évaluer l'augmentation des productions agricoles et industrielles; mais il n'y a pas exagération à la porter au tiers en sus de ce qu'elles étaient avant la construction du canal	1,420,000 fr.
Total des produits annuels.	5,780,000 fr.

Le produit des droits de navigation est implicitement compris dans l'économie sur le transport; seulement il est à observer que ce produit, qui tend à s'augmenter de plus en plus, couvre, et au-delà, l'intérêt à 5 p. 100 des fonds employés à sa construction et toutes les dépenses d'entretien. Supposant le contraire, cependant, le montant de la dépense de construction s'étant élevé à une somme capitale de 11 millions 420,000 fr. pour 115 kilomètres,

	Report. . .	5,780,000 fr.
L'intérêt à 5 pour 100 serait de. .	571,000	739,000 fr.
La dépense d'entretien a été, année commune, de.	168,000	
L'utilité absolue pour l'État, pour les propriétaires et les consommateurs serait donc, par année, de		5,041,000 fr.

« Ces résultats prouvent suffisamment combien on se tromperait en jugeant de l'utilité d'un canal par le produit des droits de navigation. Ils servent aussi à faire voir dans quelles proportions l'État et les diverses espèces d'industrie devraient contribuer à la dépense.

« Suivant ces calculs, lorsque la compagnie exécutante a reçu 5 pour cent, les propriétaires, les consommateurs et l'État ont eu près de 50 pour 100.

« Et si l'on recherche maintenant quelle somme peut entrer annuellement dans le trésor public, par suite de cette entreprise qu'il a autorisée, et laissée aux périls et risques des entrepreneurs, on trouve qu'il recueille près de 11 pour cent des fonds qui y ont été consacrés; savoir:

1.° Sur l'économie produite sur le roulage par l'extension des consommations des matières dont le prix a baissé, et par les impôts indirects qui frappent ces consommations, environ 20 pour 100 .	600,000 fr.
2.° Sur l'économie agricole et industrielle, également 20 pour 100.	536,000 fr.
3.° Économie sur l'entretien des routes	100,000 fr.
Total approximatif des revenus au profit de l'État	1,236,000 fr.

M. Ch. Dupin, dans son ouvrage sur les forces productives et commerciales de la France, cherchant à évaluer l'augmentation de valeur que produirait, sur les propriétés foncières, un canal du Havre à Strasbourg, ayant 860 kilomètres de longueur, et coûtant 210 millions (il y comprenait le canal maritime du Havre à Paris), établit le calcul suivant:

« Le revenu moyen de l'hectare dans les départements traversés par cette ligne est de 51 fr. 02 cent., ce qui porte la valeur capitale à 1530 fr.; mais, comme le canal traverse les vallées et s'approche des villes, on peut calculer que, sur la ligne qu'il parcourt, et sur une lieue de chaque côté, le terrain vaut 3060 francs l'hectare. Or, une zone de 860 kil. sur 8 kil., a 688,000 hectares de superficie qui, à 3060 fr., valent deux milliards 135,280,000 fr. Si l'on suppose que le canal augmenterait la valeur de ces propriétés seulement d'un dixième, soit 210 millions 328,000 fr., on voit qu'en une année il aura payé le prix de sa construction. »

Enfin, MM. Brisson et Dutens, dans leurs deux beaux ouvrages sur la navigation intérieure de la France, insistent à plusieurs reprises sur les avantages considérables que l'État peut retirer de l'établissement des travaux publics; et M. Brisson (p. 129 de son ouvrage) reconnaissant que la presque-totalité des travaux publics ne pourrait d'ici à longtemps s'exécuter dans la seule vue des bénéfices qu'une association de concessionnaires aurait lieu d'en attendre, déclare qu'il est indispensable que l'État prenne part dans la dépense, en considérant comme un dédommagement convenable de ses avances, d'abord, l'accroissement de la richesse publique dont le fisc retire sa part; et, en seconde ligne, la diminution de frais d'entretien des voies actuelles de communication.

Comme on le voit, tous ces habiles économistes ou ingénieurs, dont la France s'honore, sont unanimes sur la question que nous examinons; que reste-t-il à dire après eux?

Pour compléter notre travail sous ce rapport, il suffit d'exposer rapidement ce qui s'est pratiqué, jusqu'à ce jour, dans les différents pays où de grands travaux du genre de ceux qui nous occupent ont été entrepris.

En Angleterre, le gouvernement est rarement intervenu au secours des compagnies; mais l'exemple de ce pays exceptionnel ne prouve rien. Là, les fortunes territoriales sont concentrées dans les mains de riches propriétaires, qui, se trouvant plus directe-

ment intéressés à voir créer des voies de communication qui doivent donner plus de valeur à leurs vastes domaines, sont les premiers à se mettre à la tête des grandes associations de capitalistes, parmi lesquels ils figurent eux-mêmes. Des canaux ont même été exécutés par les seuls propriétaires des immenses territoires qu'ils traversaient, et le mouvement commercial du pays est si considérable que bientôt les revenus ont été assurés.

En Amérique, beaucoup de canaux ont été exécutés par les États eux-mêmes, au moyen d'emprunts spéciaux, bientôt après remboursés par les produits; quand ce sont des compagnies qui les ont entrepris, les États leur ont souvent prêté les fonds nécessaires pour un temps déterminé et à un intérêt très-bas, quelquefois même sans intérêt. Si, depuis peu, des compagnies ont entrepris de grands travaux de ce genre sans subvention, cela tient à l'extension rapide qu'a prise le mouvement commercial dans ce pays, où, à peine des voies économiques de communication sont-elles ouvertes, que de nombreux transports viennent en assurer les produits.

En Hollande, plusieurs compagnies ont exécuté des canaux, et le gouvernement leur a garanti un *minimum* d'intérêt pour les capitaux par elles avancés.

En France divers modes ont été suivis.

Celui qui a produit le plus de résultat, est le mode employé en 1822, pour terminer des canaux dont la plupart avaient été commencés avant la révolution de 1789 et sous l'empire: le moyen employé par le gouvernement consistait à concéder à des compagnies, sous la forme d'emprunt, les canaux que l'Administration des ponts et chaussées se chargeait d'exécuter. On assurait à ces compagnies 6 pour 100 d'intérêt; 2 pour 100 d'amortissement, et la moitié des produits pendant un temps limité de 50 à 100 années, suivant les conditions du contrat; les canaux concédés de cette manière, et qui sont aujourd'hui achevés, contiennent dans leur ensemble 536 lieues de 4000 mètres.

Le mode d'intervention a été fort coûteux et mal combiné dans l'intérêt du trésor; mais il fallait donner l'élan, le crédit adminis-

tratif du pays n'ayant pas encore atteint un haut degré d'étendue, puisque le crédit public lui-même ne faisait que de commencer à se développer, il a fallu faire la seule chose alors possible; et cependant ces dépenses, en apparence onéreuses pour le trésor, ont produit un résultat immense dans l'intérêt du pays et du trésor lui-même, résultat qui compense bien au-delà les sacrifices faits.

Un autre mode a été adopté par le gouvernement français, dans le traité relatif au prêt de 2 millions de francs, fait par une compagnie pour l'achèvement du pont de Bordeaux. On a fixé un *minimum* et un *maximum* du produit du péage, et il est convenu que, si ce produit reste au-dessous du *minimum* déterminé, l'État participe à la moitié de la perte; tandis que, s'il dépasse le *maximum*, il reçoit la moitié de l'excédant.

Enfin, un autre système de concession a été adopté dans le traité relatif à la construction d'un pont sur la Dordogne. Les concessionnaires du péage se sont obligés à verser une somme de 1,500,000 francs, à des époques déterminées, pour subvenir à la dépense des travaux; ils prélèveront chaque année, sur le produit du péage, 8 pour 100 des fonds versés, et 2 pour 100 pour opérer l'amortissement, qui se réalisera ainsi dans le cours de vingt ans; mais lorsque le service de péage n'offrira pas des ressources suffisantes pour le service des intérêts et de l'amortissement, le gouvernement devra y suppléer; de même que s'il se trouve un excédant de produit, il sera versé dans les caisses de l'État.

Voilà les différents modes d'intervention les plus saillants jusqu'à ce jour, employés par le gouvernement français pour seconder les entreprises de travaux publics.

A l'avant-dernière session des Chambres, le ministre de l'intérieur, en présentant le projet de loi relatif au chemin de fer de Paris au Havre, a proposé l'intervention du gouvernement pour un cinquième de la dépense, par une prise d'actions égale à ce chiffre; les Chambres n'ont pas sanctionné ce projet, qui, suivant nous, partait d'un faux principe.

La prise par le gouvernement d'un nombre déterminé d'actions dans une entreprise de grands travaux, ne peut être d'aucun secours à cette entreprise, et ne la rendra pas bonne, si par elle-même elle est mauvaise; le gouvernement peut perdre sa mise sociale sans crainte, bien certain de l'avoir retirée auparavant au quintuple, par les bénéfices généraux qu'elle a procurés à l'État; tandis que sa présence comme principal actionnaire peut arrêter le développement de l'opération par les exigences qui ressortent de sa position et des formes de l'administration, et par conséquent éloigner les autres commanditaires.

La Bavière, pour le canal du Mein, a adopté deux modes d'intervention; elle a garanti aux actionnaires 4 pour 100 d'intérêt, pour les fonds employés aux travaux, et jusqu'à leur achèvement; et elle a pris, en outre, le quart des actions. Le premier de ces deux modes est très-convenable; nous nous sommes expliqué plus haut sur le second.

Pour ce qui concerne ce que, dans notre opinion, les trois gouvernements devraient faire en faveur de notre entreprise, nous n'avons point à nous prononcer; ce soin regarde exclusivement les banquiers fondateurs de la Compagnie, qui savent, mieux que nous, à quelles conditions ils ont pu ou pourront obtenir le concours des capitalistes. Si nous avions à nous expliquer sur ce qui importe à l'intérêt bien compris des gouvernements, nous nous empresserions de le faire, en ayant égard, toutefois, à la forme des institutions politiques de Baden et de Wurtemberg; à l'état florissant des finances de ces deux puissances, et surtout à l'opinion peu avancée du pays, sur les questions financières et économiques, et sur ce qui se rattache à de grandes entreprises. Mais, nous le répétons, nous n'avons aucune initiative à prendre sur ce point; nous n'hésitons cependant pas à proclamer, que, quel que soit le concours des trois gouvernements à l'opération; quelque grands que soient les sacrifices qu'ils fassent en faveur de l'entreprise, ces sacrifices ne seront jamais proportionnés aux avantages que le pays en général, et le trésor public en particulier, retireront de l'ouverture des trois canaux.

Ici se borne ma tâche.

J'ai réuni tout ce que j'ai cru qui se rattachait directement ou indirectement à notre entreprise; j'ai dit consciencieusement tout ce que j'ai cru être la vérité, chacun pourra désormais prononcer et former son opinion, suivant la connaissance qu'il aura des choses et des lieux. Toutefois, avant de terminer, on me permettra une observation: en examinant les faits divers que nous avons signalés, on reconnaîtra facilement qu'il a fallu puiser à bien des sources, recourir à bien des témoignages, faire de minutieuses et difficiles recherches, et que, dans une telle enquête, dont ce mémoire est le résumé, il a dû, infailliblement, se glisser des inexactitudes, des erreurs et de fausses appréciations; ce n'est donc pas comme parfait que je présente ce travail; mais du moins, tel qu'il est, il peut remplir le but que nous nous sommes proposé: celui de faire bien comprendre l'importance de l'entreprise, pour le public en général, et en particulier pour ceux qui s'y intéresseront; ils y trouveront tout à la fois honneur et profit, deux mots qui ne marchent pas toujours d'accord dans ce siècle, où, trop souvent, on ne considère que ceux qui arrivent au port, sans leur demander quelle route ils ont suivie.



Littérature.

LES DÉCEPTIONS,

COMÉDIE EN QUATRE ACTES,

PAR KAROLY KISFALUDY.

TRADUIT PAR EUGÈNE DE BREZA.

ACTE III.[1]

(Chambre de Lina.)

SCÈNE I.

LINA. ELEK.

LINA. Je suis convaincue que votre père m'est tout à fait dévoué; c'est pourquoi je vous parlerai sans détour.

ELEK. Parlez! Mon dévouement ira au-devant de tous vos désirs.

LINA. Croyez que ce n'est pas la curiosité, mais le sincère intérêt que je vous porte qui me fait agir. J'aime que l'on soit gai, monsieur le lieutenant, peut-être parce que je le suis moi-même.

ELEK. Pardon! je croyais le contraire; surtout depuis que vous avez quitté la capitale, vous êtes le plus souvent si pensive, si distraite!....

LINA. Oui, quelquefois; mais ce n'est qu'un caprice de femme. C'est de vous que je voulais parler. Vous vivez si isolé, vous me paraissez si triste!

ELEK. Moi? quelquefois, il est vrai .... excusez-moi.

1 Voyez le cahier de mars, p. 309.

Lina. Suivez mes conseils, chassez ces vaines préoccupations de votre esprit; jouissez du printemps, vivez dans le présent, ne vous occupez pas de l'avenir.

Elek. Le présent est pour moi sans attraits, il est triste comme mon cœur. Ah! si vous saviez ....

Lina. J'en sais assez, voilà pourquoi mon amitié .... vous me comprenez, mon amitié .... vous conseille d'abandonner un espoir qui ne pourra jamais se réaliser.

Elek. Vous me versez du poison dans une coupe enduite de miel. Mais puisque vous connaissez mes souffrances, il est inutile de taire plus longtemps mon secret .... oui, madame, j'aime ....

Lina. Assez!.... assez!.... Si vous avez quelques égards pour moi, pas un mot d'amour!

Elek. Vous ne sauriez condamner mes sentiments.

Lina. Condamner? non; mais un homme doit savoir se vaincre avant de vaincre ses ennemis. Soyez convaincu, monsieur le lieutenant, qu'il n'y a pas de sentiment plus précieux que l'amitié: elle seule nous procure des plaisirs durables, elle ne ressemble pas à cette autre passion qui, comme un feu dévorant, nous consume et ne plante sa bannière victorieuse que sur des cendres; croyez que je suis votre amie, donnez-moi la main. (*Lombai entr'ouvre la porte.*)

Elek. C'est avec un cœur pur que je presse cette belle main sur mes lèvres.

SCÈNE II.

LES MÊMES. LOMBAI.

Lombai (*à part*). Mon cœur bondit de joie: le traité est signé... Fiançailles, mariage, etc. (*Haut.*) Madame, je suis pénétré de sensiments de reconnaissance....

Lina. Qu'est-il arrivé?

Lombai. Un grand bonheur .... la société est réunie.

Lina. Devancez-moi, je vais vous suivre. (*Lombai et Elek sortent.*) Bon jeune homme, pourquoi Elemir n'a-t-il pas ton cœur? (*En se regardant dans une glace.*) Menteur! tu me flattes

en me faisant comprendre que je ne suis pas mal; mon regard se reflète en traits de feu, et cependant .... non, tu es aussi un trompeur; tu n'es que l'interprète de ma vanité, je ne te crois plus.

SCÈNE III.

LINA. WILMA.

WILMA. A merveille, Lina! Je te trouve dans un charmant tête-à-tête.

LINA. Nous venons de nous disputer.

WILMA. Ce n'est pas avec ta glace, tu peux t'y regarder sans crainte d'une réponse désagréable.

LINA. Wilma, juge-moi avec des yeux de femme: Lidi est-elle plus jolie que moi? Ne pense pas que la vérité m'afflige : l'expérience me dit que j'ai tout à craindre.

WILMA. Si mes yeux sont des juges impartiaux, c'est à vous que j'accorde la pomme.

LINA. Elemir pense autrement; mais de plus jeunes que lui me voient sous un jour plus favorable; c'est une consolation.

WILMA. Pourquoi m'adressez-vous cette question? je hais toute comparaison.

LINA. Je te le demande à cause du nouveau choix d'Elemir et du nouvel amant qui dans ces lieux même brûle secrètement d'amour pour moi.

WILMA. Un nouvel amant?....

LINA. Qui par le chagrin profond qu'il ressent et les efforts qu'il fait pour se vaincre, laisse deviner sa passion, Elek, le fils de l'intendant. Depuis que je suis arrivée, il est sans cesse autour de moi : quelques soupirs échappés malgré lui m'ont initiée aux secrets de son cœur.

WILMA. Voyez avec quelle insouciance je vois ce qui se passe sous mes yeux; jamais je n'aurais deviné cela.

LINA. Je ne lui ai laissé aucun espoir; mais après tout je ne veux pas le repousser tout à fait, il peut servir à l'exécution des plans innocents que je me suis tracés .... tu comprends que je n'userai de ce moyen qu'autant que les convenances le permettront.

Wilma. Tu le feras servir à tes projets sur Elemir, n'est-ce pas? La beauté et la ruse ne sont-elles pas nos seules armes, notre véritable puissance?

Lina. S'il reste encore dans son cœur quelque étincelle de l'amour dont il brûla pour moi, la jalousie s'emparera de son esprit; mais ne pense pas que je veuille revenir à lui .... oh non! Je dois cette petite vengeance à l'honneur de mon sexe. J'ai aperçu qu'il avait regardé le lieutenant d'un œil sombre; sa fierté est blessée de voir qu'au lieu de renoncer au grand monde, je cours à de nouveaux triomphes.

Wilma. Et pourquoi as-tu invité Kényesi?

Lina. Par caprice. Je le fais toujours soupirer, et cela m'amuse. S'il l'entend autrement, je le plains; il est mon hôte, et voilà tout. (*Elles sortent.*)

SCÈNE IV.

Lombai (*seul*). Le château fourmille de monde; on joue, on cause partout. Comme le comte ouvrait de grands yeux lorsqu'il a aperçu Lidi! Aussi lui avais-je mis toutes les bagues, les perles et les bijoux qui me restent de ma femme. Wilma veut s'entretenir avec moi? il faut que je la gagne. La conseillère l'aime; elle est sa confidente dans plus d'un moment de faiblesse, et je sais par expérience ce que peut faire d'effet un mot placé à propos. Après tout, si les choses s'arrangent, je l'épouserai, moi! Voudra-t-elle de moi .... et pourquoi pas? (*Il va à la glace.*) M. l'intendant est encore vert, hé! hé! hé! Il peut encore faire l'aimable et l'espiègle. Si je n'avais pas ces maudits bourgeons! ils portent l'enseigne d'un demi-siècle; mais je rirai, je rirai toujours, cela donnera de la mobilité à ma figure : on ne pourra observer les bourgeons.

SCÈNE V.

LOMBAI. WILMA.

Wilma. Je trouve monsieur l'intendant devant la glace; quelle vanité!

Lombai. Ce n'est pas par vanité, c'est désir de plaire. Je m'imaginais que cette glace était les yeux d'une jeune fille, et je songeais à ce qu'ils me diraient.

Wilma. Êtes-vous satisfait de la réponse?

Lombai. Mais assez. Ici (*indiquant sa tête*) est la beauté d'un homme; ici (*montrant son cœur*), sa force; là (*frappant sur son gousset*), sa gloire. Mokany convoite votre belle main. Comment vous plaît-il? c'est un brave homme. N'est-ce pas que c'est un homme d'honneur?

Wilma. Mais surtout une forte tête; car dans le moment même il voulut me dire quelque chose d'aimable, et en s'inclinant son front frappa le mien tellement que je l'ai cru brisé.

Lombai. Il faut vous en prendre à votre état de demoiselle; quand on porte le bonnet, rien de semblable ne peut arriver. Rappelez-vous ce que je vous dis. Donnez des espérances à Mokany.

Wilma. Autant que vous en souhaiterez; mais ne me demandez pas de les réaliser.

Lombai. Vous me renvoyez donc avec un refus?

Wilma. Comme vous voudrez.

Lombai. Je m'en vais.... Rappelez-moi donc.

Wilma. Non, non, non.

Lombai. Si vous ne voulez pas me rappeler, je reviens de moi-même. Si Mokany ne vous convient pas, j'en ai un autre *in petto* qui se jettera bientôt à vos pieds pour tomber ensuite dans vos bras. En attendant prenez une résolution. (*Il recule.*) Mademoiselle, que veut ce baron musqué?

Wilma. Qu'en sais-je? peut-être ne le sait-il pas lui-même.

Lombai. Quel homme est-ce?

Wilma. Un homme qui cherche à plaire à tout le monde et qui se plaît surtout à lui-même; un homme qui fait cause commune avec toutes les nations sans appartenir à aucune; qui a beaucoup de confiance en lui, qui parle beaucoup, promet beaucoup et tient fort peu.

Lombai. Victoire! c'est l'homme qui convient à Luza. Adieu, ma belle petite fiancée! (*Il sort.*)

WILMA. Un singulier homme! il accouple toutes les personnes qu'il rencontre. Quoi qu'on en dise, ce M. de Mokany n'est pas à dédaigner. Il a eu un mauvais maître de danse; mais à part cela, c'est de l'or en barre. (*Lina entre précipitamment.*)

SCÈNE VI.

WILMA. LINA.

LINA. Ah! Wilma, Wilma, que je suis heureuse de te trouver: toutes mes ruses sont découvertes et déjouées.

WILMA. Qu'est-ce qui t'anime ainsi?

LINA. Si tu avais vu comme Elemir était enjoué avec Lidi! Ses yeux étaient sans cesse attachés sur elle, comme si le reste n'était rien pour lui. Il ne m'a regardée qu'une seule fois du coin de l'œil. Wilma, je n'ai pu supporter cette indifférence, j'ai dû me retirer.

WILMA. J'ai vu, au contraire, qu'il t'a continuellement observée à la dérobée.

LINA. Oh! non. Et s'il l'a fait, ce n'était que pour se rire de moi. Quand il m'a parlé, chacune de ses paroles était d'une froideur glaciale. Ah! Wilma, c'est pour toujours qu'il s'est éloigné de moi, et mon cœur ne bat que pour lui. A quoi sert de te le cacher plus longtemps? je l'aime encore.

WILMA. Voilà ce qui arrive quand on veut jouer l'héroïsme et qu'on laisse tomber l'arme de ses mains.

LINA. Mais je renonce à lui; je le hais comme jamais je n'ai haï personne. Qu'il apprenne ce que peut un amour offensé. Je serai enjouée, enjouée comme une fiancée heureuse. Ah! Wilma, que je souffre!

WILMA. Tu voulais le duper au jeu; mais tu es toi-même atteinte de la jalousie que tu te proposais de lui inspirer. Sache donc te vaincre.

LINA. Ame froide! non, non, je ne veux pas me vaincre; j'aime mieux souffrir: les tourments même de l'amour ont de la douceur. Mais je serai calme, calme comme un tombeau. Vraiment, je ne conçois pas pourquoi je m'anime ainsi.

Wilma. Je te conseille de monter dans ton appartement; je t'excuserai auprès de la société.

Lina. Non, il pourrait en deviner la cause; il jouirait de son triomphe. Il n'y a que la première lutte qui soit terrible; je retourne. Viens, tu admireras mon calme; mais je ne lui adresserai pas un seul mot. Ah! moi aussi, je sais être forte. J'y retourne avec un cœur d'airain. (*Elles sortent.*)

SCÈNE VII.

(Le jardin; dans le fond le château; au devant un berceau de verdure.)

LOMBAI. MOKANY.

Lombai (*sortant du château*). Il n'y a pas là de repos pour moi; Luza m'obsède de questions. Ici, au grand air, je puis dresser mes plans tout à loisir.

Mokany (*entre en branlant la tête*). Hom! hom! cela ne va plus.

Lombai. Est-ce toi, Mokany? Pourquoi hocher la tête? Qu'est-ce qui ne va pas à ta guise?

Mokany. Mon ami, là-bas c'est la tour de Babel. Chaque couple y jase dans une autre langue; pour la nôtre, quelques-uns l'estropient horriblement.

Lombai. C'est de mode chez nous : il en est beaucoup qui pensent en savoir davantage en parlant mal les langues étrangères qu'en parlant bien le hongrois.

Mokany. Et puis, quels amusements arides! je n'ai pas même vu un verre de vin, et le thé ne me réchauffe pas. On ne peut pas fumer; et, sur ma foi, tout ce sabbat ne vaut pas une bouffée de ma pipe.

Lombai. Tu n'es qu'une mauvaise herbe. Tout le monde n'aime pas à se faire fumer comme un jambon. Mais, le sais-tu déjà, tes affaires vont mal. Tu as manqué de fendre Wilma en deux d'un coup de tête.

Mokany. C'est vrai, la révérence ne m'a pas réussi; ce n'est pas là mon fort.

Lombai. Tu auras un refus. Aussi ai-je de nouveaux projets sur Wilma.

Mokany. Tu es une enigme vivante; toujours farci de secrets, comme la bonne du curé. Elle m'a donc donné mon congé?

Lombai. Fais sonner ton or, et cherche ailleurs. Console-t'en comme tu pourras. (*Il sort.*)

Mokany. J'irai chercher ma pipe: se morfonde qui voudra! (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

ELEMIR. Puis LIDI.

Elemir. O femmes! femmes, éternelles énigmes de la nature! Le ciel a répandu ses faveurs sur vous, et cependant une flamme infernale ne cesse d'étinceler dans votre sein. Comme elle le dévorait des yeux! C'est le signe certain qu'elle ne cherche qu'un esclave en lui. Que je l'aime encore! L'ardeur qui me dévore me le prouve. Mais que ma victoire égale la force de ma passion!

Lidi (*entre*). O hommes! hommes, modèles de fausseté, faibles roseaux bardés de fer, un sourire les rend esclaves. Combien de fois n'ai-je pas passé auprès d'Elek; je croyais qu'il me parlerait, mais non, il n'a pas d'yeux pour moi.

Elemir. Ah! belle Lidi, est-ce par intérêt pour mes souffrances que vous venez sur mes pas? peut-être avez-vous remarqué mon agitation?

Lidi. Oui, ici l'air est si frais.

Elemir. L'air que respire une femme est empoisonné.... je ne parle pas de vous, vous êtes bonne et douce, je connais votre cœur. Ah! si le mien n'était pas malade, comme je partagerais vos sentiments! mais à présent je dois vous prier de vous garder des passions: ce sont de mauvais hôtes, qui en entrant dans la maison mettent le feu partout.

Lidi. Je ne vous comprends pas, monsieur le comte.

Elemir. Vous ne serez heureuse qu'aussi longtemps que vous ne me comprendrez pas, aussi longtemps qu'une douce erreur vous

bercera. Le bonheur n'est plus fait pour moi. Croyez-moi, c'est plutôt un mal qu'un bien que de voir la vérité sans nuage.

Lidi. Depuis quelque temps je commence aussi à m'en apercevoir.

Elemir. Je vous comprends, vous aimez sans retour; vous méritez un autre sort.

Lidi. Ah! monsieur le comte....

Elemir. Je vous entends .... dans une semblable position chaque parole est de trop; mais croyez-moi, je suis votre sincère ami, et fût-ce au prix des plus grands sacrifices, je tâcherai toujours de vous servir.

SCÈNE IX.

LES MÊMES. LINA. ELEK. Puis LOMBAI.

Elek. Ah! que vois-je?

Elemir. Croyez, ma chère Lidi, que votre connaissance me comble de joie.

Lombai (*entrant d'un autre côté*). Comme ils sont tendres! Quel plaisir j'ai à les entendre!

Lina. Quel spectacle! quelle indignité! (*Elle passe auprès d'Elemir en le regardant avec mépris et s'adresse à Lombai.*) Vous êtes présent et vous pouvez le souffrir? Il ne suffit pas d'élever une fille, il faut encore lui donner de bons principes.

Lombai. Aussi allais-je me mettre en colère.

Lina. Je méprise tout votre sexe. (*Elle sort.*)

Elemir. Quel regard! que de dédain étincelle dans ses yeux! peut-être veut-elle encore jouer l'offensée? il n'y aurait rien d'étonnant à cela: c'est à de telles conséquences que la légèreté conduit. Belle Lidi, bonne nuit! Lombai, j'ai un mot à vous dire. (*Il lui parle bas.*)

Lidi. Elek, tu as l'air si sombre! j'ai cependant plus de raisons d'être fâchée que toi.

Elek. Sans doute, ne serait-ce que parce que j'ai interrompu votre tête-à-tête avec le comte? Quant à moi, j'en ai assez vu et entendu; j'y ai gagné du moins de ne plus être tourmenté par le doute.

Lidi. Quoique mes yeux n'aient point l'effet magique de ceux de la riche veuve, cependant ils voient clair, et j'ai acquis la conviction qu'une pauvre fille ne doit jamais compter sur un amour constant.

Elek. Tu as tort de cacher tes sentiments; je me rends justice, je sais fort bien que je ne puis me comparer au riche comte.

Lombai. Je remplirai religieusement vos ordres.

Elemir. J'y compte.

Lidi. Elek! tu me trouveras plus tard dans le berceau de verdure; si tu m'aimes encore, tu y viendras.

Elek. Moi? .... non, je n'y irai pas.

Lombai. Mes enfants, de quoi jasez-vous? Lidi, n'as-tu rien à faire?

Lidi (*bas à Elek*). Je t'attends. (*Elle sort.*)

Lombai. Elek, rejoins ces dames, procure-leur quelque amusement. Tu es un homme fortuné; aujourd'hui ou demain tous les habitants de ces terres te nommeront leur seigneur. Va! (*Elek sort.*) Le comte veut vendre ses biens .... il n'en sera rien. A cette heure, allons chez Lina. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

LUZA. WILMA.

Luza. Dites-moi donc, mon ange, pourquoi Lina et le comte se boudent-ils? Pas de faux-fuyant! un aveugle s'en serait aperçu.

Wilma. Vraiment, vous en savez plus que moi; ils se boudent donc?

Luza. Que vous êtes espiègle! qui mieux que vous peut le savoir? Pourquoi me le taire, à moi? je sais garder un secret. Il y en a beaucoup qui sont ensevelis ici (*elle montre son cœur*), je suis le dépositaire de tous les secrets de la contrée.

Wilma. Questionnez l'intendant, il sait tout.

Luza. J'ai passé toute la sainte journée à chercher ce cher homme dans les plus petits recoins, mais en vain.

Wilma. Je vois quelqu'un là près de l'étang, c'est certainement l'intendant; adressez-vous à lui.

Luza. J'y vais. (*Elle revient sur ses pas.*) Savez-vous, mon ange, que de tous ces messieurs, c'est le baron qui me plaît le plus? il parle si bien, il a des manières si agréables. Mais j'aurai encore le plaisir de vous entretenir. (*Elle sort.*)

Wilma. Va avec tes éternelles demandes, tu me fais l'effet d'un signe d'interrogation. Qui vient là?

Mokany. Si retirée, mademoiselle? moi aussi, je me promenais comme un corbeau solitaire. Mais savez-vous qu'il ne vaut rien d'être ainsi seule?

Wilma. Cela vaut cependant mieux que d'être attaché à deux à un joug pesant.

Mokany. Surtout quand l'un tire à gauche et l'autre à droite. (*A part.*) Sondons-la sur ce qu'elle pense de moi. (*Haut.*) Mais quel homme, par exemple, désireriez-vous?

Wilma. Écoutez. Avant tout, je veux qu'il ait un bon cœur.

Mokany. Mais le mien n'est pas mauvais.

Wilma. Il faut au moins qu'il soit sincère.

Mokany. Mon cœur est doux comme un agneau; mais il ne me convient pas de chanter mes propres louanges. J'aurais beaucoup à vous dire sur ce point, cependant je n'en ferai rien.

Wilma. Il ne faut pas qu'il soit d'une humeur trop enjouée.

Mokany. Mille tonnerres! vous voulez donc une souche qui onvre la bouche et attende que les alouettes rôties y entrent d'elles-mêmes, qui ne se bouge que lorsqu'on l'asperge d'eau froide, et qui ne fait résonner ses éperons que lorsque la fièvre intermittente le talonne. Cela ne me va pas.

Wilma. Il ne faut pas qu'il jure.

Mokany. Mille tonnerres!.... St! cela ne convient pas, c'est vrai. Mais dans un moment d'emportement, quand il nous arrive de lâcher un mot, ce n'est pas un grand mal.

Wilma. Il ne faut pas qu'il soit ivrogne.

Mokany. Sur mon âme, je bois mon verre tout comme un autre, et quand je suis de belle humeur, entouré de bons amis, je ne me fais pas prier, sur mon honneur! Mais un ivrogne? fi donc! c'est affreux, je les déteste.

WILMA. Il ne faut pas qu'il affirme par serment chaque mot qu'il dit.

MOKANY. Sur mon âme!.... St! c'est défendu : c'est une mauvaise habitude, Dieu m'en est témoin. Enfant de mon cœur, nous sommes encore loin du compte, je suis diablement imbu de ce que vous n'aimez pas.

WILMA. C'est un mérite que de le reconnaître.

MOKANY. Je suis franc, j'ai voulu vous demander votre main; à présent je ne vous demande qu'à souper : à cette heure-ci, dans ma maison, moi, mes domestique et mes bêtes, tout le monde a l'habitude de se mettre à table.

WILMA. De bien bon cœur, suivez-moi.

MOKANY. Je me déplais maintenant à moi-même : si dans les sept prochaines années je ne change pas, je désespère de devenir jamais un autre homme. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

KÉNYESI. LOMBAI.

KÉNYESI. C'est donc la moitié de ces biens qui appartient à la conseillère?

LOMBAI. Oui, et voici comment : Le vieux comte Elemir avait deux fils; l'aîné menait une vie joyeuse, il a tout mangé, et fut forcé, pour payer ses dettes, de céder la part qu'il avait de ces terres au conseiller Kœrœndi. Celui-ci ne s'est marié que dans un âge avancé : il laissa une fort belle fortune à sa veuve, qui réunit sa terre à celle du comte Elemir, et c'est entre eux deux que se partagent les revenus de cette propriété.

KÉNYESI. Je viens d'apprendre que cette association est rompue.

LOMBAI. Oui; mais il y en a une nouvelle de contractée. C'est encore un secret; mais bientôt cela cessera d'en être un.

KÉNYESI. Une nouvelle liaison de la part de la veuve? Vous m'étonnez.

LOMBAI. Si je ne me trompe, vous aussi, monsieur le baron, vous prétendez à la main de la conseillère.

Kényesi. Vous l'avez dit, monsieur l'intendant.

Lombai. Vous venez trop tard, croyez-moi. Excusez, monsieur le baron, si je vous adresse une question peut-être indiscrète. Est-ce de femme ou d'argent dont votre seigneurie a besoin?

Kényesi. C'est de l'argent, de l'argent, mon cher, qu'il me faut.

Lombai. Je vous en procurerai. Avez-vous vu mademoiselle Luza?

Kényesi. Cette vieille fille habillée de neuf?

Lombai. Elle est vieille comme les pierres, mais inappréciable comme les pierres précieuses; elle fait des mines fort désagréables, mais à part cela, c'est une mine d'or. Elle ne rêve qu'un grand seigneur pour époux, c'est pour cela qu'elle est encore à marier. Fermez les yeux et tendez la bourse.

Kényesi. Et combien estimez-vous cette fille précieuse?

Lombai. Dix mille florins de rente et en outre de l'argent comptant.

Kényesi. Vraiment? essayons donc.

Lombai. La voilà qui vient. Retirez-vous, monsieur le baron. Je vais entamer la capitulation, vous pourrez terminer l'affaire à l'heure du berger.

Kényesi. Il y a urgence: eh bien, soit! je me jette en brave au-devant du monstre. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

LOMBAI. LUZA.

Luza. Qui est ici? Ah! monsieur mon voisin, dites-moi donc pourquoi vous m'échappez toujours? Cependant vous avez des choses si importantes à m'apprendre.

Lombai. Un secret....

Luza. Un secret! un secret, mon cher voisin?

Lombai. Mademoiselle, vous voyez en moi votre Mercure.

Luza. Ah! monsieur, ne faites pas rougir l'innocence.

Lombai. Le baron Kényesi.

Luza. Un baron? Ah! mon cher voisin; le baron Kényesi, ce jeune homme aimable, enjoué, galant, beau, ravissant, cet en-

chanteur, un baron! qui l'a dit? est-ce lui? qu'a-t-il dit? comment l'a-t-il dit? quand? ah! mon cher voisin, si vous m'en imposez cette fois-ci, je souhaite que vous rôtissiez dans l'autre monde. Ouf! que je brûle!

LOMBAI. Bref! il convoite votre belle main.

LUZA. Mais il n'a pas quitté Lina.

LOMBAI. Jusqu'au moment où il vous a aperçue.

LUZA. Pourquoi ne me parle-t-il pas? Il faut qu'un homme parle pour qu'on le comprenne.

LOMBAI. Je ne suis que sa préface. Il vous soumettra lui-même les articles suivants. Asseyez-vous en attendant sous le berceau de verdure; ma chère demoiselle, je vous l'enverrai de suite.

LUZA. Volez, mon cher! (*Il sort.*) Ce sont de ces jeux du sort! il nous donne au moment où l'on s'y attend le moins ce qu'il nous a refusé durant de longues années. Entrons donc. (*Elle se retire sous le berceau.*)

SCÈNE XIII.

LUZA. ELEK.

ELEK. C'est ici qu'elle m'a dit de venir.

LUZA. Il vient.

ELEK. Es-tu ici? que me veux-tu? tu soupires! — tu as raison de soupirer. O Lidi, Lidi, qu'as-tu fait de ta foi? mais poursuis, grave le nom du comte sur tous les arbres, entoure-le de fleurs.

LUZA. Hi! hi! hi!

ELEK. Tu ris? moi aussi je rirai quand un jour tu pleureras la perfidie de celui qui t'aura séduite.

LUZA. Hi! hi! hi!

ELEK. Ris, ris! cela sied à ta légèreté. J'ai appris du moins à te connaître. Parle: que me veux-tu?

LUZA (*se montrant*). Ah! ah! c'est donc là que nous en sommes?

ELEK. Mademoiselle Luza!... mort et enfer!

LUZA. On est donc jaloux, et l'on se donne ici rendez-vous?

ELEK. Pure plaisanterie, mademoiselle. Excusez-moi; je m'infligerai moi-même la punition que je mérite pour vous avoir in-

terrompue dans vos méditations, en m'éloignant de votre présence. (*A part, en sortant*) Maudite erreur!

Luza. C'est donc ainsi que chante ce bel oiseau? je l'ai dépisté bien involontairement. Mon Dieu, que la jeunesse est pervertie! ils se donnent rendez-vous ici, à une heure aussi indue. Cela mérite une verte réprimande. J'entends venir. Peut-être est-ce lui. (*Elle entre sous le berceau.*)

SCÈNE XIV.

LUZA. MOKANY.

Mokany. Que le diable m'emporte si cette Wilma n'est pas le trésor de mon cœur! Elle m'a serré amicalement la main lorsque j'ai pris congé d'elle; mais aussi ai-je répondu à son avance d'une jolie façon. Ha! ha! je ne la laisserai pas échapper celle-ci. A cette heure que j'ai bu et mangé, allons dormir.

Luza (*soupirant*). Ah! ah!

Mokany. Qui donc vient d'éternuer là-bas? ha! ha! j'aperçois du blanc sous le berceau. (*Il y entre.*) Qui est là? qui est-ce que l'on entend ici?

Luza. Que cherchez-vous? que voulez-vous?

Mokany. Mademoiselle Luza! le diable m'emporte, vous étiez assise comme une princesse enchantée qui attend d'outre-mer son libérateur.

Luza. Je vous prie, monsieur Mokany, de m'épargner de pareilles expressions; je n'attends pas de libérateur, et si j'en attendais un, ce ne serait pas vous.

Mokany. Gare! voilà l'orage qui éclate.

Luza. Laissez-le donc éclater. C'est inouï; je me réfugie ici pour me soustraire à des poursuites, et je n'y trouve pas même le repos.

Mokany. Certes, je ne vous aurais pas troublée si vous n'eussiez soupiré si haut qu'on eût dit une cornemuse.

Luza. Mon sein est donc une cornemuse, selon vous? Il y aurait presque de quoi me fâcher, si c'était un autre que vous qui

l'eût dit. Une cornemuse! Il faut que je me retire; car ici il n'y a pas de repos. Une cornemuse! ouf, que je brûle! (*Elle sort.*)

MOKANY. Le meilleur morceau de mademoiselle Luza, c'est aussi la langue, sans contredit. Comme elle sait se faire justice! (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE XV.

LIDI. ELEK.

LIDI (*entre en tapinois*). Tout est tranquille. Je tremble. Si l'on m'apercevait! mais je ne puis supporter plus longtemps cette incertitude.

ELEK (*entre*). Il faut que je l'observe.

LIDI. Elek, est-ce bien de ton propre mouvement que tu es venu?

ELEK. Dans notre position, c'est la dernière fois qu'il peut y avoir quelque chose de secret entre nous. Qu'as-tu à me dire?

LIDI. C'est de ta bouche que je voudrais apprendre s'il est vrai que tu aimes la conseillère. Il y a longtemps que je t'aurais fait cette demande, mais tu ne sortais pas du château; ton père me gardait à vue, et m'ordonnait de ne pas quitter le comte.

ELEK. Oui, ce comte dont tu as gravé le nom sur un arbre.

LIDI. C'est ton nom que j'ai gravé. Ce n'est point ma faute si le comte l'a pris pour le sien. Oui, tandis que je ne pensais qu'à toi, tu en aimais une autre. Ton père m'a tout dit.

ELEK. Il m'a aussi parlé de toi, et de manière, je te l'avoue, à me fendre le cœur.

LIDI. S'il en est ainsi, nous étions tous deux dans l'erreur.

ELEK. Je respecte et estime la conseillère, mais je n'aime que toi. Elle s'en doute; elle m'a offert son amitié.

LIDI. C'est aussi dans des rapports d'amitié que j'étais avec le comte.

ELEK. La paix est donc conclue. Tu es à moi.

LIDI. J'entends la voix de mon père, il se fâchera.

ELEK. Entrons sous le berceau jusqu'à ce qu'il ait passé.

LIDI. Mais je n'y resterai qu'un instant.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES. LOMBAI. LINA.

Lombai. Seulement pour un moment! je vous en prie, cela amusera votre seigneurie; je vous ferai voir un couple amoureux. C'est mon ouvrage. Ha! ha! ha! les voilà sous le berceau. Je vous devance. (*Il y entre.*)

Elek. C'est moi, mon cher père.

Lidi. Et moi.

Lombai. Mille tonnerres! comment osez-vous rester ici? (*Allant à la conseillère.*) Ce n'est rien, absolument rien! (*A ses enfants.*) Pas un mot, ou je vous assomme. (*A la conseillère.*) Ils se sont déjà échappés. Si votre seigneurie l'ordonne, nous retournerons au château.

Lina. Pourquoi? j'entends chuchoter.

Lombai. Oui, oui; mais il vaut mieux que votre seigneurie s'éloigne plutôt que d'entrer dans un pareil moment.

Lina. Pourquoi cette inquiétude? c'est vous-même qui m'avez engagée à venir.

Lombai. Je vous l'ai dit, c'est Luza avec le baron Kényesi.

Lina. Ha! ha! il faut que je les surprenne.

Lombai. Non, non, je me suis trompé; c'est Lidi, ma nièce.

Lina (*affectée*). Lidi et?

Lombai. Oui, Lidi — ne désirez-vous pas vous retirer?

Lina. Lidi et?

Lombai (*à part*). Que faire? (*Haut.*) Oui et le comte Elemir.

Lina. Ah! je ne veux pas les interrompre. (*En s'éloignant.*) A présent tout est fini.

Lombai. Sortez, méchantes couleuvres! Rester assis ici de nuit et en plein jour.... Eh! non! je me trompe...; la colère me rend fou. Mille tonnerres! peu s'en est fallu que tous mes plans ne s'évanouissent en fumée. Séparez-vous sur-le-champ! Elek; tu me suivras; Lidi, je t'enfermerai dans la cave. Séparez-vous, séparez-vous, méchants destructeurs de mes plus belles espérances.

ACTE IV.

(Le jardin.)

SCÈNE I.

LOMBAI. WILMA.

LOMBAI. Eh bien! ma chère demoiselle, il faut pourtant en finir. Franchement, ne supposez-vous rien?

WILMA. Avec vous, monsieur l'intendant, on ne sort jamais des suppositions. Votre tête ressemble à une lanterne magique; les projets s'y succèdent sans interruption.

LOMBAI. Oui, mais j'en ai aussi d'arrêtés; par exemple, celui qui m'occupe en ce moment. Il faut que je réalise à présent ce dont je vous ai déjà parlé. Me connaissez-vous, mademoiselle?

WILMA. Je le crois bien.

LOMBAI. Je ne suis plus jeune, mais il y en a de plus âgés que moi.

WILMA. Sans doute.

LOMBAI. J'ai aussi amassé une certaine fortune.

WILMA. C'est possible.

LOMBAI. Je serai franc: comme vous n'aimez pas Mokany, voulez-vous être ma femme?

WILMA. Mon cher monsieur l'intendant, d'où vous vient cette idée?

LOMBAI (*à part*). Elle m'appelle son cher intendant. (*Haut.*) Voyez-vous, mademoiselle, le comte aime ma nièce.

WILMA. Il y a longtemps que vous m'en entretenez; mais quel rapport cela peut-il avoir avec moi?

LOMBAI. Mon fils soupire pour la conseillère. C'est un jeune homme qui n'est vraiment pas mal, et promet beaucoup.

WILMA. Dans ce cas, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de le renvoyer à son régiment pour le guérir.

LOMBAI. Dieu m'en préserve! je le conserve chez moi pour que sa maladie empire. La conseillère finira par se laisser attendrir

par ses souffrances. Vous pourriez, mademoiselle, nous être d'une grande utilité dans cette affaire; la conseillère vous aime, profitez d'un moment favorable pour lui en parler, je ne doute pas qu'elle n'incline à ce projet; nous ne formerions plus alors qu'une seule famille, une bien heureuse famille; nous vivrions unis comme des petits anges.

WILMA. Cela demande réflexion.

LOMBAI. Vous connaissez maintenant mes intentions, puis-je compter sur vous?

WILMA. Je ne puis encore vous répondre. Plus tard, nous verrons. En attendant, mon intéressant futur, je vous salue. (*Elle sort.*)

LOMBAI. Que la puissance d'un bonnet est grande! Je fonderai une nouvelle famille, dont je serai la souche.

SCÈNE II.

LOMBAI. LUZA.

LUZA. Pourquoi si pensif, monsieur l'intendant? Moi aussi je suis abîmée dans mes pensées. J'ai bien des affaires pressantes qui me rappelleraient à la maison, mais on est si agréablement ici!

LOMBAI. Où en êtes-vous avec le baron?

LUZA. Ses douces paroles m'ont séduite. Il n'y a rien à redire, c'est un grand seigneur, d'un goût parfait; son regard d'aigle découvre les moindres charmes. Vous savez, mon voisin, que je ne me crois pas belle, mais lui a de suite observé la petite fossette que j'ai à la joue, et il m'a dit là-dessus des choses si douces que je suis forcée d'y ajouter foi.

LOMBAI (*à part*). Par Dieu! il y a longtemps que ce n'est plus une fossette, mais une ride.

LUZA. Que dites-vous, mon voisin?

LOMBAI. Je plongeais aussi en pensée dans votre fossette.

LUZA. Flatteur! mais à quoi bon y penser? le mariage donne tant de soucis.

LOMBAI. Soucis inutiles. Kényesi, il est vrai, a dépensé sa fortune; mais votre avare de père ne vous a-t-il pas laissé d'assez

grands biens? Après tout, il est baron. Il vous donnera ses armes; c'est à vous à les faire redorer. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE III.

LUZA (*seule*). Que faire? Je ne puis refuser de croire à ses paroles; il a montré tant de sensibilité! C'est ici, qu'au clair de lune, il me prit le bras si délicatement, qu'on eût dit un cousin qui m'effleurait de ses ailes. Voici l'album que Lina m'a confié (*elle le sort de sa poche*); je le feuilleterai. Peut-être passera-t-il par ici. Quel est ce papier? (*Elle lit.*)

C'est en vain que tu renfermes ton amour dans ton sein,
Il ne s'éteindra pas si sa flamme est pure.
Abandonne-toi à ses divines inspirations,
Ton amour est partagé : il sera couronné de succès.

Quelle charmante trouvaille! Il me vient une heureuse idée. Je placerai ce billet dans une rose, je m'éloignerai, et j'échapperai ainsi à un aveu qui serait pénible à ma modestie. Le baron le découvrira, le lira, le comprendra, en sera ému; il viendra à moi, demandera ma main, m'épousera, et j'aurai atteint mon but. Ah! si ses besicles ne lui faisaient pas illusion! Ce sont cependant des besicles de Londres, comme il l'assure. (*Elle place le billet dans une rose.*) Pourquoi n'est-il pas encore ici? Ouf! que je brûle. (*Elle s'éloigne.*)

SCÈNE IV.

WILMA. LINA.

WILMA. Comme je te l'ai dit : Lombai m'a promis de m'épouser si je te persuade de ne pas rebuter son fils.

LINA. Oh! les hommes! l'égoïsme et la perfidie sont leurs éléments. Mais je me suis trompée au sujet d'Elek; j'ai mal compris sa tristesse. Croirais-tu que ce n'est pas moi qu'il aime? c'est Lidi. Oh! cette vie n'est qu'une continuelle déception.

WILMA. Son principal avantage, c'est qu'il n'y a pas de perte sans possession.

Lina. Il vient de me l'avouer. Il était chagrin de ce que le comte ne quitte plus son amante, et que son père me convoite pour sa belle-fille.

Wilma. L'idée du vieux n'est pas si mauvaise.

Lina. Je n'aime pas à me réjouir des désappointements des autres personnes; mais le perfide Elemir s'était bien abusé. Aussi c'est une punition que le Ciel lui devait. Je donnerai mes soins à ce que l'union des deux amants ne soit pas différée. Ce n'est pas par vengeance; non, loin de là!

SCÈNE V.

LES MÊMES. THOMAS.

Thomas. J'ai de nouvelles plaintes à faire. (*A part.*) Peut-être me récompensera-t-on cette fois-ci.

Lina. Qu'y a-t-il?

Thomas. Mademoiselle Lidi a été ce matin dans l'orangerie avec M. le lieutenant, et là le jeune homme l'a embrassée.

Lina. Écoute, Wilma; cela m'amuse.

Wilma (*à part*). Nous en savons la cause.

Thomas. Quand ils m'ont aperçu, elle s'est effrayée et a cassé une fenêtre en voulant se sauver.

Lina. Pauvre Lidi! Wilma, tu ne saurais croire quel intérêt je porte à cette jeune personne.

Thomas. Ensuite elle a gravé un L à côté de l'E qu'elle avait déjà tracé.

Lina. Elek, Lidi. Ha! ha! ha! c'est charmant!

Thomas. Je prierai votre seigneurie de le lui défendre.

Lina. Allez, allez! pourquoi restez-vous ici?

Thomas. Votre seigneurie souffrira-t-elle ce désordre?

Lina. Occupez-vous de votre ouvrage, et ne vous mêlez pas de ce qui me concerne. Comprenez-vous? Allez.

Thomas (*à part*). Voilà comme on me récompense! Dites la vérité, et puis buvez de l'eau claire.

Lina. Wilma, Wilma, cela me comble de joie.

SCÈNE VI.

LINA. WILMA. KÉNYESI.

KÉNYESI. Votre seigneurie ici? Quel est le crime de ces roses qui viennent de s'épanouir, pour que vous les effaciez en beauté?

LINA. Vous faites bien de m'en parler; je serais sortie sans respirer leur délicieux parfum. (*Elle s'en approche.*)

WILMA. Monsieur le baron, ne regrettez-vous pas les plaisirs de la capitale?

KÉNYESI. Oh! non. Les plaisirs que les arts peuvent procurer ne sont rien auprès de ces belles fleurs que la nature fait éclore.

WILMA. Vraiment, monsieur le baron, vous avez pris la galanterie à votre service.

LINA (*revenant*). Ce n'est pas sans raison que la rose est le symbole de l'amour: elle est douce; mais elle a des épines. Elle vous dit: Ne me touchez qu'avec précaution.

KÉNYESI. Quand on a votre beauté, Madame, les roses n'ont que leur parfum.

LINA. Ah! monsieur le baron, je vous laisse dans leur aimable société. Vous apprendrez peut-être un jour que maints calices de roses renferment ce que l'on ne pensait pas y trouver. (*A Wilma.*) J'en ai cueilli une; il y avait un ver qui la rongeait. N'est-ce pas de même en amour? (*Elles s'éloignent.*)

KÉNYESI. Cela signifie que c'est moi qui dois lui cueillir une rose. (*Il s'en approche.*) Que vois-je? un billet. (*Il lit.*) Bravo! bravissimo! elle m'aime!

SCÈNE VII.

KÉNYESI. ELEMIR. LOMBAI.

LOMBAI. Oui, monsieur le comte, je me suis cassé la tête pour trouver un moyen d'en sortir; mais il est impossible de payer sur vos revenus à la conseillère les 30,000 ducats hypothéqués sur la terre.

ELEMIR. Empruntez. Je dois posséder en propre le patrimoine de mes aïeux.

LOMBAI. Mais pensez-vous que la conseillère consente à accepter cette somme?

ELEMIR. Son hypothèque n'est plus assurée que pour un an.

KÉNYESI. Mon ami, réjouissez-vous, je suis l'enfant gâté de la fortune.

LOMBAI. Je serai plus tard à vos ordres. (*Il sort.*)

ELEMIR. Pourquoi ces transports de joie? Vos yeux étincellent de bonheur.

KÉNYESI. Je n'ai qu'une question à vous faire : Est-ce là l'écriture de Lina?

ELEMIR. Oui.

KÉNYESI (*l'embrassant*). Oh! trois fois heureux Kényesi! Trois fois? — Trente mille fois heureux : N'est-ce pas que c'est à cette somme que se monte l'hypothèque?

ELEMIR. Je ne vous comprends pas.

KÉNYESI. Lisez et admirez! J'ai rencontré Lina ici; elle m'a fait remarquer ces roses en me disant, avec de tendres soupirs, qu'elles étaient l'emblême de l'amour; j'y ai trouvé ce billet; c'est elle qui l'y a déposé.

ELEMIR. Oh! science du cœur humain, que tu es profonde et vraie! A présent, il est certain que tu ne m'as jamais trompé. (*Il se promène sur la scène.*)

KÉNYESI (*se promenant aussi*). Heureux baron que je suis! Quel train d'enfer je vais mener! j'aurai des meutes; je donnerai des chasses; je serai Anglais, Anglais dans l'âme.

ELEMIR. Oh! cœur perfide! tout lui est égal, pourvu qu'elle ait un adorateur.

KÉNYESI. Vive le mariage! Ha! ha! ha! je n'aurai plus besoin de me dire malade quand il s'agira d'une souscription pour un bal. J'aurai un cuisinier français, un palefrenier anglais, une chanteuse italienne. Oh! ma bonne terre de Hongrie, tu fourniras à toutes ces dépenses.

ELEMIR. Arrière de moi, l'amour! que le mépris prenne sa place. Encore si elle avait choisi le lieutenant, mais ce n'est que la vanité qui l'attache à celui-ci.

Kényesi. Ne t'afflige pas, mon petit ami.

Elemir. Oh! non, je ne m'afflige pas. Si je lui souhaitais un époux, ce serait certainement vous.

Kényesi. Cher ami, que je te remercie.

Elemir. Oui, ce serait vous, en punition de sa perfidie.

Kényesi. A présent nous voilà associés. Mais j'apporterai des changements dans l'économie de nos terres : j'aurai des serviteurs étrangers ; nous n'en resterons pas moins bons amis.

Elemir. C'en est trop. Le monde est bouleversé. Ce sont les insensés que la Providence comble de tous ses bienfaits. (*Il s'éloigne.*)

Kényesi. Ha! ha! le voilà en colère ; mais aussi pourquoi est-il un pédant?

SCÈNE VIII.

KÉNYESI. LUZA.

Luza. Enfin, il est seul. Il aura trouvé le billet ; voilà la cause de sa joie. Monsieur le baron....

Kényesi. Mademoiselle Luza.

Luza. Que le contentement fait bien sur votre figure! Si vous n'étiez pas de si belle humeur, la colère pourrait me faire sortir de ma peau.

Kényesi. Sortez toujours, ma chère ; car votre peau commence diablement à se rider.

Luza. Que dites-vous?

Kényesi. Je vous dis, mon ange, de ne rien croire de ce que je vous contais tout à l'heure, quand je vous disais que vous étiez belle.

Luza. Monsieur le baron, je ne comprends pas quelle fureur vous prend.

Kényesi. Vous vous êtes trompée en moi, ma toute bonne. Je vous conseille de consulter votre glace, s'il vous arrive jamais que l'on vous flatte encore une fois.

Luza. Quelle grossièreté!

KÉNYESI. C'est pure naïveté de ma part, ma toute bonne; la naïveté dit toujours vrai. Adieu! je vous prie de ma noce. (*Il s'éloigne.*)

LUZA. Oh! monstre! avec ses jambes en fuseau! Voilà comme on est payé de sa sensibilité! Ouf! que je brûle!

SCÈNE IX.

LUZA. MOKANY.

MOKANY. Comme vous êtes échauffée, mademoiselle.

LUZA. Monsieur de Mokany, vous êtes un homme d'honneur. Savez-vous vous battre? Provoquez le baron; pour le moins, tranchez-lui la tête.

MOKANY. Ce serait difficile, il n'en a pas.

LUZA. Il m'a offensée: cela ne vous révolte-t-il pas?

MOKANY. Que m'importe.

LUZA. Ah! cœurs de rocher! dorénavant vous aurez beau soupirer: je m'en ressouviendrai. Les colombes ont aussi du fiel. (*Elle s'éloigne.*)

MOKANY. Merci pour la leçon! Elle est furieusement irritée, la colombe.

SCÈNE X.

MOKANY. LOMBAI.

LOMBAI (*courant par le jardin*). Ha! ha! ha!

MOKANY. Où cours-tu donc?

LOMBAI. Victoire! Viens que je t'embrasse! Je voudrais embrasser tout le monde. Tout va selon mes désirs. J'ai surpris le comte se parlant à lui-même. Il s'étonnait que Lina eût si tôt disposé de sa main en faveur d'un autre, et il s'en consolait avec celle de Lidi. A présent, je ne te cacherai rien.

MOKANY. Parle avec clarté.

LOMBAI. Écoute : mon fils épouse Lina, le comte épouse Lidi, Kéniesy épouse Luza.

MOKANY. Ha! ha! ha!

LOMBAI. Et moi... j'ai tout arrangé pour le mieux. Ha! ha! ha! Je n'ai qu'à dire à certaine belle: Je vous épouse: elle se met sur l'heure en mouvement, et tout est prêt. C'est Wilma qui a arrangé tout cela.

MOKANY. Wilma? c'est moi qui l'épouse.

LOMBAI. Toi? ha! ha! ha! ne te chagrine pas. Quand j'aurai un moment de libre, je te trouverai aussi quelque chose.

MOKANY. Tu radotes?

LOMBAI. C'est moi qui épouse Wilma.

MOKANY. C'est ce que nous verrons. J'irai l'épouser de suite. C'est elle qui décidera. Viens.

LOMBAI. Va, devance-moi; je n'ai rien à craindre d'un rival tel que toi. (*Ils s'éloignent.*)

SCÈNE XI.

ELEK. LIDI.

ELEK. A présent tout va bien. La conseillère s'intéresse à notre union. Nous ne devrons plus nous dérober à tous les yeux quand nous voudrons nous parler.

LIDI. Elle m'a aussi rendu le courage; elle est si bonne.

ELEK. Comme mes camarades s'étonneront quand je retournerai avec une aussi jolie compagne! Lidi, ma Lidi, tu es à moi! Que ce baiser soit le gage de notre union!

LIDI. Ce n'est pas encore permis. Méchant! tu ferais mentir le comte dans sa connaissance du cœur humain. Il pense que j'ignore encore ce que c'est qu'un baiser: ah! que j'en sens de brûlants sur ma joue! Il vient.

ELEK. Je te laisse avec lui; tâche de le gagner; qu'il parle aussi à mon père en notre faveur. (*Il s'éloigne.*)

LIDI. Comme ses yeux étincellent.

SCÈNE XII.

LIDI. ELEMIR.

ELEMIR. Chère Lidi, c'est vous que je cherchais. Vous ne sauriez me tromper; j'ai vu....

Lidi. Vous avez donc vu, monsieur le comte?

Elemir. L'amour est comme un astre éclatant; les aveugles aussi l'aperçoivent.

Lidi. N'est-ce pas que vous ne me condamnez pas?

Elemir. Qui pourrait vous condamner? c'est un sentiment qui est au-dessus de notre volonté.

Lidi. Voyez-vous, monsieur le comte, nous avons été élevés ensemble; nous nous aimions encore enfants.

Elemir. Que dites-vous, ma chère? nous n'avons pas été élevés ensemble.

Lidi. Je parle d'Elek. Qu'est-ce qui vous surprend, monsieur le comte? Combien de fois ne m'avez-vous pas dit que vous connaissiez mon cœur?

Elemir. C'est donc Elek? C'est bien .... c'est bien .... oui, je comprends. Un E veut dire Elek. (*A part.*) Quelle affreuse déception! j'ai honte de moi.

Lidi. Vous n'êtes pas offensé, monsieur le comte?

Elemir. Pourquoi ne me le disiez-vous pas de suite, quand .... Mort et démon! dans quelle position me voilà.

Lidi. J'espérais obtenir votre protection auprès de mon oncle; mais je vois ....

Elemir. De tout mon cœur, ... je vous souhaite bien du bonheur. Adieu, bonne Lidi! (*A part.*) Charmante innocence! un blanc-bec l'a connue avant moi!

Lidi. Je regrette beaucoup ....

Elemir. C'est inutile. Je n'ai que faire de vos regrets. Je vous salue.

Lidi (*à part*). Quelle fatale méprise! (*Elle s'éloigne.*)

Elemir. Non, je ne saurais rester plus longtemps ici. Chaque regard me tue. Partons sans délai. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

(La chambre de Lina.)

LINA. WILMA. Puis THOMAS.

WILMA. Tous les invités sont à peu près partis; bientôt nous serons seules.

LINA. J'ai bien besoin de repos.

THOMAS (*entre*). J'apporte une nouvelle à votre seigneurie.

LINA. Soyez bref.

THOMAS. Monsieur le comte se dispose à partir. Il vient de me gronder parce que j'étais fâché de son départ.

LINA. Son départ?

THOMAS. Oui, il va partir. Ses gens sont tous en mouvement, ils courent à se rompre le cou.

WILMA. Vous avez toujours de singulières nouvelles à nous apporter.

LINA. Que vous importent les actions de vos maîtres?

THOMAS. Je n'ai voulu que vous l'annoncer.

LINA. Occupez-vous de votre jardin. Allez! que je ne vous voie plus.

THOMAS. Qu'ai-je donc fait pour être toujours grondé?

LINA. Vous raisonnez encore? Sortez de suite de mon appartement — quittez mon service.

THOMAS. Voilà la vie d'un pauvre diable. (*Il sort.*)

WILMA. Comme ce départ te met de mauvaise humeur!

LINA. Oui — non — il me surprend seulement. Wilma, il ne veut pas respirer le même air que moi. Une telle froideur peut-elle exister entre deux personnes qui s'aimaient tant!

SCÈNE XIV.

LINA. WILMA. KÉNYESI.

KÉNYESI (*tombant aux pieds de Lina*). Lina, le plus heureux des mortels se trouve à vos pieds. La rose a trahi votre secret.

Mon amour est pur, ardent, éternel; mais il n'est pas encore récompensé. Femme adorable, voilà votre écriture.

LINA. Oui, c'est mon écriture; mais je vous prie, monsieur le baron, de m'épargner de pareilles plaisanteries.

KÉNYESI. Ne le niez pas, j'ai soumis votre cœur.

LINA. Que voulez-vous? (*Elemir ouvre la porte et reste stupéfait.*)

KÉNYESI. Un lien éternel — amour et bonheur!

SCÈNE XV.

LES MÊMES. ELEMIR.

ELEMIR. Ah!

LINA. Elemir!

ELEMIR. Excusez-moi, si je vous interromps pour un moment. Je venais vous faire mes adieux. Mes dernières paroles seront des vœux pour le bonheur de cette union.

LINA. Monsieur le comte et monsieur le baron, vous êtes tous deux dans l'erreur.

KÉNYESI (*se relevant*). Qui jamais a interrompu quelqu'un dans un pareil moment? Un homme d'esprit doit fermer les yeux et passer son chemin.

LINA. Restez, monsieur le comte. Ce n'est que moi qui me suis trompée. J'apprends que vous voulez purger votre terre de mon hypothèque, dès aujourd'hui elle est libérée; je ne vous demande que la rente de mon capital, que je crois en parfaites mains. C'est moi qui prends congé de vous. (*Elle sort.*)

ELEMIR. Lina! Lina! (*Il la suit.*)

WILMA. Grâce à Dieu, peut-être se réconcilieront-ils? Il en est temps.

KÉNYESI. Qu'est-ce que cela signifie? J'ai cependant par écrit que je suis aimé.

WILMA. Ha! ha! ha! je comprends la cause de ce mal-entendu. Luza a pris l'album de Lina, elle y a trouvé des vers que Lina avait copiés; c'est elle qui les aura placés dans une rose.

Kényesi. Mille tounerres! Il me faut donc demander pardon à Luza. (*En sortant, il heurte Mokany.*) Pardon!

SCÈNE XVI.

WILMA. MOKANY.

Mokany. Bah! on ne m'abat pas facilement. Ma chère demoiselle, on m'a dit que vous épousiez Lombai, et sur mon âme! j'aurais eu bien du plaisir à m'unir avec vous, vous le savez, mademoiselle.

Wilma. Moi, monsieur de Mokany?

Mokany. Soyez sincère, choisissez de suite entre nous deux.

Wilma. Je n'ai jamais pensé à monsieur Lombai.

Mokany. O bonheur infini! c'est donc à moi que vous voulez appartenir? Ne dites pas non, car vous l'auriez sur votre conscience, si je restais toute ma vie garçon.

Wilma. Ni non, ni oui pour le moment.

Mokany. Pour le moment — mais ensuite? O mon joli petit bijou, je le lis dans tes yeux, tu seras ma femme. (*Il l'embrasse.*) Ah! c'est à présent que je compterai des jours heureux.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES. LINA. ELEMIR. Puis THOMAS.

Lina. Tout est donc oublié; nous avons été faibles, mais nous en avons été bien punis.

Mokany. C'est très-bien! il n'y a rien de tel que de se dire franchement ce qu'on a sur le cœur. Madame, j'épouse Wilma.

Lina (*à Wilma*). Comment? toi aussi?

Wilma (*à Lina*). Il me reste peu de temps à perdre pour faire mon choix. D'abord ma raison a prêché mon cœur; à présent mon cœur y trouve aussi son compte.

Elemir. Mokany, nous resterons amis; que notre bonheur se réalise le même jour.

Thomas (*un porte-manteau sur le dos*). Monsieur le comte, la voiture est attelée.

Elemir. Qui vous l'a ordonné?

Thomas. Je n'ai voulu que vous l'annoncer.

Lina. Ce vieux se mêle de tout. Le comte reste.

Thomas. Mais moi je pars. Je ne suis venu que pour prendre congé. Je n'ai jamais pu contenter vos seigneuries.

Elemir. Que voulez-vous? pourquoi nous importuner?

Thomas. Madame m'a donné mon congé.

Lina. Oui — il m'avait indisposée en m'apportant la nouvelle de votre départ.

Elemir. Si âgé et encore si imprudent!

Lina. Occupez-vous de votre jardin, et ne m'apportez plus de mauvaises nouvelles. Entendez-vous?

Thomas. Je n'ai donc pas mon congé?

Elemir. Non, mais ne jasez plus.

Thomas. (*A part.*) Je serai muet, cela me sera peut-être plus profitable que de leur donner des nouvelles. (*Il sort.*)

Lina. Un bon vieillard, mais insupportable aves ses rapports. Voici un nouveau couple.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, moins THOMAS. ELEK. LIDI. Puis LOMBAI.

Elek. Madame, je mets ma confiance en votre bonté.

Lidi. Je prends aussi la liberté d'implorer vos bons services.

Elemir (*s'approchant de Lidi*). Je me suis mépris sur vos affections, mais je favoriserai de tout mon pouvoir votre union.

Lina (*s'approchant d'Elek*). Monsieur le lieutenant, je serai heureuse de vous prouver que je suis votre amie.

Lombai (*entre*). (*A part.*) Déjà unis! (*Haut.*) Mes chers enfants!

Elemir. Lombai!

Lombai. A vos ordres.

Elemir. Je demande la main de Lidi....

Lombai. De tout mon cœur, votre seigneurie, mon cher fils!

Lina. Lombai!

LOMBAI. A vos ordres.

LINA. Je vous demande votre bénédiction pour Elek.

LOMBAI. Je la lui donne avec beaucoup de plaisir, votre seigneurie, ma chère fille! ha! ha! ha! quelle journée de bonheur! je la scellerai par mon mariage. (*Il ôte une bague de son doigt.*) Mademoiselle Wilma, savez-vous ce que cela signifie?

ELEMIR. Que le voile tombe! écoutez, monsieur l'intendant, dès aujourd'hui Lina est ma fiancée.

MOKANY. Et Wilma, la mienne. Cherche un autre doigt pour ta bague.

LOMBAI. Je me meurs .... mais dans ce moment vous vouliez....

ELEMIR. Pour que notre bonheur soit complet, je donne à Elek une ferme nobiliaire de deux mille bœufs, dans laquelle il se reposera des fatigues de la guerre; mais à condition que Lidi soit sa femme.

LINA. Moi, je me charge du trousseau.

MOKANY. Je vous prie de servir de parrain à mon premier né, à condition que vous ne fassiez plus de plans.

LOMBAI. Oh mes beaux projets! sans la ferme, je serais au désespoir; mais cela console. (*A Elek et à Lidi.*) Méchants, je vous bénis.

ELEMIR. Nous connaissons vos intrigues; mais tout est oublié.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES. LUZA. KÉNYESI.

LUZA. Vous m'aimez donc, monsieur le baron?

KÉNYESI. De toute mon âme, comme je viens de vous l'assurer.

LUZA. Mes amies, c'est le baron qui m'amène auprès de vous; mais pour le faire enrager, je resterai dans ma vieille peau ridée, je ne veux pas de lui.

KÉNYESI. De grâce, charmante demoiselle Luza.

LUZA. Non, vous ne sauriez me toucher, je partirai. Ouf! que je brûle!

KÉNYESI. Moi aussi, je pars. Je n'ai voulu que plaisanter. Ha! ha! ha!

LOMBAI. Monsieur le baron, mademoiselle Luza, restez. C'est nous qui avons perdu au jeu; mais j'ai un plan qui peut nous profiter. Faisons une comédie de nos aventures : si elle vous divertit, nous serons récompensés de nos déceptions.



Mélanges.

FRAGMENTS D'UN VOYAGE AU PARAGUAY[1],

PAR RENGGER.

Une nuit dans le désert.

Le soleil se penche à l'horizon; la nuit commence à venir; il est temps de se chercher une retraite. On choisit, s'il est possible, une place auprès d'un ruisseau ou d'une source; une place abritée contre le vent, par une forêt ou des broussailles; car dans la saison de l'année où l'on voyage, le vent amène les orages. Mais il ne serait pas prudent de s'établir au bord de l'eau ou de la forêt, à cause du jaguar. Dès que nous faisions halte, nous nous partagions les travaux. A l'aide d'un domestique, je débridais les chevaux, et délivrais les mulets de leur fardeau. Nous attachions ensemble, avec une grande corde, un cheval et un mulet, afin de les retrouver le lendemain; car nous les laissions paître en liberté. Deux autres domestiques préparaient du bois sec; le feu était allumé; le rôti, composé d'un morceau de viande fraîche ou sèche, était traversé par une baguette et posé sur la flamme. Tandis que notre souper s'apprêtait, chacun se préparait son lit, qui se composait d'une peau de bœuf, d'une selle servant d'oreiller, et d'un manteau pour couverture. Nous avions soin de prendre nos armes et de les poser à côté de nous. Pendant ce temps la nuit arrivait; car, dans ces contrées, le crépuscule ne dure que fort peu. Nous nous asseyions autour du feu avec des cigares, et nous commencions par boire du thé. Puis nous mangions notre rôti sans pain, quelquefois seulement avec un morceau de maïs; et après, nous buvions encore du thé. Notre repas était ordinairement assez désa-

1 *Reise nach Paraguay*, voyez mois de février, p. 241.

gréablement troublé par les mousquites, contre lesquels il fallait sans cesse nous tenir en garde. Le souper fini, nous commencions à causer, à nous raconter les événements du jour, et à tracer nos plans pour le lendemain. Nous prenions la guitare, et les *Cielos* (espèce particulière de chansons américaines) ou les *Tristes* (plaintes d'amour) résonnaient à travers le silence de la nuit et de la solitude. Vers dix heures, quand la fraîcheur commençait à se faire sentir, quand les mousquites se retiraient, nous faisions flamboyer une dernière fois le feu, et nous dormions sur notre couche rustique aussi paisiblement que dans le meilleur lit et la demeure la plus tranquille. Mais comme nous nous trouvions dans une contrée où nous avions à redouter une attaque des Indiens ou des jaguars, nous montions la garde chacun à notre tour.

Les heures que j'ai passées ainsi sont celles qui ont fait le plus d'impression sur mon esprit; et de tout mon voyage au Paraguay, c'est mon séjour dans le désert qui m'a laissé les meilleurs souvenirs. Assis auprès du feu dans cette solitude profonde, tandis qu'on n'entendait au loin que le tintement léger de la Madrina, j'étais abandonné à moi-même; et tantôt, devant moi, je voyais revenir les douces images du passé, je me voyais entouré encore de ceux que j'aime, heureux de les reconnaître tous et de m'entretenir avec eux; tantôt je rêvais à l'avenir, et je souriais avec orgueil à l'idée de me voir ainsi loin du monde civilisé, m'appuyant sur mes propres forces, et affrontant avec quelques compagnons les éléments, les fièvres, les hommes sauvages. Puis le silence était interrompu, tantôt par le cri plaintif de la perdrix, tantôt par la voix du yoyohu (*caprimulgus*), ou par le cri douloureux du hibou qui se perchait sur un arbre voisin. Quelquefois un bruit subit venait me réveiller au milieu de mes rêves : je saisissais à la hâte mes armes, nos chiens fidèles levaient la tête, et la sentinelle regardait de tous les côtés; mais ce n'était que le bruit d'une branche desséchée que le vent chassait de côté et d'autre, ou celui d'un chevreuil timide qui cherchait son chemin dans la forêt. De loin seulement on entendait le hurlement de l'aguara (renard), la voix du tapir et les mugissements du jaguar.

Après de longues heures passées ainsi dans l'anxiété, avec quelle joie ne salue-t-on pas l'étoile du matin! Le voyageur sent en lui une nouvelle vie. Il ranime le feu, prépare le thé, et réveille ses compagnons. Chacun se lève et secoue de son manteau les gouttes épaisses de rosée. On rassemble les chevaux et les mulets. Chacun prend le sien et lave les blessures que lui ont faites, pendant la nuit, les chauves-souris (*phyllostoma*). Les mulets reprennent leur fardeau, et le voyage continue. Un cavalier marche en avant, puis viennent les chevaux et les mulets qui ne portent rien, et ceux qui sont chargés ferment la marche.

Dans les temps de pluie, ces haltes de nuit n'étaient rien moins qu'agréables. Nous nous construisions alors une cabane avec des branches d'arbres, et nous allumions le feu à l'entrée pour écarter les jaguars.

De l'esclavage.

L'esclavage n'est pas encore aboli au Paraguay; mais le nombre des esclaves y est très-petit, comparativement à ceux qu'on trouve en d'autres parties de l'Amérique. Ils sont presque tous mulâtres ou nègres créoles; car depuis longtemps on n'a plus introduit des noirs d'Afrique, ou des *negros bosales*, comme on les appelle. Au reste, on tirait ceux-ci de Buenos-Ayres, et jamais directement de la côte d'Afrique, ce qui les rendait plus chers; de manière que de tout temps on en introduisait peu au Paraguay. C'étaient toujours des particuliers qui en faisaient venir pour s'en servir eux-mêmes. Ainsi il n'y eut jamais dans ce pays un marché de nègres comme dans les ports de mer. Les nouveaux venus se croisaient par préférence avec les blancs et les mulâtres, en sorte que leur race allait en diminuant.

Comme à la révolution les blancs n'avaient rien à craindre de ce petit nombre d'esclaves, ils ne les rendirent pas à la liberté, et ne firent aucune disposition en leur faveur. A Buenos-Ayres, où leur nombre surpassait celui des blancs, on en forma des régiments de chasseurs à pied, en leur promettant la liberté après huit années de service. Ils périrent presque tous au Haut-Pérou du froid

et des fièvres intermittentes. Il fut en même temps rendu une loi qui déclarait libres les enfants des femmes esclaves, l'enfant d'une femme libre ayant de tout temps suivi la condition de la mère, lors même que le père était esclave. Toutefois au Paraguay le nombre des esclaves diminue journellement, parce qu'on en émancipe beaucoup, et qu'il n'y a plus moyen d'en introduire de nouveaux.

Leur sort est bien plus doux que dans les autres pays. Hors les classes supérieures, il arrive souvent que l'on ne saurait distinguer le maître de l'esclave. On les châtie rarement, et jamais avec cette cruauté dont on peut tous les jours être témoin au Brésil, où j'ai vu fustiger des noirs à un tel point qu'on pouvait mettre un doigt dans la plaie.

Les anciennes lois, qu'on suit encore rigoureusement au Paraguay, favorisent beaucoup ces malheureux. Ainsi, l'esclave maltraité par son maître peut en porter plainte auprès du *Defensor de los menores* (défenseur des mineurs), qui, si l'accusation est fondée, le prend sous sa protection, et le remet entre les mains d'un tiers, jusqu'à ce qu'il puisse lui trouver un autre maître. L'esclave qui peut se racheter lui-même, en payant le prix qu'il a coûté à son maître, ou, s'il a été acheté jeune, en y ajoutant une somme modique, est libre, et le maître ne peut lui refuser ce rachat. De même, si l'esclave trouve un autre maître qui veuille l'acheter à sa juste valeur, l'ancien maître ne peut s'y opposer. On ne peut non plus les empêcher de se marier. Depuis la révolution, les esclaves ont souvent abusé de ces lois protectrices pour vexer leurs maîtres; cependant le dictateur y mit ordre dans les derniers temps de mon séjour au Paraguay.

Quoiqu'on n'affranchisse ordinairement que des esclaves âgés, on en voit cependant de tout âge, et cela assez souvent, qui sont déclarés libres par testament ou par un acte quelconque de bienfaisance; à d'autres on donne la liberté en récompense de leurs services. Ainsi, j'ai connu plusieurs mulâtres qui, après avoir acquis, dans le commerce, une fortune à leurs maîtres, furent affranchis. Les jeunes mulâtresses, qui, lorsqu'elles sont blanches et

jolies, ont un grand prix aux yeux des blancs, savent aussi se faire racheter par leurs amants.

Les mulâtres sont, en général, fiers et perfides; il est assez rare d'entendre citer d'eux quelque trait honorable. *No se fie de mula y mulatter*, est un ancien proverbe espagnol, qui a bien son côté vrai. Les nègres, au contraire, se distinguent bien souvent par l'attachement pour leurs maîtres. Aussi traite-t-on les mulâtres d'une manière bien plus humiliante que les noirs; *mulatto* se dit comme une injure, même en s'adressant à des mulâtres libres.

On ne se donne aucune peine pour améliorer l'état moral des esclaves. Lorsqu'on leur a fait apprendre dans leur enfance le *bendito* et le rosaire, et qu'on les envoie plus tard, de temps à autre, se confesser et communier, on croit avoir satisfait à tous ses devoirs envers eux. La plupart des esclaves qui savent lire et écrire, l'ont appris à l'insu de leurs maîtres.

Navigation.

La navigation sur les fleuves du Paraguay se fait de différentes manières. Les bâtiments les plus commodes sont ceux qui portent de vingt à deux cents tonneaux. Les petits bâtiments de vingt à cinquante tonneaux peuvent naviguer en toute saison; les grands, au contraire, sont souvent arrêtés par des bancs de sable, et on est alors obligé de leur enlever la moitié de leur charge. Mais les matelots du Paraguay sont très-expéditifs dans de telles circonstances, et ne prennent ordinairement aucune nourriture avant d'avoir remis leur bâtiment à flot. Dès qu'ils s'aperçoivent qu'il est arrêté, ils rassemblent toutes les voiles, se déshabillent et se jettent dans l'eau, afin de voir s'ils ne pourraient pas le soulever avec leurs épaules, et ils y parviennent assez souvent. S'ils ne peuvent en venir à bout, ils jettent deux ou trois ancres, afin d'affermir le navire, le déchargent, portent tout à terre, puis le conduisent plus loin et le chargent de nouveau. Un tel travail dure souvent tout un jour, et se prolonge quelquefois jusque dans la nuit.

Comme je l'ai dit, c'est avec les grands bâtiments que l'on voyage le plus commodément; car on a là une tente pour dormir,

tous les moyens de vivre en abondance et de la place. Les petits bâtiments ne sont pas couverts. En voyageant par cette voie, on est exposé à toutes les intempéries et aux piqûres des mousquites; mais ils ont pourtant l'avantage de pouvoir manœuvrer avec une grande célérité, quelque vent qu'il fasse, et d'aborder par le mauvais temps dans la première baie que l'on rencontre.

Il y a encore une autre espèce de bâtiments qu'on appelle *angadas;* c'est une grande caisse carrée, construite avec des poutres, clouée avec des chevilles, et recouverte d'un toit de paille. D'un côté de cette caisse, il y a plusieurs rameurs; de l'autre, deux pilotes. Elle ne peut que suivre le cours de l'eau, et on ne se hasarde à naviguer de la sorte que par le beau temps. Dès que la nuit vient, ou lorsqu'il s'élève un vent violent, on débarque.

Ces voyages de navigation ne se font pas sans danger. D'abord il s'élève fréquemmment de très-grands orages; si l'on ne se hâte alors de se réfugier dans une baie, ou de se mettre à l'abri d'une forêt, on court risque d'être jeté sur un banc de sable, ou abîmé dans les eaux. Un autre danger non moins grand, c'est de rencontrer des arbres cachés sous l'eau. Ces arbres, qui reposaient sur le rivage, ont été emportés par les flots et se sont enracinés dans le limon; si le bâtiment se heurte contre un de leurs longs rameaux, il peut être renversé. Mais les pilotes connaissent très-bien les endroits où l'on trouve ces arbres, et ont soin de les éviter.

Enfin, ce qui paraîtra assez extraordinaire, c'est qu'en voyageant par eau, on est plus exposé aux attaques des jaguars qu'en voyageant par terre. C'est le long du Rio-Paraguay, et sur les bords du Parana, qu'on trouve les plus gros et les plus sauvages jaguars de l'Amérique du Sud. Comme on aborde chaque nuit sur le rivage, et que les matelots ont l'habitude d'y allumer du feu, il arrive souvent qu'un jaguar affamé vient troubler leur repos. Aucune année ne se passe sans que l'équipage de quelque bâtiment soit livré aux attaques de ces animaux féroces. Il faut avoir soin de se tenir la nuit sur le bâtiment, et d'enlever la planche que l'on place pour établir une communication avec le rivage; car on a vu des jaguars passer sur cette planche pour entrer dans le navire. Si

on voyage sur un bateau, il faut choisir un lieu de débarquement aussi éloigné que possible des broussailles, et rester la nuit à bord.

Les serpents aquatiques, que l'on rencontre souvent par centaines sur les bancs de sable, sont peu redoutables; car ils fuient à l'approche de l'homme. Mais il faut bien prendre garde quand on se baigne; car, dans certains endroits du fleuve, on trouve des rajas qui, avec l'aiguillon de leur queue, causent des blessures cruelles et quelquefois dangereuses. Là où le courant est plus rapide, on trouve aussi une espèce de poisson appelé *palometta*, dont la morsure est très-sensible. J'ai vu souvent des personnes qui avaient reçu cette morsure en se lavant les pieds ou les mains dans le fleuve.

CHANT D'AMOUR.

(Traduit de la Saga de Frithiof.)

Dans le beau jardin de Hilding deux plantes s'élèvent par ses soins protecteurs, le Nord jamais n'en a vu de semblables; oh! combien elles parent la nature!

L'une est pareille au noble chêne dont la cime s'élance pour saluer le ciel, tandis que les caresses du vent glissent entre ses branches et les font onduler comme les panaches des guerriers.

Et la seconde fleurit comme une rose qu'un soleil de printemps n'anime pas encore; les charmes que laisse entrevoir son calice s'y tiennent recueillis par un souffle d'hiver.

Mais la tempête s'élève, elle ébranle la terre, le chêne doit lutter dès ses jeunes années, et les rayons dorés d'un éclatant soleil vont développer le bouton de rose.

Paisibles et heureuses, dans le beau jardin de Hilding, ces deux plantes croissent ensemble; et Frithiof est ce chêne majestueux, cette rose douce et brillante est Ingeborga.

Désire-t-on les contempler pendant le jour, il faut aller au palais de Freya, on les y verra beaux et solitaires, comme ces êtres supérieurs aux cheveux d'or, aux ailes d'azur.

Et lorsqu'aux heures du soir ils dansent à la blanche lumière de la lune, on les prendrait pour le roi et la reine des Elfes, dansant légèrement sur la verte prairie.

Elle aime à glisser sur la mer bleue, dans la barque de Frithiof, et lorsqu'il abaisse ses voiles ou qu'il les étend davantage, elle frappe l'une contre l'autre, avec une joie d'enfant, ses blanches et petites mains.

Quel arbre est trop élevé? qu'elle roche est trop escarpée, lorsqu'elle a paru désirer un nid d'oiseaux? souvent, plein de bonheur et d'orgueil, il vient déposer à ses pieds les œufs de l'aigle et ses jeunes aiglons.

Quel rapide torrent peut arrêter sa course? avec quelle douceur, avec quelle fierté il brave sa puissance, lorsqu'il tient en ses bras la jeune et belle fille, tandis que les ondes écumeuses éveillent au loin la terreur.

La première rose embaumée que le printemps fait éclore, la première cerise brillante qu'il a rougie, la première grappe que vient offrir l'automne pour elle, toujours il sait la découvrir dans la campagne.

Mais les heures de l'enfance volent vite, et c'est maintenant un ardent jeune homme, dont les yeux de flamme s'arrêtent avec étonnement sur l'éclatante beauté de sa compagne.

Il dédaigne aujourd'hui les jeux du premier âge; et sans armes le téméraire et jeune adolescent s'égare dans la sombre forêt où les loups hurlent dans l'obscurité.

Opposant sa poitrine à la poitrine de son adversaire, ils luttent longtemps; mais enfin, lorsque avec délices il vient offrir à Inge-

borga les dépouilles de sa victime, il a oublié ses blessures, ses fatigues et ses dangers.

La femme qui aime, aime les actions courageuses, et telle que les plumes qui ombragent tendrement le casque, tandis que la lumière et les zéphyrs excitent leur orgueil, ainsi la beauté s'attache à la valeur et l'entoure de son amour.

Souvent, durant les longues soirées d'hiver, dans la grande salle et devant la brillante flamme du foyer, Frithiof lit quelque récit sur la gloire d'Asas et de Valhalla, et quelquefois il chante un lai d'amour.

« Ils sont dorés, dit-il, les cheveux de Freya; ils ondoient comme les épis murs que le souffle de l'air courbe légèrement — moi, je connais un regard plus brillant que l'or épuré, un front plus poli que l'or poli.

« La poitrine d'Iduna est douce et blanche, elle palpite sous un rare et merveilleux tissu — moi, je connais une simple veste de soie verte qui recouvre un sein plus beau, plus doux encore.

« Les beaux yeux de Frigga sont d'un bleu azuré, ils réfléchissent la couleur douce et brillante du ciel — moi, je connais des yeux dont l'éblouissant rayon le dispute à l'éclat d'un beau jour de printemps.

« La teinte rosée d'un soleil couchant sur la neige nouvellement tombée, telle est la joue de Myrra — moi, je connais une jeune fille; et bien qu'elle soit une simple mortelle, sa joue est plus belle encore que celle de Myrra.

« Moi, je connais un cœur aussi pur que le tien, belle Nanna; toi, la félicité du poëte, la tienne, oh Balder! car elle était ton orgueil, la tendre Nanna, elle était ta fiancée.

« Oh! si je pouvais, comme toi, être encore aimé dans la mort! si une femme pure, et fidèle à ma cendre, venait, comme Nanna,

pleurer encore sur ma tombe : oh! je voudrais braver alors les dernières terreurs de l'agonie. »

Mais Ingeborga, la fille des rois; seule, assise à l'écart, elle chante quelques romances, et dispose sur le métier les trames qui doivent représenter des actions belliqueuses, des scènes de guerre, ou les vagues de la mer, ou des bosquets de verdure.

Quelquefois sur de la laine, plus blanche qu'un tapis de neige, elle brode en or pur des boucliers éblouissants; à l'entour se détachent des lances aux jets de feu et des cottes de mailles en argent.

Les sujets varient à sa volonté; souvent elle esquisse l'image de son héros, le beau Frithiof, terrassant le monstre sauvage qui gronde sous sa main; — alors elle rougit, et c'est de plaisir, je pense.

Et Frithiof! il va errer dans la vaste forêt, choisissant les arbres les plus beaux pour y découper le nom de celle qu'il aime; — en s'élevant ainsi au-dessus des autres, ces arbres semblent proclamer leur flamme mutuelle et leurs douces promesses.

Quand la nature se ranime et que l'homme s'éveille, quand le premier rayon du jour laisse apercevoir l'azur du ciel, et que le roi de l'univers fait briller sur nous ses cheveux d'or : alors, d'une même pensée silencieuse, ils lui rendent hommage ensemble.

Et quand la nuit, belle et pensive, plane solitaire dans l'espace, alors que les étoiles scintillent et que les planètes suivent leur route : alors ils s'endorment, ils rêvent d'innocence, ils rêvent d'amour.

« Doux printemps! c'est avec délices que tu couvres la terre de mille fleurs brillantes et parfumées; oh! donne-moi les plus suaves et les plus belles de ces fleurs : j'en tresserai une couronne pour orner les cheveux de mon Frithiof! »

« Océan! sous tes vagues profondes, dans tes vastes et riches salles de repos, on trouve des perles précieuses; oh! donne-moi les plus belles de ces perles pour en orner le cou de mon Ingeborga. »

« O soleil! splendeur du trône éternel d'Odin, œil de l'univers, écoute ma prière, et à l'heure du danger fais descendre avec noblesse ton disque d'or, comme un bouclier, sur la poitrine de mon Frithiof. »

« O lune! dont la chaste et argentine clarté ressemble à une lampe en un globe d'albâtre, douce reine des nuits, écoute ma prière; visible ou invisible, marche toujours devant elle; protége tous les pas de mon Ingeborga. »

Mais Hilding a dit: « Prends garde, mon enfant, chaque orbe, crois-le bien, doit couler dans sa sphère; l'espoir, l'amour sont doux, mais trompeurs quelquefois, et notre Ingeborga est fille du roi Bele.

« Sa noble race ressemble juste au trône d'Odin, et toi, tu n'es que le fils d'un simple cultivateur; serais-tu assez vain, assez présomptueux pour prétendre à la main de la fille des rois? » —

Mais Frithiof, en riant, lui répond : « Ma noblesse à moi, — ce sont les ennemis que j'ai vaincus à la chasse; combien de fois n'ai-je pas terrassé le roi sauvage des forêts, toute ma gloire me vient de lui. —

« Un homme libre doit-il jamais désespérer? et ne peut-il pas corriger l'injustice du sort? Nulle entreprise ne doit être au-dessus de ses forces; car l'espoir le couvre en silence de sa couronne d'or.

« Tout courage est grand! tout homme doit y prétendre; car il plaît au dieu Thor; ce dieu qui aime les nobles efforts et protége les braves. Le glaive n'est-il pas la première puissance?

« Pour ma jeune fiancée je saurais affronter les foudres de l'enfer et du ciel. Malheur à celui dont la folle imprudence croirait pouvoir me la dérober, elle, ma plus douce fleur. »

A. DE M.

LE CIMETIÈRE,

BALLADE TRADUITE DE PFEFFEL.

Le wildgrave Hugo, châtelain fier et cruel, ne connaissait ni Dieu ni justice; il passait sa vie à boire, à piller ses voisins ou à chercher au loin des aventures.

Une fois la nuit le surprit en courses : nuit froide et sans étoiles, où des nuages chargés d'éclairs traînaient un voile sanglant sur la clarté de la lune.

Hugo fut emporté par son cheval effrayé parmi des ravins sauvages, qu'une pluie battante inondait au bruit sourd de l'ouragan.

Et par delà les bois une cloche sonna lentement minuit. — Allons de ce côté, pensa le wildgrave, peut-être y trouverai-je un abri dans quelques lieux habités.

Mais à travers des sentiers perdus il arriva sur un cimetière isolé, et son cheval s'arrêta tout à coup, car un spectre échevelé lui barrait le chemin.

— Viens .... mon asile te défendra de l'orage, dit le spectre au châtelain, qui le fixait d'un œil hagard, le front humide d'une sueur glacée.

Et il le conduisit dans une chapelle faite d'ossements humains: un crâne servait de luminaire. — Repose-toi là, continua l'apparition; et puis écoute ....

Et le wildgrave s'assit sur un cercueil brisé. — « Ne tremble pas ainsi, fier châtelain, devant ton frère de la tombe.

« Autrefois j'étais l'ermite de cette chapelle; les hommes me priaient comme un saint, et mon orgueil aspirait aux délices du ciel.

« Mais un jour un doute funeste troubla mon esprit; je fis, pour le vaincre, d'inutiles efforts, et mon orgueil en délire osa renier Dieu et la vie éternelle.

« Rejeté sur l'écueil du monde, j'étouffai dans la débauche les remords de ma conscience. Bientôt la justice de Dieu me marqua au front: je mourus, prêtre-apostat.

« Au bord de la tombe je compris les mystères de l'autre vie; il me sembla que, devenu cadavre, j'existais encore, et j'eus peur de moi-même.

« Puis une voix mystérieuse me cria d'en haut: Lève-toi de la fosse, et pleure des larmes de sang jusqu'à ce que ta souffrance ait converti un pécheur.

« Et je me suis éveillé dans cet ossuaire, parmi cette poussière des générations décédées. Depuis trois ans, à l'heure de minuit, j'y reviens pour attendre un homme. » —

La cloche lointaine tinta une fois encore. — « Frère, donne-moi ta main, » dit le spectre en gémissant: et le wildgrave y sentit couler trois larmes.

Le charnier rendit un son plaintif: les squelettes ossoyèrent, la terre trembla, et le wildgrave se traîna chancelant vers son coursier, qui bondissait d'effroi.

Et sa course recommença sous les dômes de la forêt muette: l'orage avait cessé, et dans la nuit moins sombre il vit reluire sur sa main droite comme trois taches de sang.

Et ni l'eau pure des fontaines, ni l'écume des torrents ne pouvaient effacer ce signe fatal. Chaque jour les trois taches paraissaient plus fraîches et plus vermeilles.

Alors Hugo sentit son cœur serré, il s'humilia sous la main de Dieu, et fit vœu de bâtir un monastère sur le terrain du cimetière pour les coupables pénitents.

Ce fut un témoignage de son repentir; dès ce jour le calme lui revint, et ses vassaux bénirent Dieu qui avait touché son âme. Hugo nomma ce cloître la Vallée des pleurs, et il en fut le premier abbé.

Le jour de sa consécration le spectre lui apparut à minuit, couronné d'une blanche auréole; et sa voix, douce comme un chant du ciel, lui dit tout bas : « Frère, le don du cœur plaît seul à Dieu; les œuvres extérieures ne suffisent pas. »

Et il effleura la main de l'abbé Hugo, et les taches de sang ne reparurent jamais.



Critique littéraire.

LIVRES FRANÇAIS.

Pensées de Jean-Paul, extraites de tous ses ouvrages, et traduites de l'allemand par le marquis DE LA GRANGE; un volume in-8.°; prix : 6 fr. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault.

Jean-Paul appartient à la classe des écrivains originaux qu'on appelle humoristiques. Mme de Staël lui reproche de gâter cette originalité naturelle par de la prétention. «Il a, dit-elle, assurément plus d'esprit qu'il n'en faut pour composer un ouvrage qui intéresserait les étrangers autant que ses compatriotes, et néanmoins rien de ce qu'il a publié ne peut sortir de l'Allemagne. On y trouve des beautés admirables; mais l'ordonnance et le cadre de ses tableaux sont si défectueux, que les traits de génie les plus lumineux se perdent dans la confusion de l'ensemble. Sa manière d'observer le cœur humain est pleine de finesse et de gaîté; mais il ne connaît guère que le cœur humain tel qu'on peut le juger d'après les petites villes de l'Allemagne, et il y a souvent dans ses peintures de mœurs quelque chose de trop innocent pour notre siècle. Ce serait un livre fort remarquable, que des pensées extraites des ouvrages de Jean-Paul. Mais on s'aperçoit, en le lisant, de l'habitude singulière qu'il a de recueillir partout, dans de vieux livres inconnus, des inscriptions et des allusions. L'auteur a négligé l'empreinte qu'il fallait donner à ses trésors. Son esprit ressemble à celui de Montaigne; il est souvent sublime dans la partie soucieuse de ses œuvres : mais la mélancolie de son langage ébranle parfois jusqu'à la fatigue. La sensibilité de Jean-Paul touche l'âme et ne la fortifie pas assez. La poésie de son style ressemble aux sons de l'harmonica, qui ravissent d'abord, et font du mal au bout de quelques instants, parce que l'exaltation qu'ils excitent n'a pas d'objet déterminé.»

Un premier volume des Pensées fut publié en 1829, et reçut du public l'accueil le plus empressé. Vers cette époque on essayait aussi une traduction complète de Jean-Paul, qui fut arrêtée presque à sa naissance. Ses romans, en effet, ne peuvent être lus et goûtés que d'un petit nombre d'esprits penseurs et méditatifs. Mais les nombreux extraits qu'on en a faits se retrouvent aujourd'hui partout, et ont popularisé son génie sur les deux rives du Rhin. La plupart de ses ouvrages ont d'ailleurs été composés de fragments réunis; c'est un recueil de pensées déjà faites, adaptées à des cadres dramatiques et pour des caractères créés exprès, comme les dessins bizarres et souvent irréguliers d'une mosaïque. Ces cadres enlevés, l'esprit de Jean-Paul reparaît à découvert et se rencontre ce qu'il est, essentiellement religieux, moraliste, et initié aux mystères du spiritualisme le plus élevé.

Poëte, philosophe, peintre de mœurs, il se pose majestueusement au seuil du monde de la pensée; tantôt, astre radieux dont les coruscations éblouissent, il fait jaillir autour de lui des myriades d'étincelles; tantôt, demi-voilé de nuances indécises comme la tristesse du cœur, il semble un pâle reflet du ciel qui rêve au bord du torrent de la vie.

La seconde édition des Pensées de Jean-Paul qui vient de paraître, enrichie et complétée par un grand nombre de nouveaux extraits, devra au talent de M. le marquis de la Grange, un de nos collaboteurs, un succès de vogue mérité à tous égards. Choix heureux des passages, disposition fantastique, ou plutôt défaut d'ordre apparent, qui est le privilége d'indépendance de la pensée tour à tour gracieuse ou sévère, plaisante et triste, glissant d'un vol rapide des hautes sphères de l'idéal dans le cercle étroit et sombre des réalités de la vie, et, enfin, élégance et concision du style, qui a surmonté les difficultés des deux langues: telles sont les qualités d'un ouvrage qui par sa nature échappe à l'analyse, et dont nous ne pourrions mieux faire l'éloge ou la critique qu'en détachant au hasard quelques fleurs de cette brillante couronne posée au front du génie:

« On voit quelquefois pendant le jour l'étoile du soir et du matin briller à côté du soleil, lorsqu'il est obscurci par quelque nuage. Sublime allégorie! Lorsque la nuit s'assombrit pour nous par de trop grandes douleurs, la jeunesse et la mort, l'étoile du matin et du soir, se montrent à nous fort distinctement. »

« La vie d'un courtisan est comme celle du chrétien, une prière constante pour obtenir quelque chose. »

« La vie, comme l'eau de mer, ne s'adoucit qu'en s'élevant vers le ciel. »

« Le critique n'emploie pas précisément sa plume pour écrire, mais pour rappeler à elles, par l'odeur du roussi, des personnes privées de sentiment; il chatouille avec elle le gosier du plagiaire, afin de produire sur lui l'effet de l'émétique. Il s'en sert comme d'un curedent pour lui nettoyer la bouche. De toute la nomenclature des savants, il est le seul qui ne puisse jamais s'épuiser, ni déposer sa plume, dût-il demeurer un siècle assis devant son écritoire. »

« Séchez vos larmes, et couvrez de fleurs la tombe de ceux qui vous sont chers; les joies de la mort doivent surpasser celles de la vie. Le cercueil est le berceau du ciel. »

« L'amour est passager comme la haine; ces deux sentiments meurent lorsqu'ils ne croissent pas. »

« La Julie de Jean-Jacques est comme toutes les Julies, ou comme Rousseau lui-même; elle commence par l'exaltation et finit par la dévotion : mais la chute est entre les deux. »

« Les jeunes gens tombent à genoux devant leur maîtresse pour la vaincre, comme l'infanterie devant la cavalerie. »

« On fabrique de charmants étuis pour serrer les couteaux; il y a aussi des fourreaux destinés aux glaives de la guerre : ce sont les traités de paix. »

« Les princes pleurent-ils? les peuples saignent; les montagnes sont-elles enveloppées de nuages? il pleut dans les plaines. »

« Grand Dieu! un pays si desséché, si aride, plein d'épines et de nuages comme le nôtre; quelque chose d'aussi petit qu'une épigramme et qui se termine par une pointe comme un poignard empoisonné, tout cela n'est point digne de nos larmes! Un génie nous jette d'en haut dans la vie, et compte ensuite soixante-dix ou quatre-vingts; et de même que lorsque nous lançons une pierre dans un puits profond, à la 70e pulsation ou année, il entend le bruit sourd de notre chute dans la tombe. »

Les vœux de Nathalie.

Le nouvel an ouvre sa porte solennelle. Le destin placé entre les nuages brûlants du matin et le soleil, se tient debout sur le monceau de cendres de l'année qui vient de se consumer, il fait le partage des jours.

Que veux-tu, Nathalie?

— Point de joies, hélas! toutes celles qui étaient dans mon cœur ne m'ont laissé que de noires épines, et leur parfum de rose s'est bientôt évaporé. Les nuages pesants de la tempête s'amoncellent auprès des rayons du soleil, et l'éclat qui nous environne est le reflet du glaive que l'avenir dirige contre le sein joyeux. Non, je ne demande point de joies; elles rendent le cœur altéré si vide : la douleur seule peut le remplir.

Le destin partage l'avenir. Que désires-tu, Nathalie?

— Point d'amour! Oh, celui qui presse contre son cœur la rose blanche de l'amour, elle le fait saigner, et les larmes brûlantes de la joie qui tombent goutte à goutte dans son calice, se refroidissent bientôt pour se dessécher ensuite. Au matin de la vie l'amour nous apparaît comme une aurore éclatante qui colore la pourpre du ciel. On ne s'avance pas vers ce nuage dévorant, il se compose de brouillards et de larmes! Non, non, je ne souhaite point d'amour; qu'il meure dans des douleurs plus belles, qu'il soit glacé du froid éternel sous un arbre à poison, plus élevé que ce petit myrte.

Tu t'agenouilles devant le destin, Nathalie; dis-lui ce que tu désires.

— Point d'ami! non; nous nous tenons tous debout les uns à côté des autres sur les sépulcres minés, et lorsque nous nous aurons serré les mains si affectueusement, lorsque nous aurons souffert si longtemps ensemble, la tombe vide de mon ami s'entr'ouvrira, il s'y précipitera, les traits décolorés, et moi, je resterai seule près de la fosse remplie; non, non : mais si le cœur est immortel, si un jour des amis doivent se réunir dans le monde éternel, que mon cœur affermi batte alors avec plus d'ardeur, que mon œil pleure d'une joie plus vive, et que ma bouche, qui ne devra plus pâlir, murmure ces mots: Viens maintenant à moi, mon bien-aimé, aimons-nous aujourd'hui, car désormais nous ne serons plus séparés.

Oh pauvre Nathalie, que demandes-tu donc sur la terre?

— La patience et le tombeau. Rien de plus. Mais ne me refuse pas, destin silencieux; sèche mes yeux et ferme-les ensuite. Calme mon cœur et brise ensuite son enveloppe. Oui, un jour, lorsque la nouvelle année commencera dans un monde plus pur, sous un ciel plus beau, lorsque tous les êtres pourront se revoir et s'aimer de nouveau, alors je t'apporterai mes vœux. Je n'en formerai aucun pour moi. Je serai trop heureuse! —

N'ajoutons rien à cette élégie si suavement triste. Il faudrait citer tout le volume; nous l'offrons à nos lecteurs comme une douce société du soir, pour les heures où l'on est seul, bercé sous des feuillages sombres par le charme des souvenirs; ou quand au glas de la pluie qui tombe à petit bruit des cieux, on rappelle ses espérances déçues, ses rêves oubliés.

Ismaïl, poëme en quatre chants, suivi de mélanges, par C. Clairmont; un volume in-8.° — Moïse, épopée en douze chants, par le même, un volume in-8.° — Vladimir et Zara ou les Kirguises, poëme en quatre chants, par le même; un volume in-8.° Paris, chez Gosselin, Renduel, Bossange.

Des critiques d'humeur chagrine nous répètent tous les jours que l'imagination s'éteint, que la poésie s'en va, que le goût du positif succède à l'enthousiasme du beau, et qu'enfin notre siècle tout prosaïque ne veut plus lire de vers. Il n'en est rien pourtant à considérer le mouvement extérieur du monde littéraire, et le nombre prodigieux de poëmes de toute espèce que chaque année voit éclore. Dira-t-on que les auteurs et les libraires ont pris à tâche de contrarier l'esprit du jour, et que, par une singulière manie, ils s'évertuent à composer et à publier des ouvrages dont personne ne veut? Mais on sait que dans le commerce des livres, comme dans toute autre espèce d'industrie, il faut nécessairement que la production se mette en équilibre avec la consommation. S'il s'imprime beaucoup de vers, c'est qu'il y a beaucoup d'acheteurs; d'où il faut conclure que le culte des Muses n'est pas encore délaissé. Parmi tant d'autres exemples qui s'offrent d'eux-mêmes, nous aimons à citer les trois volumes de M. C. Clairmont. Ce qui ajoute à l'intérêt de ces productions poétiques, c'est qu'elles ont été conçues et exécutées bien loin du ciel de France. Il y a vingt ans environ que l'auteur a quitté l'Alsace, son pays natal, pour se fixer en Russie. Gardant pieusement au fond de son cœur, avec l'amour de la patrie absente, le feu sacré de la poésie, et cette religion du beau qui était encore pour lui un souvenir national, il a fait entendre à une terre étrangère des chants d'amour et de liberté. Ses poëmes attestent qu'il n'est resté indifférent à aucune des émotions qui depuis un quart de siècle ont agité ses compatriotes.

Dans un prélude, écrit en vers élégants et harmonieux, M. C. Clairmont expose une théorie du beau, remarquable par l'heureuse alliance de la philosophie et de la poésie. Ce brillant prologue est suivi du poëme d'Imaïl, histoire romanesque, racontée dans un mètre léger et facile, avec une grâce parfois trop négligée. Quelques considérations sur *la femme et l'art* succèdent au poëme d'Ismaïl. On y trouve des traits ingénieux et des connaissances variées, exprimés dans une prose un peu prétentieuse. Ce volume se termine par une petite pièce de pensionnat, assez bien versifiée, intitulée *le Choix d'une amie*.

Les douze chants du Moïse remplissent un volume de 408 pages. Dans cette épopée biblique, où tout est miracle, le poëte a peut-être eu tort de prodiguer le merveilleux secondaire, je veux dire l'intervention des démons et des anges. Le sujet était assez riche pour pouvoir se passer de ces machines épiques. Mais, malgré cet abus et quelques autres défauts plus légers, M. C. Clairmont s'est élevé souvent à la hauteur des magnifiques scènes qu'il nous présente. Soit qu'il oppose à l'orgueil et à la cruauté du puissant Sésostris la douceur angélique d'Acara son épouse, soit qu'il nous transporte du milieu des pompes de Memphis, au sein du désert et sous la tente pastorale de Réguel, le souffle inspirateur de l'antique Orient anime toutes ses peintures. Nous recommandons surtout au lecteur l'apparition de Jacob à Moïse; le vieux patriarche raconte les merveilles de la création (page 84):

> La Parole, l'Esprit et le Dieu créateur
> Sont Un. Tout est par lui....
> Une chaîne insensible unit en ses conseils
> Et l'archange à l'insecte et l'atome aux soleils.
> Par lui l'homme est debout aux confins des deux mondes:
> Il touche à la lumière, aux ténèbres profondes;
> . . . .
> Quand il meurt à la terre, il renaît immortel, etc.

Le troisième volume dont nous avons à rendre compte, contient quelques pièces fugitives, et le petit poëme des Kirguises, précédé d'un prélude dans lequel le poëte revient avec complaisance sur les idées esthétiques qui ont présidé à ses compositions.

> L'homme aime la beauté, la recherche en tous lieux,
> La demande à la terre, et la poursuit aux cieux;
> Il la voit au dehors, il la trouve en lui-même,
> Et pour lui cependant elle reste un problème.

Ce mystérieux problème, le poëte ne désespère pas d'en trouver la solution : il la cherche dans le sentiment même de notre existence.

Oui, c'est le sentiment de notre humanité,
Un sentiment d'amour, de vie et de beauté.
C'est lui, c'est ce flambeau d'une éternelle flamme,
Qui de nobles vertus vient embraser mon âme;
De la gloire par lui nous éprouvons l'attrait;
. . . .
Toutes les passions d'une âme pure, aimante,
Puisent à ce foyer une ardeur dévorante :
. . . .
Par lui Brutus, aux cieux cherchant l'humanité,
Laisse à César le monde, et meurt en liberté.

Les Kirguises sont, comme Ismaïl, un roman poétique en vers de dix syllabes; mais ici la fable est bien mieux construite et le mètre plus habilement manié. Les mœurs des Tartares, les horreurs du désert, y sont peintes avec une admirable vérité. Nous regrettons de ne pouvoir citer quelques-unes de ces descriptions colorées, vivantes, où le talent du poëte brille de tout son éclat : *la Chasse au loup*, page 80; *un Ouragan dans la steppe*, page 103; *la Fuite de Vladimir et de Zara*, p. 35. Mais le principal charme de cette gracieuse composition est dans le contraste de la nature civilisée et de la nature sauvage. Ce point de vue devait se présenter naturellement à un Français transporté dans le voisinage de la Sibérie. Aussi retrouvons-nous la même opposition dans le poëme d'Ismaïl, dont l'action se passe en Égypte, à l'époque de la campagne de Bonaparte.

Il nous reste à parler des pièces fugitives qui terminent le volume: ce sont pour la plupart des vers de circonstances, des confidences du cœur, des rêveries de poëte. Partout on remarque l'accord d'un beau talent et d'un noble caractère, une pureté de goût et une chasteté de pinceau qui deviennent de plus en plus rares. On nous assure que M. C. Clairmont a encore quelques poëmes en porte-feuille. Ses premières publications nous font vivement désirer de voir paraître celles qu'il nous prépare. L'Alsace en particulier ne peut se dispenser d'accueillir avec faveur les travaux d'un de ses plus dignes enfants; la France entière doit des encouragements à un poëte qui, sur la terre étrangère, par ses ouvrages comme par sa conduite, a toujours fait aimer et respecter le caractère français.

La Bible, traduction nouvelle, avec l'hébreu en regard, accompagné des points-voyelles et des accents toniques, et les variantes de la version des Septante et du texte samaritain, par S. Cahen. En vente le tome VII, deuxième des *prophètes*, contenant Samuel I et II. Prix du volume, papier ordinaire: 6 fr.; papier vélin, 9 fr. Paris, chez l'auteur, vieille rue du Temple, n.° 78, et chez F. G. Levrault, libraire.

La publication de M. Cahen, que des circonstances diverses ont d'abord rendue pénible et lente, se ranime, et tout porte à croire que désormais les volumes vont se succéder plus promptement. Déjà le *Pentateuque* est publié; encore un volume, et les *prophètes* dits *historiques* le seront également. Le tome VIII, troisième des prophètes, les terminera. Les savants et les hommes de lettres continuent à faire bon accueil à ce travail vraiment consciencieux. Le texte hébreu ne laisse rien à désirer pour la netteté et la correction; la traduction est aussi littérale que possible, et l'énergie de cette traduction a déjà été signalée à l'attention publique. Les notes ont pour objet d'expliquer les difficultés du texte, de faire connaître l'opinion des meilleurs commentateurs et les travaux des philologues allemands.

M. Cahen s'est montré docile à la critique; on avait désiré plus d'étendue dans les notes, et depuis le tome II, l'auteur a fait des améliorations sensibles à son travail. Déjà l'étranger en a pris plusieurs exemplaires: il y en a à Saint-Pétersbourg, à Bucharest, en Amérique, etc. Cet ouvrage se répand de plus en plus. Ainsi notre époque, qui depuis quelques années paraissait peu littéraire, verra s'achever une entreprise qui sera tout à fait au profit des études bibliques et religieuses.

Le nouveau traducteur, pour mettre chacun à même de se procurer son travail, annonce qu'on peut en acheter les parties séparément, et que pour souscrire à son ouvrage on n'est pas tenu de retirer à la fois les volumes publiés. On peut les retirer successivement, en laissant un intervalle entre chacun. C'est une facilité dont lui sauront gré tous les étudiants et tous ceux qui, sans avoir étudié l'hébreu, voudront connaître l'exacte signification du texte du livre le plus important pour tous.

Essai sur l'agriculture dans ses rapports généraux : 1.° avec les hommes ; 2.° avec les temps et les lieux ; 3.° avec les religions et les mœurs ; 4.° avec les sciences et les arts, par M. Berthevin ; 1.re et 2.e livraisons. Paris, chez G. Pissin, 1836.

L'agriculture est la chose du monde dont on se soit le moins occupé en France ; dans tous les temps, et surtout de nos jours, ses intérêts ont été sacrifiés aux intérêts industriels et manufacturiers. Aussi c'est à peine si, de temps en temps, quelques praticiens ont publié, pour l'acquit de leur conscience, le résultat de leur expérience et de leurs essais ; le nombre est encore moins grand de ceux qui, dans des ouvrages théoriques, ont voulu prouver toute l'utilité de l'agriculture, et la venger des dédains dont elle était l'objet.

Le livre que publie M. Berthevin, et dont nous annonçons aujourd'hui les deux premières livraisons, appartient à cette seconde catégorie ; l'auteur y a voulu non-seulement présenter dans une rapide esquisse une histoire générale de l'agriculture, mais encore démontrer qu'elle était la vraie source des richesses d'une nation, que sans elle il n'y avait ni crédit ni industrie possibles, et que la véritable économie politique devait avoir pour but d'en augmenter les développements. A l'appui de cette thèse il a groupé une multitude de faits aussi curieux qu'intéressants, et qui révèlent en lui une érudition variée et de patientes recherches.

La troisième livraison, qui est sous presse, contiendra la fin de l'histoire de l'agriculture. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette publication.



LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*

MAI 1836.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

Économie politique.

DE L'ASSOCIATION DOUANIÈRE ALLEMANDE.

(*Premier article.*)

Depuis bientôt deux années, et dans ces derniers temps surtout, l'on s'est occupé avec un intérêt toujours croissant de l'*association douanière allemande*. C'était en effet un grand événement, bien digne des préoccupations des hommes politiques et des économistes, que celui qui, dans un pays jusqu'alors en proie au morcellement, avait pu réunir sous une même législation commerciale près de vingt-cinq millions d'individus, et leur donner une organisation et des intérêts communs. A la tête de cette association s'est placée la Prusse : elle a dépensé trop d'efforts, mis trop de persévérance à réaliser la conclusion de son traité de douanes, pour qu'avec l'habileté qu'on lui connait, elle ne dût pas en retirer les plus grands avantages.

Jusqu'ici on n'a considéré l'*Union douanière* que sous le point de vue industriel et commercial, que relativement à ses avantages matériels, et en effet ils sont incontestables; mais ce serait se tromper que de croire que le principal mobile du gouvernement prussien ait été d'augmenter le bien-être des masses par des lois plus sages et plus rationnelles, d'ajouter à la richesse publique en donnant un nouvel essor à son industrie et à ses manufactures, ou de faire entrer dans ses coffres quelques millions de thaler de plus. Quelque recherchés que soient de pareils avantages par les autres gouvernements, quelque appréciés qu'ils aient été par la Prusse, nous persistons cependant à croire que ces considérations, malgré leur importance, ne sont point celles qui l'ont spécialement

dirigée dans cette diplomatie qu'elle a conduite pendant plusieurs années avec tant de persévérance et d'efforts jusqu'à la conclusion du traité. Sans négliger toutefois les intérêts matériels, elle les a subordonnés à ceux de sa politique, et l'on peut dire aujourd'hui que ce fameux traité de douanes peut être justement regardé comme l'absorption du Midi par le Nord, ou plutôt par la Prusse, comme le premier grand pas fait vers la réalisation d'une unité germanique sous la suprématie prussienne.

Avant d'entrer plus avant dans les développements de cette thèse, quelques considérations générales sont nécessaires pour placer ces assertions dans tout leur jour; elles trouveront, nous osons l'espérer, d'autant mieux leur place ici, qu'elles nous amèneront à retracer plusieurs phases de l'histoire de ce traité, et en même temps de l'histoire secrète et contemporaine de la politique prussienne.

Depuis que le traité de Vienne avait reconstitué l'Allemagne d'une façon si singulière et confondu tous ces peuples divers, tous les gouvernements nouveaux dans une fédération qui, pour être commune, n'avait cependant concilié ni les intérêts, ni les espérances de chacun; on avait vu dès cette époque germer sourdement l'antagonisme du Nord et du Midi. A la tête de la confédération étaient placées la Prusse et l'Autriche. Chacun de ces deux États adopta et suivit une politique contraire. L'Autriche, continuant sa vieille politique avec la persévérance et l'obstination qu'on lui connaît, se renferma dans ses limites, et éleva autour de ses frontières une muraille aussi infranchissable que celle de la Chine. Elle avait tellement peur des révolutions et de la propagande, qu'elle ne laissa rien entrer chez elle. Les marchandises, les livres, les principes, les idées, les personnes même, furent consignés à la frontière, de peur que quelque nouvelle, l'annonce de quelque événement inattendu, ne vînt donner à ses sujets des idées ou des espérances que le gouvernement aurait considérées comme anarchiques et révolutionnaires, ou que l'infiltration d'idées nouvelles ne vînt troubler l'Autrichien dans cette quiétude qui est son bonheur. Aussi, peu à peu, les autres peuples s'habi-

tuèrent-ils à regarder ce mélange d'Allemands, de Slaves et d'Italiens, qui compose la monarchie autrichienne, comme ne faisant point partie de l'Allemagne. L'Autriche eut bien la présidence nominale de la diète; mais elle ne fit rien pour attirer l'attention sur elle, ne se mêla, pour ainsi dire, des affaires de la confédération que pour les sanctionner, et continua à se renfermer dans sa silencieuse immobilité.

La Prusse suivit une marche tout opposée; elle avait bien aussi peur que l'Autriche des idées propagandistes et révolutionnaires. La monarchie nouvelle se composait d'États et de peuples hétérogènes et peu affectionnés. Si l'Autriche tremblait au moindre mouvement qui s'annonçait en Italie, la Prusse était peu sûre de la fidélité de ses nouveaux sujets des provinces rhénanes; mais si leur position avait des points de similitude, il n'y en avait point dans leur conduite. La Prusse se mêlait dans tout, conseillait tout, prenait part à toutes les affaires de l'Allemagne, ne perdait aucune occasion de s'immiscer dans celles de ses voisins, et cherchait par tous les moyens possibles à augmenter son influence. Elle réussit même au delà de ses espérances. En peu de temps elle devint la première et la plus formidable puissance de l'Allemagne. Expliquer comment elle parvint à réunir à l'influence militaire, qu'elle possédait déjà, l'influence littéraire et l'influence commerciale, sera donner en même temps la clef de sa politique.

Nous avons dit qu'elle se mit en mesure de posséder l'influence militaire. Dans un temps où le droit n'a pas encore assez de force pour remplacer la force brutale de la baïonnette et du sabre, c'est quelque chose qu'une armée de 300,000 hommes équipée, soldée et prête à entrer en campagne. Le rôle qu'avaient joué les armées de la Prusse dans les dernières guerres de l'empire, le souvenir de leurs victoires passées, la part qu'elles avaient prise à l'affranchissement de l'Allemagne, tout contribuait à augmenter encore cette influence, et à faire regarder les Prussiens par les populations comme les libérateurs futurs du pays, dans le cas d'une nouvelle collision européenne; car c'est un instinct du plus faible de se serrer toujours autour du plus fort.

Dans un pays comme l'Allemagne, où l'on passe presque tout son temps à lire et à étudier, l'influence littéraire ne saurait être passée sous silence. Les universités prussiennes sont, on peut le dire, les meilleures de l'Allemagne; c'est là que se trouvent les professeurs les plus renommés, les savants les plus distingués. Celle de Berlin est encore au-dessus de ses sœurs, et la capitale est devenue le centre littéraire et scientifique du Nord; car de toutes les parties de l'Allemagne on sait y attirer, soit par des honneurs et des distinctions, soit par la perspective d'un avenir plus brillant ou d'un traitement plus élevé, les hommes les plus capables des universités étrangères. Une foule de jeunes Allemands sont donc obligés de venir étudier en Prusse, d'y passer plusieurs années. Ils se forment ainsi aux principes, aux idées que le gouvernement veut faire prévaloir, et lorsqu'ils retournent dans leur pays pour y devenir fonctionnaires, ils propagent les idées dans lesquelles a été nourrie leur jeunesse, et sont Prussiens en secret. Il n'y a point de contrepoids; car la Prusse défend à ses sujets d'aller étudier dans une université étrangère, à moins d'une permission spéciale et fort difficile à obtenir.

Si nous voulons examiner le troisième point, celui de l'influence commerciale, nous pourrons également remarquer que le gouvernement de ce pays a plus fait que les autres de l'Allemagne pour les intérêts du commerce et les développements de l'industrie nationale. Il a d'abord posé en principe la liberté commerciale, et déclaré, par la loi du 26 mai 1818 : « que tous les produits étrangers de la nature et de l'art pouvaient être introduits, consommés, expédiés en transit dans toute l'étendue de la monarchie, et que tous les produits indigènes de la nature et de l'art pouvaient être aussi librement exportés; qu'il ne serait apporté d'autres restrictions à la liberté absolue des transactions commerciales, que celles qui seraient forcément jugées nécessaires pour se maintenir sur le pied de l'égalité vis-à-vis des autres puissances; que le principe de la liberté du commerce devait à l'avenir servir de base aux rapports que l'on aurait avec les autres États, que l'on accorderait aux étrangers les mêmes avantages commerciaux dont jouis-

saient ou jouiraient les Prussiens dans leur pays, et qu'on soumettrait leur commerce aux mêmes droits et aux mêmes mesures restrictives.»

La Prusse ne se contenta pas de déposer dans sa législation des principes aussi salutaires. A l'extérieur, elle conclut des traités de navigation, et se créa des débouchés pour ses produits; à l'intérieur, elle creusa des canaux, fit des routes, entretint soigneusement celles qui existaient, et tâcha par tous les moyens possibles d'accroître les sources de la richesse publique. Ainsi une loi du 17 janvier 1816 abolit la défense d'exporter de l'or monnayé et la monnaie connue sous le nom de *courant*. Elle ne subsista plus que pour la petite monnaie (*Scheidemünze*). Une autre, du 7 février même année, réduisit les droits sur le sucre étranger. D'autres, des 9 mai et 10 juin, régularisèrent d'une manière uniforme la régie du sel; une quatrième introduisit un système général de poids et mesures; une dernière, enfin, supprima les octrois provinciaux et ceux qui existaient sur les fleuves ou près des écluses des canaux.

Tel était l'état des choses, lorsque la Prusse tourna toutes ses vues vers la réalisation du traité de douanes, bien persuadée des avantages qu'elle en retirerait. Elle en vint à bout, mais ce ne fut pas sans difficulté; car bien qu'elle y employât toute sa persévérance et toute sa diplomatie, elle ne put le mettre en vigueur qu'au 1.er janvier 1835. Depuis cette époque, le grand-duché de Bade, le duché de Nassau et la ville de Francfort se sont réunis à cette fédération douanière.

Avant d'expliquer quels avantages politiques la Prusse doit retirer d'un pareil traité, et les motifs qui nous le font considérer comme l'absorption par cette puissance de la plus grande partie de l'Allemagne, nous devons encore ajouter quelques mots sur les ressorts qu'elle a mis en jeu pour parvenir à ses fins, ou sur les tentatives infructueuses qu'elle a faites pour réunir à cette association des États voisins.

Ceux qu'elle aurait voulu le plus ajouter à cette fédération, étaient sans contredit les deux duchés de Mecklembourg. Les liens

de parenté qui unissaient le roi de Prusse à la famille régnante de Mecklembourg-Strelitz, la haute faveur dont jouit à la cour de Berlin le duc Charles, beau-frère du roi et président du conseil d'État, l'influence qu'il y exerce, auraient semblé rendre la chose facile; mais on trouva une répugnance invincible, soit dans les opinions personnelles du duc, soit dans les dispositions des États. La Prusse, malgré son désir de s'approcher de la mer Baltique et des villes de la Hanse, fut obligée d'ajourner l'exécution de ses projets ambitieux; mais elle ne perd aucune occasion de rendre plus prochaine l'absorption ou plutôt la conquête qu'elle médite. Les Mecklembourgeois sont généralement bien vus en Prusse, et souvent traités avec autant de faveur que les indigènes. On en compte un certain nombre parmi les officiers de l'armée. Si un Mecklembourgeois demande à entrer dans l'administration, sollicite la direction d'une école ou quelque autre place semblable, il est bien rare qu'il soit refusé.

L'Angleterre, qui a toujours conservé le régime prohibitif, sinon en principe, du moins en réalité, ne pouvait rester indifférente devant un événement qui devait avoir pour ses relations commerciales d'aussi graves conséquences. Si sa prévoyance habituelle fut un instant en défaut, si elle ne s'occupa de la nouvelle organisation allemande qu'au moment où elle allait entrer en vigueur, elle chercha au moins, dès cet instant, à contrarier par tous les moyens les agrandissements de la Prusse. Elle se doutait bien que cette puissance, après avoir cherché à s'étendre du côté du Mecklembourg et de la mer Baltique, tournerait ses vues vers la mer du Nord, et chercherait à s'emparer des bouches du Weser. Que fit alors l'Angleterre? Elle profita de son influence sur le Hanovre pour lui proposer un traité de douanes qui lui deviendrait commun avec le Brunswick, et opposerait à la grande fédération allemande une petite fédération douanière que sa position géographique et sa proximité de la mer du Nord et de la ville de Brême rendraient importante. De cette manière le Hanovre et le Brunswick furent enlevés à l'influence prussienne pour être livrés à celle de la Grande-Bretagne. La Prusse fut vivement piquée de

voir lui échapper deux États qu'elle aurait si ardemment désiré réunir à sa fédération. Aussi n'oublia-t-elle aucune occasion d'en marquer son mécontentement. Elle ne se fit pas longtemps attendre. Dans le printemps de 1834, le duc Guillaume, ancien capitaine de hulans dans la garde du roi, celui-là même qui remplaça dans le duché le duc Charles, dépossédé par la révolution aristocratique de septembre 1830, se rendit à Berlin pour y demander en mariage la princesse Élisabeth, nièce du roi Fréderic-Guillaume. On pensait que rien ne serait plus facile que de conclure une pareille union; mais le duc se vit arrêté par un obstacle inattendu. Le roi ne voulut donner sa nièce qu'autant que le duc Guillaume accéderait pour le duché de Brunswick à l'association douanière; mais à cette époque il était déjà engagé avec le Hanovre, le traité était signé, il n'y manquait plus que le vote des États, qui n'était qu'une simple formalité. Force fut donc au duc Guillaume de regagner Brunswick, sans voir s'accomplir le mariage qu'il avait projeté.

Si l'on tenait à l'accession du duché de Brunswick, on ne tenait pas moins à celle de Francfort; aussi n'est-il sortes de moyens que l'on ne mît en œuvre pour amener la réuinon. Nous croyons même que la fameuse affaire de Francfort des 3 et 4 avril 1833 n'a été qu'un de ces machiavélismes si communs à la politique prussienne. Il fallait un prétexte pour mettre garnison dans Francfort. Dans l'état d'effervescence où étaient alors les esprits, il ne fut pas difficile aux agents de la police prussienne de séduire quelques étudiants et de les entraîner dans une conspiration simulée. Quinze jours avant l'événement, deux individus, qui furent plus tard reconnus pour appartenir à la police prussienne, annoncèrent à Hanau à table d'hôte, que dans les premiers jours d'avril il se passerait à Francfort quelque chose d'inattendu. Le jour qu'ils avaient fixé arriva; la négligence vraie ou feinte du bourguemestre, qui cependant avait été prévenu, dès les dix heures du matin, de tout ce qui devait se faire le soir, laissa se consommer le complot, et le lendemain les Prussiens et les Autrichiens mirent garnison dans la ville. La majorité des bourgeois de Franc-

fort crut être échappée à un danger réel, et regarda comme une indispensable mesure de salut public la prise de possession de la ville par les étrangers; mais peu à peu elle leur devint passablement onéreuse : les habitants des villages qui environnent Francfort, tels que ceux de Sachsenhausen, de Rœdelheim, de Bockenheim, à qui l'on allouait une indemnité de 18 kreutzer (64 $\frac{1}{2}$ c.) par jour pour le logement et la nourriture d'un Autrichien ou d'un Prussien, commencèrent à murmurer, et à s'apercevoir qu'on les traitait à peu près comme les habitants d'un pays conquis. C'est alors que le gouvernement prussien, qui avait amené les choses à ce point, songea à tirer avantage de la situation qu'il avait lui-même créée. Sous main il faisait insinuer par ses agents que le seul moyen de faire cesser une gêne aussi accablante, d'éloigner les troupes en garnison et de s'affranchir des charges temporaires auxquelles donnait lieu l'occupation, était d'accepter le traité de douanes. Il n'était toutefois pas facile d'amener à ce point le sénat de la ville de Francfort. Les habitants étaient partagés en deux camps. Si les négociants, qui faisaient le commerce des marchandises de fabrique allemande, souhaitaient vivement la réunion, il n'en était pas de même de ceux qui commerçaient avec des articles de fabrique française et anglaise. Ceux-ci faisaient la plus violente opposition, et prétendaient que l'existence d'un traité de commerce, conclu peu de temps auparavant entre la ville de Francfort et la Grande-Bretagne, offrait un insurmontable empêchement. Nonobstant tous ces obstables, la réunion fut décidée. Ce ne fut pas non plus sans une vive opposition que le grand-duché de Bade et le duché de Nassau acceptèrent les conditions du traité.

L'association douanière allemande comprend aujourd'hui, depuis les accessions nouvelles, la Prusse, les royaumes de Bavière, de Wurtemberg et de Saxe, l'électorat de Hesse-Cassel, les grand-duchés de Bade, de Hesse-Darmstadt et de Saxe-Weimar, les duchés de Nassau, Saxe-Cobourg-Gotha, Saxe-Meinungen, Saxe-Altenbourg et Saxe-Hildbourghausen, les principautés d'Anhalt-Dessau, Anhalt-Kœthen, Anhalt-Bernbourg, celles de Schwarz-

bourg-Rudolstadt et Schwarzbourg-Hildbourghausen, les deux Reuss, quelques parties de Lippe-Detmold et de Waldeck, ainsi que les principautés de Meisenheim et de Birkenfeld, situées sur la rive gauche du Rhin, et faisant partie du landgraviat de Hesse-Hombourg et du grand-duché d'Oldenbourg. La population de ces différents États, y compris la ville libre de Francfort, s'élève à environ 25 millions d'habitants.

Essayons maintenant de développer la thèse que nous avons posée au commencement de cet article, et de prouver en quoi le traité de douanes qui nous occupe, est encore plutôt pour la Prusse un traité politique qu'un traité commercial.

L'Allemagne peut se partager en deux grandes zones bien distinctes, la zone industrielle et la zone *agriculturale;* la première au nord, la seconde au midi. La Saxe et la Prusse sont, à proprement parler, les deux grands centres de la fabrication allemande. Le midi, les provinces prussiennes exceptées, ne peut rivaliser avec ces deux États ni pour la perfection du travail, ni pour le bas prix de la main-d'œuvre. Non-seulement toute concurrence est impossible, mais toute fabrique qui voudrait s'établir, se trouvant placée dans des conditions désavantageuses, serait obligée de succomber bientôt. Le midi envoie donc la plus grande partie de ses produits bruts dans le nord de l'Allemagne pour y être manufacturés. Ces exportations sont aujourd'hui d'autant plus considérables, qu'elles se font à meilleur marché depuis la suppression des droits de transit. La Prusse et la Saxe se sont donc mises à la place de l'Angleterre, qui venait acheter sur les marchés de l'Allemagne les marchandises brutes, allait les manufacturer chez elle, et revenait demander aux Allemands le prix de la main-d'œuvre.

Nous ne voulons point parler ici des bénéfices énormes que rapportera dans quelques années à ces deux États manufacturiers la fabrication presque exclusive des marchandises allemandes, nous voulons seulement constater un fait, c'est que depuis la mise en vigueur du traité des douanes et la suppression des droits de transit pour les États qui font partie de cette association, la Prusse et la Saxe ont commencé à inonder le midi des produits

de leurs fabriques, qu'ils livrent à un prix plus bas que les industriels du midi. La masse, qui paie moins cher qu'auparavant, se trouve naturellement portée à attribuer à la Prusse cette réduction de prix; car dans l'Allemagne, où les besoins matériels occupent une si grande place, le pays le plus sage, le mieux gouverné, celui enfin où le peuple est ou doit être le plus heureux, est celui où les produits industriels se vendent le meilleur marché. Le peuple s'habitue ainsi à considérer le gouvernement prussien comme l'auteur de tout ce qui se fait en Allemagne d'avantageux aux masses, de toutes les mesures qui ont pour but le soulagement du peuple et les améliorations matérielles. Quelques-uns soupirent en secret vers la réunion, se disent souvent à eux-mêmes qu'ils changeraient volontiers leur condition de Hessois ou de Bavarois contre celle de sujets d'un État où l'on ne craint point de faire d'aussi utiles innovations. C'est donc un grand pas de fait par la Prusse vers la conquête morale des pays qui l'avoisinent; elle ne tardera même pas à être achevée. Aussi s'il se déclarait un mouvement en Allemagne, la Prusse aurait tout à y gagner; car ses conséquences seraient pour elle un immense accroissement de territoire. Elle semble déjà se préparer à la conquête; car depuis longtemps elle fait tout ce qu'elle peut pour introduire dans les États voisins ses usages, ses idées, sa monnaie, les formes de son administration.

Dans un second article nous essaierons de démontrer les avantages matériels et pécuniaires que la Prusse a retirés du traité de douanes.

P. A. DE LA NOURAIS.



Litterature.

TROIS DIMANCHES DE LA VIE D'UN PEINTRE,

TRADUIT DE L'ALLEMAND DE SPINDLER.

Je naquis dans la haute Autriche, d'une famille d'artisans ; mon éducation, peu distinguée dans ses commencements, ne faisait rien augurer de remarquable pour mon avenir. J'étais destiné à entrer dans l'un des corps de métiers ; mon esprit aventureux aspirait à s'élever plus haut, et je luttais avec opiniâtreté contre la volonté de mes parents, sous laquelle s'était plié mon frère aîné, mais à des conditions moins défavorables. Un agent forestier de nos environs l'avait pris en apprentissage, quoiqu'il montrât peu de goût pour la chasse ; tandis que moi, au contraire, j'eusse préféré une vie errante et libre, au milieu des forêts, à l'existence monotone de l'ouvrier faisant péniblement son *tour de pays*, ou emprisonné dans un atelier solitaire.

Cependant toute résistance eût été complétement inutile, si un vieil ami de mon père, peintre d'un genre très-secondaire, c'est-à-dire restaurateur et décorateur de tableaux d'églises et d'appartements, ne se fût chargé de ma personne ; fixant un but à mes vagues dispositions, il sut m'attacher à son art et arracher enfin le consentement de mes parents. Je reçus de lui les premières leçons, je travaillais d'après ses modèles, et j'appris bientôt tout ce qu'il était en état de m'enseigner. Je serais devenu son digne successeur, si j'avais voulu me borner à remplir la tâche grossière qui lui fournissait des moyens d'existence ; je ne sais encore aujourd'hui, si je dois considérer comme un bonheur sa bonne foi

candide et l'espèce de délicatesse avec lesquelles il m'avoua son ignorance dans l'art de la peinture; puis il me conseilla de voyager, afin de devenir plus habile que lui. Malgré tout mon amour de la palette, il s'en faut encore de beaucoup que je sois devenu un *Salvator Rosa*, et si je m'étais borné à la carrière paisible d'un peintre décorateur, je n'aurais pas mené une vie aussi hérissée de dangers, ni aussi aventureuse que celle qui m'échut en partage, lorsque, délaissant le toit paternel et armé du bâton de pélerin, je dirigeai mes pas vers le Tyrol, dans l'espoir de pouvoir pousser jusqu'en Italie, ce pays des merveilles. Mes parents étaient absolument dénués de moyens, ma bourse plate et vide; mais mon cœur palpitait gonflé de toutes ces espérances qui ne manquent jamais à un jeune homme qui sent ses forces. Mon frère était depuis quelque temps parti pour le Nord, j'allai vers le Midi, cheminant d'un pas léger et rayonnant de sérénité: j'arrivai à Inspruck, j'y trouvai du travail et du loisir; je les mis tous deux à profit. J'épargnais avec soin l'argent de mon gain; déjà je me flattais de pouvoir, au bout de quelques mois, poursuivre mon voyage vers la terre promise, lorsqu'une nouvelle guerre éclata tout à coup entre l'Autriche et la France, et avec elle l'insurrection du Tyrol. On ne s'informa point de ceux qui désiraient combattre pour l'empereur, et moi, enfant du pays, je ne fis pas grande résistance, et je me laissai enrôler sous ses drapeaux, quoiqu'on vînt m'enlever, ainsi que d'autres, tandis que j'étais encore au lit.

On fit peu d'attention à mes pinceaux et à mes couleurs. Mon agilité à marcher le sac sur le dos, me procura l'avantage d'être placé dans une compagnie de tirailleurs. J'y passais mes journées à manier tantôt la plume, tantôt la carabine, et bientôt je devins caporal. Ces paysans étaient d'une ignorance crasse, dès qu'il ne s'agissait point de mettre une balle dans le blanc. D'abord on cria victoire! les Bavarois furent repoussés sur tous les points, et les Français chassés du Tyrol italien. Le bon temps que celui-là! L'on recommençait à avoir foi dans la vigueur des bras allemands, et cependant c'était une époque d'affliction; car le vainqueur, soit

qu'il portât un chapeau vert ou un schako, savait rarement imposer un frein à sa violence. Je n'entreprendrai point ici d'écrire l'histoire de cette guerre, je me bornerai à ce qui me concerne; suivant les chances qui se présentaient, j'attaquais les ennemis ou je me retirais avec mes compagnons. Je fus une fois blessé, mais légèrement. J'aurais dû me rompre cent fois le cou, si les choses s'étaient passées sur les montagnes, comme il était naturel de s'y attendre. Enfin, en août 1809, on livra, sur le mont Isel, le troisième combat, qui chassa le maréchal Lefèvre du Tyrol. Mon lieutenant, un brave du Vorarlberg, fut frappé à mort; le *Capucin*[1] me nomma officier à sa place sur le champ de bataille. Je n'ai jamais pu songer sans rire à la bonne figure que je devais faire à la tête de mon peloton. Revêtu de ma blouse de peintre, la tête coiffée d'un bonnet surmonté d'une plume énorme; un grand sabre attaché autour du corps, des pistolets d'arçon à la ceinture et mon appuie-main en travers sur les épaules. Mes collégues, pour la plupart, avaient un aspect encore plus grotesque; quant à mes subordonnés, si l'on peut appeler ainsi une réunion de gens qui faisaient tout ce qu'ils voulaient, il n'y avait rien moins que du luxe dans leur équipage. Défendre leur peau, abattre quelques têtes de Français, c'était tout leur art dans la guerre, et cela ne put durer longtemps. Nous essuyâmes enfin échec sur échec; et lorsque le traité de Vienne fut connu, je me trouvais avec une poignée de gens acculé près de Botzen. Malgré tous les dangers, le peuple ne voulait pas croire à la paix. André Hofer, en dépit de l'amnistie, le rappela aux armes au mois de novembre; les paysans exaspérés me retinrent de force, ainsi que plusieurs autres étrangers. Je dus, bon gré, mal gré, combattre à leur tête; mais ce plaisir eut un terme. Les Français triomphèrent; Hofer se cacha sur les montagnes, et moi, je fus fait prisonnier en même temps que dix-sept autres officiers et un grand nombre de paysans. Si j'eusse su alors le sort qui nous était réservé, on ne m'aurait pas pris vivant. On nous conduisit tous à Botzen; une partie des paysans furent jetés en prison, les autres renvoyés chez eux.

1 Un des chefs des insurgés tyroliens.

Quant à nous, prétendus officiers, un conseil de guerre nous condamna à mort, comme traîtres et fauteurs de troubles; du moins c'est ainsi que l'on me l'expliqua par la suite : car de tout ce qu'on me dit alors, je ne compris qu'un seul mot : *la mort!* Je crois voir encore devant moi le général qui prononça notre arrêt; son visage rouge comme du feu, ses yeux étincelants et sa barbe couleur de safran, le rendaient semblable à un lion furieux. Je fus tellement frappé de son aspect, que je ne pus m'empêcher de le croquer à la dérobée pendant la séance du conseil de guerre. Je n'ai jamais connu un modèle qui représentât plus naturellement Hérode; mais esquisse et crayon me furent enlevés aussitôt après la lecture de la sentence, et je ne les ai jamais revus depuis. D'ailleurs ils me demeuraient parfaitement inutiles; car on nous jeta immédiatement pêle-mêle et chargés de chaînes sur quelques charrettes, afin de nous transporter dans une commune où régnait encore beaucoup d'effervescence, et où l'on devait nous fusiller pour l'exemple. J'ai, comme on le pourra croire aisément, oublié le nom de cet affreux endroit, et malgré les efforts de ma mémoire, il ne m'a pas été possible de le retrouver. Bref, nous étions étendus six par six dans chaque charette; quelques bottes de paille nous préservaient du froid d'un hiver rigoureux. Les gendarmes qui nous escortaient étendirent leurs manteaux sur nous, pour nous empêcher de nous roidir avant le moment fatal. Après avoir ainsi marché jusqu'à la chute du jour, nous passâmes la nuit dans une église. Quelle nuit! grand Dieu! Depuis le moment de notre condamnation, nous n'avions pas échangé un seul mot. Le même silence régnait encore, et à peine osait-on se parler à soi-même. Je me traînai derrière le maître-autel; mes larmes coulèrent dans les ténèbres : car les souvenirs de ma patrie étaient venus tout à coup m'assaillir au milieu de ces montagnes, et jusque dans ce petit bourg. Mes parents, mon vieux maître, s'offrirent à mon esprit; je leur avais écrit une fois pendant la guerre; sans doute ma lettre s'était perdue; maintenant, pour rien au monde, je n'aurais pu me décider à leur donner de mes nouvelles. J'aimais mille fois mieux laisser croire que j'avais péri les armes à la main,

et qu'ils ignorassent que j'eusse été fusillé comme un brigand. Cependant je déplorais mon sort avec amertume, et je demandais au Ciel : pourquoi donc tout cela devait-il arriver? Le Ciel resta sourd à mes prières; et dans mon épuisement je passai de mes larmes à un doux sommeil. Je fis un rêve joyeux, autant que je me le rappelle; je n'avais pas, en me réveillant le matin, une idée bien nette du lieu où je me trouvais, lorsque le bruit de mes fers et de ceux de mes camarades retraça dans mon souvenir ce qui s'était passé la veille. Nous remontâmes sur nos charrettes; jamais je ne vis temps plus serein : les montagnes brillaient d'une couleur rosée, et un grand nombre d'oiseaux sautillaient sur le chemin blanchi par le givre. Mon cœur s'épanouissait; mais mes yeux devenaient humides en s'arrêtant sur mes compagnons d'infortune, qui gisaient autour de moi. L'un d'eux, greffier des salines de la ville de Hall, était un homme intraitable, il tournait incessamment le visage vers le ciel, mais d'un air si menaçant, qu'il semblait vouloir le défier; il murmurait de temps en temps quelques malédictions, ou bien nous disait sans raison les grossièretés les plus dégoûtantes. Un autre, qui avait travaillé à une fabrique de draps dans la malheureuse ville de Schwatz, écorchait le français avec un gendarme qui savait unir la compassion au sentiment de ses devoirs. J'eus quelques raisons de soupçonner qu'il était question d'argent et d'évasion; mais le soldat, quoique touché de son malheur, refusa ses offres. Un garçon de boutique d'Inspruck, originaire, si je ne me trompe, de la Marche, jouait le rôle d'un homme indifférent, et sifflait des airs d'opéra, quoique, malgré le froid, on vît la sueur ruisseler sur son front pâle. Ces trois personnages n'étaient d'aucune ressource pour moi, ni pour eux-mêmes, et la sympathie que j'éprouvais pour les deux autres m'ôtait tout courage. Le premier était un montagnard du Tyrol; il avait laissé dans son pays une jeune fille chère à son cœur, et contemplait dans une douleur muette le ruban qui décorait son chapeau, sans doute un présent de sa maîtresse; le second, habitant de la Forêt-Noire, ne cessait de réciter son chapelet, et de pleurer sur sa femme et sur ses enfants. Combien suis-je donc heureux, me

disais-je en moi-même, de n'avoir en ce monde ni maîtresse, ni femme, ni enfant! Il restera encore un fils à mes parents; mais mes enfants ne trouveraient pas un second père, et mon cœur me ferait souffrir mille fois davantage avant de mourir. *Mourir!* ce mot affreux m'oppressait; je sentais un frisson parcourir tous mes membres, et cependant lorsque je regardais ce jour si beau et les églises auprès desquelles nous passions, lorsque j'entendais de près ou dans l'éloignement les cloches du dimanche, et que je songeais à mes dix-huit ans, il me semblait impossible que je dusse mourir, et je n'aurais vu dans tout cela qu'un triste rêve, dont je devais me réveiller tôt ou tard, si je n'eusse aperçu autour de moi des visages décolorés, et les paysans effarés que nous rencontrions sur la route, et qui joignirent à leur patois grossier des gestes qui me glaçaient d'horreur. J'entendis dire à l'un de mes compagnons : Nous arrivons dans un pays qui produit de bon vin; j'ai encore quelques kreutzer, faisons bourse commune, et demain soir, quand nous serons bien reposés, achetons-en deux ou trois mesures. — Oublies-tu donc, mon ami, lui répondit-on avec un sourire amer, que nous n'avons plus qu'un jour à dormir en ce monde, et que c'est aujourd'hui. — *Aujourd'hui!* s'écrièrent-ils tous ensemble, frappés de consternation, et ils laissèrent retomber leurs têtes sur leurs poitrines. La seconde charrette n'était ni moins triste, ni moins silencieuse; sur la troisième, plusieurs essayèrent de s'étourdir, mais en vain : ils ne purent arriver jusqu'à l'oubli. C'est ainsi que nous entrâmes, vers le soir, au milieu d'une sombre et muette terreur, dans le bourg qui devait nous servir de tombeau. L'Adige y précipitait ses flots rapides, et non loin de l'église la maison de ville, où nous fûmes renfermés, était située sur les bords mêmes du fleuve. Le peuple accourut en foule pour nous voir; quelques-uns nous firent des signes exprimant l'intérêt et la compassion; mais nos conducteurs, qui ne se fiaient pas aux habitants, repoussèrent tous ceux qui auraient voulu nous approcher. L'ecclésiastique même, qui tenta plus tard de s'introduire auprès de nous comme confesseur et consolateur, ne fut pas admis, sous prétexte que nous ne parlions pas la langue

italienne, et que nous avions déjà reçu à Botzen tous les secours de la religion. Le commandant du lieu, un Français grand et maigre, accompagné des autres autorités, vint nous examiner et nous compter ainsi que des moutons; tantôt il levait les épaules comme par un mouvement de compassion, et tantôt il jetait sur nous des regards menaçants. Ils firent apporter du pain, du vin et d'assez mauvais fromage; ils s'éloignèrent ensuite. Une lanterne fut suspendue à la voûte de la grande salle; deux sentinelles se tinrent à l'entrée, leurs armes chargées. Le brigadier de gendarmerie était assis dans un coin, enveloppé de son manteau; ses gens faisaient des patrouilles autour de la maison et dans les rues. Le brigadier nous avait annoncé que le lendemain, à dix heures, chacun de nous devait être préparé à mourir en brave soldat. Il nous abandonna ensuite aux réflexions que pouvaient nous inspirer notre situation et l'aspect lugubre de cette vaste salle, dans laquelle il ne se trouvait pour tout ameublement qu'un banc et un poêle. Il est à peine croyable que, dans les derniers moments qui nous restaient à vivre, l'appétit pût conserver ses droits; mais il n'en est pas moins vrai que nous dévorâmes avidement nos faibles provisions, et que nous vidâmes jusqu'à la dernière goutte de vin. Enfin, après avoir causé quelque temps, maudit nos ennemis, et crié: vive l'empereur François! nous nous disposâmes à nous endormir pour la dernière fois. Je priai avec assez de courage pour les objets de mon affection, et je m'étendis à terre, persuadé que je mourrais avec autant de fermeté que mes dix-sept compagnons, et que l'empereur Napoléon mourrait lui-même un jour. Mais tandis que je fermais les yeux et que je commençais à céder à l'influence du sommeil, je me rappelai tout à coup que c'était un dimanche. Ce jour, depuis longtemps d'une grande importance dans notre famille, fut plus souvent pour nous heureux que malheureux. Mon père, mon grand-père et mon bisaïeul lui avaient dû, chacun trois fois, un bonheur tout particulier. Aucun dimanche n'avait encore laissé de traces dans mon souvenir, et cependant aujourd'hui fallait-il que je me rappelasse que c'était dimanche? C'est un mauvais jour, me dis-je, et serai-je

le premier de ma famille pour lequel il soit d'un si funeste augure? Alors mon sang bouillonna, un désir ardent de la vie s'empara de mon cœur, dont les pulsations se succédèrent plus rapides, tellement que, ne pouvant reposer, je m'assis sur mon séant. Hélas! les choses étaient bien changées, je n'étais plus cet heureux dormeur, qui secouait gaîment un songe, lors même qu'il eût pesé sur moi comme une montagne. Mes compagnons d'infortune pleuraient, soupiraient ou ronflaient autour de moi. La lanterne projetait une lumière sombre, et j'entendais au dehors le vent du nord qui soufflait avec violence. Je souhaitai vivement de pouvoir sortir encore une fois, et de rafraîchir au grand air mes lèvres desséchées avant de marcher à la mort. Je levai subitement mes mains en agitant mes chaînes; mon voisin se réveilla en sursaut. « Eh quoi! mon frère, dit-il, le moment fatal est-il déjà venu? »

Les sentinelles montantes et descendantes se tenaient à la porte, prêtant au milieu du silence une oreille attentive. Je répondis à leurs questions, en prétextant un besoin facile à deviner, et l'on m'ouvrit. Le brigadier ordonna à un des factionnaires de me suivre; nous sortîmes ensemble.

La connaissance de l'avenir est donc refusée à l'homme?... En effet, j'étais bien loin de soupçonner, lorsque la porte se referma derrière moi, que je ne devais plus la voir se rouvrir, et que j'allais être séparé pour toujours de mes camarades, sans leur avoir dit un dernier adieu! Je suivis un passage étroit qui longeait le derrière de la maison; il était ouvert à son extrémité, et aboutissait au fleuve, dont les eaux murmuraient au-dessous à une grande profondeur. Un soldat veillait à l'entrée; une méchante lampe éclairait le trajet que je fais à pas lents, pour jouir un peu plus longtemps de ce moment de liberté et de la fraîcheur de l'air. Mon gardien me suit d'abord; mais il va bientôt retrouver son camarade : tous deux se mettent à rire, à jaser ensemble. Lorsque je me trouve au bout du passage et que j'entends le fleuve gronder à mes pieds, je me livre tout entier à l'idée, qu'il vaut mieux mourir dans ses ondes que de souffrir un long

martyre jusqu'au lendemain. Cette pensée, rapide comme l'éclair, est suivie d'une action plus rapide encore; car je me précipite au milieu des eaux glacées qui tourbillonnent au-dessous de moi. En reprenant mes sens, je me trouve sur un rocher. L'amour de la vie s'empare de moi vivement, et à l'aide de mon bras gauche et de mon pied droit, qui étaient libres de fers, j'essaye de traverser le courant; au milieu de l'obscurité de la nuit le désespoir me fait réussir dans une entreprise que j'aurais peut-être vainement tentée à la clarté du jour. Je réunis mes efforts pour gagner le bord, et je les dirige fort heureusement vers la rive opposée et la moins dangereuse. Le bruit des eaux n'avait pu cacher ma chute à mes gardiens; car en luttant au milieu des flots, j'entendis un coup de fusil tonner au-dessus de ma tête; l'effroi me ravit mes forces, et j'aurais peut-être succombé au moment de toucher le bord salutaire, si je ne m'étais accroché par hasard à une touffe de saule qui s'avançait sur l'eau. Cramponné à ce tronc invisible, je m'efforce de trouver un point d'appui pour m'élancer hors du fleuve. Je m'aperçois alors que ma chaîne s'est entortillée au milieu des branches, et je sens à la jambe une vive douleur; je demeure ainsi suspendu sans pouvoir faire aucun mouvement, et dans mon désespoir je porte mes regards vers l'autre rive. Je vois des torches dans le passage, les paysans se rassemblent en foule; j'entends des jurons français et italiens, et les hurlements des chiens. Je distingue le bruit d'un bateau qu'on détache du bord opposé. Les angoisses de la mort me donnent des forces nouvelles; j'arrache, par une violente secousse, ma chaîne des branches où elle était retenue, et, gravissant sur le rivage, je tombe épuisé derrière des broussailles, offrant ainsi à mes ennemis une proie facile. Mais Dieu ne m'avait pas encore abandonné, et sa providence est grande! La barque s'avance difficilement sur le fleuve au milieu des malédictions du batelier; le cours de l'eau la conduit à la place où je me trouve; le brigadier (car je le reconnus à travers les branches) porte une lanterne et jure en français. Le batelier sonde partout avec ses rames. Les soldats qui sont dans la barque tirent dans toutes les directions sur la rive que j'avais

atteinte. Au milieu des rameaux dépourvus de feuillage une balle siffle au-dessus de mon front. Enfin un gendarme s'écrie d'un air mécontent : *Al diavolo, il bricone e già morto ; ritornamono!* Et la barque, en tournant, effleure les buissons derrière lesquels je me blottis. Le moment était dangereux ; je craignais à chaque instant de ne pouvoir plus retenir ma respiration haletante ; grâces à Dieu, les sbirres italiens ne s'approchèrent plus ; et lorsque tout fut silencieux, je m'endormis de lassitude. Je fus réveillé par un air froid et par le givre qui glaçait mes membres brisés ; je n'avais pour tout vêtement qu'une chemise, un pantalon mouillé et des souliers déchirés. Il faisait encore obscur, mais le jour n'était pas loin, et un épais brouillard s'étendait sur le fleuve. Je me lève en frissonnant, et disant un adieu tacite à mes camarades, je fais le signe de la croix et m'enfonce dans le bois qui bordait la rive. Enfin je parviens à un endroit fourré et épineux qui m'offre un asile. Je cherche à mettre le temps et le lieu à profit pour me débarrasser de mes fers. Je rassemble avec beaucoup de peine quelques pierres et je me mets à l'ouvrage. La chaîne qui assujettissait l'un de mes pieds, ne m'oppose pas de longs obstacles ; elle se brise bientôt sous mes coups multipliés ; mais la chaîne rivée à mon bras résiste à tous mes efforts ; j'eusse donné volontiers tout ce que je possédais de plus précieux, un mouchoir de soie, pour être alors gaucher : car je me tourmentai plusieurs heures sans pouvoir me délivrer de mes entraves, et il me fallut enfin, épuisé de fatigue, renoncer à cette entreprise. Cependant de l'autre côté du fleuve mes pauvres camarades touchaient au terme de leur existence ; le soleil était levé depuis longtemps ; l'on entendait au loin le bruit du tambour, qui battait lentement et à de courts intervalles. Ensuite tout demeura silencieux, et j'épiai avec terreur et en retenant mon haleine les feux de peloton qui devaient donner la mort à mes compagnons. Mais je n'entendis rien ; mon cœur ne devait pas être atteint de la douleur que lui aurait causée cette détonation. Enfin les tambours se mirent à battre une marche joyeuse, et les cors des voltigeurs y répondirent gaîment. C'en était fait ! Ils n'étaient donc plus ! que Dieu veuille leur faire grâce

là-haut, puisqu'il lui a plu de me conserver ici-bas! « C'était un dimanche de famille, me dis-je en moi-même; mon aïeul ni mon père n'en ont point eu de semblable; maintenant le Ciel ne peut plus m'être défavorable; ainsi les Français ne me prendront pas; mais j'ai besoin de tous mes efforts pour leur échapper. » La neige, qui tomba par flocons vers midi, me rappela qu'il fallait poursuivre ma route; le danger ne s'éloignait pas; la direction dans laquelle je devais marcher était encore fort incertaine, mes connaissances topographiques ne s'étaient jamais étendues jusque-là, et encore moins mes notions géographiques. J'ignorais si je foulais aux pieds une terre amie ou neutre; je me rappelais seulement que la Suisse devait se trouver au couchant, et prévoyant que dans ce pays de la liberté je rencontrerais peut-être la mienne, je marchai toujours à l'ouest, autant que me le permettait mon ignorance de l'état du soleil, que des nuages épais dérobaient à mes yeux.

La nature du sol ne m'était pas favorable : je rencontrais sur mon chemin des fossés, des marais et des broussailles épineuses; sans doute que, malgré tout mon courage, je ne parvins à franchir ce premier jour qu'un espace très-borné. N'ayant pris aucun aliment, je passai la nuit sous quelques pins; j'éteignis avec de la neige la soif qui me dévorait, et je me livrai au sommeil à tout hasard, et avec la chance d'être gelé si le froid augmentait d'intensité pendant la nuit. Je me réveillai tard; j'étais tout engourdi. Je vis briller encore une belle matinée; je me remis lentement en marche et je suivis le cours du soleil. J'arrivai bientôt dans une clairière et sur le bord d'un ruisseau, où je me désaltérai et où j'aperçus mon visage. Il était effrayant, sans parler de ma longue barbe et de mes traits pâles et amaigris; mes vêtements tombaient en lambeaux, et la chaîne que j'avais tortillée autour de mon bras, pour n'en être point embarrassé pendant ma marche, et que je laissais négligemment traîner derrière moi lorsque je gravissais les montagnes, me donnait tout à fait l'air d'un homme échappé d'une maison de fous. Je sentais bien que je ne devais m'offrir ainsi aux regards de personne; aussi me traînai-je à travers les fossés qui coupaient la plaine, tendant toujours vers

le couchant: la montée devenait plus rapide, je voyais à droite et à gauche quelques maisons de paysans, mais je les fuyais comme la peste; ma faim n'avait pas encore atteint ce degré de torture qui fait tout braver. Ce jour-là, malgré ma lassitude, je fis beaucoup de chemin, et j'arrivai dans une contrée où la forme des habitations, ainsi que le costume des habitants que je remarquais de loin, différaient entièrement de ceux que j'avais vus de l'autre côté de l'Adige. Cependant ma triste situation m'empêchait de demander où j'étais; car j'ignorais si ce ne serait pas prononcer mon arrêt de mort. Je passai cette nuit dans le creux d'un rocher, et je soupai avec de l'eau claire. Mon sommeil fut troublé par l'agitation de la fièvre; le bonheur voulut que la matinée fût encore belle, et qu'elle me donnât autant de force et de courage qu'un temps moins favorable m'eût causé d'accablement. Je me dirigeai toujours vers l'ouest, aussi rapidement que l'on peut marcher avec un estomac soutenu seulement depuis quarante-huit heures par de la neige et de l'eau de source. Cependant mes forces touchaient à leur terme; à chaque moment j'étais obligé de m'arrêter, puis je recommençais à ramper lentement jusqu'à ce que je pusse me tenir sur mes jambes. Je perdis un de mes souliers dans un chemin creux, rempli de vase et de neige. La douleur m'empêchait presque de supporter mon bras, tant il était enflé et meurtri par cette maudite chaîne dont je ne pouvais plus me défaire. Je sentais que j'allais succomber à un abattement qui s'accroissait de plus en plus, lorsque le sommeil ne surmontait pas ma lassitude. Le jour commençait à décliner, je me traînai dans l'enfoncement d'un rocher pour me reposer un peu. Soudain plusieurs voix humaines, le bruit le plus redoutable pour un fugitif, se firent entendre auprès de moi. Deux paysans au visage sinistre, couverts de haillons et la carabine sur l'épaule, se tenaient à peu de distance de ma retraite. Je frissonnai, et j'écoutai attentivement leur entretien. Hélas! ce n'était point de l'allemand, mais un détestable patois; il parut me confirmer que j'étais en Italie.

Ainsi donc, je ne suis point encore en Suisse, me disai-je en moi-même, et je rendis grâces à Dieu lorsque ces deux hommes

s'éloignèrent d'un pas rapide. Le désespoir me poussa bientôt plus loin, et plus la faim, qui me dévorait, devenait pressante, moins je mettais de prudence dans ma marche. J'en étais venu à ce point, que je redoutais moins un coup de fusil que de périr d'inanition dans ce désert. Le plus grand bonheur me semblait de pouvoir manger encore une fois; car je me regardais comme tout à fait perdu et sans espoir de salut. Une sorte d'égarement s'empara de moi, et je m'imaginai que jusqu'alors j'avais suivi une fausse direction. Là où le soleil se couche, devait être le midi, et par conséquent je devais me trouver en Italie, au lieu d'être sur le chemin de la Suisse. Incapable de prendre aucune résolution, je cherchais impatiemment les habitations que le matin même j'avais évitées avec tant de soin. — « Du pain! du pain! m'écriai-je avec angoisses, et ensuite la mort, s'il plaît à Dieu! » — Cependant le chemin que je suivis devenait si âpre, que j'étais obligé de m'asseoir à chaque pas. Un seul être vivant se montra à moi sur un rocher éloigné; c'était un enfant; il me parut chasser du bétail devant lui. Je pensai qu'il devait y avoir une route de ce côté, et qu'elle conduisait nécessairement à quelques habitations. — « C'est là que tu dois aller aujourd'hui, m'écriai-je; sinon, ta faiblesse te fera tomber dans quelque précipice, ou bien tu périras de faim. » — Cette affreuse perspective exalta mes forces au plus haut degré, et je gravis péniblement jusqu'à la sommité de ce rocher. Le jour qui tombait me permit encore de jeter un coup d'œil autour de moi; je n'aperçus aucun chemin, comme je l'espérais, mais un sol glacé, couvert de mousse et de crevasses, et à quelque distance un bois de pins; un espace couvert de neige m'en séparait; mon œil fatigué n'y put reconnaître qu'une tache sombre d'une assez grande étendue: je m'imaginai voir un lac, ou plutôt un étang. J'y distinguais le mouvement des vagues; je croyais entendre leur murmure. Je sacrifiai peut-être quelques minutes à cette illusion de mes sens, puis je me décidai à finir mes jours dans cet abîme. J'essayai machinalement de lier autour de moi quelques pierres fort pesantes qui se trouvaient à ma portée, afin d'être plus sûr de mourir, et je rampai sur la neige à l'aide de mes mains et de

mes pieds; car mon fardeau me rendait incapable de marcher. Le trajet fut long et la nuit me surprit au milieu de mes efforts. Cependant, malgré ma faiblesse, je vis encore assez distinctement pour me convaincre que cet étang supposé changeait de forme à mon approche, et bientôt je ne pus plus prendre cette masse obscure pour une nappe d'eau; car il s'en éleva d'abord un comble, puis un toit, et enfin toute une cabane, avec une grange et un jardin environnés de palissades. Je ne fus pas longtemps sans découvrir une faible lumière qui s'échappait à travers les contrevents.

« Il y a là des hommes, m'écriai-je, en jetant au ciel un regard de gratitude; » et je m'efforçai d'appeler du secours, parce que dans le premier saisissement de ma joie il m'était impossible de bouger sans assistance. Cependant je ne pus pousser qu'un cri aigu. Sans doute qu'il effraya les habitants de la cabane; les fenêtres ne tardèrent pas à s'ouvrir, et un homme armé d'un fusil me coucha en joue. Il me prenait pour quelque animal féroce échappé de sa cage; car ma chaîne retentissait derrière moi, et j'étais étendu sur la neige comme un quadrupède. Je commençai alors à crier de toutes mes forces en italien et en allemand, prononçant tous les mots qui me vinrent au milieu de mon trouble. Cet homme reconnaît en moi son semblable, dit quelques paroles que je ne comprends pas, quitte la fenêtre et sort bientôt de la cabane, accompagné d'une femme qui portait une mauvaise lanterne. C'était un vieillard à longue barbe, enveloppé d'une vaste peau de mouton. Il s'approche en me présentant le canon de son fusil; mais voyant l'état de détresse et d'accablement où je me trouve, gisant à terre; et apercevant ma chaîne, il devient moins craintif, et m'adresse la parole dans un jargon que je n'entends pas. Enfin il commence à parler italien, mais avec un dialecte encore plus corrompu que celui que j'avais appris à Inspruck parmi les peintres mes condisciples. Nous parvenons cependant à nous comprendre; je lui demande du pain, un asile, et lui donne l'assurance qu'il peut être sans inquiétude, ne voulant pas chercher à m'échapper, mais attendre paisiblement qu'il me livre aux Français!

Le vieillard fronce le sourcil, il murmure entre ses dents quelques malédictions contre cette nation. Je me sens renaître alors, et j'apprends avec une joie inexprimable que je suis déjà sur le territoire suisse dans le canton des Grisons. Quel bonheur! Je m'abandonne donc avec une confiance entière à mon hôte. Après de mûres considérations, il me reçoit dans sa cabane, et au moyen d'une lime il me débarrasse bientôt de la chaîne qui meurtrissait mon bras. Ce vieillard était un pauvre berger, qui ne possédait rien au monde que sa chétive habitation, quelques chèvres, une grange pleine de fourrage; une fille déjà nubile qui demeurait avec lui, et un fils que l'on avait placé dans un régiment suisse, et qu'il craignait qu'on eût envoyé en Espagne. Cet homme, déjà très-avancé en âge, mais vigoureux encore, ne pouvait pardonner à l'empereur des Français un tel acte de violence, qui, à cette époque, était à l'ordre du jour. Il me raconta maintes et maintes fois ses griefs, et me félicita de bon cœur d'avoir pu échapper aux brigands. Sa fille, d'une haute stature, me présentait pendant ce temps-là du fromage de chèvre et un pain bien noir; c'était ce qu'elle avait à m'offrir. Elle y ajouta un pot de petit-lait et un verre de la plus détestable eau-de-vie. Cependant tout cela me parut délicieux. Depuis je n'ai jamais fait un meilleur repas. Puisse le Ciel, après tant de temps écoulé, bénir encore mes bienfaiteurs et les récompenser de leur hospitalité!

Je passai huit jours avec eux; cette solitude sauvage, couverte de glaces et de neige, était devenue pour moi une seconde patrie. Le lendemain de mon arrivée je racontai au vieillard l'insurrection du Tyrol, et ses yeux brillèrent de la joie la plus vive. Le soir je l'écoutai avec attention lorsqu'il me parlait de l'époque de la révolution et du général Bonaparte, qu'il ne voulait jamais regarder comme le même homme que l'empereur des Français. D'après sa conviction, et je ne pus jamais réussir à la lui faire perdre, l'illustre Bonaparte avait été tué en Égypte par les Mameluks; un aventurier, un certain Napoléon, avait fait en France une fortune dont il était indigne. — « Ne souffle pas ce qui ne te brûle pas, » me dis-je en moi-même; puis je laissai mon hôte causer tout à

son aise et battre la campagne, sans que ma tranquillité en fût plus troublée que celle de sa fille. Elle ne connaissait que le patois roman, et comprenait aussi peu notre mauvais italien que moi son jargon. Elle parlait d'ailleurs fort peu, mais s'occupait à soigner l'étable, la maison, les repas et à entretenir le poêle, fumant sa pipe avec insouciance du matin au soir, comme c'est la coutume des femmes dans les hauts Grisons. Cette bonne âme ne me laissait manquer de rien, elle me donnait avec plaisir tout ce qui pouvait m'être agréable et ce que la cabane renfermait. Je ne me rappelle pas lui avoir jamais vu une seule pièce de monnaie. Une grosse miche de pain de seigle qu'elle avait rapportée d'Ilantz en automne devait les conduire jusqu'à la fin de l'hiver. Ce fut leur indigence qui me chassa de chez eux, autrement j'y serais demeuré volontiers jusqu'à la belle saison. Je me regardais comme un fardeau pour ces pauvres gens; aussi, lorsque je fus tout à fait rétabli de mes fatigues, je parlai au vieillard de mon départ. Cette idée le frappa vivement, et il parut s'affliger de mes paroles. — « Ne vous plaisez-vous donc plus parmi nous? » dit-il.

Je m'excusai, et lui demandai ses conseils sur la route que je devais suivre. Il me prit à part, et me dit que j'avais tort de vouloir m'en aller et d'affronter de mon plein gré de nouveaux dangers. Il ajouta que la Suisse n'était plus le pays de la liberté, et qu'on finirait par me livrer aux Français, que la montagne qu'il habitait n'étant presque jamais fréquentée, j'y serais en sûreté, et qu'il ne dépendait que de moi de m'y fixer pour toujours; car il avait besoin d'un fils pour l'aider dans ses travaux pendant l'été, et sa fille Censia n'aurait aucune répugnance à devenir ma femme; pour peu que je laissasse pousser ma barbe, personne ne pourrait me reconnaître, et tout le monde me regarderait comme un berger natif du canton. Il voulait, ajouta-t-il, m'apprendre à parler la langue romane et à soigner les chèvres; sa fille m'offrait un habit à la mode du pays, et le père capucin Yost, que, le printemps dernier, il avait guéri avec du petit-lait d'une maladie de poitrine, consentirait volontiers à faire le mariage, sans exiger un extrait baptistaire, ni aucun autre document. Je demeurai immobile comme

la femme de Loth; car indépendamment de ce que je n'avais jeté jusque-là qu'un regard indifférent sur les attraits rembrunis de la mâle Censia, je ne pouvais m'imaginer comment cette fille si indifférente avait pu tout à coup prendre autant d'inclination pour moi. Le vieillard, qui remarquait mon indécision, continua à me vanter l'heureuse vie que l'on menait sur ces montagnes. Il me répétait que dans une saison plus favorable, un berger intelligent et actif ne peut jamais manquer de chèvres, de gibier et de brandevin; que l'on y vit fort commodément sans argent, et qu'il ne sert même à rien d'en amasser, parce que la certitude que les bergers n'en possèdent pas, les préserve de toute réquisition. Il m'apprit encore que Censia avait à Ilantz une tante fort âgée et dans l'aisance, dont elle devait hériter. Il ne négligea rien de tout ce qu'il crut pouvoir me séduire; mais plus ses efforts me touchaient, et moins, d'après ma manière de voir, je me crus en droit de les accepter. Je lui exprimai donc en peu de mots toute ma reconnaissance, et j'insistai sur mon départ d'autant plus, qu'après quelques jours d'une neige continuelle, il était survenu une gelée très-forte qui devait faciliter mon voyage.

Quand le vieillard vit que j'étais inébranlable, il se rendit à mes désirs; et déplorant mon aveuglement, il ne me refusa pas ses conseils. Le meilleur parti à prendre lui paraissait de traverser le pays sous le déguisement d'un mendiant muet, et comme je me croyais assez habile pour ne pas me trahir, cette proposition ne me déplaisait point. Je désirais d'abord aller à Ilantz, de là à Coire et de pénétrer ensuite dans le Vorarlberg : telle était la route que mon hôte et moi, dans notre ignorance complète de la situation géographique et des rapports politiques de ces contrées, nous arrêtâmes ensemble. Je laissai ma chaîne et les habits que je portais dans la cabane. J'assujettis à mes pieds, à l'aide de cordes, de grossières sandales de bois, et revêtu d'un vieux manteau de peau de mouton tout délabré, que le pâtre me donna, je pris congé de lui d'une manière cordiale, et je sortis de ma retraite le jour de la S. Nicolas de l'année 1809. La bonne Censia m'accompagna une partie du chemin, tandis qu'une blessure à la jambe

retenait son père au logis. Elle me montra par signes la route que je devais suivre jusqu'à Ilantz, et me tendit la main sans rancune, en me disant adieu. Cette main était dure et calleuse, mais offerte de bon cœur, et les yeux de cette brave fille étaient humides de larmes : on ne doit donc point s'étonner si cette séparation me fut pénible, et si je quittai avec émotion la bergère, malgré son peu de beauté et sa passion pour la fumée de tabac. Lorsque je me trouvai seul sur la route, je me repentis vivement du tort que j'avais fait à ces honnêtes gens; car, je dois l'avouer, le ton affectueux du vieillard et ses efforts pour me retenir m'avaient paru l'effet d'une détestable hypocrisie. Aussi avais-je si vivement insisté sur mon départ, m'imaginant que le pâtre, me considérant comme un chef des insurgés tyroliens, n'attendait peut-être que la saison où les chemins seraient praticables pour me livrer, contre une bonne récompense, à quelque général français. Que Dieu me pardonne encore aujourd'hui mon erreur, et donne au loyal Balus d'heureux jours; à l'un, un *buono paraguanto*, à l'autre, une carotte d'excellent tabac!

Je marchai longtemps, et je mendiai en effet pendant mon voyage, ainsi que mon hôte me l'avait conseillé; et je le fis, Dieu le sait, non-seulement pour faire honneur à mon caractère de mendiant, mais parce que j'étais absolument dénué de tout. Cette méthode n'était pas tout à fait si mauvaise; je ne manquais jamais d'aliments; l'on ne me refusait guère à coucher dans une grange ou dans une écurie. Je vis de l'argent à Ilantz pour la première fois; une boulangère me donna un sou italien, en me chargeant de dire trois fois mon chapelet pour elle et pour son enfant. Un homme d'une vaste corpulence, que l'on reconnaissait pour un employé à son costume, me jeta dédaigneusement quelques pièces de monnaie, en me défendant de mendier plus loin. C'était le soir; j'entrai dans une petite auberge; j'étalai mon numéraire, et demandai par signes à coucher sur la paille. L'hôtesse, femme compatissante, accéda à ma demande, tandis que son mari, espèce de rustre, voulait me jeter à la porte. Pour la première fois il me devint fort pénible de ne point me servir de ma langue; jusqu'alors

je n'avais pas compris le patois roman, et je n'avais éprouvé aucun besoin de parler; mais l'hôte et l'hôtesse s'exprimaient en allemand, et j'eusse tant désiré traiter l'un comme il le méritait, et rendre grâces à l'autre! Je me contraignis cependant, et m'approchai silencieusement de la cheminée pour me réchauffer : cet animal grondait toujours; mais sa femme était la maîtresse au logis : car elle me donna de la soupe et du pain, me dit de ne point me troubler, et ne s'inquiéta plus de son mari, qui sortit en murmurant. J'ai encore envie de rire, lorsque je me rappelle l'individu à la mine rébarbative qui entra au moment où l'on venait d'allumer la lampe, et qui commença à me questionner. Je compris alors pour la première fois l'importunité d'un sot agent de police, et l'avantage qu'il y a de temps en temps à jouer le rôle de muet. Cet homme parlait à la fois roman, allemand, italien et français, et je vous assure que de ces quatre langues il n'en connaissait aucune. Je lui donnai à entendre que j'étais un mendiant venant d'un pélerinage, et que je retournais chez moi. — « Où? dit-il; à Coire ou plus loin? »

Je lui indiquai que c'était plus loin; à la demande de mon passeport, je lui fis un signe négatif. Je fus au moment de lui rire au nez, lorsqu'après des efforts inutiles, pour apprendre mon nom et le lieu de ma naissance, il ajouta : « Depuis combien de temps êtes-vous muet? — L'anecdote connue, et qui a été mise sur la scène, se présenta à mon esprit. J'étais combattu entre une extrême envie de rire et la crainte que m'inspirait le danger de ma position; et j'aurais peut-être éclaté, si l'hôtesse n'eût présenté au mouchard un verre de vin rouge qui le rendit si doux, qu'il renonça à toute perquisition nouvelle. Un petit homme très-vif et d'une mise décente se joignit bientôt à lui. Ils se mirent à boire ensemble, et au bout d'une heure l'inspecteur des mendiants retourna chez lui d'un pas mal assuré.

« Vous pourriez faire une bien bonne action, monsieur, dit l'hôtesse à son compagnon, si vous vouliez conduire demain à Coire le pauvre diable que voilà. Ce jeune homme est muet et sans moyens, et le temps est bien mauvais pour un piéton; per-

mettez-lui de monter derrière votre voiture, et il vous en aura beaucoup d'obligation.» Le petit homme jeta sur moi un regard scrutateur, et je remerciai l'hôtesse par signes. — « A la vérité, répondit-il, ce jeune homme ne se recommande pas au premier aspect; pendant la guerre il n'est pas prudent de s'embarrasser d'un mendiant que l'on ne connaît pas. Cependant, pour vous faire plaisir, madame, je consens à ce qu'il s'asseye sur la planche de derrière; vous savez bien que je ne puis rien vous refuser; mais si je remarque qu'il ne se conduit pas convenablement, je le jetterai en bas de la voiture, dût-il se rompre bras et jambes.»

Je m'efforçai de lui faire comprendre qu'il serait satisfait de ma conduite; enfin, sur les nouvelles instances de l'hôtesse, il ordonna au garçon de l'auberge de me réveiller le lendemain matin, car il se proposait de partir de fort bonne heure. Il se retira peu après, on me prépara un lit de paille auprès du poêle, je m'y étendis le plus commodément possible, en songeant avec plaisir que je me trouvais en sûreté. Au bout de quelques instants, épuisé de lassitude, j'avais oublié Ilantz, Coire et l'avenir; je ne me réveillai que lorsque je me sentis secouer vivement par le bras. Mon compagnon de voyage, une lanterne à la main, était devant moi; je me frottai les yeux.

« Levez-vous, jeune homme, me dit-il; je suis plus matinal que vous et que le paresseux garçon d'écurie, qui attelle en ce moment les chevaux, tandis que je viens vous appeler à sa place. Allons, vite, debout, et prenez un verre d'eau-de-vie; Dieu veut que nous soyons bons amis.»

La confiance que me témoignait mon bienfaiteur m'inspira un véritable courage, et je remerciai le Ciel d'être venu à Ilantz. Ma toilette fut bientôt faite; je secouai la paille mêlée à mes cheveux, je lavai mon visage dans l'auge du puits et montai derrière la voiture. Le maître la conduisait lui-même, et nous trottâmes en cahotant au milieu de l'obscurité du matin; lorsque nous fûmes à quelque distance de la ville, et qu'une lumière blanchâtre commençait à se montrer du côté de l'orient, mon compagnon se retourna vers moi, et me regarda pendant quelque temps en avançant toujours.

« Eh, l'ami! me dit-il, comment vous trouvez-vous là-bas? »

J'essayai par mes gestes et par mon sourire d'exprimer le contentement que j'éprouvais de ma situation, qui cependant, à parler sincèrement, n'était pas des plus confortable.

« Allons! trève de façons! s'écria mon patron; parlez tout bonnement avec vos poumons; tout déguisement a un terme pour celui qui n'en est pas dupe. Vous devez être à la torture; montez vite, et placez-vous à côté de moi. »

Malgré la surprise que me causa cette allocution inattendue, je ne me le fis pas dire deux fois. En un instant je fus auprès de lui, et je le regardai tout surpris. Il riait de bon cœur, sifflait ses chevaux et resta quelque temps sans parler.

« Avouez-moi donc, reprit-il enfin, que vous n'êtes pas plus muet que moi. Je le sais parfaitement, et je vais vous expliquer comment : Après avoir jeté hors du lit le garçon d'écurie, en lui ordonnant de préparer la voiture, j'allai vous éveiller, et je manquai tomber de mon haut lorsque je vous entendis jaser tout seul, comme une vraie pie, au milieu de votre sommeil. Ma surprise fut étrange; je réfléchis alors mûrement, si je devais vous prendre avec moi; mais comme vous aviez parlé de vos bons parents avec une piété vraiment filiale, et que par intervalle vous nommiez le Tyrol et les Français, je m'imaginai que vous apparteniez à une famille de braves gens, et sans doute que vous étiez quelque échappé de la troupe de Hofer et de Speckbacher. Je voulus alors par humanité vous sauver de la fusillade, pour peu que vous vous conduisiez bien; autrement je vous dénonce au premier village. »

Lorsque je m'aperçus du tour que m'avait joué mon somnambulisme, je me déterminai sans peine à tout avouer à cet honnête homme, en omettant cependant les circonstances de ma condamnation à mort. Mon voisin me montra beaucoup de compassion; il pensait qu'un fugitif comme moi aurait pu attendre, dans une retraite sûre, un moment plus opportun pour retourner dans son pays; il me demanda ce qui m'avait conduit à Ilantz, et ce que je me proposais à Coire; je lui répondis que je désirais gagner le Vorarlberg : il se mit à sourire, quoique d'un air touché, m'assu-

rant que j'avais fait un détour inutile, qu'il ne pouvait être question du Vorarlberg, attendu qu'il fourmillait d'ennemis, et que, même en Suisse, je devais bien me tenir sur mes gardes; car, malgré que les habitants fussent Allemands et loyaux, leurs rapports politiques devaient les faire pencher pour la France. Il retomba alors dans un long silence; et moi, dans un labyrinthe de projets, de vœux et de doutes, tous plus désolants les uns que les autres. Tout à coup mon compagnon reprit la parole, et me dit de ne pas perdre courage; qu'il connaissait un personnage distingué à Coire, où il se rendait pour faire un accord relatif à des constructions. Cet homme était doué du cœur le plus noble; et sa philanthropie avait, pendant le temps de la révolution, conservé à plusieurs infortunés, non-seulement leurs biens et leur liberté, mais encore l'honneur et la vie. Il se proposait de lui exposer ma détresse; et, si ce brave gentilhomme ne pouvait m'être utile sur-le-champ, il saurait me donner les meilleurs avis. Ranimé par cet espoir, j'arrivai avec mon nouvel ami à Coire; il me cacha dans un cabaret borgne, et vint me rechercher le soir, pour me conduire chez le colonel ****. Sans doute que je ne dois pas nommer à ses contemporains cet homme estimable; mais Dieu le connaît; il n'ignore pas toutes ses belles actions, et se souviendra de son nom au jour du jugement, pour lui décerner de justes récompenses. Je dus lui raconter, et je lui racontai aussi toute la vérité; je n'aurais pu omettre devant lui les plus petites particularités. Je n'avais pas encore fini mon récit, que des larmes coulèrent le long de mes joues; car j'en aperçus une qui brillait dans les yeux du colonel. Il savait par expérience ce que c'est que le malheur; et il lisait sur mon visage ma bonne foi et ma candeur. Il me demanda ensuite affectueusement ce qu'il pouvait faire pour moi. Je levai les épaules, et m'abandonnai naturellement à sa bonté et à son jugement. « Je ne sais pas, ajouta-t-il, si j'oserai vous offrir de passer l'hiver dans ma terre : je vous y enverrais comme un jeune peintre, qui doit me faire des dessins pour décorer mon château; vous n'y manquerez de rien que de société, et la situation où vous vous trouvez aujourd'hui, vous

aidera à supporter cette privation. Vous y trouverez quelques bons tableaux, et vous pourrez vous occuper à dessiner et à réduire quelques sujets que je vous désignerai, et qui serviront aux études de mes enfants. De cette manière, vous vous acquitterez bien au-delà envers moi du faible service que je vous rends, et je demeurerai encore votre obligé. »

L'embarras que j'éprouvai, me fit rougir; j'appréciais toute la délicatesse de ce procédé, et je sentais vivement combien j'étais incapable de travailler de manière à satisfaire un connaisseur. J'avouai donc en balbutiant, que je ne possédais que les premiers principes de mon art; que, maintenant, je n'étais encore qu'un barbouilleur, et que le genre pour lequel je m'étais senti le plus de dispositions n'était pas l'histoire, mais le paysage. Ma franchise si naturelle devint pour moi un mérite aux yeux de ce brave colonel. Il me promit à plusieurs reprises de veiller sur moi, jusqu'à ce que, d'après ses propres expressions, la fièvre jaune fût passée; il me traita comme un père. Je fus habillé de sa garde-robe, nourri à sa table; et, lorsque j'eus fait de touchants adieux à mon compagnon de voyage, il me conduisit dans sa voiture jusqu'à sa campagne. L'hiver me cachait à la vérité les beautés du site romantique où elle se trouvait placée; mais dans l'intérieur de ce nouveau *Sans-Souci* je trouvai un véritable paradis; j'y vis des tableaux tels qu'il ne s'en était encore point offert à mes yeux; les maîtres les plus parfaits des écoles italienne, allemande et française: Salvator Rosa, Claude Lorrain, Van Ostade, et Philippe Hackert, artiste allemand. La première fois que je contemplai les ouvrages de ces hommes illustres; hélas! je sentis douloureusement toute mon ignorance, et je ne pouvais me rendre raison de mon audace à vouloir suivre de tels exemples. Cependant, tout ce que fit pour moi ce respectable gentilhomme, n'était rien en comparaison des jouissances que m'offraient les chefs-d'œuvre que je trouvai chez lui. Je mis à profit mes loisirs et ma tranquillité; je fis des essais qui ne me dégoûtèrent pas, quelque pitoyables qu'ils fussent: j'appris beaucoup dans cette retraite; mon ancien maître eût fléchi le genou devant moi; cependant mes

productions étaient si peu de chose, en comparaison de ces admirables ouvrages, et même aujourd'hui, après tant d'efforts, après avoir enfin vu Rome et Paris; et lorsque je m'imagine avoir fait de si grands progrès..... Mais, chut! je n'en veux pas dire davantage! J'aime mieux m'étendre sur le compte de cet homme généreux; il ne se lassait point de me faire du bien. « Ma candeur, disait-il, avait excité son intérêt, et lui avait inspiré de la confiance. J'eus alors occasion de rendre grâce à ma mère, qui, pendant nôtre enfance, ne cessait de nous répéter ce proverbe:

« Un cœur qui méprise le mensonge et la tromperie, fait autant de plaisir à Dieu qu'aux hommes; une parole honnête et franche trouve toujours une oreille bien disposée. »

Hélas! je ne pouvais la remercier que dans ma pensée; car je n'osais adresser une lettre à ma famille. Quoïque la paix fût faite, et que l'Autriche se trouvât au moment de se lier étroitement avec l'empereur des Français, je croyais cependant devoir toujours garder des mesures de prudence dans ma position. Pendant que j'espérais un meilleur avenir, le colonel avait eu la bonté d'agir pour moi; en effet, un matin, c'était au mois de mars 1810, il arrive en voiture à son château, et comme je venais d'accourir au-devant de lui, il me remet une lettre à mon adresse. Je ne pus méconnaître l'écriture de mon père, et j'aurais presque sauté au cou de mon bienfaiteur; je regardai longtemps, avec une sorte de mal du pays, le cachet paternel; il représentait un vase de fleurs. Le commencement était rempli des termes de la plus tendre affection; mais la fin!.... Allons, je m'en vais en donner tout le contenu au lecteur, et il préférera sans peine la copie à l'original, quoique celui-ci m'émût jusqu'aux larmes; car l'écriture de mon père consistait dans une suite d'hiéroglyphes, telles qu'avait pu apprendre à les former aux écoles du dix-huitième siècle et dans ses voyages, le fils d'un artisan, et telles qu'un œil très-exercé pouvait seul les déchiffrer.

« Mon fils affectionné, salut et tendresse. M. le colonel, chez qui tu te trouves, a eu la bonté de nous écrire, et il nous a délivrés des douleurs que nous éprouvions en croyant ta perte cer-

taine; ta mère a été malade de chagrin, et la joie pourra seule la consoler. Nous avions déjà fait dire des messes pour toi, et ton maître s'est presque arraché les cheveux, ne te croyant plus de ce monde; enfin, nous avons obtenu la paix, et l'archiduchesse Louise va, dit-on, épouser Napoléon. Ta sœur Toinette est également sur le point de se marier avec le relieur Egner, dont elle a fait depuis longtemps la connaissance. La maison deviendra vide alors, et le temps nous paraîtra bien long; viens donc bien vite chez nous et établis-toi, afin que tu nous donnes des petits-enfans. J'écris aussi à M. le colonel. Ne fais donc pas attendre ta réponse à ta mère, et reviens trouver ton bon père.... »

Tel était le corps de la lettre; mais un triste post-scriptum s'y trouvait annexé. Il était ainsi conçu: « J'ai montré à ta mère ce qui est ci-dessus, et elle t'embrasse encore un million de fois; comme elle dort à cette heure, je vais à la hâte te confier un secret que la bonne vieille ignore encore. Léopold m'a écrit déjà depuis longtemps, et je n'en ai rien dit à sa mère, car elle mourrait de douleur; il avait rejoint la bande de Schill; il a été pris à Dodendorf. On l'a conduit en France, et on l'a renfermé à Brest, avec quelques autres compagnons d'infortune. On dit, pour me consoler, que l'empereur de France doit relâcher tous les Autrichiens; mais je crains que le pauvre Léopold ne succombe avant ce temps-là. Viens donc vite, pour que nous décidions ce que nous pourrons faire pour ton frère. *Ton inconsolable père.* »

Ma joie se changea alors en douleur; je montrai au colonel cette lettre; la plus grande partie du contenu lui était déjà connue par celle qu'il avait reçue de mon père. Il plaignit le sort de mon frère, et me dit à plusieurs reprises d'un air fort triste, qu'il craignait que l'on ne traitât très-sévèrement en France, et beaucoup plus mal qu'on ne le devrait, les soldats de Schill. Je ne compris pas alors très-bien tout ce qu'il voulait dire par là; car je ne pensais qu'aux traitements réservés d'ordinaire aux prisonniers de guerre. Je ne connus, hélas! que plus tard le sens de ces paroles. Il me demanda ensuite ce que je comptais faire; je lui répondis, sans hésiter, que je devais retourner dans ma famille,

dût-il même m'en coûter la vie. « A merveille, me dit-il avec un sourire affectueux : *Tes père et mère honoreras, afin que tu vives longuement*. Vous pouvez partir, bon jeune homme ; les circonstances sont devenues favorables, et j'ai l'espoir de vous procurer un passe-port de votre légation. Une fois que le ministre de France l'aura visé, vous n'aurez rien à craindre, et vous pourrez retourner en paix chez vous. Laissez-moi le soin de m'informer auprès de la mission française de la situation de votre frère, j'en donnerai aussitôt connaissance à votre respectable père ; et s'il est possible, à la faveur de la paix qui règne entre l'empereur François et l'empereur Napoléon, de faire quelque chose pour un malheureux Autrichien, croyez que je réussirai. »

Je ne trouvai point de termes pour remercier mon noble protecteur ; en effet, la reconnaissance qui vient du fond du cœur ne se prononce pas aussi facilement qu'un : *Votre très-humble serviteur*. Le colonel n'ignorait pas cependant ce qui se passait en moi ; et tandis qu'il se disposait à partir, il me traita avec encore plus de bonté qu'à l'ordinaire. Je ne le vis plus que rarement ; mais chaque fois il signalait sa présence par quelque acte de générosité. Il remonta ma garde-robe ; il me donna des livres ; il me pourvut de tous les objets nécessaires à mon voyage ; enfin, il me procura le passe-port tant désiré, et je ne pouvais rien faire pour reconnaître tous ses bienfaits ! Pleurant comme un écolier, je lui remis quelques copies des excellents paysages qu'il possédait, et je le priai de garder ces essais comme un souvenir. Il fut assez bon pour accepter ces faibles productions comme des ouvrages achevés ; pour les louer, comme s'ils m'acquittaient envers lui au-delà de ce qu'il avait fait pour moi, et pour me forcer, de la manière la plus affectueuse, à recevoir en compensation une somme assez considérable, qui devait subvenir aux frais de ma route. Il se présenta bientôt une occasion pour aller jusqu'à Lindau, où je devais profiter du chariot de poste ; et je pris congé de mon bienfaiteur avec autant d'émotion que si j'eusse quitté la maison paternelle. Depuis cette époque, j'ai revu encore une fois ce brave homme, et je lui souhaite de conserver dans sa vieillesse toute

la sérénité et tout le bonheur dont il jouissait alors; il le mérite à tous égards. J'arrivai jusqu'à Lindau, et je n'y pris point le chariot de poste; je voulus auparavant faire une promenade sur l'eau, et je m'approchai du lac. J'en retirai un jeune enfant, qui venait d'y tomber à mes yeux : c'était un Français; il me pria de le ramener auprès de sa mère à l'auberge. Je la trouvai saisie d'effroi : elle avait appris la chute de son fils; sa joie fut encore plus grande que ses angoisses. Cette jeune femme me sourit, comme à son ange protecteur; et j'eus à me féliciter d'avoir appris pendant ma retraite à Coire, par la lecture de quelques livres, et dans la conversation d'un jardinier languedocien, autant de français qu'il me fallait pour me faire entendre, autrement je n'aurais pu comprendre tous les éloges qui m'étaient adressés, et cela était si doux! A peine avais-je eu le temps de changer de vêtement et de me reposer un peu, que cette dame me fit prier de la venir voir, et elle eut avec moi une conversation pleine de confiance et de charmes : j'appris bientôt qu'elle était la femme d'un capitaine d'artillerie qu'elle avait accompagné à la guerre; lorsque la colonne dont il faisait partie reçut l'ordre de rétrograder vers la Souabe, elle ne l'avait pas quitté, jusqu'à ce qu'enfin elle dût rester dans une petite ville, où sa fille tomba dangereusement malade. Son mari continua cependant à suivre son corps, et maintenant, après quelques semaines de séjour, elle était sur le point de partir pour Strasbourg, où l'appelaient des affaires de famille; elle se proposait ensuite de se rendre à la garnison de son mari, alors à Brest..... O mon pauvre Léopold, soupirai-je au fond de mon cœur, en entendant le nom de cette ville! La femme du capitaine s'informa avec tant de bonté de la cause de mon émotion, que je ne pus m'empêcher de lui raconter ce que le lecteur sait déjà, en ajoutant que mon désir le plus vif était d'avoir des notions certaines sur la situation de mon frère. La joie brilla dans les yeux de cette excellente personne : entraînée par sa bonté, elle me proposa sur-le-champ de faire ce voyage avec elle; elle parlait avec tant de douceur; elle m'appelait son meilleur ami, m'assurant que dans tous les cas elle avait besoin d'un

homme pour l'accompagner, et que son mari ne se bornerait pas à me remercier de lui avoir accordé ma protection; mais encore qu'à l'égard de mon frère, il ferait tous ses efforts pour seconder l'accomplissement de mes désirs. J'étais alors entre deux chemins: à droite, mon père, ma mère et mon pays; à gauche, mon pauvre frère, l'espérance de le délivrer et de le ramener avec moi. J'allai à gauche, car je saurais toujours retrouver ma ville natale, et mes parents pouvaient encore se passer de moi; tandis que je devais mettre chaque moment à profit pour le pauvre Léopold. Les offres que me faisait cette dame étaient si sincères et si honorables, sa voiture était grande et spacieuse; j'avais de plus à espérer l'appui d'un officier; bref, ainsi que je l'ai dit, j'allai à gauche. Je pris place dans le carrosse avec Mme Firmin, Victoire, sa joyeuse femme de chambre, le jeune Alfred que j'avais sauvé, et la jolie petite Héloïse; et changeant de direction, je marchai vers Strasbourg. Il est vrai que mon cœur battit vivement, lorsque je revis des gendarmes et des voltigeurs français; mais j'étais convaincu que dans le Tyrol on me croyait noyé, et que sans doute on ne leur aurait pas envoyé en France mon signalement. Accompagnant la femme d'un militaire, je n'eus à essuyer qu'un examen très-superficiel; et le dixième jour environ, après notre départ de Lindau, nous arrivâmes au port de Brest. Le capitaine Firmin, prévenu de l'arrivée de sa femme, était accouru à cheval au-devant de nous. Je ne veux pas décrire la joie que ressentit cette famille, quand elle se trouva réunie. Le lecteur remarquera d'ailleurs que j'ai couru la poste pendant dix jours, durant lesquels je n'ai presque rien vu de la France que les beaux yeux de Mme Firmin; tant d'attraits, ennoblis par une si grande bonté, ne s'étaient point encore présentés à moi, même en rêve, et il y avait là de quoi me faire tourner la tête. Assis près d'elle le jour, je me trouvais fort bien; mais le soir, lorsque j'étais seul, et que je me rappelais la confiance innocente et cependant dangereuse de cette charmante femme, je tombais dans une préoccupation profonde, et même une fois je fis des vers pour elle. Il est vrai que le lendemain je les jetai au feu; mais enfin je les avais faits, et j'en se-

rais devenu fou, si nous n'étions pas arrivés sitôt au terme de notre voyage. Tout changea alors; à peine eus-je considéré le capitaine, que je m'aperçus que j'étais un insensé. C'était là un officier! un visage où régnait le calme et la bonté; des cheveux noirs, des yeux vifs, une belle moustache, une taille élancée! rien ne lui manquait de ce qui plaît aux femmes. Ajoutez à cela un uniforme brillant, des épaulettes, et l'étoile de l'honneur décorant sa poitrine. Je renonçai complétement à mon amour; et ce fut un parti fort sage. La soirée se passa au milieu du plaisir et de la joie. Le capitaine m'offrit, avec la cordialité la plus aimable, sa maison, son crédit et sa bourse. Je remis au lendemain à lui parler de mes affaires, et je m'en réjouis encore; car je pus passer tranquillement la première nuit de mon arrivée à Brest, et m'abandonner à toutes les espérances que je formais pour mon frère; nous respirions alors le même air. Combien ces dispositions ne changèrent-elles pas, lorsque j'eus confié au capitaine le but de mon voyage! Il lui fut très-pénible de détruire mes illusions; enfin, après beaucoup d'hésitation, il m'avoua que plusieurs individus, qui avaient fait partie du corps de Schill, étaient détenus à Brest, et votre frère, ajouta-t-il, peut s'y trouver également; mais je m'en afflige pour lui et pour vous; car ce n'est point parmi les prisonniers de guerre qu'il vous faut le chercher, mais parmi les galériens!

Il est inutile de retracer l'accablement où me jetèrent ces paroles; quiconque a du sang dans les veines, le comprendra facilement. C'en était fait de mon courage, de ma résolution et de mes projets, et qui sait jusqu'où se serait arrêté cet affreux saisissement, si le capitaine ne m'eût secouru en ami fidèle : ses consolations me ranimèrent; il me donna à entendre que le sort de mon frère, quelque horrible qu'il fût, étant un effet des rigueurs de l'empereur, ne pouvait cependant le déshonorer aux yeux du monde; et qu'il y avait une distance immense entre un crime infâme et un délit politique. Il ajouta encore que, dans tous les cas, mon devoir était de chercher à le voir, et de lui demander si je pouvais en quelque manière contribuer à adoucir son sort.

Firmin lui-même voulut me servir de guide; il passa un frac, et ne craignit point de se donner la peine de parcourir les bureaux avec moi pour y chercher quelques renseignements sur Léopold, et obtenir la permission de le voir. Ma qualité d'étranger m'aurait sans doute attiré peu de considération; mais la présence de mon compagnon inspirait les plus grands égards. Léopold se trouvait effectivement au bagne, et je reçus une carte d'entrée pour le visiter dans sa triste prison. Le capitaine m'y accompagna. Quel spectacle! lorsque nous arrivâmes à la grille occupée par les gardes-chiourmes, nous entendîmes le bruit des chaînes d'une troupe de galériens, qui traînaient un chariot rempli de munitions de guerre. Je tremblais de rencontrer mon frère parmi ces malheureux chargés de fers, portant de longues barbes, et attelés comme de vils animaux; mais grâces à Dieu je ne le vis point. Nous apprîmes au greffe que Léopold était renfermé dans la salle des Prussiens : par une faveur particulière des autorités locales, au lieu d'être assujettis aux travaux publics, ces derniers étaient occupés dans l'intérieur des bâtiments. Nous nous rendîmes aussitôt à la salle qui nous fut désignée; les portes étant ouvertes, j'entendis retentir des paroles et des chansons allemandes. Une douzaine de prisonniers, assis autour d'une gamelle qui renfermait leur dîner, s'entretenaient avec vivacité; parmi eux, et ce ne fut pas sans difficulté que j'eus la douleur de le reconnaître, se trouvait mon pauvre frère. La cuiller d'étain échappa à sa main tremblante, lorsque je l'appelai par son nom, et que je le pressai en sanglotant contre mon cœur. Cet incident excita l'attention générale, Léopold était au moment de perdre connaissance; le capitaine nous obtint la permission de nous voir dans une pièce voisine, en sa présence et en celle du guichetier. Que Dieu préserve tout homme de bien d'une semblable entrevue; elle aurait causé la mort de mes parents, s'ils avaient aperçu leur fils si pâle, si amaigri, et sous la livrée de l'infamie! L'infortuné ne savait rien de ce qui me concernait, et croyait, comme le capitaine, que je venais de la maison paternelle. Naturellement, et pour ma propre sûreté, je le laissai dans cette erreur, et je

m'informai, avec les plus grands détails, de ses aventures. Son récit brisa complétement mon cœur; la candeur qu'il avait toujours montrée depuis sa jeunesse, m'en garantissait l'exactitude. Ayant quitté son maître pour voyager au nord de l'Allemagne, il avait trouvé près de Magdebourg une condition telle qu'il pouvait la désirer; peu de temps après, le corps de Schill s'avança de ce côté, et un combat opiniâtre eut lieu à Dodendorf entre ses partisans et les troupes westphaliennes et françaises; par malheur, Léopold se trouvait en course pour quelque affaire concernant son état. Il fut aperçu par un détachement des chasseurs de Schill, qui, séparés du gros de leur corps, cherchaient leur salut dans la fuite, mais qui n'avaient aucune connaissance des chemins ni du pays. Ces soldats forcèrent Léopold à leur servir de guide; cependant, une demi-heure après, ils tombèrent tous entre les mains de l'ennemi. Un conseil de guerre fit fusiller les officiers prisonniers, et envoya en France aux galères les simples soldats; l'on fit peu d'attention aux excuses et aux protestations de mon frère; l'habit de chasseur et le fusil qu'il portait, parurent des preuves suffisantes; et le témoignage des soldats, ainsi que sa propre défense, autant en emporta le vent. Il y avait déjà près d'un an que le malheureux Léopold se trouvait au bagne de Brest; à la vérité on le dispensait, ainsi que ses camarades, de porter la terrible chaîne. Les chefs militaires, accessibles aux sentiments d'humanité, les affranchirent de la société de la lie du peuple et de l'infamie des travaux publics. Cependant la prison de mon frère ne paraissait pas prête à s'ouvrir; car le solliciteur le plus hardi n'aurait jamais eu le courage de prononcer un mot devant l'empereur en faveur de quelqu'un suspecté d'avoir combattu sous les ordres de Schill. Plus j'étais pénétré de la véracité de Léopold, et moins j'osais entretenir l'espoir de pouvoir le rendre à la liberté. Je le quittai dans le plus grand abattement; tout ce que je pus lui donner, ce furent des larmes et plusieurs pièces d'argent pour adoucir sa captivité, et se procurer du vin et une pipe de tabac. Que devais-je faire? rapporter à mes parents cette affreuse nouvelle; abandonner mon frère sans consolation...? Je me perdais

au milieu de mes doutes et de mon chagrin. Il était réservé à la sensible M.me Firmin de me faire entrevoir la possibilité d'alléger le sort de Léopold. On ne parlait alors en France que de la jeune et belle impératrice; chacun se plaisait à croire qu'une époque de clémence allait enfin succéder à des temps de rigueur, et qu'une heureuse paix ferait taire le fracas des armes. Au moment où j'arrivai à Brest, l'archiduchesse avait foulé le sol de la France, déjà elle était à Compiègne; toutes les cloches s'ébranlèrent bientôt pour annoncer le mariage qui venait d'avoir lieu à Saint-Cloud, et la bénédiction donnée au Louvre. M.me Firmin me demanda si l'affection que j'éprouvais pour mon frère, ne m'inspirerait pas le courage de présenter moi-même une supplique à l'impératrice, et d'implorer sa protection auprès de son auguste époux, en faveur d'un sujet de son père. Cette proposition me sourit aussitôt; car depuis que je connaissais M.me Firmin, j'avais conçu l'opinion la plus avantageuse de la bonté des femmes. Le capitaine secoua la tête, et regarda ce plan comme au moins très-aventureux; il doutait du succès, et croyait que l'empereur n'était pas tellement facile a émouvoir que la prière d'une jolie bouche pût le faire renoncer aux résolutions qu'il avait prises à la face du monde. Il objecta aussi que l'impératrice, connaissant l'inflexibilité de son époux, ne se déterminerait pas à tenter une pareille épreuve. M.me Firmin lui opposa l'anecdote de la princesse de Hatzfeld, dont le souvenir était alors récent, et lui contesta l'insensibilité de l'empereur. Le capitaine secoua la tête de nouveau, et ajouta: « Oui, si Joséphine possédait encore son ancienne influence: elle a souvent, par une douce persuasion, réussi à obtenir ce qui serait refusé à la jeune impératrice; je ne vous conseille pas de prendre ce parti, il vous entraînerait à des peines et à des dépenses qui, après tout, seraient fort inutiles. » M.me Firmin se tut; je gardai également le silence; mais mon cœur ne demeurait pas muet, quoique ma raison rendît hommage au capitaine. J'étais presque peiné de le voir, lui qui, après six ans de mariage, était encore amoureux de sa femme comme au premier jour, douter tellement du pouvoir absolu d'une jeune épouse pendant la lune de miel.

Je croyais qu'il n'y avait rien au monde que j'eusse pu refuser à l'éloquence séduisante de la beauté; et je bâtis là-dessus un plan solide, pour vaincre complétement l'opiniâtreté de l'empereur. Ajoutez à cela qu'il était question d'un innocent qui, sans le savoir et contre sa volonté, avait été victime d'un hasard malheureux; qu'il s'agissait d'un sujet de la maison d'Autriche et d'un compatriote de l'impératrice. Toutes ces circonstances réunies me persuadaient qu'un résultat si ardemment désiré ne tromperait pas mon espoir; à la vérité, je pensais quelquefois aux dangers que je devais courir et aux suites possibles de cet arrêt de mort, auquel je n'avais échappé qu'avec tant de peine; mais ma foi dans la Providence, dont j'avais reçu des secours si inattendus, calmait mes inquiétudes. L'on m'avait dit souvent que Paris était un monde; je pensai que je m'y cacherais d'autant plus facilement que j'avais su me dérober à mes ennemis, lorsque j'étais si près d'eux. Personne ne me chercherait dans la capitale de la France; personne ne devait plus croire à mon existence, et les actes du tribunal qui m'avait condamné, avaient été faits avec si peu de soin, qu'on pouvait les considérer comme perdus et oubliés. C'est ainsi que je m'efforçais de me tranquilliser: j'examinai ma bourse, et je trouvai qu'avec la plus stricte économie mes finances suffiraient au voyage de Paris et à mon retour. Plein de confiance en Dieu, je me déterminai donc à aller trouver dans la capitale l'impératrice et notre ambassadeur. J'arrêtai secrètement une place à la diligence; je ne pris point congé de Firmin, ni de sa femme, afin de n'être pas obligé d'accepter l'argent qu'ils n'auraient pas manqué de m'offrir avec instances. Je ne dis pas même adieu à mon frère, ma tendresse n'aurait pu lui cacher le motif de mon voyage; et pourquoi lui donner des espérances que l'avenir n'aurait peut-être pas réalisées! Il valait mieux le laisser dans l'ignorance de mes démarches; d'ailleurs j'étais certain de le revoir, ainsi que monsieur et madame Firmin; car, quelle que fût l'issue de mon projet, heureux ou malheureux, mes devoirs et mes sentiments me rappelaient encore une fois à Brest. Je ne dirai rien du trajet en diligence, où de nouveaux chagrins m'attendaient; car

j'étais environné de messieurs et de dames singulièrement mécontents du mariage de l'empereur. Ils regardaient Joséphine comme l'étoile de son bonheur, et l'Autrichienne comme celle de son adversité; par la franchise de leurs aveux, ils me blessaient dans mes sentiments patriotiques. Je me tairai également sur mon entrée à Paris; l'aspect de cette ville immense n'eut aucun charme pour moi, malgré l'étonnement qu'elle me causa. J'entrai, le cœur oppressé, dans l'hôtel que le conducteur eut l'obligeance de m'enseigner, et sitôt que les convenances et ma toilette me le permirent, je courus chez le prince de Schwartzenberg, ambassadeur de mon souverain: il ne me fut pas difficile de pénétrer jusqu'à cet affable seigneur; son accueil plein de bonté me remplit d'un nouvel espoir, mais sa bienveillance ne tarda pas à s'évanouir. A la vérité, le prince m'écouta d'abord avec une grande attention; mais, dès que j'eus prononcé le malheureux nom de Schill, son front se rembrunit; et, après m'avoir fait sur ce qui me concernait particulièrement quelques questions, auxquelles je répondis avec une confiance sans réserve, croyant pouvoir m'en remettre entièrement à sa discrétion, l'intérêt qu'il me montrait fit place à une inquiétude visible. Il me reprocha, qu'étant condamné à mort, j'eusse osé venir à Paris; il me parla de l'embarras terrible où il se trouverait, si l'empereur apprenait que j'eusse été en rapport avec lui; et, m'assurant que l'impératrice ne voudrait dans aucun cas se mêler de cette affaire, il insista pour que je sortisse de France le plus tôt possible, abandonnant mon frère au sort qu'il avait mérité, et auquel le temps seul pourrait apporter quelque changement; après m'avoir défendu ensuite assez sèchement de faire aucune démarche ultérieure auprès de lui, attendu qu'il ne voulait plus désormais s'occuper de ce qui me concernait, il me congédia brusquement. Mes jambes tremblaient tellement que je fus obligé de m'asseoir dans le vestibule sur le siége d'un laquais; mes larmes coulaient par suite de cet indigne traitement, et je me sentais profondément humilié. Le laquais, dont j'occupais la place, rentra en ce moment: cet homme portait sous son habit galonné un cœur autrichien : à peine m'eût-il reconnu à

mon accent pour un compatriote, qu'il me témoigna toute la part qu'il prenait à mon affliction, et m'offrit son assistance. Je lui parlai de mon frère, de ses malheurs, et de la réponse désespérante du prince. Il leva les épaules, me conduisit dans sa chambre, et me dit en confidence que l'ambassadeur était beaucoup trop circonspect et trop craintif pour pouvoir se rendre à mes sollicitations, et qu'il vaudrait mieux m'adresser directement à l'impératrice, et me placer sous sa protection. — « Vous n'avez besoin pour cela, ajouta-t-il, que d'une supplique bien rédigée, d'une occasion favorable pour la présenter, et de courage pour le faire à propos. La cour est partie hier soir pour Saint-Cloud : elle doit y passer deux jours; notre ambassadeur a été dispensé du voyage. Le meilleur parti serait peut-être d'y aller; le temps est beau. Sa Majesté l'archiduchesse est sans doute facile à approcher dans le parc; et tout ce qui n'est pas impossible, on peut l'attendre de sa bonté. » Le conseil de cet honnête homme me parut une inspiration de mon ange protecteur : je me disposai à le suivre; je rédigeai, avec son secours, une supplique en allemand, telle que mes sentiments me la dictèrent, et après l'avoir copiée de mon mieux, je montai en voiture, et me rendis le soir même à Saint-Cloud. Mon impatience me poussa aussitôt vers le château, dont les abords fourmillaient de gardes et de domestiques revêtus d'une brillante livrée. Je m'avançai au milieu de cette foule, après avoir subi l'examen préalable des portiers. Sur ma demande d'être introduit près de l'impératrice, les valets dorés me répondirent en souriant que Sa Majesté était occupée à faire sa toilette pour le dîner; on m'allégua le même motif, lorsque je voulus parler aux chambellans ou à quelque autre notabilité. Perdant ainsi tout espoir de trouver accès au château avant le lendemain matin, je me retirai fort abattu; et pour me distraire de ma mélancolie, j'entrai dans les jardins. Ils étaient entièrement déserts, et je pus les parcourir en toute liberté, m'abandonnant à mes tristes réflexions : une serre, où l'on voyait réunies toutes les fleurs du printemps et de l'été, et qui était entourée de plantes et d'arbustes étrangers, attira mon attention; en m'en approchant

de plus près, je remarquai un homme qui sortait, et qui tenait à la main une rose singulièrement belle. Je voulais m'éloigner après l'avoir salué poliment, lorsqu'il s'arrête, me regarde fixement, et prend tout à coup un air si interrogatif que je ne puis faire un pas de plus.

« Où allez-vous, mon ami? me demanda-t-il en français et assez brusquement. »

Je fais tous mes efforts pour lui exprimer dans cette langue que mon but est de me promener. — « Le public ne se promène point ici, répondit-il; » et ses regards scrutateurs se dirigeaient toujours sur mon visage, de sorte que je rougis sans savoir pourquoi. — « Vous êtes étranger? » — Je fis un signe affirmatif. — « Vous avez une supplique? » — Oui, monsieur, et pour Sa Majesté l'impératrice. — Ah! ah! répondit-il, sans cesser de m'examiner, et respirant l'odeur de sa rose; votre figure est autrichienne! sans doute un compatriote de Marie-Louise? — Je le confirmai dans cette idée; je me sentais un peu embarrassé, et je jouais avec le placet qui sortait de la poche de mon habit. Ses yeux se dirigèrent de ce côté. — « L'impératrice n'est pas visible, dit-il d'un ton bref; donnez-moi ce papier. » — Le ton impératif de cet homme me surprenait; je lui obéis involontairement. Il déploya promptement la supplique, et pendant qu'il y jetait les yeux en silence, j'osai le considérer. Un chapeau rond ombrageait de ses larges bords sa figure large et basanée, presque cachée par le papier ouvert devant lui. Il portait une redingote verte, unie, mais d'un drap très-fin, boutonnée jusqu'au menton; il avait une culotte courte de casimir blanc et des bas de soie. Des petites boucles brillaient sur ses souliers, et un anneau d'un travail précieux se faisait remarquer à sa main d'ailleurs fort belle. Malgré la simplicité de ce costume, il me paraissait faire partie de la cour, et je me sentais très-flatté de mes rapports avec lui. Après avoir considéré quelques instants mon placet : « Je ne comprends point l'allemand, dit-il; mais si cela presse, je vais le remettre à l'impératrice. »

Je m'inclinai, et je dis en balbutiant : « Remettez-le bientôt;

c'est une affaire qui ne peut être différée. — Soyez tranquille, répondit-il en souriant, et toute la gravité de son visage fit place à une douce aménité. Je vais, ajouta-t-il, de ce pas chez l'impératrice. » — En disant ces mots, il me fit une légère inclination de tête, et me répéta en se retournant : « A demain, à la parade. » Il s'éloigna ensuite lentement, le cou penché, les mains derrière le dos et agitant sa rose et mon placet. Je le regardais encore la tête découverte et tout ébahi, lorsqu'un jardinier sortit de la serre, me fit un salut joyeux, et me présentant une belle jacinthe : « A votre bonheur, monsieur, dit-il. » Je sus alors à qui je venais d'avoir affaire. Je n'avais pas encore vu l'empereur, et je ne m'imaginais pas que je parlerais un jour au grand Napoléon. Tout troublé et à pas de loup je sortis du jardin ; je ne pouvais revenir de mon saisissement ; le portrait de l'empereur se trouvait dans toutes les chambres de mon auberge, et en considérant les copies, je ne concevais pas comment j'avais méconnu l'original. Tel est l'effet que produisent la surprise et la crainte sur nous autres gens simples et pauvres diables. Je ne doutais pas que je n'eusse envisagé avec plus d'assurance notre empereur François. J'ignorais encore si mon placet se trouvait en bonne ou en mauvaise main. Je passai la nuit dans la plus vive agitation ; le lendemain de bonne heure je m'habillai, le cœur palpitant ; et lorsque je me rendis à la parade, où l'empereur assistait en personne, je dus paraître pâle comme un fantôme. En effet, j'allais apprendre mon sort, et, comme tout le monde s'en souvient encore, les décisions de cet homme étaient sans appel. Les rangs des grenadiers et les escadrons des dragons et des chasseurs semblaient danser à mes yeux ; ils ne s'arrêtaient que sur celui-là seul dont je devais tout attendre. Son uniforme vert, très-simple, et la manière affectueuse dont il parlait aux soldats, me rendirent un peu de courage ; car tous les maréchaux et les généraux en habit brodé qui l'entouraient, étaient, par leur magnificence et par leur air martial, plus propres à inspirer la crainte qu'à faire naître la confiance. La parade, quoiqu'il y eût fort peu de troupes, se prolongea quelque temps, et j'étais sur des charbons ardents au milieu

de la foule élégante que ce beau jour avait attirée de la capitale. Je remarquai alors seulement que c'était dimanche, et les idées superstitieuses que j'avais puisées dans ma famille à ce sujet me rendirent de l'espoir, ainsi que la vue de l'impératrice, qui se montra quelques minutes à une croisée aux acclamations du peuple et des soldats. Quelles avaient été sa décision et celle de son auguste époux sur le sort de mon pauvre frère? Elle m'aurait oublié peut-être, et l'empereur ne pensait sans doute plus à l'homme auquel il avait donné hier rendez-vous ici. Tandis que je me livrais à ces pensées, le bruit des trompettes et des cymbales se fit entendre. La parade finissait, l'empereur se prépara à retourner au château et congédia les troupes. Ses regards se promenèrent au milieu de la foule, et je me pressai au premier rang des spectateurs, non loin du lieu où se trouvait le monarque. Ses yeux me rencontrèrent; il fit un signe à son Mameluck, et lui dit quelques mots à l'oreille en me désignant. Je tressaillis de joie et de terreur. Les troupes défilèrent, Napoléon s'éloigna à cheval avec son cortége, et lorsque la foule se dissipa, Rustan s'approcha et me fit signe de le suivre. Je crois que la pièce dans laquelle il me conduisit se trouvait non loin de l'entrée et au rez-de-chaussée; peut-être était-ce la salle des gardes. Un double rang de solliciteurs, parmi lesquels on remarquait beaucoup d'hommes décorés et de dames élégantes, me regardaient avec envie et curiosité. L'empereur se tenait dans une pièce voisine, debout devant une table près de la fenêtre. Il avait à sa portée un verre de cristal taillé, qui contenait sans doute quelque boisson rafraîchissante, dont il avalait de temps en temps une gorgée. Il portait dans sa main droite son mouchoir; il s'en servait souvent pour essuyer la sueur de son front, qu'il recouvrait aussitôt de son petit chapeau à trois cornes. Un secrétaire intime était derrière lui avec une liasse de papiers, parmi lesquels je remarquai ma supplique, à laquelle on avait accolé une traduction française. Un peu plus loin de l'empereur, un homme d'un certain âge, en grand habit de cour, et dont les traits exprimaient la finesse, s'appuyait sur les bras d'un fauteuil. Beaucoup d'officiers généraux, la tête dé-

couverte, demeuraient au fond de la salle dans un silence respectueux. Deux grenadiers à la mine grognarde et renfrognée gardaient la porte. Cette scène imposante me déconcerta tout à fait; mais l'empereur ne me laissa pas le temps de me reconnaître. Il commença aussitôt la conversation. — « J'ai lu votre mémoire, dit-il; le cas est singulier, l'impératrice ne doit pas s'en mêler. » — Il se tut un moment. — « Cela regarderait Schwartzenberg; cependant je sais comme il se comporte en pareil cas, ajouta-t-il en souriant. » — Il fit alors un pas vers moi. — « Vous êtes peintre? — Oui, Sire. — Autrichien? — Oui, Sire. — Vous avez une honnête physionomie; tous vos compatriotes en ont de semblables. Je me plaisais beaucoup à Schœnbrunn, quoique les Viennois ne m'aimassent guère. Staps n'était pas Autrichien! » — J'étais tout surpris de la tournure étrange qu'avait prise la conversation, et je ne trouvais rien à répondre; mais l'empereur reprit vivement la parole: « Vous aimez votre frère; c'est fort bien; cependant il s'est bien mal conduit; les galères sont encore trop douces pour un partisan de Schill. Je ne tolère jamais les soulèvements populaires. Ils le savaient, ces hommes aveugles.... — l'innocence de mon frère, balbutiai-je avec timidité. — Comment pouvez-vous la prouver? dit-il en m'interrompant tout à coup. On ne peut assurer cependant qu'un tribunal ne soit sujet à se tromper; mais je ne crois pas que les miens le fussent; parlez donc! » — Je murmurai quelques excuses sur mon ignorance de la langue. — « N'importe, reprit-il avec une vivacité toujours croissante; il est possible d'être bon peintre, et cependant de mal parler français. L'affaire est intéressante; je ne désire que la justice: donnez-moi des preuves. » — Je repris courage, et lui parlai du témoignage de Léopold, de celui de l'agent forestier chez qui il se trouvait. Ses compagnons! répète l'empereur, frappé de cette idée, et se tournant vers l'homme en habit de cour: « Duc d'Otrante, vous me ferez un rapport là-dessus! »

Le ministre s'inclina, et reçut ma supplique des mains du secrétaire du cabinet. — « L'affaire sera examinée, dit l'empereur; laissez votre adresse à la préfecture de police; prenez patience;

Paris offre beaucoup de distractions, surtout pour un artiste. Avez-vous poussé loin vos études? » — A cette question je ne pus répondre que d'une manière négative et conforme à la vérité. L'empereur me regarda avec étonnement; un nouveau sourire effleura ses lèvres. — « Si ce n'est que de la modestie, ajouta-t-il, cela ne vaut rien; il n'y a que les gens sans talents qui soient modestes, c'est là leur unique ressource. Le génie est fluide; il pénètre comme le vif-argent. Si vous avez dit la vérité, peu importe, tout le monde ne peut pas être un David ou un Isabey. Une main obéissante vaut une tête vagabonde; il faut qu'il y ait des machines. Adieu. » — Il porta la main à son chapeau, et demeura immobile comme un terme, et fixant sur moi un regard si pénétrant, qu'étourdi de tout ce que je venais d'entendre, je me retirai à reculons comme une écrevisse. Cette audience d'un demi-quart d'heure m'avait mis en faveur dans l'antichambre; je reçus force saluts de tous côtés; et même lorsque je montai dans le cabriolet qui devait me ramener à Paris, les curieux me montraient du doigt, se disant à l'oreille : « Voici l'heureux Allemand qui a si longtemps parlé à l'empereur! » Quant à moi, je notai ce jour comme un second dimanche de bonheur.

Je devins alors un coureur de pavé ou, pour mieux dire, un badaud privilégié. Il y avait dans ce temps-là à Paris quelque chose à voir, et je profitai de l'occasion. Cependant si j'étais animé par l'espoir d'atteindre le résultat désiré, l'attente, qui se prolongeait de jour en jour, excitait mon impatience. Les chefs-d'œuvre qui me frappaient d'étonnement cessèrent de produire sur mon âme cette vive impression. La pensée seule du malheur de Léopold et le besoin de l'adoucir me préoccupaient tout entier. Quinze jours s'écoulèrent de cette manière, lorsque j'appris avec effroi que l'on s'occupait aux Tuileries des préparatifs d'un voyage que l'empereur et l'impératrice devaient faire en Belgique. Je craignis que mon affaire ne fût absorbée au milieu de tout ce bruit et de ce mouvement. Je redoutais d'être obligé de quitter Paris avant qu'elle ne fût décidée; car mes fonds commençaient à baisser, et je tombai dans des angoisses terribles.

Sur ces entrefaites, le 28 avril, je trouvai en rentrant chez moi l'ordre du ministre de la police de me rendre le jour suivant, qui était la veille du départ de l'empereur, à huit heures précises, aux Tuileries pour paraître devant Sa Majesté. J'éprouvai la joie la plus vive; car je ne pouvais imaginer que mon affaire eût pris une mauvaise tournure. Je me présentai donc plein de confiance l'heure indiquée. Le valet de chambre de Sa Majesté, Marchand, m'annonça et m'introduisit dans le cabinet. Napoléon venait de terminer son travail du matin, et, vêtu d'une redingote grise, il se tenait debout devant son bureau. Le valet de chambre se retira. Je baissai les yeux à terre, frappé de la sévérité qui obscurcissait le visage de l'empereur, et à laquelle j'étais loin de m'attendre.

— « Regardez-moi, » dit-il d'un ton impérieux.

J'obéis en tremblant.

— « Vous m'avez trompé, votre honnête physionomie m'en a imposé; je sais tout.... »

— « Sire, répondis-je avec effroi; j'ignore .... mon frère .... »

— « Il n'est pas question de votre frère, dit-il en m'interrompant, votre frère est innocent : il sera libre; mais vous? je puis vous faire fusiller, monsieur! »

Je demeurai comme atterré par la foudre, tandis que l'empereur, me montrant une liasse de papiers, continua ainsi : « Vous avez combattu avec les brigands tyroliens; vous avez pris part à la rébellion; Hofer était un scélérat. Rusca vous a envoyé à la mort; vous vous êtes dérobé au châtiment. Voici la sentence.... Qu'avez-vous à dire, monsieur? »

Je me tordis les mains, et je voulus parler.

« Point d'excuses, dit-il; votre audace à venir jusqu'ici mériterait que je vous fisse casser la tête; félicitez-vous cependant que l'empereur ne veuille rien savoir de vous, et que l'impératrice vous prenne sous sa protection, ajouta-t-il en adoucissant subitement la dureté de sa voix; autrement vous seriez perdu; Fouché est sur vos traces; tâchez de sortir de France; passez par Brest, et emmenez votre frère avec vous; il faut qu'il profite de la leçon et vous aussi : il n'y a que des enfants qui jouent

avec la rébellion ; les gens raisonnables la fuient. Pour donner un exemple à la folle Allemagne, j'ai envoyé aux galères des jeunes gens imberbes, et j'ai fait fusiller à Wesel les plus pervers. Je ne hais point; je ne veux que la justice; partez; avant que vous arriviez à Brest, votre frère sera libre. »

Transporté de cet heureux changement de notre sort, je voulais baiser la main de l'empereur; mais il la retira vivement.

« Finissez, dit-il, je ne suis pas un moine; l'empereur ne veut rien savoir de vous; vous pouvez cependant remercier le grand-chambellan de l'impératrice de l'argent que Marchand va vous remettre de sa part. J'ai affaire ; allez : adieu ! »

Je sortis ivre de joie, et je retrouvai dans le vestibule Marchand, qui me remit un rouleau.... C'était un présent digne d'un souverain; le hasard me fit rencontrer le grand-chambellan, qui revenait de la promenade. Marchand me le montra, et je me précipitai au-devant de lui pour lui exprimer ma reconnaissance et ma joie. Il m'aurait compris difficilement; car, tout transporté par l'excès de mon bonheur, je lui parlai le plus pur autrichien ; mais il prit l'intention pour le fait, et je pense qu'il se sera fait expliquer toute l'histoire par le valet de chambre, qui ne pouvait s'empêcher de rire. Je volai comme le vent à mon hôtel et aux messageries. Je ne tardai pas à arriver à Brest. Léopold, habillé proprement par les soins du brave Firmin, et libre comme un oiseau du ciel, vint à ma rencontre. Nous donnâmes encore un jour à ces époux généreux, nous leur devions tout notre bonheur ! Nous partîmes ensuite pour notre pays natal, heureux comme si le monde nous appartenait. Ce fut encore un beau dimanche, le plus délicieux du mois de mai, que nous entrâmes dans notre petite ville. Tous les habitants se rendaient à l'église; ils s'arrêtèrent dans la rue, criant à haute voix : « Les voilà tous deux sains et saufs ! Vive l'empereur François, qui certainement les a fait revenir dans leur pays ! »

A la porte de son humble maison nous trouvâmes notre père aux cheveux blancs, notre mère, qui pleurait de joie, et ma sœur Toinette. Les acclamations de la foule nous suivirent encore jusque

dans notre intérieur paisible. « Que Dieu vous bénisse, mes enfants! s'écria mon père, en nous prenant dans ses bras. — Je n'espérais plus vous revoir! dit ma mère; » et ma sœur leva les mains au ciel avec reconnaissance. Cette fête tranquille, ce repas joyeux, c'était un dimanche, et plus heureux encore que celui où j'avais paru devant le plus grand prince de la terre. Depuis cette époque, je n'ai point revu de pareil jour; car il y a une mesure pour la félicité humaine : elle était comblée. C'est une scène que je voudrais peindre, si j'étais un maître habile; mais il ne m'est pas possible de la décrire avec ma plume, ma main est trop maladroite et mes paroles sont trop faibles. Adieu donc, cher lecteur; puisse le Ciel t'accorder d'heureux dimanches!

LE MARQUIS DE LA GRANGE.



ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE NATIONALE ALLEMANDE.

GOTTER.

Quand on étudie attentivement les différentes directions de la littérature allemande, on pourrait dire ses divers égarements, jusqu'à ce qu'elle fût devenue vraiment nationale, on la voit d'abord, littérature toute d'imitation, pour la poésie surtout, qui nous occupe spécialement; imitation des Provençaux, des Italiens, des Français, des Anglais enfin. Et c'est vainement qu'à des époques plus éloignées quelques hommes d'un génie remarquable tentèrent de la ramener dans des voies de progrès. Ce n'est que vers la fin du dix-huitième siècle qu'elle s'est débarrassée de tous ces ornements d'emprunt qui la défiguraient, pour prendre un caractère national. Est-ce à dire pour cela que les poëtes allemands ont cessé d'imiter, et qu'ils se sont frayé des routes tout à fait nouvelles, qu'ils ont pénétré dans des pays jusqu'ici inexplorés? L'esprit humain est circonscrit dans de certaines limites qu'il ne lui est pas donné de franchir, et ses manifestations ont toujours quelque analogie, en sorte que pour peu qu'on voulût s'en donner la peine, je crois qu'il ne serait pas très-difficile de trouver des modèles, ou au moins de soi-disant modèles, à tous. Voyez, par exemple, la tragédie grecque. Vous pouvez en suivre les progrès; vous la voyez hasarder ses premiers pas sur les tréteaux de Thespis, et s'élever par degrés jusqu'aux sublimes conceptions de Sophocle et d'Euripide. Elle vous paraît donc bien nationale, bien autochthone, et cependant n'est-on pas allé découvrir dans les Indes des tragédies dont elle n'est, dit-on, que l'imitation? Il est vrai que l'hypothèse est plus que fausse, à mon sens. Qu'on me montre donc dans les auteurs grecs quelque passage où il soit parlé d'une

manière précise des règles auxquelles était soumis le théâtre indien? Et je pourrais ajouter une foi pleine et entière à une supposition qui jusque-là ne sera à mes yeux qu'un absurde paradoxe.

Si l'on veut donc, les écrivains allemands imitent encore; mais ils n'imitent plus d'une manière servile, ils ne s'astreignent plus à suivre jusqu'aux formes poétiques étrangères. Ils imitent, mais avec plus de goût et de jugement, les anciens surtout, les Anglais et les Français; car les préjugés ont disparu, et ne les empêchent plus de sentir les beautés incontestables de la littérature française.

Avant la grande révolution qui s'est opérée en littérature à la fin du dix-huitième siècle, et au moment même où l'on y travaillait avec le plus d'activité, on vit paraître des hommes dont les écrits marquèrent cette époque de transition qui rattache toujours les idées anciennes aux idées nouvelles, la forme ancienne à la nouvelle forme. Un de ces hommes et un des plus remarquables fut Gotter, Gotter à la fois poëte lyrique, poëte dramatique et acteur consommé. Son biographe a fait de lui un magnifique éloge, en le proclamant un des plus grands de cette période si riche en grands poëtes; mais c'est un éloge de biographe, il y a beaucoup d'exagération.

Gotter était fort instruit: il connaissait les littératures des Italiens, des Anglais et des Français; mais des trois, celle qui lui plaisait le plus, celle qui allait le mieux à son esprit un peu raffiné, c'était la dernière. Aussi imitait-il des Français jusqu'au mécanisme de la poésie.

Ce goût pour la littérature française l'avait pris tout jeune; on pourrait presque dire qu'il était inné en lui. Ses premiers essais poétiques, il était enfant alors, avaient été faits non pas en allemand, mais en français. On conçoit donc qu'il devait avoir plus de peine qu'un autre à renoncer à cette imitation des Français, qui avait jeté ses compatriotes dans tant d'écarts.

Ses poésies lyriques ont d'ailleurs trop souvent un certain air de pédanterie par ces fréquentes comparaisons mythologiques, que nous avons déjà eu l'occasion de reprocher aux Allemands.

Écoutez-le, par exemple, dépeindre Philotas, le héros d'une de ses pièces de vers :

« Philotas était né pour le plaisir. Un regard plein d'un ardent enthousiasme, qui embrassait toutes choses avec rapidité et qui ne se reposait jamais avec langueur ; une bouche aux contours délicats, formée par l'*Amour* pour les baisers ; les joues de *Bacchus* remplies par la jeunesse ; le corps d'*Alcide* défiant la mort, etc. »

Mais ce n'est pas tout encore : Philotas, avec sa bouche de Cupidon, ses joues de Bacchus, son corps d'Alcide, avait dans la poitrine « un instrument à cordes, où le plaisir et la chaude sympathie résonnaient au plus léger accord de la joie ! »

N'est-ce pas pousser un peu loin l'emploi de la métaphore?

Si ses poésies ne sont pas sans défauts, on ne peut nier, d'un autre côté, qu'elles ne brillent par des qualités intimes qu'il est malheureusement impossible de faire sentir dans une traduction. Pas un poëte allemand n'a écrit en vers plus harmonieux, plus purs, plus faciles. Voilà le titre de gloire de Gotter, et il est encore assez beau.

Gotter naquit à Gotha en 1746. Son père, qui y remplissait de hautes fonctions, lui fit donner une excellente éducation. Il le confia à un précepteur particulier, qui lui apprit à connaître les classiques latins, surtout les poëtes. Quant aux auteurs grecs, Gotter n'aimait pas leur langue et n'y fit jamais de grands progrès. En 1763 il alla étudier le droit à Gœttingue. Ce fut dans cette ville où se trouvait alors la troupe dramatique d'Ackermann, qu'il fit connaissance avec l'acteur Eckhof, dont les exemples et les conseils ne contribuèrent pas peu à développer son talent pour la scène. Aussi, après le départ d'Ackermann, établit-il à Gœttingue un théâtre de société, où il joua jusqu'à son départ, qui eut lieu deux ans après. De retour dans sa ville natale, il entra au service du duc en qualité d'archiviste. S'il ne parut plus sur le théâtre, il n'en continua pas moins à s'occuper de son étude favorite, de la poésie. C'est à cette époque que se rapporte sa charmante élégie :

Près d'un berceau.

« Dors encore le premier sommeil de la vie! La bonne nature ne t'a pas donné en vain le doux penchant au repos; dors donc, enfant, dors seulement.

« Tu ne sais pas encore les soucis de la vie, ni ses charmes trompeurs : la nuit sans étoiles, et le matin avec sa couronne de fleurs nouvelles, sont également les bienvenus pour toi.

« Sur tes lèvres voltige le sourire de l'innocence; elle veille sur ton sommeil, et ses anges, qui te ressemblent, te rafraîchissent l'air avec des roses.

« Ah! trop tôt, oublieux de ses devoirs, le jeune homme se soustrait à sa sainte protection, et prend l'orgueil pour guide dans le chemin des passions.

« Déjà l'amour se pare pour l'accueillir, déjà le plaisir lui présente sa coupe enivrante; il la vide plein de désirs brûlants, et boit la mort sans s'en douter.

« Alors le désespoir et le remords s'emparent de lui; son âme froissée reste muette dans l'harmonie de la création; alors le matin avec sa couronne de fleurs nouvelles l'attriste, la nuit sans étoiles l'épouvante.

« Dors bien; car de sa dent invisible aucune douleur ne mord ton sein paisible, et la conscience n'est pas encore ton juge.

« J'ai dormi comme toi. Maintenant le sommeil me fuit, mes pas inquiets s'égarent dans le labyrinthe de la vie, et la douleur a creusé mon âme. O Ciel! que ne suis-je encore un enfant! »

En 1767, Gotter, en qualité de secrétaire d'ambassade, suivit M. de Gemmingen à Wetzlar; mais l'année suivante déjà il obtint la permission d'accompagner à Gœttingue deux jeunes gens de famille noble. Ce fut pendant le second séjour qu'il fit dans cette ville qu'il commença surtout à attirer l'attention de ses contemporains. Il entreprit, de concert avec Boje, la publication de cet Almanach des Muses, qui devait devenir le signal de cette révolution radicale qui s'opéra dans la littérature allemande, et y fit insérer plusieurs poésies remarquables. Mais ni l'intérêt qu'il devait

naturellement porter à cette nouvelle publication, ni le succès qui la couronna, ne purent le retenir à Gœttingue. L'année suivante nous le retrouvons déjà à son ancien poste à Wetzlar, en relation d'amitié avec une société de jeunes gens d'élite, tels que Gœthe et Jérusalem, qui tous rivalisaient avec lui d'instruction et de talents. Ces nouvelles liaisons lui furent d'une grande utilité. Dans la conversation de ces gloires futures de l'Allemagne il puisa des inspirations, qui s'échappèrent bientôt de son sein en vives flammes. Son génie mûrit, et il s'éleva à une hauteur qu'il n'avait pas encore atteinte. Le morceau que nous essayons de traduire, suffira pour faire juger ses progrès.

La Liberté.

« Enfin, enfin, je revis, grâces en soient rendues à ton inconstance! Enfin les dieux ont eu pitié des tourments que j'endurais. Mes chaînes sont brisées, Sélinde; mon esprit est libre, mon œil dessillé et mon bonheur n'est pas une illusion!

« Chaque repli de mon cœur est vide d'amour, mon sang est froid; la faiblesse ne me tend plus d'embûches sous la forme de la fureur; si j'entends prononcer ton nom, mon cœur ne bat plus comme autrefois; et je ne rougis plus quand mon regard rencontre le tien.

« Ton ombre ne voltige plus autour de mon chevet; lorsque l'aurore m'éveille sur ma couche, ma première pensée n'est plus à toi. Seul au milieu de la vaste prairie, je ne cherche plus tes traces; quand je suis près de toi, tu ne me promets plus ni peine ni plaisir.

« Je puis encore dire ton nom sans qu'un soupir soulève ma poitrine. Je pense à ton crime sans éprouver de haine; je ne fuis plus lorsque je t'aperçois, comme un chevreuil effrayé; j'entends même sans trouble mon rival parler de toi.

« Regarde-moi avec mépris, dis-moi de douces paroles; ta fierté n'a plus d'empire sur moi, tes agaceries me laissent indifférent; ta bouche n'a plus de sourires qui me charment; mon cœur se rit du pouvoir magique de ton regard.

« Je ne dois plus à ta bonté les joies que j'éprouve, et Sélinde n'est plus coupable des peines qui m'affligent. Un bois et une forêt, un ruisseau et une prairie, me donnent sans toi des plaisirs, et un brillant palais me serait odieux avec toi.

« Que je te trouve toujours belle, j'en conviens sans flatterie; mais je ne te trouve plus la plus ravissante de toutes. Parmi tous ces traits si doux — ne te fâche pas — je remarque quelques imperfections, là où je ne voyais jadis que des beautés.

« Les douleurs ont assailli ma vie, le froid de la mort m'a saisi lorsque, en tremblant, j'ai sondé la plaie de mon cœur. Mais pour se délivrer de ces tourments, pour redevenir maître de soi-même, pour s'affranchir du joug, toutes les douleurs sont légères.

« Ainsi l'oiseau échappé aux baguettes de glu cachées sous les branches, y laisse quelques plumes et s'envole; mais les plumes qu'il a perdues repoussent en peu de jours. Craintif il regarde autour de lui; il ne se laisse plus reprendre.

« Crois-tu que mon amour couve encore sous la cendre, parce que je parle ainsi de la liberté? Mon triomphe irrite-t-il ton orgueil? Un secret penchant de l'âme me pousse à raconter mon martyre; chacun aime à se rappeler les douleurs qu'il a souffertes il y a longtemps.

« Ainsi, après le combat, le guerrier se rappelle l'affreux péril qu'il a bravé; il étale plus fièrement ses cicatrices que le butin qu'il a conquis. Ainsi délivré d'un long tourment, l'esclave montre joyeux les blessures que lui a faites jadis son tyran et les fers qu'il a traînés.

« Si je raconte au vent mes souffrances, c'est seulement parce que j'y trouve plaisir; je ne me soucie guère que Sélinde ait regret de son inconstance. Si elle entend ma causerie, si cela trouble son repos, qu'elle parle en riant de moi, ou qu'elle soupire, que m'importe à présent?

« Infidèle est celle que je fuis. Qui de nous deux, Sélinde, oubliera plus facilement ses douleurs? Un cœur tendre et dévoué comme le mien, ne se trouve qu'une fois; mais elles ne sont pas rares, les jeunes filles volages et trompeuses comme toi! »

Après un séjour de deux ans à Wetzlar, Gotter retourna à Gotha, où il fut placé dans la chancellerie; mais il n'y resta que peu de temps. Sa santé affaiblie l'obligea d'entreprendre un voyage à Lyon. Ce fut alors qu'il prit une connaissance plus intime du théâtre français, pour lequel il conserva dès lors un goût décidé.

Aussi depuis cette époque écrivit-il avec un redoublement d'activité pour la scène, en sorte que les douze années qui se sont écoulées depuis son voyage en France peuvent être regardées comme la période la plus brillante de sa carrière dramatique. Il s'exerça dans tous les genres, depuis la tragédie jusqu'à la farce. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette partie de ses œuvres, en parlant de la poésie dramatique. Nous nous bornerons à dire ici, qu'en vieillissant, Gotter ne perdit rien de son amour pour les jeux de la scène. Il parut sur un théâtre particulier et enfin sur le théâtre de la cour de Gotha, le meilleur qu'il y eût alors en Allemagne. Sa déclamation était pleine de goût et de grâce, surtout dans les vers. Il possédait en outre à un haut degré le talent de l'improvisation, et s'exprimait souvent avec une étonnante facilité en vers d'une harmonie parfaite.

En 1780 il se maria, et dès-lors, à part quelques petits voyages, il ne quitta plus sa ville natale, consacrant tous ses soins à l'éducation de ses enfants et ses loisirs à la poésie. Il mourut en 1797, à l'âge de cinquante-un ans.

MATHIAS CLAUDIUS.

Voir un homme aux prises avec le sort opposer un front serein et une gaîté d'âme inaltérable à ses plus cruelles attaques, c'est un spectacle grand et beau. Mais si cet homme est poëte, c'est-à-dire une de ces natures impressionnables qui sentent vivement et que la moindre contrariété abat ou irrite, c'est un spectacle plus beau encore, par cela même qu'il est plus rare.

Mathias Claudius a été un de ces hommes : sa vie est admirable de piété et de résignation. Malheureusement pour sa gloire, vers la fin de ses jours sa piété dégénéra en mysticisme, et on

le vit, lui, cet ardent défenseur de tous les nobles sentiments qui peuvent faire palpiter un cœur d'homme; on le vit, lui, ce généreux champion de la tolérance religieuse et de la liberté de la presse, renoncer tout à coup à la poésie et attaquer avec violence tout ce qu'il avait pris jadis sous la protection de son talent.

Ce n'était point une de ces âmes tendres, mélancoliques et rêveuses, telles qu'on en trouve en grand nombre parmi les poëtes allemands. Il y avait quelque chose de trop positif, de trop décidé, de trop satyrique même dans la tournure de son esprit, pour qu'il pût s'extasier longtemps sur la beauté d'une forêt ou d'un soleil couchant. Sans doute, et ce serait un phénomène s'il n'en eût pas été ainsi, il a chanté les magnificences de la création; mais dans ses poésies idylliques même on retrouve presque toujours quelque allusion à la vie pratique, et il ne s'abandonne pas longtemps à une vague rêverie.

Prenez, par exemple, son *Cantique du soir d'un paysan*, et supposez que ce sujet ait été traité par quelque autre poëte allemand. Vous vous attendez à y trouver quelques vers plus ou moins faciles sur les travaux du jour, quelques autres sur la beauté du crépuscule, sur les légers nuages que dore un dernier rayon de soleil, sur la prairie émaillée de fleurs et les arbres chargés de fruits, et, pour couronner l'œuvre, une ou deux strophes à la gloire de Dieu, l'auteur de toutes ces merveilles. Eh bien! voyons comment Mathias Claudius l'a traité, lui:

« L'astre du jour achève son cours. Viens et essuie la sueur de mon front, chère femme, et puis tu serviras la table.

« Sers-la ici sur la terre, ici sous ce pommier; j'ai toujours bon appétit le soir, et j'aime mieux être en plein air.

« Et appelle vite nos petits enfants; car, vois-tu, j'ai grand'faim. Apporte aussi le plus petit de son berceau, s'il ne dort pas.

« On sert beaucoup de choses sur la table du roi; il a, dit-on, tous les jours de la viande et du poisson, des beignets et des pâtés.

« Et un homme, libre de tout autre soin, est uniquement occupé à ranger symétriquement les plats sur sa table et à présider à l'ordonnance du repas.

« Dieu veuille que cela lui fasse du bien! Il a vraiment beaucoup à faire, et il doit se tourmenter jour et nuit pour que nous reposions en paix.

« Et si nous n'avons pas des aliments de grand seigneur, nous avons au moins du pain, de beau beurre frais et pur, et du lait: que nous faut-il davantage?

« C'est assez pour des paysans; remercions-en Dieu, et tenons aujourd'hui table ouverte ici à la face des étoiles.

« La lune préside à notre repas, la lune à l'éclat argenté si pur! Et du haut des cieux elle jette un regard dans nos écuelles et y verse la bénédiction.

« Allons, enfants, mangez, mangez avez joie, et que Dieu vous bénisse. Vois-tu, lune! je suis bien digne d'envie; je suis pauvre et cependant je suis riche. »

Un des principaux caractères des poésies de Mathias Claudius, c'est la naïveté unie à une bonhomie extrême. Ne croirait-on pas le morceau suivant sorti de la plume de Lafontaine?

« Je venais d'atteindre ma seizième année; j'étais innocente et rien de plus, et je ne connaissais que nos forêts, nos fleurs, nos plantes et nos herbes.

« Alors un jeune étranger vint ici; je ne l'y avais pas engagé, et je ne savais pas d'où il arrivait. Il vint et me parla d'amour.

« Il avait de beaux et longs cheveux qui flottaient sur ses épaules, et un cou tel que je n'en ai jamais encore vu.

« Son œil bleu et clair paraissait demander quelque chose avec instance; d'aussi bleu, d'aussi doux, je n'en ai jamais encore vu.

« Et sa figure de lait et de rose, je n'en ai jamais vu d'aussi belle. Ce qu'il disait, c'était aussi bien beau, seulement je n'y pouvais rien comprendre.

« Il me suivait partout et me serrait les mains, et disait sans cesse : oh et ah! et baisait mes mains tremblantes.

« Un jour je le regardai avec bienveillance, et lui demandai ce qu'il voulait de moi. Alors le beau jeune homme se jeta à mon cou et pleura.

« Personne ne s'était encore conduit ainsi avec moi; cependant

cela ne me fit pas de peine, et mes deux yeux se baissèrent sur mon sein.

« Je ne lui répondis pas un mot comme si j'avais pris cela en mal, pas un seul mot, et il s'enfuit — que ne peut-il revenir! »

A cette naïvete, à cette bonhomie, Mathias Claudius joignait un esprit moqueur et caustique, qui perçait jusque dans son langage. Il écrivait sous le nom pseudonyme d'Asmus ou du Messager de Wandsbeck, et tel qu'un joyeux messager boiteux sans prétention, il allait prêchant la sagesse, la probité, la justice, la bienfaisance, l'amour de la patrie, la piété, et poursuivant de ses mépris et de son ironie le vice et la corruption. Il écrivait pour le peuple, il ne faut pas l'oublier; car tous les défauts que la critique lui reproche viennent en grande partie de là. Les idées les plus généreuses, les saillies les plus vives, brillent dans ses ouvrages; mais trop souvent les choses les plus heureusement trouvées, les plus vraies même quant à la pensée, sont rendues d'une manière faible, languissante, burlesque, ce qui nuit singulièrement à l'impression de l'ensemble. Et cependant, à tout prendre, on s'accorde à le regarder comme un des écrivains les plus originaux et les plus naïfs de l'Allemagne.

Mathias Claudius naquit à Reinfeld près de Lubeck en 1740. Il vécut d'abord comme simple particulier à Wandsbeck près de Hambourg, puis fut placé à Darmstadt, qu'il quitta bientôt pour retourner à Wandsbeck. Il fut nommé plus tard réviseur de la banque de Schleswig-Holstein à Altona, et il n'hésita pas à accepter cette place, qui lui permettait de vivre dans son cher Wandsbeck. Ce fut dans la feuille de cette ville, le *Messager de Wandsbeck*, qu'il fit insérer ses écrits esthétiques et critiques, tous marqués au coin qui lui est propre. L'accueil le plus flatteur leur fut fait dans toute l'Allemagne, et le *Messager de Wandsbeck* y devint bientôt célèbre. Au reste, Mathias Claudius n'écrivait pas pour cette feuille seule; plusieurs morceaux de lui parurent également dans l'Almanach des Muses et dans d'autres publications périodiques. On les a réunis plus tard en un seul ouvrage, et publiés sous le titre *Asmus omnia sua secum portans*. On trouve dans

ce recueil pêle-mêle des chansons, des romances, des élégies, des fables, des épigrammes, des morceaux de prose; tous portent le cachet de l'originalité la plus amusante. Nous n'avons pas à nous occuper de ses écrits en prose; mais aux poésies que nous avons traduites nous en joindrons deux encore, une fable et une épigramme, afin de faire connaître cet homme singulier sous toutes les faces.

Épigramme.

LE GÉNIE.

« Un renard rencontra un âne. Monsieur, lui dit-il, chacun vous tient pour un génie, pour un grand homme. — Serait-il possible! répondit l'âne; je n'ai cependant jamais fait d'extravagances. »

Fable.

LE RENARD ET L'OURS.

« Un renard revenait un jour tout au matin du village et portait un coq dans sa gueule. Il rencontra un ours. Ah! bonjour, gracieux seigneur, je vous apporte un coq. Votre grâce se promène de grand matin; où va-t-elle? — Pourquoi m'appelles-tu gracieux, imbécille? qui te dit que je le sois? — Je vois vos dents, si j'ose le dire, et vos dents sont longues et aiguës. »

Mathias Claudius mourut à Hambourg en 1815.

HŒLTY.

Hœlty naquit en 1748 à Mariensée, village à quelque distance de Hanovre, où son père était pasteur. Dès son enfance il montra un goût extraordinaire pour l'étude. Il eut pour premier précepteur son père, qui lui enseigna le latin, le grec, l'hébreu, le français et toutes les autres branches des connaissances humaines qui font partie de l'enseignement dans les gymnases. La douleur qu'il éprouva à la mort de sa mère, jointe à la petite vérole, dont il fut attaqué à peu près à la même époque, le mirent aux portes du tombeau. Pendant deux ans il fut en danger de perdre la vue;

mais il se guérit enfin, seulement sa figure, intéressante jusqu'alors, resta couverte de cicatrices.

A peine convalescent, Hœlty se remit avec une nouvelle ardeur à l'étude. Il oubliait tout, jusqu'à ses repas, et, pour l'arracher à ses livres, plus d'une fois son père fut obligé d'employer de dures paroles. Il travaillait même au lit à la clarté d'une lampe qu'il s'était faite avec un navet, et pour ne pas s'endormir avant deux heures du matin, il s'attachait au bras avec un cordon une pierre, qui, posée sur une chaise, devait tomber à son moindre mouvement, et le réveiller par le bruit. Souvent son père, craignant pour sa santé, confisqua tout son appareil; mais l'enfant en était quitte pour se creuser un nouveau navet, et pour s'acheter de nouvelle huile avec l'argent qu'on lui donnait pour ses plaisirs.

Malgré cette vie sédentaire, son âme ne resta pas fermée aux beautés de la nature; il avait surtout un goût singulier pour le terrible; mainte fois il s'habillait en revenant et allait errer au clair de la lune au milieu des tombes du cimetière. Si son père lui faisait des reproches de cette conduite inconvenante, il promettait de se corriger, mais il recommençait bientôt ses promenades nocturnes. Un autre motif pour lequel on le grondait fréquemment aussi, c'était le peu de soin qu'il apportait à sa toilette. Jamais il ne put s'habituer à tenir même ses habits propres, et pendant son séjour à Gœttingue il ne paraissait guère dans les sociétés qu'avec une mauvaise redingote couverte de poussière. Du reste il était du caractère le plus aimant et le plus doux, et se faisait chérir de tous ceux qui le connaissaient.

Il ne quitta la maison paternelle qu'à seize ans. Il était alors plus instruit que la plupart des jeunes gens de son âge; cependant son père, convaincu que toute instruction solide doit avoir pour base une connaissance approfondie des anciens, l'envoya encore au lycée de Celle; il y resta trois années, après lesquelles il se rendit à l'université de Gœttingue.

Son père désirait qu'il étudiât la théologie; il l'étudia donc sans négliger toutefois la poésie, dont il faisait ses délices. Il se lia avec Bürger et d'autres jeunes gens, qui formaient cette fameuse

société dont nous avons parlé, et qui exerça une si puissante influence sur le développement de la littérature véritablement allemande. Il en fut un des membres les plus actifs, et ce fut pendant cette époque qu'il composa ses plus belles poésies.

Cependant il voyait approcher avec peine le terme fatal : il allait achever ses études. Il lui fallait donc renoncer à toutes ses liaisons; il lui fallait retourner à Mariensée. Il ne put s'y résoudre, et il demanda à son père la permission de prolonger son séjour à Gœttingue; il l'obtint facilement, mais pour ne pas lui être à charge, il se mit à donner des leçons. « Je tire parti de mon grec et de mon anglais, écrivait-il en 1774 : je donne cinq leçons par jour, mais la moitié au plus m'est payée; mes autres élèves partent sans me rien donner, ou ne font pas mine de vouloir me payer jamais. Je suis endetté, et je dois de nouveau recourir à mon père. »

Cependant le pauvre Hœlty n'était pas heureux. Il était devenu amoureux, et sa belle Laure ne paraissait pas se soucier beaucoup de son amour.

« L'amour ne me sourit pas. — Cependant éclatante comme la rose, Laure flotte devant moi; elle, qui la première a versé dans mon âme tremblante l'ivresse des délices célestes.

« Fuis, ô fantôme! Laure, cette Grâce, n'aime plus le village. Joyeuse, elle s'élance au milieu du fastueux tourbillon des villes; elle danse une danse étrangère dans une salle resplendissante de lumière et retentissante des sons de la musique;

« Et méconnaissant mon cœur, elle méprise la simplicité villageoise ; elle méprise le chant des oiseaux, parce que je ne suis pas vêtu d'habits à la mode, et que mon pied ne possède pas les talents que Paris enseigne. »

Elle se maria quelque temps après, et Hœlty, pour oublier plus facilement celle que *c'était un péché d'aimer encore*, quitta Gœttingue et partit pour Leipzig avec son ami Müller.

« De Nordheim à Rosla, écrivait-il, nous étions dans une voiture découverte, et au-dessus de nos têtes brillait un ciel serein et étoilé. A Rosla on nous emballa dans une de ces voitures

appelées *jaunes ;* ce sont des voitures couvertes d'une toile jaune et où huit voyageurs peuvent se placer, deux sur le devant, deux sur le derrière, et quatre sur les côtés. Je choisis une de ces dernières places, afin de jouir de la vue sur la campagne. Nous traversâmes Eisleben, où est né Luther; mais comme il était minuit, nous ne pûmes visiter ni la ville ni la maison de Luther. Ce fut là qu'un officier vint augmenter notre joyeuse société. Nous dînâmes avec lui à Mersebourg et nous y bûmes force bière. Klopstock l'appelle la reine des bières. C'est le véritable *Einherium ol.* Je suis fermement convaincu que Wodan et ses compagnons n'en boivent pas d'autre dans le Walhalla.... Entre Mersebourg et Leipzig nous bûmes du café dans une auberge devant la porte de laquelle était arrêté un phaéton avec deux jolies filles. L'une était d'une beauté remarquable et me plut beaucoup; je me plaçai sur la porte pour la voir descendre de voiture et y remonter. Elle passa si près de moi que son beau bras m'effleura. Je la regardai partir avec peine; cependant je me sentais joyeux de voir que mon cœur était encore sensible. Par Dieu! Qu'est-ce donc que l'amour? c'est un ange, habitant du ciel; c'est un démon qui ne peut y pénétrer. Malgré ma chevelure en désordre, elle m'aurait souri, si elle avait su que le fameux *poëte des rêveries* [1] était devant elle. »

Ce fut sans doute à cette gracieuse apparition qu'il adressa cette pièce de vers dont la date remonte à cette époque.

« Si le plus ardent de mes vœux s'accomplissait, si un destin favorable me la faisait rencontrer, et qu'il me fût permis de respirer une minute dans son ciel,

« Je serais le plus heureux des mortels. Oh! alors je sentirais mieux les charmes du printemps; je découvrirais mieux mon Créateur dans chaque fleur, et je l'en aimerais davantage. »

Depuis longtemps Hœlty souffrait d'une toux opiniâtre et de douleurs au côté; mais il n'y faisait aucune attention : il y était habitué en quelque sorte. Cependant un jour son ami Voss s'aperçut qu'il crachait le sang. Plein d'effroi, il le pressa de consulter

1 Nom que lui donnaient ses amis.

un médecin, et ses instances, jointes à celles de ses autres amis, l'y décidèrent enfin. Aux paroles de consolation de son Esculape, Hœlty vit bien qu'il était perdu, et à son retour à la maison, il se jeta en sanglotant dans les bras de Voss, qui l'avait accompagné. « Jamais, dit ce dernier dans la préface des Œuvres de Hœlty, jamais je ne l'avais vu pleurer auparavant, et jamais je ne le vis pleurer depuis que lorsqu'il apprit la mort de son père. Ce jour-là il entra le matin chez moi, la figure bouleversée. — Comment te portes-tu, Hœlty ? lui demandai-je. — Bien, me répondit-il, mais mon père est mort ! Et à ces mots un torrent de larmes coula sur ses joues pâles. »

Ces profondes émotions morales rendirent plus vives ses souffrances physiques, et il consentit enfin, par le conseil de ses amis, à se soumettre à une cure régulière. Il partit donc en 1775 pour Mariensée, où les tendres soins de sa belle-mère et de ses sœurs, ainsi que la vie paisible, réglée, silencieuse, qu'il menait dans cette charmante contrée, lui firent tant de bien qu'il commença à reprendre espoir. « Depuis quinze jours, écrivait-il à Voss, l'état de ma santé s'est amélioré. Je puis respirer sans douleur.... Voici comme j'ai passé le beau mois de mai : toute la matinée je me promenais dans le jardin ou dans les bois d'alentour, ou bien je me couchais sur l'herbe et je lisais Klopstock ou Shakespeare.... Je n'ai pas encore pensé à la traduction ; cependant il est bientôt temps que je m'y mette, si je veux avoir de l'argent pour mon voyage à Hambourg. »

Avec la santé lui revint l'amour du travail, et il se remit à faire des vers et à traduire avec une ardeur qui ne pouvait que lui être funeste. Ce qu'il gagnait ainsi il l'employait à de petits voyages pour aller voir ses amis. Mais l'hiver vint abattre de nouveau ses forces, qui commençaient à renaître. Il fut donc obligé de se rendre à Hanovre pour s'y faire traiter. Le travail assidu auquel il était obligé de se livrer pour vivre, détruisait l'effet des remèdes qu'on lui donnait, et son état ne faisait qu'empirer. Il ne laissait pas cependant que de composer quelques morceaux de poésie dans les instants où ses souffrances lui donnaient quelque répit. « Si

tu as encore de la place, écrivait-il à Voss, je t'enverrai quelques poésies assez longues, dont les unes sont encore dans ma tête et les autres déjà mises par écrit. Depuis longtemps je n'ai rien fait. Nous vivons dans des temps maigres et peu poétiques, aussi maigres que les vaches de Pharaon ou que moi-même dans ce moment. Le matin je traduis, après dîner je souffre chaque jour de maux de tête et de chaleur au visage, et jusqu'à cinq heures je ne suis propre à rien. Je sors rarement de ma chambre, et ne vois pas âme vivante pour ainsi dire. Je me promets grand plaisir du voyage que je projette à Lubeck. » — Ce voyage, il ne le fit jamais; il mourut en 1776 à Hanovre, à l'âge de 28 ans.

Telle fut la vie de ce jeune homme, qui occupe un rang distingué parmi les poëtes de l'Allemagne, et qui sans doute se serait placé bien plus haut encore, s'il avait vécu plus longtemps; car ses ouvrages ne peuvent être considérés que comme des espèces d'essai de son talent. Son extérieur n'offrait rien de remarquable: il était gros, tout os, pour ainsi dire, voûté, gauche, la démarche nonchalante, pâle comme la mort, ordinairement muet et se souciant toujours fort peu de la société où il se trouvait. A le voir, on l'eût pris pour la simplicité rustique incarnée; son sourire seul, plein de bonhomie et de malice toutefois, trahissait le chantre du Printemps et de l'Amour. Lorsqu'il lisait quelque bon livre, lorsqu'il admirait quelque beau paysage, ou que, couché au pied d'un arbre, il se laissait bercer par de douces rêveries, ce sourire errait sur ses lèvres, son grand œil bleu, plein d'expression, révélait ce qui se passait en lui. Quelquefois une exclamation : c'est magnifique! venait aussi trahir ses sentiments secrets; mais le plus souvent il les concentrait en lui-même et n'en laissait rien apercevoir. Il était fort peu expansif même avec ses amis, et il était rare qu'il laissât tomber quelques paroles au milieu de la conversation même la plus animée. Mais lorsqu'il se décidait à parler, ses observations pleines de justesse et d'esprit étonnaient d'autant plus qu'on s'y attendait le moins. Malgré sa taciturnité il était si bon, si dévoué, que tous l'aimaient, que tous l'estimaient. Il arriva mainte fois qu'un étranger, le rencontrant dans la rue, l'invita

à venir prendre le café chez lui. Hœlty ne refusait jamais, mais un silencieux salut était tout ce que le curieux pouvait en obtenir. Personne n'aurait pu se douter que sous cette apathie se cachait une curiosité singulière. Il voulait tout savoir, tout apprendre; surtout il était avide de connaître le jugement qu'on portait sur ses productions ou sur celles de ses amis, et il ne laissait passer aucun article de revue littéraire sans le lire. Aussi ne le trouvait-on jamais inoccupé, et cependant il ne témoignait aucune mauvaise humeur d'une visite inopportune; il posait son livre sur la table et se montrait toujours charmé de recevoir un ami. D'une obligeance extrême, il lui arriva plus d'une fois de passer la nuit à prendre des notes dont un autre avait besoin. Il donna des leçons d'anglais à Müller, d'anglais et d'italien à Voss, de grec à Hahn, et jamais il ne voulut accepter la moindre rétribution : il ne se faisait payer que par les étrangers. Aussi sobre que laborieux, il ne buvait un verre de vin du Rhin que dans quelque circonstance extraordinaire, et se contenta, pendant la plus grande partie de son séjour à Gœttingue, du modeste repas qu'il était parvenu à se procurer gratis.

D'une constitution faible, délicate, maladive, d'une sensibilité extrême, d'un caractère bon et compâtissant, Hœlty devait chanter de préférence l'amour, l'amitié, la mort : ses productions les plus remarquables sont en effet ses idylles et ses élégies. Ses vers sont pleins de sensibilité et de naturel; on n'en trouve pas de guindés, de froids, d'artificiels, tous partent du cœur; et s'ils n'ont pas la magnificence de ceux de Schiller, la forme de ceux de Klopstock, on ne peut leur refuser la grâce, la vérité, la naïveté. Il est bien entendu que nous ne parlons ici que de ses poésies lyriques; car, dès qu'il veut sortir de sa sphère, et il l'a tenté quelquefois, ce n'est plus lui, on ne le reconnaît plus. Il a voulu faire quelques pièces badines : ses plaisanteries pourraient faire rire sortant de sa bouche; mais lues, elles ne sauraient dérider le front. Nous n'avons donc pas à nous en occuper, et il suffit de donner pour modèles une de ses élégies et une de ses idylles.

Élégie sur une jeune villageoise.

« La cloche retentit mélancolique et plaintive dans sa tourelle couverte de mousse; les pères, les enfants, les mères, les fiancées pleurent, et le fossoyeur creuse une tombe. Enveloppée du linceul, une couronne de fleurs dans ses blonds cheveux, Rose dort; elle qui faisait la joie de sa mère, elle qui était l'orgueil du village.

« Celles qu'elle aimait, abattues par ce malheur, ne pensent pas à jouer au gage et à danser; elles se tiennent près de son cercueil, et, les yeux mouillés de larmes, elles tressent la couronne des morts pour leur amie. Qui mérita jamais plus de larmes que toi, douce et pieuse jeune fille; non, dans le ciel il n'y a pas d'âme plus pure que celle de Rose.

« Telle qu'un ange, dans son habit de bergère, elle était sur la porte de sa cabane; les fleurs de la prairie étaient sa parure, et une violette l'ornement de son sein; son éventail était les ailes du Zéphire, et le bosquet son boudoir; cette source argentée son miroir, ce ruisseau son fard.

« La modestie entourait ses joues comme le rayon lumineux de la lune; jamais l'ange de l'innocence ne détourna ses yeux de la gracieuse bergère; les regards de feu des jeunes gens suivaient la charmante enfant; mais aucun, excepté son amant chéri, ne toucha jamais son cœur.

« Aucun autre que son Wilhelm! Le retour du printemps appelait, pour le célébrer, ces cœurs vertueux dans le bosquet de hêtres; ils dansaient la valse allemande sous le vert feuillage, à travers lequel perçait le bleu des cieux. Rose lui donnait des rubans de toutes les couleurs pour qu'il les attachât à son chapeau au temps de la moisson; elle s'asseyait avec lui sur une gerbe et lui souriait pour l'encourager.

« Elle liait les gerbes coupées par Wilhelm, et tout en les liant elle regardait à la dérobée son amant, jusqu'à ce que la fraîcheur arrivât, et que les roses du crépuscule se répandissent sur la pâle voûte des cieux. Par-dessus tout Rose lui était chère;

elle était sa pensée du jour, son rêve de la nuit; ils s'aimaient tous deux comme s'aiment les anges.

« Wilhelm! Wilhelm! le glas de la mort retentit, et le chant des morts s'élève; le noir convoi se met en marche, précédé par la couronne des morts. Wilhelm, son livre de cantiques à la main, les yeux inondés de larmes, chancelle sur le bord de la fosse béante, et essuie ses larmes limpides avec le blanc linceul.

« Dors en paix, âme tendre et pieuse, jusqu'à ce que tu te réveilles dans l'éternité; pleure sur sa tombe, Philomèle! chante une chanson de morts dans l'obscurité! Vents du soir, que votre murmure dans les fleurs qui couvrent sa fosse, ressemble à celui des harpes éoliennes! et qu'au sommet de ce tilleul du cimetière un couple de tourterelles fasse son nid! »

Idylle.

LE PAUVRE WILHELM.

« La fiancée de Wilhelm était morte. Le pauvre Wilhelm délaissé désirait la mort; on ne le voyait plus au milieu des danses aux ailes rapides, ni au repas de Pâques, ni à la fête des œufs teints; il n'allait plus avec ses compagnons gambader joyeusement autour du feu de Pâques allumé sur la colline. Solitaire et silencieux comme la tombe, à chaque pas il lui semblait que ses jambes allaient manquer sous lui. Les garçons et les filles du village coupaient des maïs et ornaient leurs maisons de guirlandes; ils chantaient le chant du printemps la veille de la Pentecôte au soir. Wilhelm fuyait le bruit des heureux; il se promenait seul dans le cimetière. Il trouva la porte de l'église ouverte; il détacha la couronne de sa fiancée chérie, et s'agenouillant devant l'autel, la figure cachée dans les fleurs, il pria ainsi: « Rappelle-moi, ô mon père, rappelle-moi à toi! réunis-moi à mon amante endormie. Cependant, Seigneur, que ta volonté soit faite! » Le clinquant, les fleurs et les rubans de la couronne s'agitèrent avec un léger murmure, semblable à celui du vent de l'ouest dans le feuillage, et un rayon fugitif pénétra dans le sanctuaire à travers la fenêtre

étincelante. Pâle, mais préparé à son sort, Wilhelm retourna donc chez lui, le cœur rempli du ciel. Le soir, ses sœurs, se serrant l'une contre l'autre de frayeur, entendirent comme l'horloge de la mort, sonner dans la chambre, et tout à coup le hibou, en poussant son cri sinistre, vint frapper à la fenêtre. Bientôt aussi l'une d'elles vit distinctement dans l'obscurité un cercueil couvert de guirlandes sur un tréteau, et un convoi et le pasteur avec son manteau. Quelques semaines après, le pauvre Wilhelm, triste et délaissé, mourut, et sa tombe verdoyante se pressa contre la tombe de la jeune fille. »

E. Haag.



Mélanges.

CHRONIQUE DE LA MORT DU CID.[1]

Le Cid fut cinq ans maître de Valence, et durant ces cinq années il n'eut autre souci que servir le Seigneur et vivre en paix avec tous ses voisins; or, en ce temps-là Chrétiens et Maures vivaient en si grande union et si bonne amitié que c'était merveille. Lorsque ces cinq années furent écoulées, voilà qu'arrive à Valence la nouvelle, venue rapidement d'outre-mer, que le roi Bucar, fils du roi de Maroc, ne peut plus supporter que le Cid Ruy Dias l'ait vaincu devant Valence, et pourchassé jusque dans les flots; mais qu'il veut traverser la mer de nouveau pour se venger et reprendre Valence. Puis, songeant à tout cela et comment à peine il échappa alors au Cid, il parcourt le pays, prêche toute la gente païenne, et appelle aussi au combat ceux du pays de Boija et des montagnes.

Or, apprenant cette nouvelle, le Cid sent son cœur se gonfler de colère; cependant il dissimule d'abord, de peur que personne ne s'en aperçoive; puis, lorsque le bruit s'accroît que le roi Bucar était déjà en mer, voilà qu'un jour il fait appeler devant lui tous les Maures qui demeuraient à Valence, et quand ils sont en sa présence, et lui assis sur son fauteuil à bras, il leur parle ainsi:

« Braves gens de l'*aljama* de Valence, bien savez que depuis que je suis maître de céans, je vous ai toujours considérés et estimés; vous avez vécu avec honneur dans vos maisons et sur vos héritages, et personne ne vous a fait le moindre mal; mais cejourd'hui il m'arrive nouvelles certaines que le roi Bucar de

1 Extrait des *Esquisses sur l'Espagne* de Huber.

Maroc passe la mer avec grandes forces pour me reprendre Valence, que j'ai conquise au prix de prou de peines et labeurs; et puisqu'il en est ainsi, je vous ordonne de quitter la ville avec vos femmes et vos enfants, et d'aller habiter le faubourg d'Alcudia avec les autres Maures, jusqu'à ce que nous voyions ce qu'il adviendra de cette guerre entre moi et le roi Bucar.»

Après que tous les Maures furent sortis de Valence, de sorte qu'il n'en demeura plus aucun en icelle, le Cid Ruy Dias, cette nuit-là même, étant couché et songeant comment il soutiendrait cette attaque du roi d'outre-mer, voilà que tout à coup se répand une vive lumière avec une exhalaison si douce que c'était merveille; et comme le Cid restait ébahi de cette clarté et de ce parfum, apparaît soudain un homme blanc comme neige, avec des cheveux également blancs et une barbe blanche, et avant que le Cid ait pu proférer une parole:

— «Dors-tu, Rodrigo, lui dit-il; ou bien que fais-tu donc?» Et le Cid Campeador répondit:

— «Qui es-tu, toi qui m'interroges?»

— «Je suis S. Pierre, prince des apôtres, repartit la blanche figure, et je viens vers toi avec un message pressé; il ne se rapporte point au roi Bucar, dont tu te préoccupes en ce moment, mais le voici : tu dois quitter ce monde et entrer dans la vie qui est sans fin, et cela adviendra d'ici à trente jours; or, Dieu, mon Seigneur, veut t'octroyer cette grâce que tes vassaux battront le roi Bucar, et qu'après ta mort tu vaincras encore dans le combat, et cela se réalisera par l'assistance de l'apôtre S. Jacques, que Dieu vous enverra en cette bataille; mais avant tout il te faut faire pénitence devant Dieu de tous tes péchés. C'est ainsi que tu seras béatifié, et notre Seigneur t'accordera tout cela à cause de moi, et à cause du culte et de la dévotion que tu as toujours montrés pour mon église de San-Pedro de Arlanza.»

Lorsque le Cid Ruy Dias Campeador eut entendu ces choses, il sentit de grands transports de joie dans son cœur, et se précipita à bas de son lit pour baiser les pieds de l'apôtre; mais celui-ci lui dit :

— « Ne prends point une peine inutile, car on ne peut me toucher; mais sois assuré que tout ce que je t'ai révélé, te sera octroyé. »

Après avoir ainsi parlé, le bon apôtre S. Pierre s'évanouit dans les cieux, et le palais demeura rempli d'une odeur si délicieuse, qu'aucun cœur sur cette terre ne pouvait la saisir, et le Cid se sentait aussi fortifié, aussi joyeux, aussi assuré, que si tout ce què l'apôtre lui avait dit, eût été déjà accompli.

Et le lendemain de grand matin le Cid ordonna que tous ses chevaliers se rassemblassent devant lui dans Valence. Lorsqu'ils furent tous réunis, il éleva la voix au milieu d'eux, et dit, avec des larmes dans les yeux:

— « Mes amis, parents et fidèles vassaux, il y en a beaucoup parmi vous qui doivent se rappeler comment le roi Don Alfonso me chassa pour la seconde fois de son pays, et comment la plupart de vous, qui êtes ici présents, m'avez suivi volontairement, vous attachant à moi; et Dieu nous a octroyé tant de grâces, que d'abord avec son aide, puis avec la vôtre, nous avons vaincu dans maints combats Maures et Chrétiens, quoiqu'ils voulussent souvent faire changer la bonne fortune que Dieu m'avait envoyée. Maintenant, que le nom de notre Seigneur Jésus-Christ soit loué, je suis maître de cette ville, et ne dois service ni obéissance à aucun homme sur cette terre, hormis à mon unique seigneur, le roi Don Alfonso. Mais je vous le dis en vérité, les derniers jours de ma vie sont advenus; car il ne m'en reste plus que trente à passer en ce monde, je le sais de science certaine, et voilà bien six nuits que je suis poursuivi par des visions, et que je vois mon père Diego Layner et mon fils Diego Ruyz; chaque fois ils me demandent pourquoi je m'arrête si longtemps ici-bas, et je ne les suis point auprès de ceux qui là-haut vivent éternellement. Et bien qu'un Chrétien ne doive point croire à de semblables visions, je n'en sais pas moins fort bien que d'ici à trente jours je sortirai de ce monde, et qu'aucun homme sur la terre ne peut l'empêcher. Maintenant vous avez appris que le roi Bucar marche contre nous, et amène, dit-on, avec lui trente-six rois maures,

et comme il arrive si grande force de Maures, vous ne pourriez point défendre Valence. Cependant avec l'aide de Dieu et avec le conseil que je veux vous donner, vous remporterez la victoire, et sauverez Doña Ximena et tous tant que vous êtes; or, comment vous devez vous y prendre, c'est ce que je vous dirai encore avant de quitter cette vie.»

Après ces paroles, le Cid Ruy Diaz fut saisi de la maladie dont il mourut : or, un jour avant qu'il ne fût plus mal, il ordonna de fermer toutes les portes de la ville et se rendit à l'église de San Pedro. Là, en présence de l'évêque Don Geronimo et de tous les prélats qui étaient lors à Valence, et devant tous les chevaliers et les dames respectables, et devant tout le peuple, le Cid debout prononça son sermon d'une manière tout à fait noble et sage, et leur représenta que tous les hommes de la terre, pour honorés, puissants et heureux qu'ils soient, ne peuvent cependant échapper à la mort, dont lui-même se trouvait alors très-près, et que, vu qu'il en était ainsi, il fallait que son corps onc ne pût être avili ni outragé dans cette vie, et qu'ils devaient prévenir et empêcher que cela n'advînt aussi à l'avenir; car le bonheur de l'homme consiste dans sa fin. Mais je m'en repose, ajouta-t-il, pour y pourvoir, sur les soins de l'évêque Don Geronimo, d'Alvar Fañez et de Pero Bermudez.

Et après qu'il eut dit ces choses, s'assit aux pieds du bon évêque Don Geronimo, et là en face de tout le peuple, se confessa de tous les péchés qu'il avait commis contre les commandements de notre Seigneur Jésus-Christ; et l'évêque lui imposa une pénitence et lui donna l'absolution. Aussitôt il dit adieu à tous les assistants et revint les larmes aux yeux à l'Alcazar, et se coucha sur son lit, d'où ne se releva plus, mais tous les jours il allait s'affaiblissant. Et lorsqu'il ne lui restait plus que sept jours à vivre, il fit venir auprès de lui sa femme Doña Ximena et son confident Gil Diaz, et ordonna à celui-ci d'apporter la boîte d'argent où étaient le baume et la myrrhe que le grand-sultan de Perse lui avait envoyés, et lorsqu'on les lui eut apportés, il demanda qu'on lui donnât une coupe d'or pour qu'il pût boire; prit une

cuiller pleine de ce baume et de cette myrrhe, la mêla avec de l'eau de rose dans la coupe d'or et but ensuite. Or, durant les sept jours il ne mangea ni but rien autre chose que ce baume et cette myrrhe mêlés avec de l'eau, et ce faisant, de jour en jour son visage devenait de plus en plus beau, et son corps plus sain et sa voix plus claire. Cependant il s'affaiblissait toujours davantage, et deux jours avant le trentième il fit appeler Doña Ximena, l'évêque Don Geronimo, Alvar Fañez Minaya, Pero Bermudez et Gil Diaz. Et lorsque tous cinq furent devant lui, il commença à les exhorter sur la manière dont ils devaient se conduire après sa mort.

« Bien savez, fit-il, que le roi Bucar d'outre-mer sera ici dans peu de jours, et qu'il entourera cette ville d'une grande armée de Maures qu'il mène avec lui. Or, la première chose qu'aurez à faire quand je serai mort, ce sera de bien laver et purifier mon corps plusieurs fois de suite au dehors; car, Dieu soit loué, au dedans je l'ai déjà bien purifié, afin que je reçoive son saint corps demain, qui est mon dernier jour; et lorsque vous aurez lavé convenablement et bien essuyé mon cadavre, vous l'oindrez avec ce baume et avec cette myrrhe, et vous oindrez aussi bien la tête que les pieds, de manière qu'il ne reste aucune place qui ne soit bien ointe; et vous, Doña Ximena, et vous tous, mes compagnons, gardez-vous bien de pousser aucun cri ni aucune complainte lorsque je ne serai plus, de peur que les Maures n'apprennent ma fin et ne s'en réjouissent. Et quand adviendra le jour où le roi Bucar campera devant Valence, vous ferez monter tout le peuple sur les murailles et jouer les trompettes et les fifres, et montrerez autant de joie que se pourra. Et le jour que voudrez partir pour la Castille, vous en avertirez tout le peuple secrètement, de peur que quelqu'un des Maures qui sont à Alcudia ne le sache, et ferez charger les bêtes de somme de toutes les richesses et des effets que trouverez à Valence, de manière à ce qu'il n'y reste rien de précieux. Je t'ordonne ceci, Gil Diaz, encore plus qu'aux autres, et après qu'aurez parachevé ces choses, vous ferez seller et armer mon bon cheval Bavieca, puis dresserez mon

corps tout droit et l'armerez, et l'attacherez sur la selle de façon qu'il ne tombe point, et placerez mon épée Tizona dans ma main. Et d'un côté auprès de moi devra toujours demeurer l'évêque Don Geronimo, et de l'autre côté, Gil Diaz pour conduire mon dextrier; vous, Pero Bermudez, porterez ma bannière comme avez fait jusqu'ici; vous, Alvar Fañez Minaya, rangerez en bataille les troupes et combattrez le roi Bucar; or, soyez assurés et ne doutez point que Dieu m'a octroyé de vaincre après ma mort dans ce combat, et vous resterez maîtres du champ de bataille selon votre désir et trouverez de grands biens. » —

Et le jour en suivant, de très-grand matin, se présentèrent devant le Cid Ruy Diaz, Don Geronimo, Alvar Fañez Minaya, Martin Antolinez de Burgos et Doña Ximena, qui onc ne l'abandonna. Et le Cid Campeador commença à régler ses dernières volontés, et ce qu'il régla premièrement, fut qu'il serait enterré à San Pedro de Cardeña, où il repose maintenant; et il légua audit couvent beaucoup de bons héritages, d'où vient qu'encore aujourd'hui le lieu de sa sépulture en est d'autant plus honoré et mieux servi. Il fit ensuite des legs à ses gens et à tous les serviteurs de sa maison, à chacun suivant son mérite; puis il fit des legs à tous les chevaliers qui le servaient depuis qu'il avait été chassé de la Castille, leur laissant à chacun particulièrement un bien considérable; puis il légua à tous les autres chevaliers, qui ne le servaient point depuis si longtemps, mille maravédis, et à quelques-uns deux et trois mille. Puis il légua aux écuyers nobles qui le servaient depuis longtemps, à chacun cinq cents maravédis, et il prescrivit que lorsqu'ils arriveraient à San Pedro de Cardeña, ils baillassent des vêtements et des aliments à quatre mille pauvres; puis il légua à Doña Ximena tout le reste de ce qu'il possédait en ce monde, afin qu'elle pût vivre honorablement dans le couvent de San Pedro de Cardeña, et que Gil Diaz la servît tous les jours de sa vie. Et pour que tout cela fût accompli, il nomma exécuteur de ses volontés l'évêque Don Geronimo, sa femme Doña Ximena Gomez, Don Alvar Fañez Minaya et Pero Bermudez.

Ceci s'était déjà passé à la sixième heure, et le bon Cid Cam-

peador pria l'évêque Don Geronimo de lui présenter le corps de notre Sauveur Jésus-Christ, et le reçut agenouillé avec moult grande componction et les larmes aux yeux; puis aussitôt il se recoucha sur son lit, appela Dieu et San Pedro, s'écriant:

« Mon Seigneur Jésus-Christ, à qui appartient tout pouvoir et de qui relèvent les couronnes, tu es au-dessus de tous les royaumes et de tous les peuples, et toutes choses sont soumises à ta volonté, c'est pourquoi je te prie de m'octroyer cette grâce, que mon âme puisse trouver la vie sans fin. »

Après que le Cid eût fait ainsi, le noble héros rendit son âme pure au Seigneur; or, cela advint en l'an de l'ère onze cent trente-deux le quinzième jour du mois de mai. Voyant qu'il était mort, ils prirent son corps, le lavèrent et l'oignirent ainsi qu'il avait ordonné, et tous les prud'hommes et tous les seigneurs ecclésiastiques qui se trouvaient à Valence, accoururent et portèrent le cadavre à l'église de notre Bonne-dame-de-vertu, proche de l'Alcazar, et l'évêque et les autres ecclésiastiques chantèrent prières, vigiles et messe comme c'est la coutume pour les trépassés.

Et le troisième jour après que le Cid eût quitté cette vie, le roi Bucar débarqua dans le port de Valence, et amena si puissante armée de Maures que c'était merveille; car il vint avec lui trente-six rois des Maures et une Mauresse noire, qui conduisait deux cents femmes moresques aussi noires qu'elle-même; elles étaient nues et portaient des houpes de laine rouges dans leurs cheveux et des arcs et des flèches à la mode des Turcs; et celles-ci marchaient à cette expédition à cause d'un vœu et comme pour un pélerinage.

Le roi Bucar ordonna de déployer les tentes autour de Valence, et il en avait bien quinze mille; il commanda à cette Mauresse noire de se porter tout près avec toutes ses compagnes, et les Maures assaillirent trois jours durant la ville, et souffrirent de grands dommages, et aussi souvent qu'ils s'approchaient, les Chrétiens volaient sur les murailles et faisaient avec les trompettes et les fifres comme le Cid l'avait ordonné. Mais quand le roi Bucar et les Maures virent cela, pensant que le Cid n'osait marcher contre

eux, ils se montrèrent joyeux et pleins de bravades, et voulurent commencer à bâtir des machines et des tours.

Mais le neuvième jour après que le roi Bucar eut campé devant Valence, les compagnons du Cid Ruy Diaz avaient déjà tout disposé ainsi qu'il leur avait été prescrit, et le corps du Cid était demeuré aussi frais et aussi ferme au moyen du baume, et sa chair si belle et si merveille, son visage si animé, et ses yeux également ouverts, et sa barbe si bien arrangée, que personne sur la terre, qui ne l'aurait point su auparavant, n'eût pu croire autre chose sinon qu'il était vivant.

Et dans la nuit du douzième jour, tout étant prêt et les bêtes de somme chargées de tous les biens et du butin qu'ils purent trouver, de sorte que toutes les maisons demeurèrent vides, ils prirent le corps du Cid Campeador, et le revêtirent d'un habit d'une étoffe blanche et grise fort roide, et tellement semblable à une armure de fer, que chacun s'y fût trompé, même en y portant la main. Ils lui mirent également un casque de parchemin, équipèrent et armèrent le cheval Bavieca, et hissèrent le Cid sur la selle, qui y fut placé tout droit et avec tant de soin et d'adresse par Gil Diaz, qu'il se trouvait assis solidement. Ils attachèrent à sa main son épée *Tizona*, et suspendirent à ses épaules un bouclier, aussi en parchemin, et tout cela fait avec tant d'artifice, qu'il était merveilleux de voir combien il tenait ferme son épée et son bouclier. Puis d'un côté chevauchait l'évêque Don Geronimo, et de l'autre Gil Diaz, et ils conduisaient le dextrier par la bride.

Et lorsque toutes ces choses eurent été préparées et disposées de la sorte, et les troupes rangées en bataille, ils ouvrirent à minuit la porte de la route de Castille, que l'on nomme la porte du trot, et Pero Bermudez marcha le premier avec la bannière du Cid, et quatre cents chevaliers avec lui, auxquels il ne manquait pas une boucle. Les bêtes de somme vinrent ensuite et le reste des bagages, et puis encore marchèrent quatre cents chevaliers, tous choisis, chacun meilleur l'un que l'autre, et derrière eux suivaient Doña Ximena et ses gens, et avec elle six cents chevaliers qui la gardaient. Ils sortirent aussi secrètement et aussi

silencieusement que s'ils n'eussent pas été plus de vingt. Lorsqu'ils furent tous dehors, le jour commençait à poindre, et Alvar Fañez tenait déjà ses troupes rassemblées, qui fondirent sur les Maures, en criant à haute voix : *Saint Jacques et Castille!* et tombèrent d'abord sur les tentes de la Mauresse noire, qui étaient les plus proches, et leur attaque fut si soudaine qu'ils tuèrent plus de cent Mauresses avant que les Maures s'armassent et pussent monter à cheval. Cependant cette Mauresse était si alerte et si adroite à lancer des flèches, que c'était prodigieux, aussi la nommait-on en arabe *Nugey Maturja*, ce qui veut dire l'étoile de l'arc turc. Elle fut la première à cheval, et avec elle cent Mauresses ses compagnes, qui firent éprouver quelque perte aux compagnons du Cid; mais comme la femme de son naturel craint plus la mort que l'homme, elles en donnèrent aussi la preuve, et la première qui fut tuée, fut cette Mauresse qui les conduisait; les autres s'enfuirent à travers les tentes et réveillèrent les Maures, et tel fut le bruit et la confusion, qu'un petit nombre seulement purent saisir les armes et que tout s'enfuit vers la mer.

Et quand le roi Bucar et les trente-six autres rois maures virent ces choses, ils demeurèrent ébahis, et il leur sembla que plus de soixante mille chevaliers tombaient sur eux, tous blancs comme la neige, et à leur tête un, plus grand que tous les autres, monté sur un cheval blanc, et portant dans sa main gauche une bannière blanche avec une croix rouge au milieu, et à la main droite comme un glaive de feu, et frappait ainsi une telle multitude de Maures, que le roi Bucar et les autres rois maures se désespérèrent, et, commençant à fuir, ils ne s'arrêtèrent qu'au bord de la mer. Cependant les compagnons du Cid les pourchassèrent et en frappèrent un si grand nombre que c'était merveille, et qu'aucun n'osait ni se retourner, ni se défendre. Et quand ils arrivèrent à leurs vaisseaux, ils se pressèrent tellement pour y monter, qu'il s'en noya bien dix mille, et que des rois il en périt plus de vingt. Le roi Bucar et ceux qui avaient échappé avec lui à cette boucherie, déployèrent aussitôt les voiles et s'éloignèrent sans regarder derrière eux. Mais les compagnons du

Cid firent volte face, tombèrent sur le camp et prirent dans les tentes une énorme quantité d'or, d'argent et de pierreries, de sorte que même le plus pauvre s'enrichit dans cette journée, et ensuite ils suivirent en toute hâte l'évêque Don Geronimo, et Gil Diaz et Doña Ximena et, continuant leur voyage tranquillement sur la route de Castille, ils arrivèrent en douze jours au couvent de San Pedro de Cardeña.

Gil Diaz se donna beaucoup de peine pour exécuter tout ce dont le Cid Ruy Diaz l'avait chargé à l'égard de Doña Ximena et de ses gens, et cela dura bien quatre ans; tous les jours ils chantaient les offices des morts, et faisaient dire des messes et répétaient les vigiles sur le tombeau du Cid. Et Doña Ximena ne menait point un autre genre de vie et faisait beaucoup de bien aux pauvres, et donnait de riches aumônes pour l'âme du Cid Ruy Diaz, et allait tous les jours deux fois là où son cadavre était déposé, une fois le matin et une fois le soir, et n'aurait jamais souhaité de demeurer ailleurs; n'était pour prendre ses repas et pour dormir, encore parce qu'on ne voulait pas l'y laisser.

Gil Diaz prit tellement à cœur le soin du cheval Bavieca, que peu de jours se passaient sans qu'il ne le fît boire lui-même. Et depuis le jour que le corps du Cid avait été enlevé du dos de ce noble dextrier, personne au monde ne l'avait monté, mais le menait-on à l'abreuvoir par le licol et le ramenait-on de même. Or, ce bon cheval du Cid Campeador vécut encore deux ans après la mort de son maître, et trépassa étant vieux et n'ayant pas beaucoup moins de quarante ans.

Gil Diaz le fit enterrer devant le portail du couvent de San Pedro de Cardeña et planta deux ormes en ce lieu. Ces mêmes ormes se trouvent encore aujourd'hui à droite de la porte d'entrée et sont si grand que c'est merveille, comme tous ceux qui voudront y aller, pourront voir. Quatre ans après mourut la noble dame Doña Ximena Gomez, veuve de l'illustre héros le Cid Campeador, et le pieux abbé Garcia Tellez envoya vers les filles du Cid, Doña Elvira, reine d'Aragon, et Doña Sol, reine de Navarre, afin qu'elles vinssent aux funérailles de leur mère; elles s'achemi-

nèrent avec de nombreux nobles et riches cortéges, et force peuple avec elles pour voir encore une fois le corps du Cid, et elles ensevelirent Doña Ximena aux pieds du siége où le Cid était assis, et firent dire pour son âme beaucoup de messes et de vigiles, suivant la coutume, et comme il convenait à si noble dame que Doña Ximena, puis s'en retournèrent chacune chez elle.

Mais Gil Diaz, le serviteur du Cid, qu'il avait fait chrétien à Valence de Maure qu'il était auparavant, demeura le reste de sa vie dans le couvent de San Pedro de Cardeña, gardant les tombeaux de ses maîtres, et pourvut aux prières et aux offices pour leurs âmes, et vécut ainsi beaucoup d'années; mais quand il vint à mourir, il demanda d'être enterré auprès du bon cheval Bavieca, ce qui fut fait d'après sa volonté.

LE MARQUIS DE LA GRANGE.

Nouvelles diverses.

BRUXELLES. On se propose d'élever un monument sur la place dite des Martyrs. La commission chargée de l'examen des plans, vient d'adopter celui de M. Geefs. Ce doit être une statue de la liberté inscrivant aux fastes de l'histoire les noms de ses défenseurs, et appuyée sur un sarcophage qu'entourent des génies agenouillés. Au-dessous de ces groupes, un péristyle funéraire figurera le tombeau des martyrs de la liberté.

ELBERFELD. Février. Le maître vitrier Franz Thelen a fait à Dusseldorf plusieurs essais de peinture sur verre. Son procédé fait pénétrer par la cuisson les couleurs dans la matière vitrifiée, au point d'unir intimement ces diverses substances. Il a entre autres exécuté sur vitraux, dans les dimensions de douze pouces de large sur vingt et un de hauteur, les apôtres de Raphaël, dans le style des quatorzième et quinzième siècles, entourés d'une bordure blanche; puis des paysages, des armoiries, des portraits, etc., à la manière des seizième et dix-septième siècles, avec un rare degré de

perfection. Les armes qu'il a peintes pour les fenêtres de l'église catholique d'Elberfeld, ont quatre pieds et demi de diamètre.

Herculanum. Le bulletin de l'Institut annonce que les dernières fouilles ont fait découvrir dans cette ville souterraine une magnifique hôtellerie; la première cour intérieure, dont le pavé en mosaïque imite diverses fleurs, était destinée à l'usage des animaux domestiques; les magasins et les chambres à coucher environnaient la deuxième.

Londres. On remarque dans la brillante manufacture des orfèvres Storr et Mortimer, deux candélabres d'un travail exquis, exécutés sur les dessins de Chantrey. Un de ces candélabres a été offert par les dames de Norfolk au médecin sir Charles Clarke. Il porte neuf lumières, et le pied est trilatéral. Les coins portent des figures d'ange. Sur une des faces du pied on a sculpté en relief la parabole du Samaritain; sur le deuxième les armes de sir Ch. Clarke, et sur le troisième une inscription dédicatoire. La colonne du luminaire représente une effigie d'Esculape. Le deuxième candélabre, destiné par les élèves du collége de Winchester au docteur Williams, recteur de cet établissement, diffère de l'autre en ce que la colonne, au lieu d'un Esculape figure un évêque; et sur le pied, au lieu de la parabole du Samaritain, on voit un groupe de Minerve et Télémaque. La valeur de chacun de ces candélabres s'élève à cinq cents guinées.

Madrid. On lit dans le n.° 285 des Nouvelles de Berlin (numéro du 5 décembre 1835) une notice dont nous donnons ici le résumé, sur les collections que possède le cabinet royal des médailles de Madrid, dont la garde est confiée à M. A. R. de Quevedo, auquel sont adjoints comme conservateurs MM. B. J. Castellanos et D. Patr. Gallangos. Depuis environ six mois que ces messieurs sont placés au cabinet, les médailles modernes sont presque entièrement séparées des antiques, et classées distinctement. Les collections se montent environ à 90,227 pièces, dont

2672 en or, 30,672 en argent, 51,186 en cuivre, 366 en plomb, 50 en bois, 835 empreintes de cire, et 4386 de gypse. Elles sont réparties en 1439 cassettes de noyer, rangées dans des armoires en bois de mahagoni, ornées de sculptures dorées et de portes de glaces.

Munich. Le célèbre peintre d'architecture et de genre, W. Gail, va publier incessamment, par livraisons, un ouvrage sous le titre de *Souvenirs d'Espagne*, qui sera orné d'une trentaine de vues lithographiées d'après des dessins originaux faits d'après nature. Chaque cahier, accompagné d'un texte descriptif et d'études sur l'architecture en Espagne, contiendra trois vues de paysage ou de scènes populaires. Le prix de souscription est fixé à 2 florins 42 kreutzer par livraison. Cette publication offrira entre autres la vue exacte d'une arêne pour les combats de taureaux. Les demandes de souscription doivent être adressées à M. W. Gail, porte de Max, n.° 19, à Munich.

Paris. Si le bonheur du monde était fondé et accompli par la masse des publications littéraires, la France serait bientôt un Eldorado. Ce n'était pas encore assez pour elle d'avoir appelé toutes les capacités et les illustrations dont elle s'honore, pour contribuer à un *Dictionnaire de la conversation* en 50 volumes, chacun de 500 pages; elle s'occupe encore d'intérêts non moins sérieux, quoiqu'ils restent plus cachés; nous voulons parler des écoles de l'indigence et de l'instruction des pauvres; pour le prix de 25 francs, M. Delapalme offre en 25 volumes une *Bibliothèque de l'instituteur primaire*, contenant toutes les parties de l'enseignement; et l'éditeur Dupont nous fait savoir qu'il publie une *Bibliothèque élémentaire*, dont chaque volume ne coûte que 10 centimes. C'est le cas de dire que la clef du bonheur pour tous les goûts, tous les âges, toutes les bourses, est en vente chez tous libraires. Et parmi tous les livres à bon marché, qui s'échappent continuellement des presses françaises pour se répandre au sein du peuple, nous avons remarqué, sous le titre modeste de *Maître*

Pierre, *le Savant de village*, une collection de 28 volumes in-18, rédigés par des hommes pleins de talent et de goût, qui ont compris que c'était une haute mission qu'ils allaient remplir en mettant à la portée de toutes les intelligences des traités simples, clairs et précis, de géographie, d'histoire, de grammaire, de sciences et d'arts. La maison Levrault de Strasbourg, qui s'occupe aussi avec zèle de plusieurs autres publications utiles aux progrès de l'instruction primaire, continue, dans le même format que ses *Maîtres Pierre*, une série de petits volumes pour les enfants, où les contes délicieux de grâce et de naïveté de notre chanoine Schmid, qui laisse loin derrière lui tous ceux qui ont voulu écrire pour l'enfance, se trouvent en première ligne; puis viennent des histoires choisies, traduites de Glatz et d'autres auteurs allemands, ou imitées des Anglais. (*Morgenblatt.*)

— Le secrétaire de la commission des antiquaires de l'arrondissement de Beaune en Bourgogne, M. Bard, propose un prix archéologique, consistant en une médaille d'or du prix de 300 francs, pour le meilleur travail historique et descriptif sur les cathédrales d'Amiens, de Rheims, de Rouen, de Chartres, de Paris, de Strasbourg, de Soissons, de Bourges, de Saint-Denys, la sainte-chapelle de Paris, et la cathédrale d'Anvers; avec l'indication des églises qui se rapprochent le plus en seconde ligne du style architectural introduit en France au commencement du treizième siècle par Robert de Luzarches, Robert de Coucy, et Eudes de Montreuil. Le prix sera décerné en 1837; et les mémoires destinés au concours, et écrits en langue latine ou française, doivent être adressés à M. Bard à Chorey, par Beaune. La rédaction centrale de l'ancien Bourbonnais et de l'art en province, publiera le mémoire couronné, qui sera adressé à M. le Ministre de l'intérieur.

— Le cabinet des estampes de la bibliothèque du Roi renferme une collection de catalogues de toutes les expositions d'arts qui ont eu lieu à Paris depuis Louis XIV jusqu'à nos jours. La première, d'après ces catalogues, date de l'an 1699 et contient 210 numéros; la deuxième est de 1704 et fut la dernière du règne de Louis XIV: il n'y en eut point sous la régence. On en compte

vingt-quatre pendant le règne de Louis XV, de 1737 à 1773; neuf sous Louis XVI, autant sous la république; cinq sous l'empire, quatre sous Louis XVIII, et sous Charles X une seulement, en 1827. Trois se sont succédé depuis la révolution de Juillet. Celle de 1836 est la cinquante-neuvième depuis Louis XIV, et dans une période de 137 ans, les artistes français ont exposé aux regards du public 40,650 produits de l'industrie.

— La ville d'Aix, qui a vu naître M. Thiers, possède un buste de ce ministre, avec cette légende : *Scriptor Tacito, Mirabello par orator.*

— Le sculpteur Desprez a terminé le modèle d'une statue du général Foy, qui doit être érigée dans la salle de la chambre des députés. Le général est représenté debout, en costume moderne, et dans l'attitude pleine d'une noble simplicité qu'il portait à la tribune.

Pompéï. M. le professeur Zahn a trouvé au mois de février, dans une maison de la *strata di Mercurio*, où se conserve une peinture à fresque de Narcisse et Endymion, quatorze vases d'argent et un grand nombre de médailles, entre autres vingt-neuf médailles d'or à l'effigie du premier empereur romain, et deux vases de cinq pouces de diamètre, revêtus de ciselures artistement exécutées, qui figurent des Amours et des Centaures, et des emblêmes du culte de Bacchus et de Cérès.

Rome. Depuis le décès de Madame Lætitia, mère de Napoléon, tous les tableaux qu'elle possédait ont été remis au cardinal Fesch, son frère. On remarque dans cette collection les portraits de famille peints par David, Gérard et autres artistes du premier talent, ainsi que le portrait de Charles Bonaparte, père de l'empereur, dont M.[me] Lætitia ne permit jamais, tant qu'elle vécut, de prendre une copie. (*Kunstblatt.*)

CHANT DE L'ÉPÉE

(Schwertlied),

DE KOERNER.

Pourquoi cet éclat glorieux
Et ce long regard amoureux,
Épée à mon côté pendue,
Toute nue?
Hourrah!

« C'est qu'un libre et jeune lancier
Fait brandir ma pointe d'acier,
Et de plaisir, moi, nue et belle,
J'étincelle! »
Hourrah!

Vive épée au pommeau d'argent,
Je suis libre, et comme un amant
T'embrassant au lit des batailles,
Nous ferons là nos fiançailles.
Hourrah!

« A ta main je livre, mon cher,
Mon brillant avenir de fer;
Dis-moi quand ta fraîche épousée
Boira sa vivante rosée? »
Hourrah!

C'est le matin d'un jour de sang;
Quand le clairon de rang en rang
Et le canon beuglent sur terre,
Guerre! guerre!
Hourrah!

« Fiancé, tu n'auras que moi,
Ma couronne sera pour toi,
Marche! en avant! que tu m'embrasses
Et m'enlaces! »
Hourrah!

Impatiente du fourreau,
Tu lèves ton luisant pommeau;
As-tu soif d'ennemis qui saignent,
Et dont les flots de sang te baignent?
Hourrah!

« Oui, je courrai dans les combats
M'abreuver, j'ai soif de trépas;
Je veux boire à nos fiançailles
Le sang de longues funérailles. »
Hourrah!

En place! repos! reste encor
Tranquille dans ton fourreau d'or,
Puis nous sortirons, fière amante,
De la tente.
Hourrah!

« Pour cueillir au camp des vautours,
Riant jardin de nos amours,
La rose qui fleurit sanglante,
Pas d'attente! »
Hourrah!

Mon œil, ma main te suit, allons!
Et vers notre couche marchons,
Je t'y rendrai, ma noble épée,
Du sang de l'ennemi trempée.
Hourrah!

« Approchez! mes noces d'éclairs,
Feux croisés flambants dans les airs,
Coursiers qui mâchez votre écume,
Jolis jets de sang chaud qui fume. »
Hourrah!

Bravo! cavaliers allemands,
Vous combattez en vrais amants,
Quand l'épée à l'ardente lame
Vous enflamme.
Hourrah!

Vainement à votre côté
Pendait son pommeau redouté :
Dieu le voulait qu'à votre droite
Il miroite !
Hourrah !

Camarades ! sachez oser
Imprimer un brûlant baiser
Sur votre belle de sang rose,
Maudit celui qui ne l'arrose !
Hourrah !

Voyez, votre dame de fer
Fait jaillir le funèbre éclair.
Hourrah ! redoublez d'énergie,
L'aurore se lève rougie.
Hourrah !

C'ÉTAIT MOI !

(Das war ich),

PAR LE MÊME.

Par un riant matin, je la voyais naguère
En mon rêve, debout sur un mont de lumière,
Elle était noble et douce et belle comme toi ;
Ainsi que vers l'autel on prie un jour de fête,
Un jeune homme à ses pieds avait penché sa tête,
Et c'était moi !

Comme une ombre furtive ainsi la scène change ;
Dans le lointain des flots, je la revis, cet ange,
Disparaître ; soudain, tout palpitant d'émoi,
Il paraît et se plonge, et bientôt sur la dune
Tous deux je les revis la main l'une dans l'une —
Lui, c'était moi !

Et mon rêve toujours peignait en traits de flamme
Ton image à mes yeux, ton image à mon âme,
L'amour, partout l'amour, et tout l'amour en toi ;
Je te voyais planant dans un immense espace,
Et lui, toujours fidèle, élancé sur ta trace —
Lui, c'était moi !

Quand mon songe à la fin se dérobe et s'efface,
Un autre rêve d'or revient qui le remplace;
Ton image toujours, tes traits et toujours toi!
C'était toi, dont la joue était belle-rosée,
C'était toi, dans ses bras doucement reposée —
Lui, c'était moi!

Tu m'apparais partout où m'apparaît la vie,
Ta figure sourit à mon âme ravie,
Mon désir enflammé n'embrasse rien que toi.
As-tu vu ce jeune homme à l'œil plein de tendresse,
A qui le cœur battait d'une indicible ivresse —
Ah! c'était moi!

Avec toi dans le ciel, je gravirai ma cime,
L'homme devient plus saint, son âme plus sublime,
Quand il peut s'appuyer sur l'ange auprès de soi;
Je t'aime, sois le mien, pour que, si je soupire,
Ma voix, en te chantant, s'anime et puisse dire:
Oui, c'était moi!

C'ÉTAIT ELLE!

(Das warst du),

PAR LE MÊME.

De mon œil assoupi s'envolait le repos,
Et le vent du matin, qui fait fleurir la rose,
Glissait en éveillant ma paupière mi-close,
Une image passait et s'effaçait tantôt,
Forme transfigurée, et souriante et belle —
C'était elle!

Quand régnait du midi la féconde chaleur,
Quand le soleil dorait le vallon solitaire,
Quand la fleur recevait ses baisers de lumière,
Mon âme s'entr'ouvrit aux rayons du bonheur....
Une image plana brillante, douce et belle —
C'était elle!

Quand s'étendait le soir à la moite fraîcheur,
Quand un horizon d'or plongeait dans les rivages,
Je voyais onduler aux franges des nuages,
Un voile aérien, des robes de vapeur,
Cette gaze du ciel, que je la trouvais belle —
C'était elle!

A cette heure où le jour sur les flots vient mourir,
Mon âme se berçait au branle de la vague,
Et mon rêve chéri revenait doux et vague;
Près d'une vierge aimante il me semblait dormir.
Que mon somme était doux! que ma nuit était belle! —
C'était elle!

Las! mon songe s'envole; adieu mes pensers d'or!
J'ai passé, j'ai rêvé dans le monde où l'on rêve.
O toi, qui l'animas, ange, pour qu'il s'achève
Cœur à cœur, près de moi, viens fixer ton essor,
Je dirai, te voyant et souriante et belle:
C'était elle!

JULES CLERE.



Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

W. Menzel's Geschichte der Deutschen: Histoire des Allemands, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par Wolfgang Menzel; nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. Stuttgart, chez Cotta.

La première édition, en trois volumes, fut publiée, de 1824 à 1827, chez Gessner à Zurich; le succès qu'elle a obtenu a engagé l'auteur, que l'Allemagne compte parmi ses écrivains les plus distingués, à en préparer une nouvelle, qu'il vient d'enrichir de travaux nombreux et du plus haut intérêt.

Cet ouvrage ne renferme pas seulement une histoire politique des Allemands continuée jusqu'à nos jours, c'est encore une histoire en quelque sorte populaire, qui prend une à une chaque province, chaque petit État, pour nous en révéler les institutions, les coutumes, les arts, les sciences, la littérature.

L'auteur a vaincu avec un rare talent la difficulté de resserrer dans le cadre d'un seul volume les immenses matériaux qu'il avait recueillis dans ses longues et consciencieuses études. Son œuvre, sur laquelle nous nous proposons de revenir incessamment, sera pour l'Allemagne un monument national; elle doit trouver place dans la bibliothèque des savants et des gens du monde, et devenir le manuel indispensable de tous ceux qui veulent apprendre à connaître une des contrées les plus remarquables de l'Europe.

Drei Dramen, etc.: Trois Drames, de Wiese: 1.° les Amis; 2.° Paul; 3.° Beethoven. Leipzig, chez Brockhaus.

La première de ces pièces, en trois actes, n'a pas même le mérite d'une invention originale; on n'y trouve que des caractères usés à force

d'avoir été maniés et reproduits sous toutes les formes; le style ne compense ni les défauts du sujet, ni le trop fréquent oubli des exigences et du mécanisme de la scène. L'auteur est ici resté bien au-dessous des espérances qu'avaient fait concevoir ses premières productions.

Doit-on signaler comme un progrès de l'art l'idée d'avoir placé au théâtre l'histoire de l'apôtre S. Paul, qui fournit encore à Wiese la matière de trois tableaux? Le premier, sous le péristyle de la demeure du grand-prêtre à Jérusalem; le second, devant l'aréopage d'Athènes, et le dernier à Rome au palais de Néron. En matière de goût, les opinions peuvent différer beaucoup; quant à nous, quoique nous ayons remarqué quelques passages heureux dans cette pièce, nous pensons qu'il n'est ni dans nos mœurs, ni dans les convenances religieuses, d'ériger sur la scène les épisodes de nos livres saints. Une pareille innovation, si elle était admise, serait un symptôme de décadence, plus qu'un signal de progrès.

Beethoven est une composition plus chaleureuse et qui doit fixer le succès, quoiqu'on n'y trouve pas encore de création vraiment dramatique. L'intrigue est une réminiscence de l'amour du Tasse pour Éléonore; Adelaïde est l'intime pensée d'amour, la source des belles inspirations de Beethoven; et la pièce finit à peu près comme le Tasse de Gœthe. — Du reste, cet amour est une pure fiction, du moins les plus anciens amis de l'illustre compositeur n'en ont-ils jamais connu le secret.

L'auteur, auquel nous reconnaissons un talent plein d'avenir, doit s'attacher à le nourrir, à le fortifier par l'étude approfondie des grands maîtres. La poésie est un sacerdoce auquel on doit s'initier par de longues veilles et la méditation des chefs-d'œuvre qui forment ses codes sacrés.

Die Blumen von Granada, etc.: Les Fleurs de Grenade; tableaux historiques et romantiques du quinzième siècle, par M. Reichenbach; deux volumes. Leipzig, chez Kollmann.

La prose et les vers, la ballade et l'épopée, la scène et le roman, ont déjà bien redit la conquête de Grenade, et l'Alhambra est presque plus connu dans la poésie allemande que le *Hochburg* de Vienne. Sous la forme du conte oriental, nous devons à M. d'Auffenberg une conception très-dramatique de ce sujet. Châteaubriand et Washington

Yrving lui ont aussi consacré quelques inspirations de leur génie. Les essais tentés depuis se noient dans un pathos sentimental, qui fausse l'idée large et vraiment consciencieuse qu'on devrait se former aujourd'ui du roman historique.

Salvador, der Guerillaführer, etc. : Salvador, le chef de guérillas, roman par D. Telesforo de Trueba, traduit de l'anglais par Friedenberg; trois volumes. Berlin, chez Duncker et Humblot.

Don Salvador de Montalvan, jeune Espagnol, voit maltraiter sa mère par un sergent français, le tue, prend la fuite et devient chef d'une bande de guérillas. Blanche, sa fiancée, tremble pour ses jours et se désole. Mais une autre femme, Doña Elvira, fille d'un hidalgo, éprise de Salvador, déguise son sexe sous un vêtement d'homme, et va se mêler aux guérillas sans être reconnue. Ici commence une suite de scènes de combats. Un Espagnol adroit, nommé Podenco, remplit le rôle d'espion. Il s'agit de capturer un grand convoi français; mais l'entreprise n'est pas sans périls. Salvador, repoussé et sur le point d'être pris, change d'habits avec un mendiant, et se réfugie dans une ferme, où il se fait connaître, lorsque les Français furieux, qui le cherchent partout, menacent d'incendier la chaumière du paysan. Il est pris et passé par les armes. Mais aucune de ses blessures ne se trouve mortelle; ses compagnons, conduits par sa maîtresse, le recueillent. Sur ces entrefaites, Blanche est poursuivie par un colonel français, auquel elle échappe à grande peine. Fulgentia, sœur d'Elvire, se laisse enlever par un capitaine français, qu'elle épouse et l'accompagne à la guerre; dans une rencontre avec les guérillas de Salvador, Elvire est blessée à mort et se fait connaître avant d'expirer. Son père, fait prisonnier, dans le même combat, lui donne sa malédiction. Fulgentia vient à Paris avec son époux, qui l'oblige, par ses mauvais traitements, à s'enfuir; elle retourne seule dans sa patrie et se fait religieuse. Salvador épouse Blanche.

Ce roman, qui pèche par la conception dramatique et par de nombreux défauts de plan et de détail, a quelque chose de la physionomie des vieux romans espagnols. Ce qui le caractérise particulièrement, c'est l'esprit patriotique dont il est rempli.

Laura Grimaldi, etc.: Laura Grimaldi, tragédie en cinq actes, par l'auteur de Clytemnestre. Mannheim, chez Lœffler.

Le sujet de cette tragédie est le dévouement de Marco Casanova, qui fait échapper de prison son père, chef de l'insurrection de la Corse contre Gênes, et qui sacrifie sa vie pour sauver celle du vieillard. Laura, fille du doge Grimaldi, aime Marco, et Anthonello plaide pour lui avec une chaleureuse éloquence devant la cour de justice du sénat génois; mais ni son talent, ni les larmes et les instances de Laura ne peuvent sauver Casanova, et l'inflexible Grimaldi fait prononcer sa condamnation. La pièce, conduite avec rapidité, et sans aucun épisode qui puisse un instant ralentir l'intérêt, soutenue par un style brillant, mais sans afféterie, est riche de caractères puissamment dessinés, qui font honneur au génie de l'auteur; le dénouement n'est peut-être pas assez préparé, mais sa chute est imposante. Laura Grimaldi se poignarde après l'exécution de son amant, et Anthonello finit le drame par ces paroles profondément tristes :

« Qu'une tombe paisible réunisse ces deux infortunés ! Ils ont tous deux fait leur devoir. »

Que l'auteur de Clytemnestre et de Laura poursuive ses études artistiques, et il nous trouvera disposés à applaudir ses succès.

Politisches Taschenbuch: Manuel politique pour l'année 1836; première partie : histoire du journalisme, par un ancien journaliste. Leipzig, chez Michelsen.

Dans l'ordre social actuel, les journaux exercent une influence remarquable; c'est une puissance qui a déterminé en partie les révolutions du passé et qui prépare celles de l'avenir.

On n'est point d'accord sur l'époque à laquelle furent publiés les premiers journaux; ils durent peut-être leur origine au besoin qu'éprouvèrent certaines classes d'individus de faire connaître leurs besoins ou leurs talents, de formuler leurs demandes ou leurs annonces, et peu à peu ce germe de publicité acquit son développement tel qu'il existe aujourd'hui, où le commerce, la politique, l'industrie, la littérature, ont chacun leurs organes.

Nous n'avions pas en France un ouvrage qui traitât de l'essence, de l'extension et de la sphère d'activité de cette puissance quotidienne, et nous offrît d'utiles renseignements par une description raisonnée de toutes les feuilles et revues périodiques qui se publient dans les diverses parties du monde. Un journaliste allemand, qui juge à propos de garder l'anonyme, a entrepris cette tâche difficile, et il essaie d'analyser l'esprit des principaux journaux le plus répandus.

Voici le résumé statistique de ces publications, à l'époque de 1836, d'après l'ordre que l'auteur a suivi :

Espagne				29
Portugal				15
Italie		Deux-Siciles	15	35
		États de l'Église	7	
		Sardaigne	5	
		Divers États	8	
Suisse				73
France	Paris	Journaux politiques	22	593
		— religieux	21	
		— littéraires, revues	62	
		— scientifiques	36	
		— jurisprudence et administration	49	
		— histoire, politique, statistique	40	
		— militaires	11	
		— commerce, industrie	45	
		— éducation	30	
		— beaux-arts	14	
		— modes	13	
		— annonces	12	
	Départements		238	
Grande-Bretagne		Londres	49	501
		Angleterre	185	
		Écosse	41	
		Irlande	69	
		Publications périodiques, arts, sciences, littérature	157	

Allemagne.	Recueils littéraires	9	691
	Théologie	69	
	Culte israélite	3	
	Philosophie, pédagogie et éducation	31	
	Jurisprudence, géographie, histoire	54	
	Sciences naturelles et médecine	57	
	Commerce, industrie, art militaire	74	
	Politique et mélanges :		
	1.° Confédération germanique	181	
	2.° Prusse	145	
	3.° Autriche	68	
Pays-Bas			63
Danemarck			33
Suède et Norwège			25
Russie	Langue russe	41	60
	Langue française	4	
	Langue allemande	15	
Pologne			35
Grèce			5
Turquie			5
Afrique			5
Asie (Chine et possessions anglaises)			30
Amérique	États-Unis du Nord	53	139
	Mexique	16	
	Amérique du Sud	18	
	Brésil	52	
Haïti			1
Cuba			4
Colonies anglaises.	Europe	3	24
	Indes occidentales	6	
	Amérique du Nord	6	
	Amérique du Sud	2	
	Afrique	4	
	Australie	3	

Rappoltstein : Rappoltstein, épopée romantique par G. D. Zurich, chez F. Schulthess.

Quand toute une longue époque est morte, que jusqu'à la pierre sépulcrale qui la recevait est broyée, que le vent en emporte la poudre,

le temps, les souvenirs : ô venez, pendant que l'ombre du passé est encore là, historiens, romanciers, poëtes, hommes qui faites revivre! il y a de par l'Europe éteinte des lieux qui vous inspireront si bien : si l'Écosse a eu son chantre; la Bretagne, la Normandie, les vieilles provinces de France, la vieille Allemagne, ont pour vous encore leurs traditions nationales et inédites, leurs contes étranges, leurs légendes merveilleuses; puis entre l'Allemagne et la France, pays mixte, harmonisant le romantisme de la première et l'esprit de la seconde, voici posée l'Alsace toute pleine encore de féerie, de récits populaires, de traditions souriantes, pieuses, sanglantes; l'Alsace avec sa cathédrale non pareille et ses cent châteaux démolis.

Maintes fois déjà, mais par une piété filiale, des voix se sont fait entendre qui chantaient leurs vieux souvenirs; cette muse alsacienne, déjà bien des couronnes sont venues s'essayer sur son front gothique et rêveur, odes, drames, légendes, ballades, récits diversement colorés de ses mythes naïfs et fériques; aujourd'hui la voici venir plus haute et solennelle, elle a pris son grand vol, sa grande et sonore voix, sa grandiose lyre; elle tient en main son épopée romantique en vingt-deux chants : *Rappoltstein*.

Voyageurs, peintres, poëtes, qui dans votre religion pour le passé êtes venus visiter les pays du Rhin, vous avez vu Ribeauvillé aux triples ruines, qui ont l'air de commander encore à toute la plaine de Colmar. Rappoltstein, Saint-Ulrich, Giersberg, réservés pour les impressions fortes et terribles, dit M. de Golbéry, et ces trois ruines-sœurs sont restées dans vos souvenirs comme trois tombes dans un cimetière de famille.

Parmi tous ces remarquables monuments que le moyen âge, en s'enfuyant, a laissés pendant en débris sur les montagnes de l'Alsace, M. G. D. lui aussi a été frappé de l'aspect de cette belle ruine de Rappoltstein, il s'y est attaché comme tout homme de foi s'attache à son œuvre, avec âme, et il l'a chantée; il a interrogé, pour la faire belle et vivante, les vieux souvenirs, l'histoire, les traditions éteintes qui dorment dans la nuit du douzième siècle; il s'est posé en face de l'époque reculée qu'il évoquait; il lui a demandé ce qu'elle avait de gracieux et de terrible, d'humain et de fantastique; seul, sans encouragements, il a fait dans le silence de la retraite son roman héroïque, œuvre d'inspiration, de conviction et de travail, et en silence aussi il le présente à l'appréciation amie de ses lecteurs.

Dans l'état de littérature un peu apathique où nous vivons, rien de remarquable dans le genre auquel ce poëme appartient n'est venu nous réveiller depuis Schulze; la France elle-même s'est plainte de cette stagnation littéraire de sa voisine, et naguère M. Lerminier disait : « L'Allemagne ne nous enverra-t-elle plus un de ses songes brillants. » Ce sera donc une nouveauté que le *Rappoltstein*, la France le recevra avec d'autant plus d'amour, que c'est une création de son sol; l'Allemagne l'acceptera, parce qu'il est sien; il sera cher surtout à l'Alsace qui l'a produit, à la ville dont il a ravivé les vieux souvenirs.

Si nous jugeons ainsi favorablement de cette œuvre, c'est que nous avons senti que c'était remarquable, et bien que ce récit attachant, animé, mouvant, réflétant le moyen âge avec ses combats, ses traditions, ses apparitions, ses fantômes, sa vie solitaire, parfois sauvage et sombre; ce poëme, romantique pour le fond, est, quant à la forme, éminemment classique, c'est-à-dire pur, correct, beau de son rhythme régulier et de sa cadence harmonieuse; c'est une belle texture de poésie jetée sur des inspirations qui tiennent tout à la fois du roman et du drame; c'est, pour l'embroglio de ses épisodes, qui se nouent, se dénouent et marchent parallélement au fil principal, quelque chose d'Arioste, tandis que le style et la manière de la strophe rappellent l'épopée romantique de Cæcilia.

LIVRES FRANÇAIS.

L'Italie il y a cent ans, ou Lettres écrites d'Italie à quelques amis en 1739 et 1740, par Charles DE BROSSES, publiées pour la première fois sur les manuscrits autographes par M. R. COLOMB; deux volumes in-8.° Paris, chez A. Levavasseur, 1836.

Dans un temps où tout devient commun, et pour mieux dire, où tout l'est devenu, y a-t-il quelque chose qui le soit plus qu'un voyage en Italie? Quel est le flaneur, l'homme ennuyé, l'homme d'affaires, qui ne s'est cru obligé de faire ce pélerinage depuis si longtemps à la mode? et en effet, pourrait-on se refuser le plaisir d'une semblable promenade, quand on entend nos dandys se dire nonchalamment entre eux, qu'ils se promettent d'aller sous quelques mois *faire une partie de chasse dans les plaines* .... de l'Amérique du Sud? Décidément

l'Italie et la Suisse, sa voisine, sont la banlieue, le tour d'échelle de la France.

Aussi, depuis un temps immémorial, y va-t-on sans façon, en pantoufles, pour ainsi dire, et en robe de chambre, à peu près comme on va respirer l'air dans son jardin, ou faire une visite à un voisin de campagne. Jusqu'ici il n'y a rien de mal, et ce n'est pas nous qui proscrirons le *tourisme;* mais au moins tous ces voyageurs devraient-ils se contenter d'être touristes, sans vouloir se faire historiens. Il n'y en a pas un qui puisse revenir d'Italie sans rapporter avec lui dans son porte-manteau sa relation, ses souvenirs, ses impressions de voyages: aussi le nombre en est-il aujourd'hui assez grand pour qu'on puisse facilement chauffer au moins six mois les bains de Paris avec cette nouvelle bibliothèque d'Alexandrie.

Qu'est-il résulté de cette manie universelle de jeter ainsi à la tête du public ses voyages et sa biographie? un déluge de pitoyables et prétentieuses amplifications. C'est avec peine que l'on peut excepter quelques ouvrages qui nous apparaissent de loin, *rari nantes*, et échappent à la réprobation générale. Dans presque tous les ouvrages que nous avons sur ce pays, nous retrouvons la même ignorance, la même affectation, le même langage de convention; ce sont toujours les mêmes phrases aussi prétentieusement guindées sur le *beau ciel de l'Italie, la patrie, la terre classique des arts*, et les mêmes exclamations à la vue de S. Pierre de Rome, du dôme de Milan, du palais Saint-Marc, des lagunes de Venise, de la tour penchée, de la rue de Tolède et de ses lazzaroni, que sais-je? C'est une véritable stéréotypie, et si ceux qui nous ont fait ces mille et une relations de voyages avaient voulu s'en donner la peine et s'aider de quelques réminiscences, ils auraient parfaitement pu en faire autant que leurs devanciers, et cela sans faire autre chose que rester tranquillement chez eux.

Aussi le livre de Charles de Brosses, bien que livre d'*outre-siècle*, si je puis m'exprimer ainsi, a-t-il été pour nous une véritable bonne fortune; car malgré son ancienneté, nous dirions presque son antiquité, nous avons trouvé dans cet ouvrage plus de choses nouvelles, également bien pensées et bien racontées, que dans les trois quarts des livres que nous ont donnés les voyageurs en Italie. Charles de Brosses, sans s'effrayer des difficultés du voyage, qui était alors une grande affaire, dans un temps où l'on faisait son testament pour un

déplacement de cinquante lieues, partit avec M. Lopin et les deux frères Lacurne de Sainte-Palaye. Peu d'hommes, en effet, étaient plus capables de faire un voyage à la fois instructif et intéressant. Sans parler de leurs qualités et de leurs connaissances personnelles, leur fortune leur permettait de ne point trop limiter leurs dépenses, et leur sang de gentilshommes leur donnait partout une entrée facile. Aussi mirent-ils bien à profit leur temps pour visiter toute l'Italie, et le firent d'une manière certainement plus complète qu'on ne l'a fait depuis eux. Charles de Brosses parle de tout, d'antiquités, de monuments, d'art, d'agriculture, d'archéologie, de paléographie; ses jugements sont toujours d'une netteté, d'une vérité admirables. Ce n'est pas sans étonnement que nous avons vu cet ancien président du parlement de Dijon, ce traducteur de Salluste, discourir avec autant de goût, de science et de sagacité sur la peinture et la musique italiennes, que pourraient le faire de nos jours de véritables artistes, et s'éloigner aussi hardiment des traditions de son époque, qui faisaient de Boucher le héros de la peinture du dix-huitième siècle. Ces lettres forment un répertoire toujours spirituel, rempli d'anecdotes intéressantes, écrites d'un style toujours vif, léger, amusant. Quelle gaîté, et en même temps quelle fine critique et quel esprit d'observation dans les remarques que lui suggère chaque ville qu'il visite, chaque jour qu'il passe en Italie! Il n'oublie rien, raconte tout avec une simplicité, un esprit que depuis longtemps nous n'étions plus habitué à trouver dans les relations de voyages au-delà des Alpes.

Ce qui rend cet ouvrage plus précieux, plus remarquable encore, c'est qu'il ne devait point voir le jour. Une première édition, tombée par hasard, pendant la révolution, entre les mains d'un libraire, n'avait été publiée que par une indiscrétion. Aussi était-elle remplie de fautes et de lacunes, et indigne du nom et de la réputation d'esprit de Charles de Brosses; mais elle fut bientôt épuisée, non pas tant seulement par la vente, que parce que le fils de l'auteur retira de la circulation les exemplaires qui n'avaient pas été vendus. On peut donc considérer cette première publication comme non avenue.

L'ouvrage était donc complétement ignoré; il n'en restait plus, pour ainsi dire, que quelques copies manuscrites, originairement en la possession des amis auxquels Charles de Brosses avait écrit la relation de son voyage. L'une d'elles tomba heureusement entre les mains d'un

homme de goût, M. R. Colomb, qui connaît lui-même fort bien l'Italie. Épris des charmes de l'ouvrage, il conçut l'idée de le publier, et trouva toutes les facilités désirables dans le petit-fils de Charles de Brosses.

L'éditeur, à qui nous sommes redevables de nous avoir rendu cette charmante description de l'Italie du dix-huitième siècle, a mis en tête de cette publication une préface écrite avec autant de justesse que de simplicité, et une biographie de Charles de Brosses, qui lui a été fournie par son petit-fils. Sans se courber, comme une foule d'éditeurs, sous le joug de cette pruderie de mauvais goût, qui croit rendre service à un auteur favori en le mutilant, M. Colomb nous a donné ces lettres textuellement comme elles ont été écrites, sans en retrancher un seul mot. Si quelques personnes trouvent quelquefois un peu trop libres certaines facéties répandues çà et là dans ces lettres, et que comportaient du reste fort bien le genre et le ton de la société d'alors, pour nous, nous remercierons l'éditeur de les avoir conservées; car cette mutilation nous aurait privés de plusieurs pages infiniment spirituelles. Nous n'aurions eu qu'un *excerpta* de Charles de Brosses, et le temps des *editiones castigatæ* est passé.

M. Colomb a, dans sa préface, résumé les mérites de cet ouvrage dans une phrase trop juste et trop vraie, pour que nous ne lui demandions pas la liberté de la citer : « Tel que ce livre est sorti de la plume de l'auteur, dit-il, il offre encore le tableau le plus exact, le plus brillant, le plus spirituel et souvent le plus comique de l'Italie physique et morale il y a cent ans. »

Bulletin bibliographique.

THÉOLOGIE.

Familiengebete von William Wilberforce, etc.: Prières de famille, traduites de l'anglais, par A. Luder, avec une préface du docteur A. Neander; Berlin, chez Enslin. — Cet ouvrage réclame sa place au sein de toutes les familles religieuses. Sa préface offre un portrait intéressant du célèbre philanthrope Wilberforce.

Bilder-Bibel: Tableaux de la Bible, contenant toutes les saintes écritures de l'ancien et du nouveau Testament, d'après la traduction allemande de Martin Luther; ornée de 1000 figures lithographiées. — Chaque cahier contient trois feuilles d'impression grand in-4.°, avec 25 à 30 figures. Le troisième est en vente chez Gœdsch, à Meissen, et chez tous les libraires d'Allemagne.

Marienbüchlein: le petit Livre de Marie, recueil de chants en l'honneur de la sainte Vierge, et de méditations sur ses vertus, par J. B. Rousseau, un joli volume avec titre gravé; Francfort-sur-le-Mein, chez Sauerlænder. — Ce petit livre a obtenu le suffrage le plus flatteur des archevêques de Cologne et de Fribourg, et de plusieurs prélats distingués. C'est une des plus intéressantes publications de la littérature catholique.

JURISPRUDENCE ET POLITIQUE.

König und Freiheit: Le roi et la liberté; épître aux faux prophètes de notre siècle; Berlin chez Plahn.

Ueber die Stellung des römischen Rechts zu dem nationalen Recht der germanischen Völker: Sur l'emploi du Droit romain dans le Droit national des Allemands, par Beseler (discours de réception académique); Bâle, 1836.

Politisches Taschenbuch auf das Jahr 1836: Manuel politique pour l'année 1836, rédigé par un ancien journaliste; première partie: histoire et statistique des journaux; Leipzig, chez L. Michelsen.

MÉDECINE ET PHYSIOLOGIE.

Historisch-kritische Darstellung des Streits über die Einheit oder Mehrheit der venerischen Contagien : Examen historique et critique de la question d'unité ou de pluralité d'espèces de maladies vénériennes, par le D.r Guesterlen. — Ouvrage rempli d'observations neuves et pleines d'intérêt, et qui a été couronné par la faculté de médecine de Tubingue; Stuttgart et Tubingue, chez Cotta.

Isis, Encyklopädische Zeitschrift : Isis, recueil encyclopédique, spécialement consacré à l'histoire naturelle, l'anatomie comparée et la physiologie, par Oken; Leipzig, chez Brockhaus. — Il paraît un numéro par mois.

Beschreibung des Gesundbrunnens zu Teinach : Description des sources minérales de Teinach, par le D.r C. F. Müller; Stuttgart, chez l'auteur.

Praktische Uebersicht der vorzüglichsten Heilquellen Deutschlands : Revue pratique des principales sources minérales qui existent en Allemagne, d'après les essais du D.r C. W. Hufeland, 3.e édition; Berlin, chez Duncker et Humblot.

Pfennig-Encyclopädie der Anatomie : Encyclopédie des connaissances anatomiques, mise en ordre par le D.r Th. Richter; Leipzig, chez Baumgærtner.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

Flora germanica excursoria; auctore L. Reichenbach, et Reichenbachianæ Floræ germanicæ clavis synonymica, 3 partes; Leipzig, chez C. Knobloch.

Anleitung zum Selbststudium der Optik : Instruction pour étudier soi-même l'optique, par J. Sporschil; Leipzig, chez Brockhaus (avec 49 planches).

Anleitung zum Selbststudium der Elektricität, des Galvanismus und Magnetismus : Guide pour étudier soi-même l'électricité, le galvanisme et le magnétisme, par J. Sporschil; Leipzig, chez Brockhaus (avec 13 planches).

PHILOSOPHIE.

Der Dichter ein Seher : Pensées d'un voyant, ou de l'union intime de la poésie et de la langue avec les développements de l'intelligence, par A. Steinbeck; Leipzig, chez C. F. Kœhler.

Die Naturlehre der Seele : De la nature et de l'essence de l'âme, recherches dédiées aux philosophes, par le D.r Fischer; Bâle, chez Schweighæuser.

Vorhalle zur speculativen Lehre : Introduction aux études spéculatives, par le D.r F. Hoffmann; Munich, chez Theyssing.

Lehrbuch zur Einleitung in die Philosophie : Méthode d'introduction à l'étude de la philosophie, par J. F. Herbart, 3.e édition; Kœnigsberg, chez Borntræger.

Wissenschaft, Kunst und Religion im innigen und ewigen Bunde : Les sciences, les arts et la religion unis par un lien éternel; réflexions d'un père à son fils, par W. Schrœter; Altona, chez Hammerick.

Fischer, De hellenicæ philosophiæ principiis atque decursû à Thalete usquè ad Platonem, 4 volumes; Tubingue, chez Fues.

ARCHÉOLOGIE, PHILOLOGIE, BEAUX-ARTS.

Griechisches Lesebuch, nebst einer Grammatik des attischen Dialekts : Choix de lectures grecques, divisées en deux parties, avec une grammaire du dialecte attique, par F. R. C. Krebs, 6.e édition; Francfort-sur-le-Mein, chez J. C. Hermann.

Geschichte der kaiserl. königl. Hofbibliothek zu Wien : Description de la bibliothèque impériale de Vienne, par J. F. de Mosel; Vienne, chez Beck.

Die Gräber der Griechen : les Tombeaux de la Grèce, vues et plans, par le baron de Stakelberg, 1.re et 2.e livraisons, 8 planches et 44 pages de texte; Berlin, chez Reimer.

Glagolita Clozianus, id est Codicis glagolitici inter suos facile antiquissimi supparisque ad minimum exarato A. 1057 *Codici Cyrilliano Ostromiri Novigradensis, fragmentum foll. XII. membr. servatum in bibliothecâ III COMITIS PARIDIS CLOZ TRIDENTINI. Litteris totidem Cyrillicis transcriptum, amplissimis de alphabeti glagolitici antiquitate, et liturgiâ Slavicâ A.* 870 *primum cœptâ in Pannoniâ prolegomenis historicis et philologicis; monumentis item tribus dialecti Carantanicæ sec. X. monachii repertis; speciminibus Slavismi Cisdanubiani ab. A.* 1057-1835; *Calendario Slavico A.* 1057, *aliisque ineditis; addito græco Glagolitæ interpretationis περικοπῶν, latinâque Slavicorum omnium interpretatione, linguæ denique Slavorum sacræ brevi grammaticæ et lexico illustratum — suo sumptû edidit B.* Kopitar, *au-*

gustissimo Austriæ imperatori a bibliothecæ Palatinæ custodiâ, cum tabulis æneis duabis; Vienne, chez C. Gerold, 1836.

Bücher-Lexikon : Dictionnaire bibliographique, ou nomenclature alphabétique de tous les livres publiés depuis l'an 1700 jusqu'à la fin de 1834, avec l'indication des imprimeurs, éditeurs et des prix, par W. Heinsius; tome VIII, continuant ce travail jusqu'à la fin de 1835, par les soins d'Auguste Schulz. Les sept premiers tomes complètent l'ouvrage de Heinsius; les quatre premières livraisons du tome VIII sont en vente; Leipzig, chez Brockhaus.

ÉCONOMIE ET TECHNOLOGIE.

Wochenblatt : Feuille de la semaine, journal d'économie publique et privée, du commerce et de l'industrie. Articles contenus dans le 13.ᵉ numéro : Aperçu des frais d'établissement de chemins de fer et de voitures à vapeur : 1.° construction des voitures à vapeur; 2.° budget de dépenses pour un chemin de fer; 3.° frais d'entretien; 4.° produit réel de son exploitation; observations d'un mécanicien; variétés. On s'abonne à Stuttgart et à Tubingue, chez Cotta.

Ueber Eisenbahnen und Banken : Des chemins de fer et de la banque, de leur utilité et de leurs inconvéniens. Observations adressées à tous ceux qui se proposent d'y intéresser leurs capitaux, par Schmidt; Zittau, chez Nauwerck.

PÉDAGOGIE.

Neue Uebungsstücke : Nouveaux exercices pour apprendre à traduire l'allemand en français, à l'usage de ceux qui veulent se perfectionner dans la pratique du français, par C. Saigey; Meissen, chez Gœdsch.

Leitfaden für den ersten Unterricht in der deutschen Sprachlehre : Guide pour les premières études de la grammaire allemande, par Becker; 2.ᵉ édition, revue avec soin; Francfort-sur-le-Mein, chez J. C. Herrmann.

LANGUE ET BELLE LITTÉRATURE ALLEMANDES.

Boa Constrictor : le Boa Constrictor, roman de Ch. Spindler, deux volumes in-8.°; Stuttgart, chez Hallberg.

Gedichte von L. Uhland : Poésies de L. Uhland, 10.ᵉ édition, avec un beau portrait de l'auteur; Stuttgart, chez Cotta.

Abendstunden : Heures du soir, publiées par le D.r F. Theremin, second volume, contenant : esquisses poétiques sur 1835 et les années antérieures ; chants hébraïques ; études sur lord Byron ; des universités allemandes ; un dialogue ; le Juif errant ; une légende ; la fête de Noël. Le tome I.er, publié en 1833, contenait : le Cimetière (poésie) ; trois dialogues ; le Réveil ; de l'éloquence ; le Chevalier à la triste figure ; de l'essence de la théologie mystique. Berlin, chez Duncker et Humblot.

Der Bodensee : le Lac de Constance et la Vallée du Rhin, souvenirs dédiés aux amis de la nature, de l'histoire et de la poésie, par G. Schwab, avec 2 cartes ; Stuttgart et Tubingue, chez Cotta.

Repertorium der gesammten deutschen Literatur für das Jahr 1836 : Répertoire de la littérature allemande pour l'année 1836, publié par C. G. Gersdorf, bibliothécaire en chef de l'université de Leipzig ; tome VI, composé de six cahiers ; Leipzig chez Brockhaus.

Humoristische Pilgerfahrt nach Granada und Cordova : Pélerinage humoristique à Grenade et à Cordoue, pendant l'année 1832, souvenirs de J. d'Auffenberg, deux volumes ; Stuttgart, chez Scheibel.

Erinnerungs-Skizzen aus Russland, der Türkei und Griechenland : Esquisses et Souvenirs sur la Russie, la Turquie et la Grèce, recueillis en 1833 et 1834, par Tietz, conseiller de légation, deux volumes ; Cobourg, chez Sinner.

Balladen von W. Alexis : Ballades de Willibald Alexis ; Berlin, chez Dümmler, 1836.

Der Flüchtling : le Réfugié, scènes de mœurs actuelles, par F. L. Buhrlen, deux volumes ; Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

Neue Gedichte : Nouvelles poésies de la comtesse Ida Hahn-Hahn ; Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

Drei Dramen, von Wiese : trois Drames de Wiese : 1.° les Amis, 2.° Paul, 3.° Beethoven ; Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

Die Bussfahrt : le Chemin du repentir, tragédie en cinq actes, par H. Kœnig ; Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

GÉOGRAPHIE, HISTOIRE ET VOYAGES.

Der Kolonist in Südafrika : Tableau de l'état actuel des colonies de l'Afrique méridionale au Cap de Bonne-Espérance, rédigé d'après Th. Pringle, par le D.r F. Ungewitter ; Meissen, chez Gœdsch.

Dampfboothfart auf der Danau: Promenade en bateau à vapeur sur le Danube, et Esquisses sur l'Autriche, la Hongrie, Valachie, la Servie, la Turquie, la Grèce, etc., par Michel Quin, deux volumes in-8.°; Leipzig, chez Brockhaus.

Geschichte der Revolution in Spanien: Histoire des révolutions d'Espagne, par le comte Torreno, tome I.er; Leipzig, chez Brockhaus.

Oestreich im Jahr 1835 : l'Autriche en 1835, par le D.r Gross-Hoffinger; Stuttgart et Leipzig, chez Rieger et Comp.e

England im Jahr 1835 : l'Angleterre en 1835, par F. de Raumer, deux volumes; Leipzig, chez Brockhaus.

Lehrbuch der allgemeinen Geographie: Cours de géographie universelle, par Ch. de Raumer, 2.e édition, revue, corrigée et augmentée, avec six cartes; Leipzig, chez Brockhaus.

Palästina: Histoire de la Palestine, par Ch. de Raumer, avec un plan de Jérusalem au temps de la conquête de Titus, et une vue détaillée de l'église du saint Sépulcre; Leipzig, chez Brockhaus.

Geschichte der Deutschen: Histoire des Allemands depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par Wolfgang Menzel, nouvelle édition, revue et augmentée, publiée en un volume grand in-8.°; Stuttgart et Tubingue, chez Cotta.



LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*

JUIN 1836.

STRASBOURG, DE L'IMPRIMERIE DE F. G. LEVRAULT.

Littérature.

L'ESPION PRUSSIEN,

Ses sept évasions.

ÉPISODES DE LA GRANDE ARMÉE.

TRADUCTION D'UN MANUSCRIT EN LANGUE ALLEMANDE.

Je n'ai nul besoin et pas la moindre fantaisie de faire connaître mon véritable nom. Je dois cette réserve à ma famille, qui jouit d'une réputation héréditaire méritée et que, grâce à ma prudence et à mes continuels déguisements, j'ai eu le bonheur de ne jamais compromettre dans mon aventureuse carrière.

Je ne dirai pas davantage en quel lieu je reçus le jour; il suffit que l'on sache que je suis né sujet d'un petit prince de l'Allemagne du Nord; que j'ai étudié à l'université de Halle, et que de très-bonne heure je fus initié aux sociétés secrètes, auxquelles l'Allemagne a fini par devoir sa délivrance du joug de l'étranger.

Mes études terminées, mes parents se débarrassèrent de moi en m'envoyant à Berlin, auprès d'un oncle qui jouissait d'une grande aisance, et occupait un poste assez élevé dans le département administratif dirigé par le baron de Stein. Il possédait la confiance de ce ministre, qui avait lui-même celle de son souverain. Le baron tenait en outre dans ses mains le fil des intrigues qui agitaient alors la cour de Prusse.

J'étais trop dissipé, trop enclin au plaisir, pour pouvoir profiter des moyens d'avancement que la situation favorable de mon

oncle le mettait à portée de me procurer : je ne me maintins que quelques jours dans chacun des trois emplois qu'il me fit successivement obtenir. Mais je m'acquittai à sa grande satisfaction, aussi bien pendant que je les occupais que lorsque je les avais perdus, des petites missions dont il me chargeait en exécution des ordres qu'il recevait de son ministre.

Ces missions étaient d'une nature délicate; elles étaient toutes d'observation. Il y fallait bon pied, bon œil, du tact et du sang-froid : j'étais heureusement doté par la nature sous ces divers rapports.

Première évasion.

Pendant la guerre de 1805, entre la France et l'Autriche, je reçus l'ordre de suivre le baron de Haugwitz, ministre du cabinet de Berlin, que l'on envoyait au quartier général de Napoléon à Schœnbrunn.

On ne soupçonnerait jamais quelles étaient mes instructions. Vous deviez, me dira-t-on, épier les mouvements des Français? Nullement : c'était des faits, des gestes, des paroles du comte d'Haugwitz, que j'avais à rendre un compte minutieux au baron de Stein, son antagoniste dans le cabinet.

Cette singularité de position me plaçait entre deux écueils; je pouvais être traité en espion par les Français, et je devais être sacrifié par le ministre prussien, s'il découvrait ma véritable mission. Ce fut précisément de cette ambiguité que je tirai mes moyens de salut dans la plus critique des situations.

Le prince d'Eckmuhl, commandant un des corps de la grande armée, était dans l'usage de faire exercer une surveillance rigoureuse partout où son autorité s'étendait. Sa sévérité était devenue proverbiale; et très-souvent des hommes arrêtés dans l'intérieur de ses cantonnements, qui ne justifiaient pas de motifs suffisants de leur présence, avaient été exécutés prévôtalement.

Je dois cependant convenir que cette rigueur s'adoucit à mon égard, et que, sur le compte qui lui fut rendu de mon arrestation, dix jours après mon entrée sur le terrain occupé par les

troupes françaises, il ordonna ma tradition immédiate devant une commission militaire.

Peut-être dans le rapport qui lui avait été adressé à mon sujet, lui avait-on présenté ma capture comme importante; peut-être avait-on espéré tirer de moi des renseignements précieux. Cependant on n'avait point découvert, lorsque l'on me fouilla, les notes que je tenais cachées dans une couture latérale de mes bottes.

Ces notes m'eussent perdu, si on les eût trouvées; restées en mon pouvoir, elles servirent à me tirer d'embarras. On verra plus bas l'usage que j'en fis.

Outre la police spéciale du prince d'Eckmuhl, il y avait encore une police générale de la grande armée. Celle-ci était sous la direction du duc de Rovigo. Le général de gendarmerie Radet, devenu célèbre par l'enlèvement du pape Pie VII, en avait la sous-direction.

Je cheminais tristement avec mon escorte vers le village où siégeait la commission militaire permanente, lorsqu'il prit fantaisie à mes gardes de s'arrêter un moment dans un cabaret placé sur le côté de la route.

La maison était pleine de gendarmes; c'était la suite du général Radet, visitant en personne les détachements de son arme. J'appelle un maréchal-des-logis que j'aperçois sur la porte, et je le prie de dire à son général qu'un individu, arrêté par méprise, a des papiers importants à lui remettre.

Le maréchal-des-logis s'acquitte avec empressement de cette commission, et vient une minute après m'enlever à mon escorte pour me conduire dans la pièce où se trouvait le général.

Dès que je parus devant lui, je me hâtai de lui dire: permettez-moi, général, de déposer dans vos mains des notes précieuses que j'ai été chargé par M.*** de recueillir pour le duc de Rovigo. Je ne serais point arrêté, si j'avais voulu justifier de ma mission, en les remettant à celui qui m'a fait appréhender au corps. Mais ces papiers fussent alors tombés au pouvoir du prince d'Eckmuhl, et vous savez que nous avons l'ordre précis de nous

refuser à ses demandes. (On m'avait averti pour ma règle, en me remettant mes instructions à Berlin, de la rivalité existant entre les deux polices.)

Tout en prononçant ces mots, j'avais saisi un couteau sur la table où le général venait de déjeûner, et je fis mine, en relevant mon pantalon, de vouloir couper mes bottes.

Arrêtez, me dit le général en me retenant le bras, où sont vos papiers? Là, lui répondis-je, en montrant la couture intérieure d'une des bottes et feignant toujours d'être pressé de les lui remettre.

Il est inutile, continua-t-il, d'éventer votre cachette. Je ne pourrais me charger de ces notes; devant être plusieurs jours en tournée, je ne verrai le duc de Rovigo qu'à mon retour. Vous les lui porterez vous-même. Je vais vous faire conduire jusqu'au détour du chemin, et l'on préviendra le chef de l'escorte que je le dégage de votre garde.

En effet, le même maréchal-des-logis eut ordre de me remettre sur la route. Dès que je l'eus perdu de vue, je gagnai à la course un bois voisin. Des paysans, auxquels je me donnai pour fugitif de Vienne, et dont je stimulai la bonne volonté par le don de quelques florins, me facilitèrent le passage du Danube, et je pus m'éloigner avant que le bruit de mon évasion pût être parvenu au quartier général du prince.

Je rentrai à Berlin, où le baron d'Haugwitz arriva peu de jours après. Il avait réussi à apaiser Napoléon. Ses projets contre la Prusse n'éclatèrent que l'automne suivant (1806).

Ce fut là ma première évasion des mains de la police impériale.

Deuxième évasion.

Il s'écoula environ neuf mois entre la signature de la paix de Vienne et la guerre de Prusse. Dans cet intervalle le baron de Stein eut des alternatives de faveur et de disgrâce. Je cessai de le voir après lui avoir rendu compte de mon voyage en Autriche.

L'argent que j'avais reçu à l'occasion de cette mission, et les largesses de mon oncle, m'affranchissant de toute inquiétude sur

mon sort actuel, je passai mon temps assez agréablement. Je me partageais entre les plaisirs et une participation active aux intrigues et aux désordres qu'on mettait successivement en jeu pour entraîner le roi à rompre avec la France.

Je me mêlais surtout aux orgies des gendarmes de la garde prussienne, qui, dans le délire de leur exaltation, allaient, en signe de mépris et à titre de provocation, aiguiser leurs sabres sous les fenêtres de la légation française.

La reine et le prince Louis-Ferdinand semblaient approuver et encourager ces excès. La population entière de Berlin, sauf quelques hommes plus rassis, ne cessait d'invoquer la guerre à grands cris.

La cour de Russie poussait aux hostilités, et promettait la réunion de ses armées aux troupes prussiennes, qu'animait encore le souvenir des triomphes du grand Frédéric.

La rupture fut résolue.

Mon exaltation et mes discours m'avaient fait remarquer. J'obtins sans peine, sur la recommandation des jeunes officiers de l'état-major du prince Louis, la permission de partir avec eux sous le simple titre de volontaire.

On sait que ce prince fut la première victime de la guerre. Il fut tué par un hussard français, après avoir déployé une grande valeur dans une affaire d'avant-poste sur les bords de la Saale, aux portes de Saalfeld.

Quarante-huit heures après, l'armée prussienne succombait dans les champs d'Iéna. N'ayant aucun grade dans l'armée, ni aucun moyen de me rendre utile dans une telle catastrophe, je me hâtai de regagner Berlin.

Tout y était dans la plus étrange confusion. On venait d'apprendre la fâcheuse issue de l'affaire de Halle, où le général Bernadotte, le surlendemain de la bataille d'Iéna, avait détruit la réserve de l'armée prussienne, commandée par un prince de Wurtemberg. Je rendis compte au baron de Stein de ce que j'avais vu, de ce que j'avais appris. Il ne croyait pas les affaires aussi désespérées.

Après un moment de réflexion, il me dit : je pars à l'instant ; je vais hâter la marche des Russes. Vous, restez ici. Vous m'informerez de tout ce que vous apprendrez. Voici une adresse à Francfort sur l'Oder.

L'avant-garde française ne tarda pas à prendre possession de Berlin. C'était le prince d'Eckmuhl qui la commandait, et avec lui marchait sa terrible police, dirigée par le chef d'escadron de gendarmerie Charlot. Cet officier avait été chargé d'arrêter le duc d'Enghien à Ettenheim.

Quelques heures avant l'entrée des troupes impériales, le prince de Hatzfeld, gouverneur civil de la capitale, avait adressé au roi de Prusse, qui se retirait sur l'Oder, un dernier rapport, lui annonçant que du haut des portes de la ville on découvrait déjà les premières troupes de l'ennemi.

L'émissaire qu'il en avait chargé, avait été forcé de rentrer en ville, par la crainte de tomber dans les mains des coureurs français qui couvraient le pays. Je le rencontrai le lendemain de grand matin, au moment où il se disposait à repartir pour essayer de remplir sa mission.

Je connaissais cet homme ; j'imaginai de lui confier une lettre dans laquelle je rendais compte au baron de Stein des premières heures de l'occupation. Pour lui en faire la proposition, je l'entraînai dans un cabaret.

Il acceptait cette commission, et il venait de tirer du collet de sa veste la lettre du prince pour la réunir à la mienne et les replacer ensemble dans la même cache, lorsque des voix confuses se firent entendre dans une pièce voisine.

Nous nous crûmes découverts ; saisi de terreur et persuadés qu'on nous a entendus, nous nous jetons dans la rue et nous fuyons chacun dans une direction différente.

Dans ce désordre, je m'étais saisi de la lettre du prince de Hatzfeld et l'émissaire de mon rapport.

La rapidité de ma course et peut-être l'effroi peint sur ma figure, m'ayant rendu suspect, je fus arrêté par une patrouille française dans laquelle je donnai à l'entrée de la promenade des tilleuls.

L'hôtel, habité par le général Hullin, commandant de la place, était situé sur cette promenade. Mes capteurs me conduisirent devant lui, mais ils ne purent donner d'autres motifs à mon arrestation que la célérité inusitée de ma marche.

Le général allait se mettre à table. Cette cause de suspicion lui paraissait assez futile, à en juger par la bienveillance avec laquelle il écoutait ma justification, quand j'imaginai de frapper un grand coup pour me le rendre tout à fait favorable.

Je me rappelai la dépêche du prince de Hatzfeld. Le porteur m'avait dit qu'elle lui avait été remise la veille avant l'entrée des Français. Quel que fût son contenu, elle ne pouvait donc compromettre personne.

Je m'approche du général et, lui présentant ce paquet, je lui dis avec une bonhomie bien jouée : voici un papier que je viens de trouver. La forme de son pli ferait supposer qu'il était précieux pour celui qui l'a perdu.

Le général le prend, le décachète et lit au bas : prince de Hatzfeld. Le reste était écrit en allemand. Ne sachant pas cette langue, il appelle un de ses adjudants et le lui donne à traduire.

Cet officier, après l'avoir parcouru, dit dédaigneusement en le rendant : bah ! c'est un avis donné au roi de Prusse de l'approche des Français.

Quoi, vraiment, c'est là tout, s'écrie Hullin ; il faut avouer que ces Prussiens sont bien servis dans leurs informations. Que ne nous prient-ils de leur apprendre nous-mêmes ce que nous comptons faire ; après toutefois, reprit-il avec finesse, que nous l'aurons exécuté.

Et là-dessus il se livra à un gros rire, qui mit en mouvement toute son énorme corpulence. Chacun se prit à rire à son exemple, et moi plus fort que les autres. Allons déjeûner, ajouta le général, et il fut suivi par tous les assistants.

Je jugeais que l'invitation ne me regardait pas. Je gagnai la porte sans affectation et sans que personne fît mine de me retenir. Je venais d'échapper pour la seconde fois à la police impériale.

Cette affaire, comme toute l'Europe l'a su, pensa devenir très-

grave pour le prince de Hatzfeld. Son porteur avait aussi été arrêté dans sa fuite et reconnu pour lui appartenir. On avait trouvé sur lui le rapport que je lui avais remis, lequel contenait le détail de ce qui s'était passé pendant les premières heures du séjour des Français dans Berlin.

On l'attribua au prince. Par sa date et par son contenu, cette relation d'opérations faites dans une ville capitulée, le rendait passible des lois de la guerre.

Heureusement pour lui, le vainqueur, au comble de la gloire, sentit qu'un acte de clémence relèverait bien mieux l'éclat de son triomphe qu'une rigueur, inutile dans l'état des affaires.

On se rappelle les circonstances et le pathétique de la grâce qui fut accordée par Napoléon à l'ex-gouverneur civil de Berlin. Les beaux-esprits de Paris en ont fait le sujet de l'opéra intitulé *le triomphe de Trajan*, et la peinture y a puisé la matière d'une assez pauvre composition.

Troisième évasion.

En ce temps-là il se passait dans Berlin un tout petit événement, assez curieux de sa nature, qui ne fit pourtant aucun bruit, tant les hauts intérêts du moment absorbaient l'attention publique.

Napoléon avait déjà fait quelque séjour dans cette ville, lorsqu'il lui prit fantaisie de visiter ce qu'elle avait de remarquable. Il ne voulut consacrer qu'une journée à cette inspection. Le soir il était de retour au palais, ayant vu tout ce qu'on lui avait signalé comme digne de son attention, lorsqu'un de ses intimes imagina de le féliciter sur la rapidité de sa revue. Elle a été prompte, en effet, répondit-il en riant, aussi n'ai-je pas tout vu; il me reste à faire connaissance avec la plus intéressante moitié de la population de cette capitale. Il faut que je complète ma journée.

Le délai était court pour les recherches et les négociations en pareil cas; aussi ne put-on lui trouver qu'une jeune et très-jolie personne de la petite bourgeoisie, déjà soupçonnée de beaucoup de docilité.

Elle plut au héros et partagea sa couche trois nuits consécutives.

Cet épisode du séjour du grand homme ne m'avait pas échappé, malgré le voile impénétrable qui couvrait son intérieur. Je parvins, dès qu'il eût quitté Berlin, à m'introduire chez les parents de cette jeune personne et, par eux, à entrer immédiatement dans sa plus intime confiance.

C'était la rendre heureuse, que de l'entretenir de sa bonne fortune. Elle était enthousiasmée de son héros, et ne tarissait pas sur les éloges qu'elle en faisait. Pour lui plaire, il fallait paraître partager son délire et enchérir sur ses louanges. Je n'y manquai pas; aussi, dès ma troisième visite, je vis qu'elle me recherchait et me préférait pour la conversation à toute autre personne présente, même à sa famille, parce qu'elle s'apercevait que je l'écoutais avec intérêt, et que j'entrais dans toutes ses sympathies.

Je saisis cette favorable disposition pour aborder une question que je n'avais pas encore osé lui faire. Votre impérial amant, lui dis-je, a dû vous laisser de magnifiques preuves de sa munificence; il est grand autant que généreux, et n'a pu vouloir que vous perdissiez le souvenir des moments heureux que vous lui avez fait passer.

Je ne vous comprends pas, me répondit-elle avec une naïveté touchante. De quoi voulez-vous parler? Surpris à mon tour, je lui dis avec beaucoup de ménagement : est-ce que vous ne conserveriez pas un souvenir durable de cette brillante, mais fugitive liaison? Oh! que si, s'écria-t-elle avec la plus vive émotion; du souvenir, toujours; c'est gravé là, en me montrant son cœur.

Je vis à mon grand étonnement et sans pouvoir m'en rendre compte, que la malheureuse avait été victime d'un oubli inexplicable; car je cherchais en vain une autre cause à ce délaissement. Je résolus d'aller aux éclaircissements et de faire réparer une erreur aussi préjudiciable pour elle.

Je rencontrais souvent dans une tierce maison un M. Félicien, trésorier du prince de Ponte-Corvo, que je savais lié avec l'administrateur des pays conquis. Je lui fis part de ma découverte, en ne lui dissimulant pas la surprise que me causait l'insouciance de son empereur.

Il y a quelque chose d'équivoque là-dessous, me répondit aussitôt Félicien. L'empereur ne peut commettre un pareil oubli. Je cours chez Estève, mon ami (c'était le trésorier de la couronne de France); tout sera bientôt éclairci; et si contre toute apparence il y avait eu en effet oubli, il serait bientôt réparé.

Le lendemain la jeune personne fut appelée chez le gouverneur général Clarke. On mit la plus grande délicatesse dans les questions qu'on lui fit; et quand il fut bien établi qu'elle n'avait rien reçu, le gouverneur la pria d'accepter deux cent cinquante frédérics d'or, au nom de l'empereur, et comme à-compte sur ce qu'il était dans l'intention de faire pour elle.

Cependant on écrivit au grand-maréchal Duroc et l'on apprit que sa majesté, avant de quitter Berlin, avait chargé un affidé de porter de sa part à cette jeune fille trente mille francs pour l'achat d'une parure à son choix.

Le misérable avait cru pouvoir s'approprier cette somme. Il fut chassé, et M. Estève eut ordre de rétablir les trente mille francs dans les mains de celle à qui la parure avait été destinée.

Pendant qu'on attendait les éclaircissements démandés au quartier général impérial, la police du gouverneur de Berlin imagina de faire une investigation préalable autour de la jeune fille, pour essayer de découvrir si le don impérial n'aurait pas été détourné par quelque familier de la maison.

Les soupçons tombèrent sur moi. On épia mes démarches: elles parurent suspectes. J'étais pur du fait qui éveillait l'attention; mais on fut conduit à découvrir que je correspondais avec le dehors, et précisément dans ce moment on saisit une lettre que j'adressais à Francfort-sur-l'Oder, à l'adresse convenue avec le baron de Stein.

Elle parlait de mouvements de troupes suédoises en Poméranie et dans l'île de Rugen, et je demandais des instructions pour le cas où la cour de Prusse aurait intérêt à recevoir des informations à ce sujet.

Il n'en fallut pas davantage pour faire ordonner une visite à mon domicile. Elle fut exécutée par les soins d'un sieur Garrès, ancien écuyer du manége Franconi, alors officier d'état-major et chef de

la police du gouverneur. On trouva des notes insignifiantes, mais qui parurent mystérieuses, et provisoirement on m'envoya à la citadelle de Spandau, avec ordre de m'y retenir au secret.

Pendant la route, ceux qui me conduisaient s'entretenaient en français, ignorant que je comprenais cette langue. Je saisis dans leur conversation qu'on avait surpris un de mes agents; que j'étais un espion; que mon affaire était bonne et que le lendemain tout serait fini.

Heureusement que mes gardes étaient à peu près ivres quand nous entrâmes dans la citadelle, et, qu'ayant été invités à boire de nouveau à leur arrivée, par des camarades qu'ils rencontrèrent, ils n'eurent rien de plus pressé que de me remettre aux mains du concierge sans explication aucune.

Cet homme, qui était également pressé d'aller s'attabler avec les nouveaux venus, me poussa plutôt qu'il ne me conduisit dans une salle basse, dont il referma violemment la porte sur moi.

L'endroit était sombre et le jour baissait. Je pus cependant reconnaître que je n'y étais pas seul. Au bout de quelques minutes, une voix me proposa en français de me rafraîchir. Je feignis de ne pas comprendre. C'est quelque peckin prussien, dit un autre; tant mieux, il ne nous entendra pas. C'est égal, reprit le premier, donnons-lui toujours à boire.

Je pris le verre que l'on me présenta; je bus et remerciai en allemand, et je m'étendis aussitôt après sur la paille, comme pressé de prendre du repos.

Mes compagnons paraissaient s'impatienter de la lenteur de la marche du temps. Les patrouilles circulaient au dehors; on entendait relever les factionnaires, et tout annonçait que le service de place de guerre se faisait avec exactitude autour de nous.

Lorsque l'horloge de la citadelle sonna minuit, j'entendis les prisonniers s'avertir mutuellement, et l'un d'eux dit à voix basse: voici le moment fixé par Lacombe; nos amis doivent être à leur poste. Dérangeons doucement les pierres et partons.

Et le peckin? dit un second. Il dort, répondit un troisième.

Oh, que non! m'écriais-je en me levant, et je suis prêt à vous

suivre; j'espère même vous être utile quand nous serons hors de la citadelle, parce que je connais bien les environs, et que je parle le jargon des paysans.

Ah, drôle! me dit un des interlocuteurs, tu faisais donc le malin quand tu avais l'air de ne pas nous comprendre. N'importe, cela prouve que tu es un madré luron. Quelle que soit ta position, profite de nos préparatifs. Mais malheur à toi si tu nous trahis; je me charge de te faire ton compte et de le solder.

Je les rassurai sans peine, en leur protestant qu'il y allait de ma tête, si le jour suivant me trouvait encore dans ce cachot. Nous sortîmes.

A un petit mouvement de toux qui venait du factionnaire le plus voisin, nous reconnûmes que nous étions attendus. Il nous désigna une poterne où un autre ami était placé, et au moyen d'une corde dont celui-ci s'était muni, nous nous laissâmes glisser dans le fossé.

Il n'avait pas plus de deux pieds d'eau. Nous y enfouîmes la corde, dont la sentinelle lâcha le bout, qui avait été assujetti sur le rempart pour faciliter notre descente.

Le talus extérieur du fossé était en ruine. Nous l'escaladâmes sans peine, et un quart d'heure après notre sortie du cachot, nous étions libres comme l'air.

Je remerciai mes compagnons. Ils étaient quatre et devaient être jugés le lendemain par une commission militaire, devant laquelle je devais vraisemblablement comparaître aussi. Ces hommes appartenaient au 24.e régiment de ligne. Ils étaient accusés d'avoir pris part au pillage d'un caisson du trésor, placé sous leur escorte.

Nous marchâmes vivement le reste de la nuit, dans la direction de Mecklembourg-Schwerin. Au premier jour nous entrâmes dans un hameau prussien, situé sur la lisière d'un bois. Nous avions fait cinq lieues.

Ce petit village n'avait pas encore été visité par les Français. La vue des uniformes de mes coévadés avait d'abord effrayé les premiers paysans qui nous aperçurent. Je les rassurai en m'exprimant dans leur patois.

Je donnai mes compagnons pour des déserteurs à qui j'avais servi de guide jusque-là. A ces mots on nous prodigua les rafraîchissements et l'on nous engagea à nous reposer la journée entière, en nous garantissant contre toute surprise.

Je ne fus pas de cet avis, ni mes compagnons non plus. Il fut alors arrêté qu'un homme sûr les conduirait jusqu'à l'Elbe, à un lieu où ils trouveraient à passer ce fleuve et à se jeter dans le Hanovre.

Je leur remis trois frédérics d'or; je payai la dépense que nous avions faite chez ces braves gens et nous nous séparâmes en nous souhaitant mutuellement bonne chance.

Quant à moi, frais et dispos, et enchanté de l'issue qu'avait eue cette affaire, je pris la route de la Poméranie avec l'intention de me mêler à l'armée suédoise. C'était la troisième fois que j'échappais à la police française.

Quatrième évasion.

Tout était alors en mouvement à Stralsund et dans l'île de Rugen; des troupes s'y rassemblaient et l'on parlait de la prochaine venue du roi de Suède, qui devait les commander en personne.

Les désastres de la Prusse avaient amené la dispersion et le licenciement de plus de 80,000 de ses soldats. Ils s'étaient répandus dans les campagnes; ils y vivaient de leur travail ou de la charité publique.

On espérait les rallier à l'armée suédoise, si elle faisait un mouvement sur Berlin, et réunir par ce moyen des forces imposantes sur les derrières de Napoléon, occupé au delà de la Vistule à tenir tête aux Russes et aux Prussiens.

Ces projets ne pouvaient rester ignorés de l'empereur. Il songea à les déjouer. Dans cette vue, et pour assurer ses derrières, il ordonna la formation d'une armée de réserve. Le maréchal Brune en reçut le commandement.

Dès que ses troupes furent réunies, il entra en Poméranie, en occupa toutes les places et refoula les Suédois dans l'île de Rugen.

Sur la nouvelle qui en parvint à Stockholm, le roi Gustave s'embarqua pour cette île, appelant à lui toutes les troupes qu'il avait en Finlande, et l'on put dès lors s'attendre à le voir attaquer les Français aussitôt que ces renforts l'auraient rejoint.

Le maréchal Brune fit connaître ces dispositions et demanda que l'on augmentât l'effectif de son corps. Ce n'était pas chose facile. La grande armée avait fait des pertes sensibles à Eylau; les privations, les maladies, la campagne de Pultusk, rendue si pénible par des pluies continuelles, avaient peuplé les hôpitaux.

On savait que toutes les réserves russes rejoignaient les débris prussiens. Tous les détachements tirés de France étaient donc jugés indispensables pour remplir les vides survenus dans les cadres des régiments.

Dans cette pénurie, force fut d'autoriser le maréchal Brune à disposer, si l'ennemi lui devenait trop supérieur, des cinq mille hommes de la douane active, qui bordait les côtes de la mer du Nord et de la mer Baltique, depuis les bouches du Weser jusqu'aux frontières de la Poméranie suédoise.

Le maréchal, pour ne pas paraître dépourvu de moyens, jugea convenable de faire connaître la latitude qui lui était laissée, et chacun savait que ces douaniers, tous anciens soldats, formaient une troupe de choix.

C'est sur ces données, dès qu'elles furent connues, que fut combinée dans le nord de l'Allemagne une immense opération de contrebande, à laquelle je fus initié, et qui, comme on va le voir, pensa me devenir bien fatale.

La France entretenait à Hambourg un ministre résident, très-porté à favoriser la fraude : il se nommait Bourrienne.

De gros spéculateurs vinrent le trouver et lui demandèrent des certificats dits d'*origine*, attestant qu'une masse énorme de denrées coloniales qu'ils voulaient diriger sur l'Allemagne centrale, provenait de l'île neutre de Saint-Thomas, appartenant aux Danois.

La fiction était un peu outrée; il n'y a jamais eu d'autre culture sur ce rocher que celle du sucre et du café, et encore en

très-petite quantité. Il était improbable que la douane ajoutât foi à des certificats qui en feraient provenir du thé, du cacao, de la cochenille, etc., composant la plus grande partie de l'introduction projetée. Cependant ils furent délivrés; je ne sais en quel terme ni à quel titre.

Cette formalité remplie, il fallait de toute nécessité se prémunir contre cette douane. Le moyen le plus certain de paralyser son action, parut être de la priver, pendant quelques jours, de ses cinq mille baïonnettes, et de profiter de leur absence pour faire franchir rapidement la ligne aux denrées, objets de l'opération.

La connaissance que l'on avait des instructions et des pouvoirs donnés au maréchal Brune, suggéra l'idée du plan auquel on s'arrêta et qui eut un plein succès.

Il s'agissait de tromper le roi de Suède et le maréchal par des avis confidentiels qui poussassent le premier à des démonstrations, et le dernier, à se mettre en mesure de les repousser.

Ce fut moi que l'on chargea de faire parvenir ces avis.

Je me rendis d'abord dans l'île de Rugen. La note que je fis remettre au roi, lui apprenait qu'un détachement considérable serait demandé au général français, et se mettrait en route tel jour pour Berlin, où une insurrection devait éclater.

On suppliait sa majesté de profiter de cette circonstance pour descendre sur le continent. Les troupes impériales, affaiblies par ce détachement, ne pourraient lui offrir une sérieuse résistance, et l'on insistait pour qu'après leur avoir passé sur le corps, il marchât sur Berlin au secours des insurgés.

Ce message rempli, je revins à Stralsund, où ma courte absence n'avait pas été remarquée, et je fis tenir au maréchal Brune une note par laquelle on l'avertissait qu'il serait attaqué tel jour par les Suédois.

Quelques mouvements extraordinaires que ce général remarqua les jours suivants dans l'île de Rugen, semblèrent confirmer cet avis, et il crut le moment venu d'appeler à lui les troupes de la douane.

Pendant l'éloignement de ces surveillants, les denrées firent

leur trajet et encombrèrent successivement les routes du Hanovre, du Brunswick, de la Hesse, etc.

Il ne s'était rien passé sur les rives de la Poméranie. Le roi Gustave ne voyant pas diminuer la force du corps qui lui était opposé, ne sortit pas de son île; et d'un autre côté, son inaction détermina le général français à renvoyer les douaniers à leurs anciens postes.

Mais la fraude avait été connue. L'opération avait été trop importante pour avoir pu rester secrète. Le maréchal fut accusé de l'avoir favorisée : il fut disgracié.

Malheureusement je fus reconnu pour avoir été le porteur d'avis, et on eut la preuve que j'avais fait un voyage à l'île de Rugen. Arrêté et livré à la gendarmerie, je comparus devant le commandant de la place, et fus renvoyé par lui au capitaine rapporteur de la division.

Je me crus perdu. Je devais être jugé le lendemain, et ma condamnation semblait inévitable, lorsque dans la soirée on fit la capture importante de deux individus, porteurs de notes secrètes pour le quartier général suédois.

On crut voir de la connexité entre l'affaire de ces deux hommes et la mienne, et l'on unit nos causes. Nous comparûmes ensemble le lendemain devant une commission militaire, sous la même prévention d'espionnage et de rapports à l'ennemi.

Le maréchal Brune était bon. Son entourage se modelait sur lui. Il lui parut que si un exemple était nécessaire devant l'ennemi, il ne convenait cependant pas de multiplier les victimes.

On avait des pièces décisives contre mes coprévenus; il n'y avait que des présomptions fortes, à la vérité, à mon égard. Ils furent condamnés et fusillés; je fus acquitté et banni des pays occupés par la grande armée.

C'était la quatrième fois que je me tirais miraculeusement des mains de la police impériale.

Cinquième évasion.

Dégoûté de cette vie aventureuse, et possesseur d'une assez jolie somme que m'avait valu la remise des notes, à la faveur desquelles l'opération de contrebande avait réussi, je me résolus à goûter désormais d'une vie tranquille.

Je me rendis à Halle, où je n'avais pas reparu depuis la fin de mes études.

La paix de Tilsit, qui mit fin à la guerre entre la France et la Prusse, suivit de près mon retour sur la terre classique de Halle. Il y eut alors un moment de calme en Allemagne, mais il ne devait pas être de longue durée.

La tempête qui s'apaisait dans le Nord, allait bientôt éclater dans le Midi. L'Autriche armait secrètement; ses peuples montraient la plus grande tendance à seconder leur gouvernement, qui avait à venger les affronts de la campagne d'Austerlitz.

Des dispositions aussi peu favorables à la France se manifestaient en Prusse, en Saxe, dans le Hanovre, dans les villes anséatiques, partout enfin où le joug impérial s'était appesanti.

Les sociétés secrètes redoublaient d'activité en même temps que de prudence pour entretenir ce feu sacré qui devait, sept ans plus tard, amener la libération du sol germanique. Je renouai avec le *Tugendbund* (le lien de la vertu), et j'en devins un des plus zélés agents.

Cependant la Prusse, moins quelques places fortes, avait été évacuée par la grande armée, dont une forte partie était passée en Espagne. Ce qui en restait en Allemagne, était disséminé sur le territoire de la confédération rhénane, et avait son quartier général à Erfurt.

Le prince d'Eckmuhl commandait en chef, et suppléait par son active vigilance à la faiblesse numérique de ses forces.

Napoléon s'était rendu lui-même dans la péninsule. Son projet était, il l'avait déclaré, d'aller chercher le léopard britannique jusque sous les murs de Lisbonne. Les nouvelles de l'Autriche le rappelèrent sur le Danube.

Vienne le revit dans le courant de 1809. La victoire de Wagram termina la troisième campagne de la grande armée en Allemagne, et le mariage d'une archiduchesse avec l'empereur des Français, scella la quatrième paix, que celui-ci accordait au prince dont il consentait à devenir le gendre.

La Prusse était trop affaiblie par les démembrements qu'elle avait subis, et trop appauvrie par des charges jugées au-dessus de ses ressources, pour avoir pu suivre son inclination, en prenant parti pour l'Autriche pendant cette dernière campagne.

Durant le cours des hostilités, si on eût consulté l'opinion publique à Berlin et dans le reste du royaume, elle se fût élevée au-dessus de ces considérations, quelque impérieuses qu'elles fussent. Le cri unanime eût été : *aux armes!* La cour de Berlin dut au contraire apporter toute son attention à comprimer l'élan de ses sujets. Il lui importait de ne pas laisser le moindre doute sur sa franche résolution à garder une exacte neutralité.

Cependant, soit impuissance de sa part, soit désir d'essayer d'une entreprise isolée pour en profiter, si le succès la couronnait, en conservant la faculté de la désavouer si elle échouait, elle n'empêcha pas un simple major de ses troupes de se mettre à la tête d'un corps de partisans et de marcher ouvertement au secours de l'Autriche.

Le major Schill s'était fait remarquer en 1806 par un trait d'audace qui fut applaudi même par les vainqueurs.

Après la bataille d'Iéna, alors que l'armée formée par le grand Frédéric était dissoute par le résultat d'un seul combat; que ses corps isolés mettaient bas les armes devant de simples détachements français; qu'une démoralisation générale s'était emparée des généraux prussiens, cet officier se porta avec 1200 chevaux au delà d'Erfurt sur la route de France.

Il attendit un gros de prisonniers prussiens de 10,000 hommes, battit l'escorte qui marchait mal, et délivra ses compatriotes.

Ces prisonniers gagnèrent la Silésie à travers la Saxe, et y formèrent le corps que les Français eurent à combattre plus tard dans cette province.

Schill, ayant publié son manifeste, quitta la ville de Brandenbourg, où il tenait garnison, avec sept à huit cents hommes qui s'attachèrent à sa fortune. Il en comptait déjà 1800, dont 1400 de cavalerie, autour de sa personne, quand il passa l'Elbe à Wittemberg.

Sa troupe se fût rapidement grossie, si la cour de Prusse, intimidée des conséquences possibles de ce coup de tête, ne se fût hâtée de le désavouer. Cette déclaration arrêta les sympathies qui éclataient partout sur son passage.

Ce brave poursuivait sa marche, lorsque près de Leipzig il apprit les succès décisifs des Français en Autriche, et qu'il sut en même temps que des forces étaient dirigées de plusieurs points contre lui.

Le retour en Prusse lui était fermé par l'espèce de mise hors la loi, prononcée par son propre gouvernement; tout autour de lui obéissait à la France. Il n'entrevit de retraite que vers la Poméranie suédoise, dont le souverain ne dissimulait pas son aversion pour la personne de Napoléon.

Cette province était administrée pour le compte de la France; elle y avait un intendant, mais point de garnison. Schill espéra s'y maintenir, s'il pouvait occuper le premier la ville de Stralsund et, en tout cas, trouver une retraite dans l'île de Rugen, s'il était forcé dans sa première position.

Ce plan arrêté, il prit sa route par Dessau vers Halberstadt, avec l'intention de tourner Magdebourg à la distance d'une journée de marche, et d'aller passer l'Elbe au-dessous de cette ville, sur le territoire du Mecklembourg-Schwerin.

A la première nouvelle de son entrée en Saxe, le roi de Westphalie avait envoyé contre lui une division hollandaise, commandée par le général français Fabien.

Ce général apprit en route la direction que prenait le major pour éviter sa rencontre et gagner la mer Baltique. Il se mit à sa poursuite par une ligne parallèle à celle que tenait le partisan.

Mais Schill avait de l'avance; aucun bagage ne retardait sa marche, et sa troupe était leste. Fabien n'avait pas de cavalerie, et traînait à sa suite les équipages et l'artillerie de sa division.

Le major prussien le devança de quatre jours à Stralsund; il eut le temps de s'y mettre en défense. Mais dès qu'il eut été rejoint par le général Fabien, il ne put tenir contre la supériorité de l'attaque.

Une brèche, rendue praticable en quelques heures, dans une partie de l'enceinte mal entretenue, permit de donner l'assaut. Schill fut atteint des premiers par le feu des Hollandais, et sa mort porta le découragement dans sa troupe, que la désertion avait beaucoup diminuée.

Tout ce qui ne fut pas tué se rendit. Une décision impériale, basée sur la déclaration de la Prusse, qui désavouait le major et ses partisans, les déclara déchus de la qualité de troupes reconnues par une puissance régulière, et les considéra comme des brigands armés. Ils furent dirigés sur les bagnes de France.

Je ne suis entré dans ces détails, qu'en raison de la part que je pris à l'entreprise du major Schill et des dangers que je courus après sa défaite.

Au moment où le manifeste de ce partisan parvint à Halle, le *Tugendbund* s'assembla, et il fut décidé que toute espèce d'aide serait accordée au major et qu'il lui en serait donné avis sans retard.

Je sollicitai et obtins de lui être député; mais je ne pus le rejoindre qu'au moment où il venait de se décider à faire sa retraite sur la Poméranie. Je vis dans cet homme résolu le dernier espoir des libertés germaniques. En dépit de mes précédentes résolutions, je me déterminai à le suivre.

Nous étions parvenus sur le sol westphalien, lorsque je lui représentai qu'il devait songer à pourvoir à l'entretien futur des hommes liés à son sort, quelque part qu'il les conduisît.

Vous avez raison, me dit-il, mais nous n'avons pas le temps de lever des contributions (il venait d'apprendre la marche des Hollandais). Il me convient d'ailleurs de ménager le pays. Les habitants, quoique sujets du roi de Westphalie, n'en sont pas moins Allemands; ils pensent comme nous.

J'en tombe d'accord, lui répondis-je; mais les fonds publics!

Il y en a de deux espèces : ceux du nouveau roi et ceux des favoris, à qui l'empereur a distribué les domaines de nos princes.

Il fut arrêté que des officiers d'état-major précéderaient la colonne avec quelques hommes; qu'ils se présenteraient chez les détenteurs des recettes royales; qu'ils s'empareraient des caisses et en donneraient quittance aux comptables au nom de l'armée libératrice.

Le major me chargea personnellement des mêmes mesures auprès des baillis, receveurs et fermiers des donataires de l'empereur.

L'opération eut un plein succès quant aux fonds royaux; toutes les recettes furent livrées par les agents du fisc westphalien.

Je ne fus pas aussi heureux; partout je fus précédé chez les fermiers des dotations par un sieur Nienbourg, vérificateur du domaine impérial, dont on m'opposait les quittances fraîchement données.

Je fis poursuivre ce zélé collecteur, dans l'espoir que, si on parvenait à se saisir de sa personne, on prendrait avec lui les fonds qu'il venait de toucher. On ne put le joindre.

J'ai su plus tard que sa capture n'eût rien produit. Le directeur de ce domaine à Hanovre, en lui ordonnant de devancer la colonne du major Schill, avait calculé qu'il perdrait trop de temps à vérifier et à arrêter les écritures, et que les comptables ne seraient pas tous en mesure de se libérer au moment où on leur en ferait la demande à l'improviste. Il aurait pu d'ailleurs être dépouillé par les coureurs de l'ennemi.

Ses instructions portaient l'autorisation de mettre au bas de tous les comptes des acquits qui pussent être opposés aux exigences des agents du major. C'est ce que fit le sieur Nienbourg; et les comptables se prêtèrent d'autant plus volontiers à ce manége, qu'ils aiment moins à se dessaisir irrégulièrement.

Quant à moi, je pris en entrant à Stralsund l'uniforme du corps de Schill et m'incorporai dans ses rangs, résolu de contribuer de toutes mes forces à la défense de la place.

La mort m'épargna : je fus au nombre des prisonniers, et par conséquent destiné à aller terminer mes jours dans un bagne français.

Je partis avec mes compagnons d'infortune; mais comme la route que nous suivions traversait ma ville natale, on m'y facilita les moyens de me soustraire à la vigilance de l'escorte.

Je dus aux soins de l'amitié d'échapper pour la cinquième fois à la police impériale.

Sixième évasion.

Tout autre à ma place eût été touché de cette insigne marque de faveur de la fortune. Heureux d'avoir échappé à un sort mille fois pire que la mort, il se fût résolu à ne plus affronter de pareils risques. Je fis aussi de nouveau le projet de rentrer dans des habitudes paisibles, et de donner une autre direction à l'ardeur de l'intrigue dont je me sentais continuellement dévoré.

Mais que peuvent les plus sérieuses résolutions contre la fatalité qui vous entraîne! Plus je cherchais à fuir les événements, plus ils semblaient s'obstiner à venir à ma rencontre. Ma haine pour les oppresseurs de mon pays était telle, que je ne pouvais résister à m'unir de cœur et de fait à tout homme qui tentait de briser ce joug.

Après le départ de la chaîne des compagnons de Schill, mes parents me dirigèrent sur l'Ost-Frise, où l'autorité française, exercée avec beaucoup de ménagement par un roi de la famille impériale, était assez dégagée de ce qui la rendait si oppressive ailleurs. Je m'établis dans un bailliage, voisin de Jéver, capitale de cette province.

J'y menais une existence douce, mais monotone, quand on apprit que la Hollande, abandonnée volontairement par son roi, venait d'être incorporée au grand empire.

Dans cet amalgame, l'Ost-Frise forma un département sous le nom de l'Ems occidental, et Jéver en fut déclaré le chef-lieu. La population de cette ville n'allait pas à 1000 individus; mais sa situation était centrale. Ce fut ce qui lui valut d'être choisie pour la résidence ordinaire des administrations départementales.

Bientôt parut le préfet chargé d'y faire germer le régime français. Le choix de ce particulier, débutant dans la carrière gouvernementale, et d'une incapacité qui ne pouvait suppléer à ce qui lui

manquait en instruction et en pratique, fit prévoir tout de suite que sa gestion ne serait pas exempte d'orages.

Il devait sa nomination à sa naissance dans un ancien département de l'empire où la langue allemande était en usage, et plus encore à l'honneur d'être le beau-frère d'un colonel nommé Mouton, aide-de-camp de l'empereur.

Dans une revue sur la grève de Boulogne-sur-mer, l'étendue de la voix de cet officier dans le commandement avait frappé Napoléon : il avait eu la fantaisie de l'attacher à son état-major. On trouva que cette parenté, unie à l'usage de la langue allemande, était d'assez futiles titres à l'organisation et à la direction d'une province nouvellement réunie.

Les Frisons trouvèrent que c'était les traiter un peu trop sans façon. Ils convinrent de saisir la première occasion qui se présenterait pour manifester leur désapprobation de ce choix.

Le premier appel pour une levée de conscrits, auquel le préfet présidait en personne, fit naître cette occasion. Un tumulte effroyable troubla l'assemblée, et le premier magistrat du département fut expulsé à coups de gaules du lieu où se faisait le tirage.

A la première nouvelle de cet événement, inouï dans les fastes de l'empire, Napoléon ordonna les poursuites les plus sévères, et un conseiller d'État, nommé Réal, fut envoyé pour les diriger.

A son arrivée on arrêta beaucoup de monde. J'avais pris une part trop active au désordre, pour n'avoir pas été remarqué. On vint me saisir pendant la nuit dans le bailliage que j'habitais, et je fus conduit dans les prisons de Jéver.

J'étais désigné comme un des boute-feux, et ma condamnation était présumable, lorsque le hasard et mon bonheur vinrent encore une fois à mon secours.

J'avais bien désiré l'insurrection, et contribué de tout mon pouvoir à la faire éclater; mais mon caractère ne me portait pas aux violences contre les individus.

Le jour de l'émeute, pendant que les paysans s'acharnaient à la poursuite du préfet, je me trouvais près de la porte qu'il avait encore à franchir pour être hors de l'atteinte de ces forcenés.

Je vis un bâton levé sur sa tête, qui n'était plus protégée par son chapeau, tombé dans la mêlée. Je saisi le bras menaçant et détournai le coup. Sans cet aide de ma part, ce magistrat eût eu infailliblement le crâne fracassé.

La commission militaire était déjà formée, et l'on faisait un triage parmi les prévenus, pour ne lui livrer que les plus compromis, quand un assistant, que je ne connaissais pas, me désigna à M. Réal, comme ayant sauvé la vie au préfet. Je fus immédiatement mis en liberté.

Mon premier soin fut de rendre grâce à la Providence de m'avoir tiré une sixième fois des griffes de la police impériale; mon second, de quitter à l'instant même la ville, de peur qu'on ne se ravisât et qu'on ne m'arrêtât de nouveau.

Septième et dernière évasion.

Je gagnai au plus vite le Mecklembourg-Schwerin, qui, depuis les conférences d'Erfurt, jouissait d'une certaine indépendance sous la protection spéciale de l'empereur de Russie, beau-frère du duc régnant.

Je m'étais procuré à tout événement, quelques jours avant mon arrestation, une lettre d'introduction auprès d'un négociant français, nommé Lannes, établi à Rostock. Ce particulier entretenait des relations avec la Suède et, par cette voie, avec l'Angleterre, en dépit des risques attachés à cette nature de correspondance.

Je me rendis auprès de lui, et lui proposai diverses opérations de contrebande d'une exécution facile et d'un succès certain. Il n'en goûta aucune, et cependant il m'écoutait avec intérêt, et rendait justice à la bonté de mes vues.

Je pénétrai bientôt la cause de ses refus, qui contrastaient avec le ton approbatif de ses paroles. M. Lannes méditait un grand coup.

A cette époque l'Angleterre préparait déjà la rupture de l'alliance contractée à Erfurt entre les deux empereurs. Elle savait

que la Prusse, dès qu'elle le pourrait sans courir à sa perte, joindrait ses armes à celles de la Russie contre la France. Elle était en outre certaine d'entraîner la Suède dans cette coalition.

Pour assurer d'autant plus l'exécution de ce projet, il fallait trouver, à portée de ces trois États, un point inaccessible aux Français, où l'on pût former des dépôts de tous genres d'approvisionnements, pour les levées, les insurrections, les armements, par lesquels on espérait seconder les mouvements des armées régulières.

L'île d'Anholt, située à mi-chemin des côtes de Poméranie à celles de Suède, parut convenir à cette destination. C'est un rocher inculte de quelques lieues de circonférence, qui sert d'asile à de malheureux pêcheurs.

La Suède et le Danemarck pourraient, à titres égaux, s'en disputer la propriété, si cette île en valait la peine. Dans la circonstance elle devait être précieuse, étant facilement abordable, et pouvant recevoir des magasins de toute nature.

L'idée vint au gouvernement britannique de la faire occuper, et les correspondants de Lannes à Londres, en l'informant de ce projet, lui proposèrent de se charger d'y faire passer des grains.

Telle était la pensée qui absorbait son attention, quand je l'entretins d'opérations de contrebande, et qui lui faisait négliger mes offres. Mais en refusant mes vues, il me jugeait propre à servir celles de ses amis d'Angleterre, et sa proposition me trouva disposé à la seconder en tous points.

En traçant la marche que nous suivrions pour l'achat et l'embarquement des grains, nous n'avions compté ni l'un ni l'autre sur de graves embarras, qui nous survinrent du point où nous nous y attendions le moins.

Le Mecklembourg jouissait bien d'une indépendance complète, quant à ses affaires intérieures; mais ses côtes étaient gardées par des douaniers français, et la police de Hambourg enveloppait ce pays dans son système de surveillance générale.

Cette police, créée sous l'influence du prince d'Eckmuhl, était renommée par sa vigilance et la précision de ses mesures; elle

s'occupait surtout des relations de l'Angleterre avec le nord de l'Europe, dont les villes hanséatiques formaient les principaux liens.

Des projets tels que celui de Lannes ne pouvaient être ignorés de la direction de Hambourg. En effet, elle en était instruite, imparfaitement à la vérité; mais c'était pour en apprendre toute la portée, qu'elle n'en prévenait pas l'exécution.

Elle intervint dès qu'elle eut la certitude que la coopération de ce négociant devait se borner à des achats de grains et à leur transport dans l'île d'Anholt.

Alors un commissaire de police fut dépêché sur Rostock, avec la mission de se saisir de Lannes et de ses papiers; il lui fut enjoint de se diriger par Schwerin, ce qui ne le détournait que légèrement de la route directe.

Là il devait communiquer ses ordres au ministre-directeur du duché de Mecklembourg-Schwerin; requérir le secret et demander la coopération des autorités de Rostock pour l'exécution du mandat dont il était chargé.

Tout fut accordé. Ce commissaire put, en entrant dans cette ville, se faire conduire, sans descendre de voiture, à la maison habitée par Lannes et remplir sa mission, sans que le prévenu eût eu le moindre soupçon de ce qui allait lui arriver.

Lannes fut transféré à Paris. L'Angleterre n'ayant pas donné suite au plan auquel il devait prendre part, son affaire se civilisa. Il fut rendu à la liberté après quelques mois de détention, sous la seule réserve de ne point franchir les anciennes limites de la France jusqu'à la conclusion de la paix avec l'Angleterre.

Jusqu'à présent, me dira-t-on, on ne voit pas en quoi les mesures de rigueur exercées contre cet entrepreneur ont compromis votre sûreté. Patience, nous y arriverons.

La direction de police de Hambourg n'avait pu ignorer mes liaisons avec Lannes. Je n'avais mis aucun mystère dans les visites que je lui faisais, et qui se renouvelaient plusieurs fois dans la même journée. On ne put douter que je n'entrasse dans tous ses plans.

Cependant on n'avait rien de certain à mon égard. Je n'étais

pas Français, et je ne me trouvais pas sur le sol de l'empire. Pour concilier ces obstacles, avec le besoin que l'on avait de pénétrer au fond de l'intrigue anglaise, que l'on supposait que je pouvais connaître mieux encore que Lannes, on imagina de me faire arrêter par une influence étrangère, pour pouvoir, après ma capture, requérir du gouvernement mecklembourgeois l'examen de mes papiers.

Il existait à Hambourg un homme d'une naissance illustre, dont le frère était à cette époque feldmaréchal-lieutenant-général dans l'armée autrichienne. Cet homme, qualifié baron de Trauttenberg, était tombé dans l'avilissement. Il avait appartenu à tous ceux qui avaient voulu l'employer et le payer; il était enfin connu dans tout le nord de l'Allemagne pour être espion par état.

Cette fâcheuse réputation ne le rendait guère propre à des missions qui exigeaient du mystère; mais il était adroit et fidèle quand il s'était engagé à servir, et ces considérations le faisaient quelquefois employer. L'avoir pour soi, était d'ailleurs un moyen éprouvé plus d'une fois de ne l'avoir pas contre.

On le chargea de se rendre à Rostock, et de faire en sorte que je fusse arrêté sous un prétexte quelconque.

Cet émissaire partit de Hambourg pour cette destination en même temps que le commissaire de police français, mais dans une voiture séparée.

Il fut reconnu à Schwerin, et comme son apparition éveillait toujours des inquiétudes, on fit charitablement circuler sur la route qu'il parcourait son nom et sa profession adoptive. Les postillons qui le conduisaient étaient chargés de transmettre cet avis.

Il me parvint au moment où ce particulier descendait de voiture à Rostock, et comme j'appris en même temps la visite faite au domicile de Lannes, je ne doutai pas un moment que je ne fusse l'objet de la venue du baron de Trauttenberg.

En ce moment se trouvait dans la ville et dans l'auberge où je logeais, le fermier des jeux des eaux minérales voisines, qui attendait l'ouverture de la saison pour aller exploiter sa ferme.

Il m'avait raconté, quelques jours auparavant, qu'il était por-

teur de jugements et de contraintes contre ledit baron pour une escroquerie récente qu'il en avait éprouvée.

Je prévins ce fermier de l'arrivée de son débiteur, et il n'eut rien de plus pressé que de courir au bureau de police pour faire mettre son jugement à exécution.

Il l'y rencontra occupé à solliciter mon arrestation, au moyen d'une fable qu'il avait ourdie pendant sa route. Mais comme les pièces dont son créancier était porteur se trouvaient en règle, ce fut lui, sur leur production, qui fut conduit en prison.

Nullement curieux de connaître l'issue de cette affaire, je m'empressai de faire mes paquets, de payer ma dépense à l'auberge, et de quitter une ville où je ne pouvais plus me croire en sûreté.

Cette dernière aventure m'ouvrit enfin les yeux. J'avais trop usé et abusé des faveurs de la fortune, pour ne pas craindre qu'elle ne finît par m'abandonner, si je la mettais encore à l'épreuve. Je renonçai à la politique et aux intrigues, et je me retirai dans le lieu paisible où j'ai tracé la présente relation.

Quoique n'ayant été guidé dans toute ma conduite que par un désir immodéré de nuire aux oppresseurs de mon pays; comme je ne puis retirer aucune illustration de mes démarches, je dois à ma famille de garder à tout jamais l'incognito dont je me suis couvert.

J'ai la conviction intime que je n'aurai pas d'imitateur.



ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE NATIONALE ALLEMANDE.

(*Deuxième article.*[1])

KOSEGARTEN.

Les poëtes en général sont assez disposés à trop présumer de leurs forces, à croire que leur regard pourra soutenir l'éclat du soleil. Mais s'il en est un qui ait jamais poussé à l'excès cette confiance en lui-même, c'est Kosegarten. Bien peu de ses poésies offrent cette noble simplicité qui est la qualité la plus aimable d'un poëte, tandis que beaucoup ne sont que des déclamations pleines de mots et vides d'idées. Cette malheureuse tendance à vouloir monter trop haut, lui a été d'autant plus funeste, qu'il avait certainement reçu de la nature une organisation poétique puissante et hardie, comme le prouvent quelques-uns de ses ouvrages. On y rencontre souvent les pensées les plus belles, mais défigurées par des expressions d'un pathétique sauvage, par des mots d'une bizarrerie ridicule, ou noyées dans un tel torrent d'épithètes, qu'elles en sont submergées, selon l'expression de Horn.

La critique ne s'est pas montrée indulgente à son égard; elle lui a reproché ses défauts sans ménagement et même avec trop de sévérité peut-être; car, enfin, parmi ses poésies il s'en trouve de belles qui, à quelques taches près, peuvent passer pour des modèles. Aussi lui a-t-on assigné une place honorable dans la littérature allemande.

Il naquit en 1758 à Grevesmühlen, petite ville du Mecklembourg. Après y avoir achevé ses études préparatoires, il fut envoyé à l'université de Greifswald, et entra en qualité de gouver-

1 Voyez le cahier de Mai, p. 172.

neur dans une famille noble. La première place importante qu'il obtint, fut celle de recteur à Wolgast dans la Poméranie suédoise. Les sermons qu'il y prononça commencèrent sa réputation, et lui valurent la cure d'Altenkirchen dans l'île de Rugen. Il passa quelques années des plus heureuses de sa vie dans cette île si riche en beautés naturelles, au milieu de ses habitants aux mœurs patriarcales, consacrant à la poésie les instants que lui laissaient les soins de sa famille et de son troupeau. Estimé, aimé de ses paroissiens et de tous ceux qui le connaissaient, il se trouvait si content de son genre de vie, qu'il refusa plusieurs fois des emplois plus lucratifs et plus importants. Cependant il finit par se rendre aux vœux qui l'appelaient à Greifswald, où il fut nommé conseiller de consistoire, puis recteur de l'université; dignité dont il fut revêtu jusqu'à sa mort, arrivée en 1818.

Outre ses poésies, il a écrit encore quelques romans, dont le plus remarquable est celui d'*Ida de Plessen* et plusieurs légendes. Parmi ses poésies on cite surtout *Joconde*, le *Voyage aux îles* et les *Raloncieus*. Ce dernier poëme est une espèce de légende pleine d'intérêt.

Les Raloncieus.

« Je te salue, Ralow [1] ! Au milieu de l'éclat du soleil couchant, le soir agite doucement son voile sur tes champs! Tes blanches murailles sont colorées d'une teinte rose. Tes toits étincellent dans l'or d'un jour mourant. Tes bois qui murmurent se couvrent d'ombres. Le ciel se mire dans les flots où se baignent tes pieds.

« Château de la mer retentissante, que tu es beau! Tes champs sourient parés de leurs charmes. Tes fertiles prairies exhalent les parfums du serpolet et du trèfle. Le vert froment se courbe sous le souffle du zéphire et ondoie comme les flots. Les grappes et la pêche rougissent dans tes jardins. Dans les eaux limpides de tes étangs se joue la loche, qui jette une poussière d'étincelles.

1 Ralow sur la côte occidentale de l'île de Rugen, autrefois célèbre repaire de pirates, plus tard château seigneurial, aujourd'hui simple maison de campagne.

La grive, quand la lutte des rossignols cesse, chante sur une branche du bosquet couverte de rosée. Depuis le lever de l'aurore jusqu'aux roses du crépuscule on entend retentir le mugissement des troupeaux qui paissent, les cris de joie des moissonneurs, les éclats de rire des jeunes filles. — Tu es beau, fils du rivage escarpé, ton aspect est aimable et n'a rien de sévère. Cependant dans les temps antiques tu étais plus beau encore et plus sauvage. Ton nom était alors célèbre au loin. A cette époque reculée on ne voyait pas tes fils suivre nonchalamment les troupeaux en sifflant. Les chevaux, labourant la terre de leurs pieds, ne se couvraient pas de sueur, attelés à la servile charrue. Du haut de la tour du château, d'où la vue s'étendait au loin, le gardien épiait la mer. Un éclair! A chaque navire qui s'approchait le tonnerre roulait avec fracas sur tes côtes, et tu recevais dans ton sein, avec des cris d'allégresse, ô fils de la mer, le magnifique butin.

« Château de la mer retentissante, la fraîcheur du soir, le bruissement du bosquet m'inspirent! Mes joues deviennent aussi rouges que le disque de la lune qui se lève. Mon âme se gonfle, se soulève comme le flot dans la tempête. Je vois se dresser devant moi les ombres du passé, muettes, sombres et pâles.

« Cinq siècles se sont écoulés. Ils ne s'étaient pas encore échappés de l'urne du temps, lorsque l'audacieux Raloncien guettait les navires au passage dans une ceinture de sept fossés et murailles. Le cœur du pirate était aussi sauvage que le torrent de la Golcha[1]; son aspect, aussi sombre que celui du Rugard[2], lorsqu'il est voilé par des nuages; sa chevelure est aussi touffue et aussi rude que les épines qui couvrent la tête de Dubberworth[3] aux longs cheveux. Il met au vent sept voiles, qui sont autant de bannières de la mort pour le marchand qui parcourt ces mers. Toutes les fois que du haut de la tour, d'où l'on découvre tous les environs, il aperçoit

1 Trois torrents tombent de la Stubenkammer, côte nord-est de la presqu'île de Jasmund : la Bismiz, la Golcha et le Steinbach.

2 C'est une hauteur au milieu de l'île sur laquelle était situé le château des anciens princes de Rugen.

3 Dubberworth, le plus grand des tombeaux des héros de Rugen. Il est situé près de Sagard, sur la presqu'île de Jasmund.

un navire sur le dos de la mer paisible, comme son œil s'enflamme du désir de s'en emparer! comme son cœur bat! comme sa poitrine se soulève — par l'espoir du butin! — Vite, la voile se déploie. On dirait l'aigle de Dollen [1], étendant ses ailes pour fondre sur sa proie. Ruric, à la chevelure rousse, et Rawen, aux cheveux en désordre, s'élancent avec joie à la suite de leur aîné, le plus farouche de tous ses frères.

« Judith, la terrible mère des pirates, reste au logis. Une sombre fureur se lit dans chaque ride de son front, une méchanceté atroce dans ses yeux de deux couleurs.

« Agathe aussi, leur sœur, reste volontiers. Elle ressemblait peu à ses frères et à sa méchante mère, la dame Agathe; son cœur était plein de compassion. Elle voyait en gémissant le sang couler à torrents dans Ralow. Ses larmes tombaient sur le collier de perles qui avait orné le cou d'une jeune vierge assassinée, et que son frère sanguinaire — il aimait sa sœur — un jour avait jeté autour du sien.

« Agathe était belle; c'était une aimable étoile près de comètes d'un rouge de sang. Son œil était bleu; ses cheveux soyeux comme les fils qui voltigent dans l'air en automne; sa taille mince comme le bouleau dans les bosquets de Boldewitz [2]; son sein blanc comme le plumage d'un cigne au long cou dans la baie de Prora [3]. Une douce inquiétude lui serrait le cœur — un pressentiment — une conjecture. Elle se tenait pensive devant sa fenêtre, plongée dans les rayons du matin, regardant le soleil sortir de la mer. Comme les flots scintillaient! Elle apercevait les tours de la *ville aux rayons* [4]. Comme elles resplendissaient! Elle se mettait pensive à sa fenêtre à la lueur du crépuscule, pour voir la lune se réfléchir dans les flots et écouter le sourd murmure de la mer. Des

1 Dollen, côte orientale de l'île, couverte de bois.

2 Boldewitz, terre seigneuriale au centre de l'île. C'est là que fut composé ce poëme.

3 Prora, langue de terre étroite et élevée, qui joint la presqu'île de Jasmund au reste de l'île.

4 Stralsund, qui fut fondée du temps du prince Jaromar, ou au moins agrandie et entourée de murs.

soupirs soulevaient sa poitrine. De douces larmes voilaient ses yeux. Mais tout à coup sa mère, qu'elle ne désirait guère, se précipitait dans sa chambre en criant avec joie : « Ils reviennent! ils reviennent! Rêveuse, lève-toi, et prépare-toi à recevoir, comme il convient, tes frères triomphants. »

« Et le Raloncien était redouté au loin. Depuis treize ans il s'appelait le fléau de la mer. A l'aspect de son pavillon le sang du marin se glaçait dans ses veines. Souvent dans de rapides expéditions il faisait des descentes sur les côtes voisines, pillait les maisons, et enlevait les jeunes garçons et les jeunes filles. Le possesseur du sablonneux Redewisch[1], Ritogar, sur le visage duquel commençait à brunir le duvet de l'adolescence, avait été ainsi enlevé, réduit à l'esclavage par le Raloncien, qui l'avait donné à sa mère. Le jeune homme était beau; il avait un grand cœur, de l'audace; mais il avait succombé sous le nombre.

« Mais la mégère n'y eut aucun égard. Sa beauté, sa noblesse, ne servirent qu'à rendre les chaînes de la servitude plus lourdes au prisonnier. Agathe voyait tout cela en soupirant. Le maintien héroïque du jeune homme, son bouillant courage, sa patience au milieu d'indignes traitements, éveillèrent sa pitié. Et avec la pitié l'amour se glissa dans son cœur.

« C'était en automne, et la nuit était noire. Agathe s'arracha doucement aux embrassements du sommeil et se dirigea plus doucement encore vers la chambre du jeune homme. « Levez-vous, lui dit-elle à l'oreille, je suis Agathe, et je veux vous sauver. Suivez-moi, jeune homme. » Plein de joie, Ritogar se leva. Elle le prit par la main, traversa en tremblant la chambre de sa mère et de ses frères, conduisit Ritogar, qui la suivait en aveugle, dans un passage souterrain, s'avança à travers les ténèbres en frissonnant, ouvrit la double serrure de la porte; puis, lui serrant légèrement la main : « Fuyez, dit-elle, et pensez à Agathe. » Et lui, rendu hardi par l'obscurité, il saisit sa libératrice dans ses bras, la pressa contre son cœur palpitant, imprima sur ses lèvres

1 Redewisch, aujourd'hui Mœnchgut, autre presqu'île à la pointe sud-est de l'île.

parfumées un baiser plein de feu, tel qu'en donne un amant. « Agathe, s'écria-t-il, Agathe, je fuis; mais je reviendrai bientôt avec une troupe nombreuse; je t'enlèverai les armes à la main, et je partagerai avec toi mon lit et mon île. »

« Il dit et s'enfuit à travers l'obscurité, à travers la tempête et une pluie glacée, sur les ailes de la joie et de l'amour. Il se dirigea vers le Rugard. Du sommet de la montagne jusqu'au milieu de l'île descendent sur ses flancs des forêts verdoyantes. Une mousse éternelle couvre comme des cheveux son front grisâtre; ses ravins même en été conservent de la neige. Il domine en maître sur tous les pays et les mers d'alentour. C'était là que demeurait dans un château, ceint de fortes murailles, le seigneur de l'orageuse Rugen, Jaromar. C'était un grand prince. Ses sentiments étaient nobles. Il avait combattu souvent les peuples les plus belliqueux de la Baltique, il avait bâti plusieurs châteaux dans les plaines des Zirzipaniens [1]; il avait tué maints chevaliers dans d'honorables duels.

« Chef de l'île, lui dit le jeune homme, grelotant du froid de la nuit et tout dégouttant de pluie.... Ses cheveux lui pendaient aplatis sur les tempes, cependant sa figure conservait toute sa noblesse.... Chef de l'île, me reconnais-tu? Reconnais-tu le maître de Redewisch, aujourd'hui désert? Le Raloncien m'a jeté dans les fers. Je les ai portés pendant six nuits. Enfin la septième, Agathe les a brisés. Elle m'attend. Prête-moi des armes et des soldats. »

« Le chef de l'île lui répondit: « Prends des armes et des hommes autant qu'il t'en faudra, mon ami. Prends et détruis ces audacieux Raloncіens; anéantis ce honteux repaire de pirates et délivre Agathe. Mais avant que de conquérir les armes à la main la jeune fille qui t'aime, va, mon cousin, dans la *ville des roses* [2], et ramène-moi ma fiancée, la fille du duc des Vendes, Hérégonde. Depuis longtemps je désire posséder cette vierge; mais les soins de la guerre m'empêchent de l'aller chercher. Hâte-toi, accompagne-la jusqu'ici; puis tu iras combattre pour Agathe. »

1 Ancien peuple slave de la Poméranie.

2 Rostock.

« Le jeune homme accepta avec joie l'honorable mission dont le chargeait le prince. Il redescendit précipitamment le Rugard, le cœur bondissant de plaisir. Là où Pulitz[1] élève au-dessus des flots sa tête couronnée de belles forêts, il monta sur le navire qui avait été préparé pour amener l'amante du chef.

« Deux fois le soleil se coucha, et trois fois il se leva. Les voiles de Jaromar saluèrent alors le port de la Warne au beau rivage.

« Salut, Warne. Je salue le murmure de tes ondes, ô mon amie; je bénis tes rives ombragées. Je t'aime, Warne. Tu serpentes comme un ruban d'argent dans les plaines verdoyantes de ma patrie[2]. Des troupeaux sans nombre se désaltèrent dans tes eaux. La chienne altérée y accourt, ainsi que le chevreuil et le sanglier de la forêt. Tu nourris l'herbe verte des prés émaillés de fleurs; tu arroses les racines de milliers d'arbres au feuillage murmurant; tu donnes de la vigueur à l'orme; tu arroses le pied du chêne; tu abreuves le sapin séculaire. Je t'aime, Warne. Tu m'as vu dans l'éclat de la jeunesse me promener sur tes bords ombragés. C'est là que le duvet de l'adolescence a fleuri sur mon menton; c'est là que mon œil étincelant apprit à se mouiller des larmes du désir; c'est là que mon cœur a ambitionné pour la première fois du désir de ceindre mon front du laurier de la gloire et du myrte de l'amour. Plein d'une sainte admiration, je tombais souvent sur ton rivage. Le feuillage du bouleau murmurait au-dessus de ma tête; le serpolet et la marjolaine m'enveloppaient de leurs parfums; le sommeil me couvrait de ses ailes et je faisais des rêves trompeurs. Warne, j'aime à penser à toi, et je ne t'oublierai jamais. Je veux te chanter dans mes vers, toi, qui es si digne d'être chantée. »

« Deux fois le soleil se coucha, et trois fois il se leva. Les voiles de Jaromar saluèrent alors le port de la Warne au beau rivage. Le port les reçut paré comme un fiancé. Des banderolles de cou-

1 Pulitz, petite île romantique qui, comme un amphithéâtre de gazon, s'élève dans une baie au pied du Rugard. Cette baie est formée par l'échancrure du rivage et des presqu'îles de Jasmund et de Wittow.

2 Nous avons déjà dit que le poëte était né à Grevesmühlen.

leur flottaient à tous les mâts. Les cloches retentissaient joyeusement dans leurs tours; le bruit des timbales, le fracas des trompettes, les cris de joie, les vivats sans fin, faisaient trembler le rivage; tout le peuple se précipitait à la rencontre de l'envoyé du prince.

« Henri, vieux guerrier d'un souverain des Vendes, s'avança couvert de son armure de guerre. Une magnifique aigrette flottait sur son casque qui recouvrait ses cheveux blancs; des cuissarts d'acier protégeaient ses jambes. Sa cuirasse à écailles brillait aux rayons du soleil comme le bronze dans le fourneau du fondeur. Il avait au bras sa fille Hérégonde, la plus belle des vierges, la perle du Nord, dans sa parure de fiancée. Ritogar mit un genou à terre et baisa la jeune fille, qui rougit de pudeur. Le duc lui souhaita cordialement la bienvenue. On passa trois jours dans les fêtes, les tournois et les festins.

« Le quatrième jour fut un jour de larmes et de gémissements: il fallut se séparer. Hérégonde, qui avait reçu en dot les trésors les plus précieux du pays, et à laquelle on avait donné pour compagnes douze jeunes filles à la fleur de l'âge, toutes de familles nobles, dit adieu, un dernier, un long adieu à sa patrie. Elle tomba, muette de douleur, dans les bras de son père, en sanglotant dans ceux de sa mère, les embrassa rapidement, se sépara d'eux plus vite encore, et s'élança avec agilité dans le navire qui l'attendait, et qui, glissant sur les flots, s'éloigna promptement du rivage retentissant. Elle monta sur la poupe, et là, debout, elle ne cessa de regarder ceux qu'elle quittait avec peine; elle leur tendait les bras en soupirant, elle agitait son voile d'argent, afin que ses parents chéris pussent la voir encore du rivage qui fuyait derrière elle. Il s'éloigna de plus en plus; à peine l'apercevait-on encore comme un point noir, qui bientôt aussi se perdit dans les nuages. Mais elle croyait toujours le voir; les nuages lui semblaient être les bords de sa patrie, jusqu'à ce que le ciel se cachât et que la pluie commençât à tomber. Elle ne put retenir plus longtemps ses larmes; elle pleura. La pluie cessa, le ciel redevint serein. La sérénité reparut aussi sur le front de la

jeune fille. Elle se mit à penser avec amour à son fiancé, au jour des noces, à leur douce union.

« Mais, ô douleur! Ces nobles amants ne devaient pas connaître la volupté de ces étreintes amoureuses qu'ils appelaient de tous leurs vœux. — Le pirate avait été informé que sur la côte orientale un vaisseau du prince apportait dans l'île sa fiancée, sa dot et l'esclave fugitif. Altéré de sang et de butin, il hissa sa voile et se mit à lui donner la chasse avec ses frères. Il le rencontra dans le détroit de Gellen [1]. Toutes les jeunes filles, tremblantes, levèrent les yeux et les mains vers le ciel en poussant des cris de frayeur. Les jeunes gens se précipitèrent sur le pont en jurant de mourir. Ils combattirent avec l'énergie du désespoir, et résistèrent bravement et longtemps aux pirates; mais ils succombèrent enfin sous le nombre. Ritogar, furieux comme le génie des batailles, comme l'océan soulevé par la tempête, fauchait de sa lourde épée dans les rangs les plus épais des ennemis. Son glaive distribuait de tous côtés des blessures et la mort. Il fendit la tête à Ruric, le plus jeune et le plus féroce des pirates. Le cruel Rawen le vit; il brandit sa hache et la lança comme par une fronde à la tête du jeune homme, qui tomba mourant sur le bord. Tel le plus beau des hêtres arraché par la neige fondante, déraciné par le torrent, roule dans les flots du haut de la Stubenkammer.

« Le cri de triomphe des pirates vainqueurs retentit avec un fracas pareil à celui de la mer lorsqu'elle dévore la vie de cent vaisseaux. Hérégonde était assise pâle et immobile comme le marbre. Un des pirates, par ironie, lui embrassa les genoux: « Jeune fille à la belle chevelure, lui dit-il, réjouis-toi, ma chérie. Mon bras t'a arrachée au lit d'un homme efféminé; tu orneras celui du brave Raloncien. La beauté appartient au courage. » La tremblante jeune fille remua les lèvres et se tut. Ainsi se tait la colombe entre les serres du faucon.

« Les pirates se rapprochèrent du rivage comme les faucons de leur aire. Agathe attendait immobile sur le rivage. Ah! infortunée! n'attends pas ainsi, n'attends pas tes terribles frères! Ils

1 Détroit formé par la terre ferme et la côte méridionale de l'île de Rugen.

approchent; ils apportent, suspendue à leur mât, la tête de ton bien-aimé! Elle l'aperçoit. Un vertige s'empare d'elle; les oreilles lui tintent comme par le bruit des vagues. Des images de toutes couleurs passent rapidement devant ses yeux mourants. Elle se précipite dans les flots du haut du rivage escarpé; mais on la retire et on la rappelle, non sans peine, à la vie.

« Cependant les pirates saluent de leurs cris de joie le rivage de leur patrie. Leur château retentit de nouveau de leurs chants terribles, dont l'écho va au loin effrayer le laboureur à sa charrue, le berger à la garde de ses troupeaux.

« Le jour sanglant n'est plus; la plus cruelle des nuits lui succède. Qui pourrait raconter toutes les horreurs commises par ces monstres? Qu'elle soit oubliée à jamais, cette nuit, qu'elle soit bannie des rangs de ses sœurs, comme celles où naissent les conquérants, les flatteurs, les assassins de la liberté!

« Le jour commençait à poindre. Les fumées de vin et de l'orgie pesaient encore comme du plomb sur les cils des compagnons du pirate. Tout à coup retentit dans toute la maison, dans tout le village le cri Agathe! Agathe! L'infortunée avait quitté le monde pour jamais! Elle était pendue, étranglée à la branche vacillante d'un peuplier. Le vent agitait sa blonde chevelure; un sommeil de plomb fermait ses soyeuses paupières; ses yeux brillant comme des étoiles, ses joues fraîches comme des fleurs, étaient sans vie. Son sang était glacé et son cœur aussi.

« Le Raloncien sauta de son lit en frémissant. La terrible nouvelle pénétra jusqu'à la moelle de ses os. Il avait aimé sa sœur. Poussant des cris de rage, il parcourut en fureur tout le château, frappant du poing fermé son front gonflé de cicatrices; des larmes d'une douleur épouvantable roulaient lentement sur ses joues et allaient se perdre dans sa barbe en désordre. Ainsi une eau trouble et paresseuse s'ouvre un pénible chemin à travers les tombeaux couverts d'épines du formidable Krakow.[1]

« Cependant l'impatient Jaromar soupirait après l'arrivée de sa

1 Campagne près de Bergen, capitale de l'île. Elle est couverte de tombeaux et de pierres pour les sacrifices.

fiancée. Pas une heure ne se passait sans qu'il gravît au sommet le plus élevé du Rugard, pour voir si aucune voile ne paraîtrait à l'horizon. Mais rien ne paraissait.

« L'impatience chassa pendant sept nuits le sommeil loin de ses yeux. La huitième fut plus terrible encore : il apprit la nouvelle. Elle l'aurait terrassé, anéanti, si la douleur même ne lui avait rendu son courage, si l'ardeur de la vengeance n'avait enflammé son âme. D'une voix mugissante comme la tempête, il appela ses guerriers. Ils accoururent; telle la grêle se précipite contre les montagnes. Et cependant Jaromar, du haut du Rugard, faisait retentir de ses cris tous les échos des environs. « Que celui de mes braves à qui la liberté et le butin, une fiancée et un ami sont chers, accoure en toute hâte; qu'il vienne, qu'il prépare sa lance, et qu'il jure de venger sur les Raloncieus son prince et sa fiancée. » — Ils s'armèrent, et d'une voix unanime, retentissante comme mille torrents qui se précipitent du sommet des montagnes, ils jurèrent aux pirates de Ralow vengeance, destruction, mort. Avant la nuit, quatre vaisseaux bien équipés portaient toute la troupe devant les portes du sanglant Ralow.

« Et le jour parut. Le soleil, entouré de vapeur d'un rouge de feu, s'éleva tristement au-dessus de la mer et des îles. Le cri de guerre de Jaromar partit de ses vaisseaux, sauvage et tonnant comme le torrent qui mugit dans l'abîme. Des flammes d'un rouge de sang flottaient dans les airs; sur le pont brillaient les cuirasses d'acier, les épées nues de ses guerriers, les dieux de la vengeance.

« A cet aspect, la fureur du Raloncien s'allume. Brûlant du désir de se battre, il livre aux vents ses voiles menaçantes et s'avance à la rencontre du prince.

« Et la bataille commença, et le sang coula à torrents. Habiles au combat, les pirates se défendirent vaillamment; mais les braves de Jaromar, animés par le désir de la vengeance et le serment qu'ils avaient fait, les attaquèrent plus vaillamment encore. Nul ne pouvait tenir devant Jaromar. Son fer s'abattit sur la crinière hérissée de Rawen, qui chancela et tomba sans vie dans les vagues,

qui refermèrent leur sein couvert d'une écume sanglante sur le cadavre du pirate.

« Mais le Raloncien faisait plus de ravage encore. Son fer creusait les rangs ennemis comme l'ouragan laboure une forêt. Ses joues brûlaient comme celles d'une comète à la queue de feu; sa chevelure rousse voltigeait autour de son front enflammé comme les rayons d'une aurore boréale; son cri ressemblait au roulement du tonnerre dans les Alpes. Chacun de ses regards était un éclair; chacun de ses coups portait la mort. Beaucoup de braves guerriers du prince succombèrent; deux de ses vaisseaux, privés de mâts et de gouvernails, le pont couvert de cadavres, disparurent dans les flots. Cependant quatre des navires ennemis avaient aussi été désemparés et étaient poussés çà et là, jouets des vents et des flots.

« Il était midi, la chaleur était étouffante, mais le combat était plus chaud encore. Du sud accourait un orage menaçant. La chaleur du combat et du soleil firent plier les genoux du Raloncien blessé; il tomba sur le tillac.

« Les pirates se dispersèrent. Comme les feuilles tombent devant un ouragan d'automne, ainsi ils tombaient lourdement sous l'épée de Jaromar. Le Raloncien, étendu sur le pont, tout sanglant, écumait de fureur, grinçait des dents de rage. Le prince irrité lui plongea son glaive dans le gosier. L'âme du scélérat s'échappa avec son sang, et tomba gémissante, précipitée comme par un coup de foudre, dans le gouffre infernal qui l'attendait.

« Les autres pirates, suppliant, tendirent les mains aux fers. Jaromar courut au château désert, abandonné, perdu. La vieille avait fermé les portes, enlevé les lourdes planches des ponts-levis. Elle errait dans les corridors déserts, elle criait, elle se meurtrissait le visage, elle s'arrachait ses cheveux blancs dans son désespoir. Tout à coup une pensée infernale lui traverse l'âme. « Je te vengerai, mon fils, mon bel enfant! Je te vengerai sur celle qui t'a donné la mort. » Elle dit, et les cheveux épars, brandissant un poignard étincelant, elle se précipite dans la chambre des jeunes filles. — Tremblantes elles reculent en frémissant. — Elle plongea son poignard dans ton sein, ô Herégonde.

« Les cris des vainqueurs approchaient de plus en plus. Furieux ils abattaient les murs et les remparts, enlevaient les serrures d'airain des portes. Elle les entend, elle les voit, elle pousse un éclat de rire satanique et se perce de son poignard.

« Jaromar ouvrit la porte. Sur le seuil déjà il sentit l'odeur du sang; les boiseries, le plancher en étaient couverts; c'était le sang de sa fiancée.

« Jaromar réunit le château à ceux qu'il possédait déjà. Il en fit enlever toutes les richesses, fruit d'un brigandage de treize ans; il donna ordre d'en combler les fossés, d'en abattre les murailles, et livra aux flammes ses hautes et menaçantes tours.

« Ainsi tomba la terreur de la mer; ainsi tomba Ralow du haut de son insultante grandeur. Les noms de Judith et d'Agathe vivent encore dans les forêts[1]. A la clarté douteuse de la lune se promènent tristes et solitaires au milieu des sapins les ombres de ses héros. Le soc du laboureur, la bèche du jardinier rebondissent souvent avec un bruit sourd contre une pierre de ses murailles détruites.

« Voilà ce que raconte la légende. — Que tu es silencieux, que tu es triste, Ralow! Comme la lune se glisse à travers tes sombres bosquets et éclaire les flots étincelants! Comme tes moissons verdoyantes brillent couvertes de rosée sur le penchant de tes collines! Et vous, héros des temps antiques, la nuit est belle et terrible! Sortez de vos tombeaux, quittez leurs voûtes silencieuses, et venez vous promener devant moi, revêtus de vos armures. Mon cœur désire voir les braves guerriers avec leurs bras vigoureux, leurs fronts couverts de cicatrices, leurs regards de feu, leurs joues brunies par le soleil, leur démarche grave et majestueuse. »

1 Deux bosquets portent leurs noms.

E. Haag.



ROMANCIERS FRANÇAIS.

M. DE BALZAC.

Un bon ouvrage, qu'il s'appelle roman, drame ou rêverie poétique, doit être une bonne action. C'est le plus digne éloge qu'on en puisse faire. L'homme de lettres doit être avant tout philosophe; car il a dans la société une sorte de sacerdoce à remplir. C'est à lui de faire naître et de féconder dans son sein les inspirations du progrès, au lieu d'y jeter le découragement par des peintures exagérées qui nous la montrent dans un faux jour, et plus corrompue qu'elle ne l'est réellement. Tout ouvrage qui ne marche point à un but de perfectionnement, est un écueil plus ou moins dangereux sur la route de la vie, où viennent trop souvent se briser ces imaginations faibles, ardentes, exceptionnelles. Tout ouvrage qui, sans être mauvais dans son principe, est seulement frivole dans sa composition, n'est plus même une œuvre d'art, quelles que soient les prétentions au génie de certains écrivains actuels, que le caprice a mis en vogue pour un peu de temps, et que la coterie, la camaraderie littéraire a érigés en chefs d'école, jusqu'à ce qu'une réaction puissante les renverse du piédestal, où ils se posent si fiers, pour y replacer le vrai talent.

C'est une honteuse maladie de notre siècle de vouloir qu'on lui présente une philosophie habillée d'oripeaux, riche d'images bizarres, fantastiques, fausses à l'excès, mais vide de méditation grave et sérieuse. Au théâtre comme dans le roman on cherche, on veut des émotions à tout prix, quand on ne les trouve pas dans la vie réelle. C'est une fièvre de sensiblerie outrée dont la littérature moderne exploite à son profit le long paroxisme; c'est une plaie morale qu'elle creuse et élargit sans cesse. Examinez l'un après l'autre ces tissus de mauvais goût, qu'un public trop facile préconise hautement, parce qu'ils portent des noms à la mode;

cherchez-y de bonne foi une tendance, vous n'y trouverez que des pensées communes, si toutefois pensées il y a, et un plat néologisme d'expressions. Quelques livres, *rari nantes*, séduisent un instant par l'éclat, la fascination d'un style bizarre et coquet, et quand on les a lus, on ne se dit pas: qu'est-ce que cela prouve? mais: qui est-ce que cela peut amuser?

Il en est de la littérature comme de la musique: l'une est le langage de l'esprit, l'autre celui du cœur; l'une doit satisfaire le sens intime, comme l'autre agit sur les organes; toutes deux ont un égal besoin d'harmonie.

L'Allemagne et la France se voient inonder tous les ans d'un déluge de romans nouveaux, dans tous les styles et sous toutes les formes. En France surtout les éditeurs parisiens, comme s'ils redoutaient l'impatience publique ou de dangereuses concurrences, mettent sans cesse en circulation de nouveaux produits, ornés de tous les charmes d'une luxueuse typographie; c'est à qui d'entre eux, à force d'activité et de dépenses, fixera chez lui le monopole de la vogue.

Un des plus féconds et un des plus spirituels conteurs du jour, c'est M. de Balzac, dont la plume infatigable ne laisse jamais languir sa clientelle. Presque chaque mois, c'est un roman; chaque semaine, une nouvelle. C'est à bon droit qu'il s'appelle la providence des revues et des éditeurs fashionables. Mais parfois la providence a manqué aussi aux espérances qu'elle devait remplir. Demandez plutôt à la *Revue de Paris*, à qui nous dirons en passant, avec notre franchise d'outre-Rhin, qu'il n'est ni loyal ni délicat d'avoir flétri le dernier ouvrage de M. de Balzac avec aussi peu de ménagements. Dans *la Fin d'une histoire qui ne devait jamais finir*, nous avons vainement cherché le sel de la critique française; nous n'avons trouvé qu'une grossière déclamation contre l'idole encensée la veille; et comme, avant tout, nous tenons aux formes rigoureuses de la polémique littéraire, nous félicitons le redacteur de l'article d'être M. *Pilgerschill junior*. Ce pseudonyme, qu'il intéresse peu de soulever, est la sauve-garde du feuilletoniste mal exercé, dont le coup d'œil flottant ne sait pas fixer d'avance le

terme de vie d'un ouvrage. Pourquoi, M. Pilgerschill, avoir déversé tant de fiel sur ce pauvre *Lis de la vallée?* Sans vous, il se serait peut-être effeuillé tout seul.

L'abondance d'un auteur ne prouve pas toujours qu'il soit capable de créer. Clauren, Julius Voss, Paul de Kock étaient-ils doués de cette faculté rare? Nous ne le croyons pas, et nous nous demandons ce qui pourrait nous engager à l'accorder plutôt à M. de Balzac? Il sait peindre les détails avec un art et une finesse de coloris tout à fait remarquables. Quand on l'a une fois suivi pas à pas dans toute sa carrière littéraire, depuis ses débuts obscurs jusqu'à l'époque où la vogue lui a jeté des couronnes, on reconnaît partout son esprit vif, pénétrant et observateur, et le talent qui polit chaque œuvre comme un joyau délicat. Quiconque a saisi sa marche progressive, si rapide, si spontanée dans ses conceptions, ne peut refuser son admiration à tous les attraits dont il sait s'envelopper si capricieusement. Lorsque M. de Balzac commença d'écrire, les romans de Pigault-Lebrun se laissaient lire encore, et M. de Balzac composa des romans libres. Quand plus tard les romans historiques de Walter Scott furent répandus en France et accueillis avec applaudissements, M. de Balzac essaya aussi du genre historique. Après les contes de Hoffmann, M. de Balzac écrivit ses contes drôlatiques, et depuis, enfin, que George Sand broie sous la presse ses pages d'amère philosophie, M. de Balzac, à son tour, a voulu devenir rêveur et mystique; il a fait *Séraphita.*

Cette facilité, cette propension à suivre les traces des autres, n'annonce point un esprit original ni inventeur. Le *faire* des œuvres de M. de Balzac se réduit à la forme. Il a su rendre avec fidélité les scènes journalières de la vie commune, dont il est le témoin oculaire, avec toutes les nuances des caractères qu'il rencontre. Son talent se réduit à l'observation; c'est quelque chose, sans doute : mais qu'il y a loin de là aux créations du génie!

Tantôt il transporte les caractères d'un autre monde au milieu des froides réalités et du prosaïsme de celui-ci, ou bien il s'empare des portraits des contemporains les plus connus dans un cadre d'aventures fictives, comme est l'*Histoire des Treize.*

Pareil au géant de la fable, qui reprenait ses forces en touchant du pied la terre, M. de Balzac peut quelque chose aussi longtemps qu'il reste dans le cercle de la vie ordinaire. Mais, nous le répétons, copier, abréger, colorier, ce n'est pas inventer; et il y a loin, selon nous, de la facilité de travail qui papillotte des œuvres légères à l'opération d'un esprit vigoureux qui enfante.

Si Boccace et Michel Cervantes n'avaient pas créé leurs délicieuses nouvelles, qui nous amusent encore après les avoir cent fois relues, l'art merveilleux qui en a ciselé les détails n'aurait pas des droits moins acquis à notre admiration. Quelle belle unité dans les plans qu'ils ont exécutés! Comme les diverses parties s'harmonisent et s'accordent pour former des tableaux de genre complets et sans défauts! Quelle gradation d'intérêt soutenue depuis les premières scènes jusqu'au dénouement!

Voilà la perfection artistique qu'on s'efforce vainement de découvrir dans les romans et les nouvelles de M. de Balzac. Qu'est-ce, en effet, au lieu de l'unité, que ces proportions qui se rattachent les unes aux autres, et ces développements progressifs qui n'offrent dans la réalité qu'un long commencement; car, il faut le dire, M. de Balzac, comme certains héros de théâtre, ne sait bien réciter que le commencement de ses rôles. Il donne, dès l'abord, large carrière à toutes les fantaisies de son esprit: car de l'esprit il en a beaucoup; il est encore vrai que dans l'exposition de ses histoires il excite au plus haut degré l'intérêt du lecteur. Pareil aux gens à qui rien ne coûte pour faire de brillantes promesses que d'avance ils sont résolus de ne pas tenir, M. de Balzac se plaît à nous bercer à son début de rêveries bien attrayantes; il ouvre à droite et à gauche les perspectives les plus variées, il nous fait entrevoir l'Eldorado des jouissances intellectuelles les plus raffinées à travers un demi-jour délicieusement vague. Et puis peu à peu le rêve pâlit et s'efface; la composition du romancier s'effile pour ainsi dire; c'est la belle femme d'Horace dont le corps se termine en poisson:

Desinit in piscem mulier formosa infernè.

Au lieu de se mettre en si grands frais pour exciter notre ardente curiosité, n'eût-il pas mieux fait de nous promettre moins, pour rester à même de s'acquitter entièrement? Pourtant, c'est justice à lui rendre, il n'a pas l'orgueilleuse prétention de vouloir passer pour inventeur, ni de nous faire priser l'artifice de sa composition. Il n'écrit que des études de mœurs, et les meilleurs de ses livres portent les titres les plus modestes; ce ne sont que des *scènes :* scènes de la vie privée, scènes de la vie parisienne, scènes de la vie en province.

Mais ces esquisses séparées forment une suite de petits drames, où la France du dix-neuvième siècle vient se grouper en face du fantôme du moyen âge. Jusqu'ici ces scènes ne sont que des cadres plus ou moins larges, dans lesquels l'auteur, avec son style mordant, a gravé des analyses, des descriptions telles qu'il les avait comprises; et ce n'est point à nous, étrangers, de faire ici l'éloge du style de M. de Balzac.

Cette propension singulière à mouler tous les incidents de la vie réelle, qui, d'après notre appréciation caractérise le genre de cet écrivain, lui a fourni de nombreux éléments de succès, et la puissance de son *faire* repose toute sur la vérité et le naturel de ses peintures. C'est là qu'il se plaît à déployer toutes les richesses de son imagination. Il écrit ce qu'il a vu; mais ses récits sont pleins de tact et de délicatesse; ce sont des mosaïques artistement combinées. On retrouve dans quelques-uns de ses livres des paysages qu'on ne peut oublier après les avoir parcourus une fois; il y a plus à apprendre de la lecture d'un de ses volumes que d'un séjour de plusieurs mois dans une ville de France. Et c'est surtout dans la peinture des scènes d'intérieur qu'il excelle. Les formes, le coloris, l'air, la lumière et les ombres, la perspective, tout est saisi parfaitement. Qui ne se rappelle le désordre de la chambre à coucher de M.me Restoud? qui ne l'a point surprise à son réveil, dans son lit, après un bal? qui ne voit encore sous ses yeux ses souliers de satin blanc épars sur un tapis de Perse, ces bracelets, cette écharpe, ces parures de fête, trésors voluptueux de la plus suave coquetterie, oubliés çà et là négligemment sur des meubles de femme?

On se rappelle aussi la petite mansarde de M.me Crochet. Quelle naïveté, quelle frappante vérité dans cette description des pots à fleurs sur la croisée, des quelques meubles vermoulus qui cachent à peine la nudité des murailles, et le vieux fauteuil de grand'mère et tant d'autres accessoires qui intéressent, malgré ce qu'il y a de trivial dans leur énumération. L'inventaire de ce pauvre mobilier est fait avec une exactitude d'huissier.

Nous reprocherons néanmoins à M. de Balzac de se trop laisser aller aux phrases et aux détails oiseux. L'écrivain ne doit jamais perdre de vue que, pour entretenir l'illusion, il faut marcher droit au but, et ne pas laisser au lecteur le temps ou l'occasion de se distraire. Ce qui nous déplaît aussi dans son style, c'est le mélange disgracieux de froideur et de sensibilité qui y règne; c'est même trop souvent un cynisme gazé.

On a dit, et on ne cesse de répéter, que M. de Balzac a le mieux su faire de main de maître le portrait des femmes du dix-neuvième siècle. Ce jugement nous paraît assez peu fondé. M. de Balzac est initié, nous le savons, aux mille et un petits secrets de la toilette des dames. Il cause fort bien, très-gravement, avec un charme plein d'aisance, sur les parures et les bagatelles dont elles raffolent. Il comprend l'ordonnance d'une toilette, le caprice d'une frisure de femme avec le tact d'une modiste raffinée ou d'un élégant coiffeur du Palais-royal. Mais est-ce d'après de si minces détails, si futiles et surtout si communs, qu'on peut avancer qu'il sait peindre les femmes? M. de Balzac, en courtois chevalier du beau sexe, ne laisse passer aucune occasion de le défendre et de soutenir ses jolis priviléges, que personne de nous ne cherche à lui disputer. Il voudrait créer aux femmes des jours de délices et d'éclat. Chaque soir il les conduit aux bals, aux concerts, aux spectacles; il met à contribution pour elles le génie de Rossini et les suaves accords de Bellini; en un mot, il ne leur refuse rien des charmes de la vie. L'idéal est un champ illimité. — Mais appellera-t-on cela connaître et peindre les femmes? M. de Balzac donne à la jeune fille de seize ans un amant qui l'adore; à la femme de trente, que néglige son époux, il trouve un Sigisbée

qui s'empare du soin de la consoler; et voyez sa complaisance, il tient en réserve pour la femme de quarante ans un ami de la maison, empressé, officieux, dévoué. Ce n'est pas là, ce me semble, ce que nous voyons tous les jours. M. de Balzac n'a donc point saisi le caractère des femmes du dix-neuvième siècle. S'il a décrit avec vous leurs progrès en coquetterie, il n'a pas été heureux ni vrai dans l'analyse de leurs mœurs et de leurs passions. Il n'a peint spécialement les femmes d'aucune époque, ni d'aucun pays; et malgré le brillant éclat qu'il répand autour d'elles, le luxe dont il les décore et les paroles ravissantes qu'il leur prête, malgré l'intime connaissance qu'il veut s'approprier des salons et des boudoirs, il a toujours oublié quelque chose d'essentiel pour notre époque, c'était d'esquisser d'après nature le cœur et l'âme de la femme.

Un autre côté faible de M. de Balzac, c'est son humeur aristocratique. Dans un de ses contes, intitulé, si j'ai bonne mémoire, le Bal de Sceaux, il met en scène un jeune homme, M. de Longueville, qui, forcé d'embrasser le commerce, quitte son *de* dans la crainte que la particule nobiliaire ne soit flétrie par ses relations d'épicier. Cette précaution, qui ne prouve qu'une sotte vanité, trouve en M. de Balzac un apologiste ardent. C'est vraiment s'arriérer de tout un siècle. Dans un pays surtout, sous un régime qui garantit à chacun l'égalité des droits civils, le signe aristocratique n'est plus qu'une absurde nullité, lorsque bourgeois ou paysan, tailleur ou chiffonnier se prise autant dans sa sphère que marquis ou haut baron? Quand le chef de l'État accepte, comme le dernier de ses sujets, le titre de citoyen, n'a-t-on pas lieu de s'étonner que M. de Balzac immole son indépendance d'homme de lettres au culte d'une distinction illusoire?

Nous improuvons encore comme un enfantillage à repousser de nos idées le penchant que M. de Balzac développe si complaisamment pour l'or et les raffinements du luxe. Soit qu'une baronne lui plaise, qu'il s'éprenne d'une comtesse, qu'il adore une marquise, ou qu'il raffole d'une duchesse, il est toujours exact à préciser le chiffre de ses revenus. Il y a plus d'arithmétique dans

un seul de ses contes, que Scribe n'en jette dans dix vaudevilles, ou chez nous Clauren dans cinquante nouvelles. Les oncles d'Amérique, dont on parle tant, sans doute parce qu'ils sont si rares, ont à eux tous moins de numéraire dans leurs coffres qu'on n'en pourrait supputer dans toutes les œuvres de M. de Balzac.

M. Clöes a pour sa part 20 millions, sans parler d'une masse de bijoux, d'argenterie, à payer les précieuses collections de Raphaël et de Titien. Le père Grandet a ramassé 15 millions dans son état de tonnelier. C'est un peu fort. Le père Goriot, tout borné qu'il est, possède 3 millions gagnés dans le commerce. Il en est de même, plus ou moins, de toute la galerie de personnages qui se meuvent sur la scène de M. de Balzac.

Quelque positif que soit notre siècle, quoique tout s'y fasse évidemment par l'or et pour de l'or, il n'en est pas moins vrai qu'il ne circule pas, à beaucoup près, avec autant de profusion, et qu'il y a au moins exagération à nous mettre sans cesse sous les yeux des fortunes imaginaires, qui ne reflètent pas d'ailleurs un intérêt de plus sur ceux qui les possèdent.

Malgré toutes ces observations, que nous faisons consciencieusement à M. de Balzac, et plusieurs autres encore que nous passons sous silence, il n'en occupe pas moins un rang distingué au sanctuaire de la littérature moderne. On ne saurait l'accuser d'être en opposition directe avec l'organisation sociale de notre époque. Ses défauts même et ses imperfections le justifient du reproche que George Sand s'est attiré; car il n'a point écrit de romans philosophiques, dans la stricte acception du mot. Nous appelons roman philosophique, celui où le tissu des faits et l'enchaînement des situations concourent à nous développer un système quelconque d'appréciation des choses de la vie, ou bien une vérité sociale sous tous les points de vue. Le roman philosophique révèle le talent d'un écrivain dans l'analyse des masses. Poison ou antidote, son influence est immense sur l'économie morale; qu'il ait pour titre: *Nouvelle Héloïse* ou le *Comte de Valmont*, *Lélia* ou bien *Volupté*.

Mais en ce sens on ne peut admettre les œuvres de M. de

Balzac au nombre des écrits philosophiques ; il y a même fortement à douter qu'il ait un système philosophique arrêté. Son âme est un problème dont on ne trouve la solution nulle part dans ses livres. Loin d'avoir la couleur énergique de ceux de George Sand, qui subjuguent et entraînent l'esprit jusqu'au dénouement, ils insinuent que leur auteur n'a ni conviction acquise, ni principe fixé. Deux sentiments seuls lui paraissent familiers : c'est une froide indifférence pour la morale et un égoïsme profond.

Vice et vertu, honneur ou infamie, droiture ou basse trahison, il emploie tout au hasard pour arriver à un but quelconque, qu'il ne cherche pas même à deviner en écrivant sa première page. Après avoir décrit les vices du grand monde et les turpitudes secrètes de ce qu'on appelle la bonne société, il se laisse aller jusqu'à préconiser toutes les sortes de débordements. Lisez le père Goriot.

Quand le *livre mystique* me tomba sous la main, je crus que l'auteur de la *Physiologie du mariage*, dépouillant le vieil Adam, quittait les peintures de débauches pour devenir tout à coup le zélé prosélyte des plus hautes conceptions du spiritualisme. Mais la lecture de ses quarante premières pages a détruit mon illusion. Je renonce à l'analyser ici, car il faudrait entrer dans trop de détails sur cet ouvrage, où M. de Balzac a mis en œuvre toutes ses ressources, et réuni tous les genres qu'il avait traités ailleurs séparément ; *Séraphita* est un livre mystique, philosophique, historique, fantastique et bouffon. Est-ce à dire pour cela qu'il soit bon ?

L'invention des trois histoires qu'il contient, dont *Séraphita* est la principale figure, est due tout entière à M. de Balzac. La scène est en Norwège, au commencement de notre siècle. Le héros du roman est une espèce de création hermaphrodite, une sorte de protée qui jouit du singulier privilége d'être pris par les femmes pour un homme, et par les hommes pour une femme ; et si M. de Balzac n'avait pas mis son nom au frontispice de son livre, je ne sais trop si on eût deviné que cette

étrange rêverie était du facétieux et spirituel auteur de la Physiologie du mariage. Ce monstre a deux noms : pour les femmes, c'est Séraphitus ; pour les hommes, Séraphita ; mais puisque M. de Balzac n'a pas jugé convenable de lui assigner un sexe, pourquoi n'avoir pas appelé cet être neutre : Séraphitum ? Quoi qu'il en soit, Séraphita-Séraphitus est aimé en même temps par une jolie blonde, Minna, et par un forçat évadé, et son existence flotte innocente et pure entre ces deux amours si étranges. Avec Minna, Séraphitus gravit les plus hautes montagnes de la Norwège, franchit des neiges et des glaces infranchissables, et parvenus par le procédé de M. de Balzac au sommet d'un pic, ils s'entretiennent tous deux fort gravement.

Avec le forçat, Séraphita mène une vie moins active, mais tout aussi ravissante de poésie. Entre une pinte de bière et une pipe de tabac, ils causent de la toute-puissance de Dieu, de l'avenir des nations, etc.

On se demande naturellement ce qu'il adviendra de ces absurdités. Patience ! le voici.

Minna soutient que Séraphitus est un homme, et conjure le sensible forçat de lui céder l'idole de son cœur. Celui-ci jure au contraire que Séraphita est bien femme, et conseille à Minna de renoncer à son illusion. Tous deux se disputent l'être mystérieux ; une lutte est imminente ; mais voici qu'apparaît Séraphita-Séraphitus ; les rivaux le supplient, ou la supplient, comme vous aimerez mieux, de leur dévoiler son essence. Vous devinez l'embarras de Séraphita-Séraphitus. Mais M. de Balzac a tout prévu, il tranche le nœud gordien ; et pour ne pas faire deux jaloux, Séraphita-Séraphitus se décide .... à mourir.

Avez-vous compris ? ....

Je ne chercherai point à faire renaître le Lis de la vallée que M. Pilgerschill junior a si cruellement défloré. Plus impartial que certain critique, qui oublie que sa mission est de piquer, mais non de déchirer, je me contenterai de dire que ce pauvre lis eût sans doute péri de froid, si M. Pilgerschill ne l'eût écrasé méchamment. J'ai lu ce dernier ouvrage de M. de Balzac par

une chaude matinée de juin ; et avant d'arriver au dernier feuillet, mes dents claquaient comme aux heures de la fièvre ; je n'avais plus ni pensée ni souvenir, et quand le sentiment me revint, je m'informai si le thermomètre ne marquait pas dix degrés au-dessous de glace.

O Monsieur de Balzac !!!

(*Berliner Conversations-Blatt.*)

Économie politique.

DE L'ASSOCIATION DOUANIÈRE ALLEMANDE.

(*Deuxième article.*[1])

Dans un précédent article nous avons considéré la législation douanière qui régit aujourd'hui, depuis si peu de temps, plus des deux tiers de l'Allemagne, comme l'un des plus graves événements politiques de l'histoire contemporaine; nous avons essayé de faire ressortir les motifs qui avaient guidé la Prusse, aujourd'hui la puissance la plus influente de l'Allemagne, dans sa persévérante diplomatie. Bien que les motifs politiques aient été les plus forts, ce serait cependant se tromper que de croire qu'ils ont absorbé toute l'attention du gouvernement, et ce serait de même faire peu d'honneur à la Prusse, que de penser que les intérêts matériels ont été négligés dans un pays où ils tiennent une si grande place. En effet, c'est le comble de l'habileté d'avoir su rédiger ce traité de douanes de telle manière, qu'elle en retirât exclusivement tous les avantages politiques, et que les avantages pécuniaires et commerciaux lui fussent communs avec les États confédérés. Les incontestables bienfaits du nouvel ordre de choses ont même empêché ces derniers de sentir quels progrès cette ambitieuse puissance faisait ainsi dans la conquête morale de l'Allemagne, quelle immense influence elle allait y acquérir. Mais avant d'exposer pour ainsi dire sous cette seconde face le traité de douanes qui nous occupe, qu'il nous soit permis de remonter un peu plus haut, et d'examiner quelle était la condition du commerce allemand lors de la

1 Voyez le cahier de mai, p. 119.

paix de Paris, et dans les années qui ont précédé la mise en vigueur du nouveau système.[1]

Malgré tous les efforts de Napoléon, le blocus continental avait été loin de produire les effets qu'on en avait attendus. L'Angleterre, que l'on avait crue anéantie pour toujours, s'était relevée; plus tard même l'étonnement n'eut plus de bornes quand on sut qu'il avait été constaté que l'exportation des tissus et des marchandises de fabrique anglaise, qui, d'après les documents officiels, s'élevait annuellement, jusqu'à 1804, à 21 ou 22 millions de livres sterling, était montée, malgré le système continental, en 1808 à 26, en 1812 à 32 millions de livres sterling.

L'Allemagne aspirait après l'affranchissement du continent; mais elle ignorait sans doute à ce moment qu'elle était menacée d'une terrible réaction.

Ce fut bientôt sur tout le continent un débordement de produits anglais. On peut calculer en quelle innombrable quantité ils envahirent les ports et les marchés, quand on saura qu'en 1814 l'Angleterre exporta en Europe pour 10,831,000 livres sterling d'étoffes de coton. L'Allemagne en reçut seulement pour sa part pour 3,248,000 livres sterling, plus par conséquent que l'exportation totale de l'Angleterre pour les Indes orientales.

Il en fut ainsi de tout. Au débordement des armées françaises avait succédé un débordement bien plus dangereux, celui des marchandises anglaises. Tous les marchés en étaient inondés; il n'y avait plus de concurrence possible. Aussi les fabriques et les manufactures, qui s'étaient élevées à l'abri de la séparation factice produite par le blocus continental, durent bientôt succomber. Leur chute était d'autant plus inévitable que la cherté de l'année 1817 détruisit, par l'élévation subite du prix de la main-d'œuvre, le seul avantage qu'elles avaient conservé. Mais ce n'était pas encore assez pour l'Angleterre. En même temps qu'elle inondait

1 V. le journal intitulé : *Historisch-politische Zeitschrift*, *herausgegeben von Leopold Ranke*; Berlin, 1833 et 1834. Ce recueil, sans contredit l'un des plus intéressants de ceux qui se publient en Allemagne, nous a fourni une partie des documents qui nous ont aidé dans ce travail. — Voyez aussi, sur le système commercial de la Prusse, un article de la *Revue germanique*, juillet 1834.

de ses produits les marchés de l'Europe, elle prohibait sévèrement l'un des plus importants produits de la Prusse, les céréales [1]. Déjà dès 1813, au moment où cessa la fermeture du continent, on avait fait une enquête dans le but de savoir quelles modifications la législation sur les blés devait subir dans l'intérêt des propriétaires agricoles. Le 20 mars 1815 les résolutions de M. Robinson furent adoptées par la chambre des lords. L'importation du blé étranger en Angleterre fut défendue tant que le quartier (*quarter*) de froment ne dépasserait pas le prix énorme de 80 schellings; résolution qui, pour le dire en passant, équivalait à une prohibition complète, excepté dans le cas, très-rare du reste, d'une disette générale. Depuis cette époque l'Angleterre s'est peu écartée de ces principes.

Dans ces circonstances la France augmenta encore son système prohibitif; la Hollande revint à ses anciennes mesures; l'Allemagne seule n'imita point l'exemple qui lui était donné par les autres puissances. Aussi, tandis qu'elle laissait entrer tranquillement chez elle tous les produits hollandais qui remontaient le Rhin, les marchandises allemandes qui descendaient ce fleuve tombaient aux mains des douaniers de la Hollande. « Nos produits sont exclus de tous les marchés de l'Europe, s'écriaient en 1818 les fabricants des provinces rhénanes; nos manufactures entourées partout de lignes de douanes, tandis que toutes les marchandises européennes trouvent en Allemagne un libre débouché. [2] ».

Que fit alors l'Allemagne? Rien. Son morcellement politique et territorial l'empêcha d'agir. Aussi qu'arriva-t-il? C'est que même les marchandises indigènes, qui avaient eu auparavant sur tous les marchés étrangers une supériorité décidée, ne retrouvèrent plus leurs anciens débouchés. La Saxe, si laborieuse, si peuplée de métiers, dut se trouver heureuse de vendre ses laines à l'Angleterre; car on n'y laissait plus entrer ses produits. Mais ce n'était

1 On sait que les vastes plaines qui s'étendent depuis Dantzig et Dirschau jusqu'aux frontières de la Russie, sont depuis longtemps en possession de fournir du blé à une partie de l'Allemagne et même de l'Europe.

2 Adresse des fabricants de Rheid, Suchteln, Gladbach, Viersen, etc., au roi, du 27 avril 1818.

pas tout encore. L'Allemagne entière était sillonnée d'une foule de lignes de douanes intérieures. Chaque petit État avait ses douaniers, sa perception, sa monnaie, sa législation, ses intérêts différents de celui de son voisin. Tout le monde sentait les vices d'une pareille situation. Çà et là quelques individus isolés exprimèrent le vœu qu'il fût remédié au mal par une association générale; mais leurs voix purent alors à peine se faire entendre, et ceux-là même étaient incapables de vaincre les difficultés énormes qui s'opposaient à la réalisation de ce plan.

Le but final que l'on se proposait, contenait en germe trois idées distinctes :

1.° L'affranchissement du commerce allemand, l'abolition des lignes de douanes qui séparaient les divers États, dans le but de faire sentir aux Allemands qu'ils ne formaient qu'un seul et même peuple, et donner à l'industrie indigène tous les moyens possibles de se mettre au niveau de l'industrie étrangère.

2.° De prendre vis-à-vis de l'étranger une position qui pût le forcer à la réciprocité, et protéger ainsi les intérêts généraux de l'Allemagne.

3.° Apporter le plus grand soin à ne pas froisser les intérêts financiers des pays isolés et combiner toutes les mesures à prendre, de telle sorte que le chiffre de leurs revenus, loin de diminuer, dût au contraire s'augmenter et s'accroître dans une progression toujours croissante.

Il s'est trouvé que les espérances que l'on avait conçues se sont peu à peu réalisées; mais comme, pour obtenir ce résultat, il fallut que les petits États adoptassent les mesures dont la Prusse avait pris l'initiative, nous sommes forcément amené à dire quelques mots du système prussien de 1818.

Après les guerres de la révolution et de l'empire il n'y avait pas en Europe d'État qui se trouvât dans une position plus critique que la Prusse. Pour se maintenir au rang qu'elle devait occuper en Europe après sa récente illustration et ses dernières victoires, il lui fallait une armée bien organisée, et surtout des finances en bon état et bien administrées. Mais lorsqu'on pensa

sérieusement à faire face aux exigences du moment, on reconnut qu'avec toute l'économie possible et l'administration la plus sage, avec les réductions les plus fortes sur les dépenses de l'armée, qui étaient les plus considérables, il fallait, pour subvenir aux charges de l'État et payer les intérêts de la dette publique, une somme proportionnellement beaucoup plus forte que celle que l'on pouvait demander à la Prusse, eu égard à sa population et à sa superficie territoriale, si l'on persistait dans les errements de l'ancienne économie politique. Il était impossible d'élever le chiffre des impôts directs, les anciennes provinces étaient épuisées et les nouvelles étaient peu affectionnées; il fallait prendre garde de les mécontenter. Il était donc de toute nécessité de demander ces ressources aux impôts indirects; mais le système alors en vigueur n'était ni favorable au commerce et à l'industrie, ni assez productif pour les circonstances du moment. Une réforme était donc indispensable.

Le système prohibitif créé par Frédéric le Grand, dans sa double intention de détruire la contrebande et d'augmenter l'essor de l'industrie, avait manqué son but, et après sa mort on fut obligé d'abandonner et même de laisser tomber en désuétude les mesures qu'il avait prises; il était donc d'abord question de savoir si l'on reviendrait à un système déjà jugé, ou si l'on entrerait dans une voie nouvelle. Pressée par le besoin, et dans une position qui n'était rien moins que rassurante, la Prusse prit la résolution de chercher son salut, non dans des mesures restrictives, mais dans les principes de la liberté du commerce. Ainsi si l'on avait en vue le même but que Frédéric le Grand, on se servait, pour l'atteindre, de moyens tout différents. C'est alors qu'après de mûres délibérations on rendit les lois des 17 janvier, 7 février, 9 et 16 mai, 10 et 11 juin 1816, dont nous avons parlé dans l'article précédent, que l'on peut considérer comme les jalons de la loi du 26 mai 1818, qui ouvrit une nouvelle ère.

Il est facile de se faire une idée de l'ancien état des choses, quand on saura qu'il existait dans l'intérieur du royaume une foule de lignes de douanes; les provinces étaient ainsi isolées

les unes des autres, et les droits d'accise que percevaient les villes, ajoutaient encore de nouvelles entraves et de nouvelles gênes. Un seul moyen se présentait de remédier à tous ces maux, c'était de porter à l'extrême frontière toutes ces lignes intérieures de douanes. On ne fit plus ainsi qu'un seul corps de toutes les provinces, de toutes les villes, et l'on réunit toute la monarchie sous l'empire d'une législation commerciale uniforme. Mais ce n'était pas tout, il fallait encore songer quelle position on prendrait vis-à-vis des États qui conservaient ou conserveraient le système prohibitif. Par les nouvelles institutions on avait surtout en vue de forcer ces puissances à se relâcher de leurs rigueurs. Si l'on en doutait, cette intention se trouverait clairement développée dans la réponse du chancelier d'État aux fabricans des provinces rhénanes. « La ligne de douanes, leur disait-il, qui doit entourer les trois provinces occidentales de la monarchie, n'avait d'autre but que d'assurer aux produits indigènes, au moyen d'un impôt assez léger, une protection convenable, et de maintenir, à l'abri de la concurrence étrangère, les transactions commerciales de l'Occident avec les provinces orientales. » Mais pour y parvenir, fallait-il, comme les autres puissances, adopter le système restrictif et s'entourer d'un triple cordon de douanes? Était-ce le seul moyen de remédier au mal?

En présence de ces faits il devenait, il est vrai, impossible de proclamer la liberté absolue du commerce. Mais ce serait se tromper grossièrement que de ranger le système prussien sur la même ligne que celui qu'on a appelé *prohibitif*. Il en diffère par un point bien essentiel, en ce qu'il annonçait l'intention formelle non de limiter et d'enchaîner les relations, mais au contraire de les rendre plus faciles et plus nombreuses. On pouvait tout exporter, tout importer, moyennant des droits assez légers; il n'y avait que deux exceptions, le sel et les cartes à jouer étaient mis en régie. Les objets importés furent soumis à un droit proportionnel qui fut établi au poids; on s'est étonné que le tarif prussien ne fît jamais mention de la valeur, et ne considérât que la mesure, le nombre et surtout le poids; mais on

n'a point fait attention que cette mesure était toute dans l'intérêt du commerce. Avec un autre système, quelle perte de temps pour les voitures chargées des marchandises les plus diverses! Autant d'objets, autant de règles différentes. Que d'occasions pour la contrebande et la fraude! que de vexations, que d'arbitraire souvent de la part des employés! Le tarif hollandais donne aux préposés des douanes la faculté d'examiner eux-mêmes toute marchandise dont ils croient la valeur déclarée à un chiffre trop bas, et de faire payer encore 10 pour cent au-dessus du chiffre déclaré. Le système prussien affranchissait le commerce de toutes les vexations, qui du reste ne rapportaient rien à l'État; et en outre le tarif était très-modéré, il était à peu près un demi-écu (1,87 ½) par quintal prussien.[1]

Seulement, et dans la vue de permettre à l'industrie indigène de faire concurrence, certains produits étrangers furent un peu plus imposés; mais ces droits protecteurs étaient peu nombreux, et, sous peine d'être sans efficacité, ne devaient pas être assez élevés pour équivaloir à une prohibition et favoriser dans le fabricant ou le producteur indigène le penchant au monopole, à l'ignorance, à la routine. Lors de la révision des tarifs, qui devait, d'après la loi, se faire tous les trois ans, la franchise à l'exportation fut posée en principe, sauf quelques exceptions jugées nécessaires. On facilite le transit, on permet, moyennant un contrôle raisonnable, le déchargement et l'entrepôt. La plupart des produits étrangers qui restaient dans le pays, étaient, outre le droit d'entrée, assujettis à un droit de consommation, qui ne devait pas excéder 10 pour cent et même atteignait rarement ce chiffre.

On voit donc que c'est à tort que l'on a accusé le tarif prussien d'exagération, et qu'il ne mérite point ces accusations dirigées contre lui par les Français et les Hollandais. Un des

1 Un quintal de Prusse est de 110 livres d'Allemagne; 35 de ces quintaux font 36 quintaux ordinaires d'Allemagne, et deux de ces derniers quintaux forment un quintal français (nouvelle mesure) ou 100 kilogrammes. (*Revue française et étrangère*, troisième année, p. 325.)

hommes d'État les plus compétens, M. Huskisson, lui a rendu plus de justice, en disant qu'il espérait qu'un jour on pourrait dire du tarif anglais ce qu'il disait du tarif prussien. En effet, il a été facile de se convaincre, par ce que nous avons dit, que le droit était bien au-dessous de la prime de la contrebande, qui est communément évaluée à 30 pour cent. Si c'est une règle que les gouvernements devraient adopter dans leur intérêt de ne jamais dépasser le taux de la prime, on peut dire que le gouvernement prussien a été assez sage pour ne pas l'atteindre. Aussi la contrebande diminuait-elle tous les jours, tandis que du temps des prohibitions de Frédéric II on remarquait avec étonnement, que pour sept livres de riz et cinq livres de raisins secs il n'entrait que dix livres de café. On laisse donc à penser quelle énorme contrebande devait se faire sur cet article, qui commençait à devenir dans l'Allemagne du Nord d'un usage général.

L'esprit de ce système était donc moins de répondre par des représailles aux prohibitions des autres gouvernements, que de se réserver la faculté de pouvoir s'écarter à leur égard des principes de liberté qui étaient la base du système, et se relâcher de la rigueur des premières propositions aussitôt qu'ils abandonnaient aussi de leur côté leurs mesures restrictives.

Nous avons dit quel était l'ancien système de douanes. On vient de voir quel était le nouveau, celui de 1818. Examinons actuellement quels ont été ses effets, ses résultats, si les sinistres prédictions qui avaient accompagné sa naissance se sont réalisées, et si ce qui s'est passé en Prusse n'est point une des réponses les plus péremptoires que l'on puisse adresser aux partisans des prohibitions.

Il pouvait dans le principe paraître un peu téméraire d'ôter aux fabriques indigènes la protection qui leur permettait de lutter contre les fabriques étrangères : pouvait-on entre autres espérer de fabriquer les matières brutes que l'on était obligé de tirer de l'extérieur, telles que le coton et la soie, d'une manière qui leur permît de lutter contre une industrie exercée, et qui

depuis longtemps avait fait ses preuves? Les fabriques de coton se crurent surtout menacées, et le gouvernement lui-même ne se trouvait pas complétement rassuré; mais cependant il resta fidèle à ses principes, seulement, pour en adoucir la rigueur, il mit une somme de 150,000 écus à la disposition de ceux qui souffriraient le plus. On ne put lui arracher ni la prohibition des marchandises, ni celle des impressions anglaises. Malgré toutes ces préventions, les résultats furent tels que non-seulement il fut inutile de songer à soulager les tisserands, car personne ne souffrit; mais bien au contraire, le nombre des métiers qui tissaient les étoffes de coton et demi-coton s'augmenta de 1819 à 1825 de 60 pour cent. L'importation des fils de coton, destinés à être travaillés dans le pays, qui était déjà en 1823 de 51,000 quintaux, s'était en 1829 plus que doublée et élevée à 111,000 quintaux. Il devenait inutile de demander à l'industrie étrangère des étoffes imprimées.

La fabrication de la soie avait soulevé de non moins grandes appréhensions. Faire concurrence avec l'industrie française, qui depuis longtemps était en possession des marchés, semblait une folie, et cependant on soutint la lutte. L'importation de la soie brute, colorée ou non, s'augmenta de plus de 1000 quintaux; et en même temps, par une juste conséquence, l'exportation des étoffes de soie et de demi-soie s'accroissait dans une égale progression. On calcula que, malgré les besoins de la consommation, le prix des étoffes exportées avait surpassé de beaucoup la valeur des matières brutes importées. Le nombre des métiers s'était accru de plus de moitié.

En présence de pareils résultats, que dut-on penser des prétendus bienfaits du système restrictif? surtout lorsque l'on entendit en France ceux qui l'avaient réclamé et prôné avec le plus d'acharnement avouer : « que les lois qui avaient prohibé les étoffes étrangères de coton, n'avaient pas produit tout le bien qu'on en avait attendu, qu'elles avaient endormi les manufacturiers indigènes dans une trop grande sécurité, et les avaient mis au-dessus de la nécessité de rechercher la beauté et

la perfection. » En même temps, à l'appui de ces conclusions, les exportations diminuaient d'une manière sensible; après avoir été en 1815 de 1,103,716 kilogrammes, elles étaient tombées en 1826 à 761,757 kilogrammes.

La progression fut la même en Prusse pour les étoffes de fabrication indigène, pour celles de laine et pour les toiles. L'exportation des premières monta en 1823 jusqu'à 68,000 quintaux. Les métiers pour les toiles s'accrurent de plus de 45,000 de 1819 à 1822, et de 10,000 jusqu'en 1825; et cependant on eut à lutter contre les circonstances les plus désavantageuses, les machines avaient fait une révolution entière dans l'industrie. L'introduction du fil que les provinces orientales travaillent avec tant de supériorité, était soumise en France à des droits énormes. La Russie et la Pologne refusaient l'entrée aux étoffes de laine, et cependant, à force d'efforts, l'exportation s'augmenta encore. On chercha la route de l'Asie, on vit à Cottbus des marchands arméniens. L'Amérique du Sud ouvrit un prodigieux débouché pour les toiles : de 1822 à 1827 on y exporta pour une valeur de plus de cinq millions et demi d'écus.

La France soumettait les fers à un droit d'entrée de 133 pour cent; et malgré ce droit exorbitant, aucune branche d'industrie n'a fait des progrès plus rapides. En 1827 l'exportation de l'acier et de la fonte dépassa de 12,000 quintaux l'importation. En 1831, au contraire, les besoins de l'industrie s'étaient tellement agrandis qu'il fallut non-seulement consommer tout ce que produisait le pays, mais encore demander à l'étranger 36,000 quintaux de fonte et d'acier. Nous ne pousserons pas plus loin cette revue, car on a pu déjà suffisamment remarquer que, malgré la concurrence étrangère, l'importation des matières brutes avait constamment diminué dans une progression soutenue, et l'exportation des produits des fabriques augmenté dans la même proportion. Seulement une observation est encore ici nécessaire. En France et en Angleterre on a sacrifié l'agriculture à l'industrie; en Allemagne la liberté commerciale a donné à leur mutuel développement un mutuel secours. En Prusse l'extension des

fabriques de laines a nécessité un accroissement rapide dans le nombre des moutons; de 1816 à 1825 le nombre des têtes s'augmenta de 8,261,000 à plus de 11 millions et demi. Les races se sont améliorées. On y comptait en 1831 1,260,000 bêtes de race supérieure de plus qu'en 1825.[1]

La fabrication de l'eau-de-vie fit des progrès étonnants, et eut sur les développements de l'agriculture la plus heureuse influence. On en produit annuellement plus de 15,000 hectolitres; 100,000 quintaux furent exportés en 1831.

Le système d'impôts fut complétement renouvelé, car les modifications s'étendirent à tout: ainsi il y avait certaines denrées de consommation qui étaient autrefois soumises au droit d'*accise*. Celles-là seules, qui venaient de l'étranger, payaient aux frontières un droit de consommation. Pour celles qui se produisaient dans le pays, un nouveau mode de perception était d'autant plus nécessaire qu'en tout temps elles avaient fait une grande partie des revenus publics. C'étaient l'eau-de-vie, la bière, le vin et le tabac. On assit l'impôt, non comme en France, d'après la méthode des *droits réunis* sur le débit et la consommation, mais seulement sur la fabrication. La loi du 8 février 1819 soumit à un impôt la drèche, le moût de vin et les feuilles de tabac. L'expérience a prouvé par les résultats les plus avantageux la justesse de toutes ces mesures; une révolution entière s'opéra dans la fabrication; l'industrie fit d'immenses progrès, qui réagirent à leur tour favorablement sur l'agriculture.

1 D'après le recensement fait en 1812, le nombre des bêtes à laine existant sur le territoire de la France actuelle était de 27,714,648. — En 1818, M. Chaptal, dans son *Traité de l'industrie française*, évaluait ainsi qu'il suit le nombre des bêtes à laine existant en France; savoir:

Mérinos	766,516
Métis.	3,578,743
Indigènes.	30,843,852
Total . . .	35,189,111.

Ce chiffre est du reste évidemment exagéré; car aujourd'hui on ne peut évaluer qu'à 33,000,000 le nombre des bêtes à laine. (Voyez Mac-Culloch, *Dictionnaire du commerce et des marchandises*, pages 257 et 258; édition de Paris, Guillaumin.)

En même temps, pour rendre la perception de tous ces impôts plus facile et plus lucrative, le gouvernement consacrait annuellement des sommes considérables aux améliorations matérielles. Il n'y avait en 1817 que 523 milles de chaussées; il y en avait en 1828 1064 $\frac{7}{8}$, et 1450 en 1832 : les communes des cercles contribuèrent avec zèle; l'État donna au moins un million d'écus par an. Les résultats étaient faciles à prévoir, le roulage devint moins cher, et cependant le nombre des rouliers, qui n'était que de 4400 en 1822, était de 5614 en 1831. Le nombre des chevaux employés à ces transports fut porté pendant le même espace de temps de 10,603 à 11,994; preuve incontestable que l'amélioration des chaussées avait rendu le roulage plus facile, et qu'avec une légère augmentation dans le nombre des hommes et des chevaux, on avait pu presque doubler ses effets. En même temps de nouvelles voies d'eau s'ouvraient à la circulation; des ports étaient creusés, réparés ou endigués, les rivières canalisées : aussi l'impôt des patentes (*Gewerbe-Steuer*), qui ne rendait en 1824 que 1,632,551 $\frac{1}{2}$ écus, donnait en 1827 1,860,750 écus, en 1830 2,121,967. Les postes, dont le revenu brut était en 1823 de 2,924,239 écus 26 gros 6 pfenning, fut en 1830 de 4,061,406 écus 8 gros 4 pfenning [1]. En dix ans la quantité des marchandises portées aux foires de Naumbourg et de Francfort-sur-l'Oder, s'était presque doublée.

Le mouvement fut général, toutes les provinces de la monarchie y participèrent; quand on songe que tous ces bienfaits sont le résultat de l'abandon du système prohibitif, que c'est à l'abaissement des tarifs et à l'abolition des restrictions que l'on doit un aussi rapide accroissement de revenus, que c'est enfin depuis la mise en vigueur du nouveau système que l'industrie a pris cet essor, que l'agriculture a fait des progrès si surpre-

1 Nous ne savons si cette évaluation, donnée par le *Politische Zeitschrift*, est parfaitement exacte; car dans le budget prussien, publié en 1832 par ordre du gouvernement, nous lisons au chapitre des recettes, §. 4, que les postes ont donné une recette de 1,100,000 écus. (Voyez *Gesetz-Sammlung für das Jahr* 1832, p. 66.)

nants, on est étonné que quelques gouvernements aient encore la folie de fonder sur la prohibition l'avenir de l'industrie et du bien-être du pays. On peut aujourd'hui se montrer d'autant plus affirmatif que toutes les expériences sont faites : ainsi, si par leur subite séparation de la France les provinces rhénanes semblèrent devoir éprouver dans les commencements d'incommensurables dommages, ce ne fut qu'une terreur passagère; car, grâce aux nouvelles institutions douanières, elles ont rapidement réparé leurs pertes, et dix ans après la mise en vigueur du nouveau système, ces pays étaient parvenus à un degré de bien-être et de richesse qu'ils n'avaient jamais connu sous le gouvernement de Napoléon.

Mais ce n'était pas tout encore : ce n'était pas assez pour la Prusse d'avoir aboli chez elle le système prohibitif; il était de plus dans les prévisions de la Prusse de réunir la plus grande partie de l'Allemagne dans une même fédération douanière, qui aurait les mêmes lois, les mêmes tarifs, le même mode de perception. Nous ne dirons pas ici, contre combien de résistances individuelles il a fallu lutter, combien de préjugés il a fallu vaincre, combien de ruses et de diplomatie il a fallu employer, que de négociations il a fallu entamer et renouer, pour faire triompher le nouveau système; enfin, après plusieurs années de négociations, il fut mis en vigueur le 1.er janvier 1834, mais l'exécution du tarif ne commença que le 5 janvier 1836.

Nous avons examiné quels avantages politiques la Prusse était appelée à recueillir de ces nouvelles institutions; nous allons actuellement considérer ce qu'elle a pu y gagner sous le rapport commercial et financier. L'expérience du traité fait avec le grand-duché de Hesse, et qui avait servi de base à tous les autres, avait prouvé les immenses avantages pécuniaires qui devaient résulter pour les autres États de l'Allemagne de leur accession à la fédération douanière : ainsi le droit d'octroi (*Zolleinnahme*), qui n'avait donné au grand-duché que 50,000 fl. dans le mois d'octobre 1827, lui en donna 65,000 dans le mois correspondant de l'année suivante, bien que le prix de plusieurs objets

d'exportation eût diminué d'au moins 20 pour cent. Le nombre des ouvriers augmentait d'une manière considérable, et seize mois après l'exécution du traité, les caisses publiques ont reçu 400,000 fl. de plus que les années précédentes.[1]

Aujourd'hui que 25 millions d'habitants sont rangés sous cette fédération douanière, quels sont les avantages qui résultent pour eux des nouvelles mesures? Les adversaires du nouveau système ont pensé d'abord qu'en abolissant aux confins de chaque État les droits d'importation et d'exportation qui les grevaient autrefois, et en les percevant seulement une fois à l'extrême frontière, l'association ferait des pertes considérables; mais ils ne tardèrent pas à se convaincre qu'ils étaient dans l'erreur. Les seuls impôts abolis furent ceux qui pesaient sur les produits indigènes; mais une plus grande consommation et l'abaissement dans les prix, dus en grande partie à l'économie réalisée sur les droits, ne tardèrent pas à établir une équitable compensation. Quant aux denrées étrangères, au moins quelques-unes, comme l'association ne peut pas plus les produire aujourd'hui que ne le pouvait auparavant tel ou tel État de la confédération, il ne fut rien innové à cet égard, sinon que le droit auquel elles étaient soumises, ne fut perçu qu'une fois et à l'extrême frontière. Or, ce sont ces marchandises qui donnent la plus grande masse d'impôts. Des notes et documents annuellement recueillis par le ministère des finances prussien, d'après les recettes fournies par les droits d'entrée, ont donné pour résultat, que dans une période de trois ans, de 1830 à 1832 inclusivement, les denrées étrangères, telles que le sucre et la mélasse, le café, le cacao,

1 Pour l'exercice 1834 à 1835 le produit net des droits de douanes de l'Union s'est élevé à 54 kreuzer (1 fr. 93 c.) par tête d'habitant du territoire uni, ce qui fait par million d'habitants 900,000 florins ou 1,928,000 francs. Toutefois l'adhésion du grand-duché de Bade, du duché de Nassau et de Francfort, entraînant une économie considérable dans les frais de surveillance et une diminution sensible de la contrebande, on ne saurait douter qu'à l'avenir le produit net atteindra au moins la somme de 1 florin (2 fr. 14 c.) par tête ou 2,142,000 francs par million d'habitants. — Les dépenses communes se sont élevées, en 1834, à 14 pour cent. (Voyez *Revue étrangère et française*, troisième année, p. 617 et suiv.; article de M. Rau, professeur à Heidelberg.)

le vin, le moût de vin, le tabac, soit en feuilles, soit fabriqué, le suif, le riz, les harengs salés, l'eau-de-vie, le rhum, l'huile; les denrées coloniales; le coton filé et les étoffes de coton, les fils et étoffes de laine, les soies, etc., ont donné 83,98 pour cent de la recette totale. Dans cette catégorie le sucre et le café

figurent pour	42,93
Le vin et le tabac pour.	17,17
Les autres denrées étrangères, y compris le suif et l'huile p.	12,61
Total	72,71
Les étoffes de coton, de laine et de soie, pour	11,27
Total	83,98

Encore n'a-t-on compté dans cette récapitulation que des articles qui, isolément, rapportent plus de 1 pour cent du revenu total. Ne comptons que 1,02 pour cent pour l'entrée de marchandises qui s'importent en petite quantité, ou sur lesquelles l'étendue de l'association n'exerce aucune influence, tels que le thé, la poix, le charbon de terre, les huîtres; nous voyons que tous ces articles, produits de pays qui ne peuvent faire partie de l'association, rapportent 85 pour cent ou $^{17}/_{20}$ de la totalité des recettes. Ce dernier chiffre, nous pouvons encore aujourd'hui le laisser intact; car, si l'importation du vin et du tabac vient à se trouver un peu diminuée, l'abaissement du chiffre (1,02 pour cent), que nous avons adopté pour certaines denrées, compensera, nous pensons, cette différence.

La Prusse perdra sans doute quelque chose par l'abolition des droits de transit, résultat facile à concevoir à la vue de sa configuration topographique. C'est le seul État qui ait des frontières maritimes, son territoire touche à la fois au Rhin, au Weser et à l'Elbe, et l'on sait que les fleuves sont aujourd'hui les grandes voies commerciales du monde, que le commerce des nations vient de la mer et tend vers la mer. Mais aussi d'un autre côté elle retirera sur le sucre d'assez grands bénéfices; car une grande quantité de cette denrée, entrant à l'état brut, doit forcément être raffinée en Allemagne, et la Prusse possède un

plus grand nombre de raffineries que les autres pays de l'union. D'un autre côté, toutes les sommes autrefois prélevées par la contrebande viennent accroître les recettes de la confédération, et surtout celles de la Prusse, et l'on peut croire qu'elles étaient assez considérables. Nous justifierons cette assertion par un exemple. Il entra en Prusse :

En 1824, 237,000 quintaux de sucre En 1830, 453,000 — — —	différence en plus, 216,000 ou 91 pour cent.
En 1824, 174,000 quintaux de café En 1830, 260,000 — — —	différence en plus, 86,000 ou 49 pour cent.

Pendant la même période de six années voyons quels furent les droits d'entrée sur les objets étrangers dans les deux provinces de Saxe et de Brandebourg, qui étaient principalement exposées à la contrebande du côté des frontières d'Anhalt. Ils rendirent :

En 1824, 3,135,000 écus En 1830, 4,128,000 —	différence en plus, 993,000 écus.

On peut raisonnablement attribuer cette plus-value à la suppression presque totale de la contrebande.

La mise en vigueur du nouveau système a encore eu pour la Prusse un autre résultat, que l'on n'a, ce nous semble, pas assez pris en considération : la diminution de ses frontières et l'immense économie qui pouvait dès lors se réaliser sur les frais de perception et de surveillance. C'est un principe reconnu que le produit des droits à la frontière se lève d'autant plus facilement, que la longueur est plus petite d'après la superficie du pays. Le rapport des frais monte en raison du peu d'étendue de la superficie, ou, pour donner à notre raisonnement une forme mathématique, en supposant à deux États une égale configuration de frontières et un même système de douanes; les frais destinés à couvrir les frontières exprimés en pour cent des revenus bruts, sont en raison inverse de la racine carrée du chiffre des milles carrés de chaque État. En partant de cette donnée, examinons ce que la Prusse peut avoir gagné au nouvel état de choses. La longueur de ses frontières, en exceptant le

cercle d'Erfurt, les cercles enclavés de Ziegenrück, Schleusingen et Wetzlar, formait en 1819 une étendue de 1073,17 milles. Elle doit être un peu plus grande aujourd'hui qu'elle a acheté au duc de Cobourg la petite principauté de Lichtenberg. Mais nous ferons abstraction de cette différence et conserverons le chiffre de 1073,17 milles. A chaque nouvelle accession d'un État voisin, s'il fallait ajouter les nouvelles frontières, il fallait aussi retrancher de la somme totale les frontières devenues communes aux deux États. La Prusse n'a plus aujourd'hui, par suite de la réunion, que 692 milles à couvrir; autrefois elle en avait 1073 : la différence est donc de 381. Les frontières du territoire de l'union se sont trouvées diminuées de 781 ½ milles, et comme on peut évaluer à 2000 écus les frais de surveillance et de perception, c'est donc une économie annuelle de 1,563,000 écus, qui augmentera d'autant les revenus des douanes. L'union douanière comprenait, sans y réunir la Bade, le duché de Nassau et Francfort, qui n'ont donné que postérieurement leur adhésion, 7883,67 milles carrés et 23,086,543 habitants. Le rapport des milles carrés aux milles frontières est donc aujourd'hui comme 1000:153; autrefois il était comme 1000:210. Et encore bien des États étaient dans des circonstances plus défavorables.

Ces résultats sont des résultats positifs, déjà constatés; mais il en est d'autres qui n'ont pu l'être, et qui, pour n'avoir pu se traduire en chiffres, n'en sont pas moins certains. Le bien-être qui résulte pour toutes les classes de la société, l'activité industrielle qui se répand sur tous les points du territoire, les progrès de l'agriculture, le nombre toujours croissant des navires marchands, l'augmentation des recettes, témoignent assez hautement de la bonté et de la justesse de ce système comparé au système prohibitif. Espérons donc que le temps n'est pas éloigné, où l'on sentira qu'il est désormais inutile de lutter avec tant d'obstination contre l'histoire et les faits, et que les expériences qui se sont faites depuis près de vingt ans en Prusse, et qui viennent d'être couronnées de si heureux succès, seront assez

éclatantes pour retirer de leur erreur les partisans des mesures restrictives, et les convaincre, qu'il faut cesser de protéger quelques-uns au détriment de la masse, et que les intérêts individuels bien entendus ne peuvent prospérer qu'à l'abri des intérêts de tous.

P. A. DE LA NOURAIS.



Mélanges.

ANECDOTES SUR LA GUERRE CIVILE EN ESPAGNE.

Un Anglais, M. Henningsen, qui a servi sous les ordres de Zumalacarréguy, et qui n'a quitté l'Espagne qu'après la mort de ce vaillant chef carliste, a publié, depuis son retour à Londres, un petit volume intéressant de détails sur les insurrections de la Navarre et des provinces Basques. L'auteur est un tory, que ses convictions politiques avaient conduit dans les rangs de l'armée de Don Carlos, pour qui il avoue sa haute admiration, et dont, suivant ses propres expressions, la cause héroïque ne peut manquer de triompher.

On trouve dans le livre de M. Henningsen des peintures énergiques de l'animosité qui règne entre les deux partis, et des féroces représailles qu'ils exercent en toute occasion.

En voici quelques traits :

— Les deux filles du chef carliste Zavala étaient tombées au pouvoir des christinos pendant le siége de Bilbao, qu'ils occupaient. Ils traînèrent avec eux, dans une sortie, ces deux jeunes personnes sous le feu des tirailleurs ennemis, afin que, reconnues, elles leur servissent d'égide contre les balles. Zavala ne pouvait se résoudre à laisser massacrer ses enfants, et son devoir lui défendait aussi d'ordonner la retraite. Placé dans la cruelle alternative de céder honteusement le champ de bataille à l'ennemi pour obéir à la voix de la nature, ou d'encourir la mutinerie de ses soldats, qui demandaient à grands cris le combat, Zavala prit un parti désespéré, et après une courte harangue, il alla s'embusquer avec les siens dans un petit bois, encaissé entre la mer et le village de Guernila. Les

christinos, croyant qu'il fuyait devant eux, le poursuivirent, conduisant toujours ses deux filles à l'avant-garde. Zavala, serré de près et sacrifiant ses alarmes paternelles au salut de ses compagnons, commanda le feu d'une voix émue. Les christinos se replièrent en désordre; Zavala tomba sur eux comme la foudre, les tailla en pièces, et délivra ses filles, qui, par un rare bonheur, n'avaient pas été atteintes par la décharge des carlistes.

— Un détachement d'urbanos venait de s'emparer d'un village situé sur les frontières de la Navarre, et dont les habitants étaient connus par leur dévouement à la cause du prétendant. Zumalacarréguy fut aussitôt informé par des espions du nombre et de la position des ennemis. Mais sur un terrain dangereux et inexploré il lui était impossible de calculer les chances d'un coup de main pour délivrer le village. Alors un rusé contrebandier, nommé Ximénès, lui proposa de le conduire par un sentier dans les montagnes, jusqu'à un point d'où il lui serait facile de cerner le village et de couper la retraite aux urbanos. L'offre de Ximénès fut acceptée; on se mit en marche en silence et avec précaution. Ximénès, qui avait avec lui son second fils, savait fort bien que l'aîné commandait les urbanos, et néanmoins il ne montra pas la plus légère hésitation. L'attaque fut ordonnée en arrivant. Deux pièces de canons amenées de Vittoria et braquées devant l'église où l'ennemi s'était retranché, brisèrent ses portes dès les premiers coups. Mais les carlistes en entrant furent surpris de ne trouver que trois hommes blessés, qui n'avaient pu suivre leurs compagnons réfugiés dans le clocher. Comme on ne pouvait les prendre d'assaut, Zumalacarréguy y fit mettre le feu. Les approches de la nuit ne purent même décider les urbanos à capituler. De temps en temps ils tiraient fort adroitement sur les vedettes carlistes qui cernaient l'église, et leur criaient d'ignobles injures, telles que bandits des montagnes, bâtards de moines et autres. Abusés par de faux renseignements, ils s'attendaient à se voir délivrés le lendemain par un corps de troupes de la reine. Mais au point du jour le secours n'arriva point. Le commandant du détachement fit alors demander à Zumalacarréguy quartier pour sa petite garnison; la réponse du chef

carliste fut un refus positif. Cependant la chaleur et la fumée devenant insupportables, le commandant des urbanos, forcé de choisir entre deux morts imminentes, se réduisit à solliciter pour lui et les siens les secours de la religion; à quoi les carlistes répondirent qu'ils consentaient. Alors les urbanos se rendirent. Des échelles furent aussitôt dressées, et les carlistes escaladèrent les embrasures du clocher pour aller désarmer leurs prisonniers. Quelques urbanos essayèrent encore de se défendre en désespérés, et blessèrent deux ou trois assaillants. Ce fut le signal d'un affreux massacre; toute résistance était inutile : ceux qu'on prit les armes à la main, furent égorgés à coups de baïonnettes et précipités du haut du clocher. On conduisit les deux chefs à Zumalacarréguy, qui leur demanda si c'était par leur ordre que les assiégés avaient osé lui résister? — Le capitaine Lorenzo, fils du contrebandier Ximénès, balbutiait une réponse inintelligible; mais son lieutenant, ancien maître d'école, montra plus de fermeté. Oui, sans doute, s'écria-t-il d'un ton mâle et décidé. — En ce cas, je ne puis rien pour vous, reprit froidement Zumalacarréguy, en faisant signe qu'on les emmenât. — Pensez à mon père et à mon frère, qui servent dans vos rangs, reprit en sanglotant Lorenzo Ximénès. — Si vos pères et vos frères à tous étaient tombés aux mains de vos partisans, ajouta Zumalacarréguy, leur fidélité au roi légitime aurait trouvé parmi des rebelles une protection bien impuissante!

Leur sort était décidé. Zumalacarréguy, en se retirant, passa près de l'ancien maître d'école, à qui sa mort prochaine n'ôtait rien de son assurance, et qui roulait un cigare entre ses doigts. Le chef carliste lui offrit le cigare allumé que lui-même portait à la bouche, et dit à demi-voix, en donnant comme à regret l'ordre de l'exécution : pour ce garçon-là, c'est dommage!

Henningsen passa la nuit en sentinelle devant la maison qui renfermait les deux prisonniers. Le père du chef des urbanos, dit-il dans sa relation, Ximénès, le vieux carliste dévoué, se présenta vers minuit à la porte de la prison, pour faire à son fils les derniers adieux. Cette scène me faisant éprouver un saisissement in-

volontaire, je voulus m'éloigner un peu avec mes compagnons pour leur laisser plus de liberté; mais les prisonniers me prièrent de rester près d'eux. Il y avait quelque chose de solennel et de profondément triste dans cet adieu de la tombe d'un vieux père à son fils, coupable sans doute à ses yeux de ses convictions politiques. Mais les liens du sang et de l'affection paternelle ne peuvent être brisés par aucune influence extérieure. Ximénès, le contrebandier, après avoir sacrifié à l'idole du devoir, fortune, repos, indépendance, se voyait réduit à soutenir, devant les apprêts du supplice, un fils qu'il chérissait, et dont la perte était en partie son ouvrage. Sa première volonté était d'abord d'éviter cette pénible entrevue; mais il n'avait pu résister aux instances de ce fils, contre qui, dans son infortune, il ne lui restait plus au cœur aucune animosité. Je n'oublierai de ma vie ce vieillard vert encore, de petite taille, mais d'une figure expressive et sévère, encadrée de longues boucles de cheveux blancs. Il me semble le voir encore entrer dans la chambre où son fils passait sa dernière nuit, avec le poignant désespoir qui contracta sa physionomie en le pressant dans ses bras. Après une longue étreinte ils se retirèrent tous deux dans l'embrasure d'une fenêtre et s'entretinrent à demi-voix. Je ne pus saisir de cette conversation que les dernières paroles du jeune homme, quand vint l'heure de se séparer pour toujours : Mon père, est-il bien vrai, il n'y a donc plus d'espoir? — *Pide usted à Dios* (recommandez-vous à Dieu)! répondit le père d'une voix étouffée, en se retirant à pas lents.

Après son départ nous envoyâmes aux prisonniers la meilleure part de notre souper, quoiqu'ils eussent reçu la ration du soldat, à laquelle ils ne touchèrent point. Puis nous causâmes longtemps avec eux pour faire diversion à leurs pensées d'agonie; le capitaine Lorenzo était plus calme depuis qu'il avait vu son père; et le sang-froid de son lieutenant ne se démentit pas un instant. Le jour d'après on les fusilla.

J'ai revu depuis le vieux Ximénès. Il nous servit toujours avec zèle et partagea nos dangers. Mais tout son extérieur portait l'empreinte d'une altération visible, et son front était devenu sou-

cieux. J'appris qu'autrefois Lorenzo lui avait offert une somme considérable pour l'attirer dans son parti; Zumalacarréguy lui fit même des reproches de n'avoir pas accepté cette proposition. On ne saurait dire s'il se prévalut de cette circonstance pour implorer la grâce de son fils; mais il est à croire que si Zumalacarréguy lui refusa ce prix de ses fidèles services, ce refus était dicté par un devoir impérieux.

Nous avons rapporté entre autres ces deux faits, parce qu'ils prouvent les traitements sans pitié réservés aux prisonniers des deux partis. Les massacres, la fusillade et tous les excès de la plus révoltante barbarie étaient ordonnés avec un sang-froid plus digne de cannibales que d'hommes civilisés. Nous trouvons encore dans le livre de M. Henningsen une scène hideuse de l'affaire de Vittoria, où O'Doyle fut tué d'un coup de sabre sur la tête par Zumalacarréguy. Les carlistes fondirent sur les christinos, aux cris mille fois répétés : *A ellos! A ellos! Muera la Reyna!* Les constitutionnels, après une héroïque résistance, abandonnèrent la plaine jonchée de leurs morts. M. Henningsen ajoute comme un fait presque unique, que les carlistes étaient tellement lassés d'égorger, que les forces leur manquant pour achever leur boucherie, ils traînèrent au bivouac 82 prisonniers, tous les autres, y compris 2 prêtres, ayant été fusillés. Ces 82 hommes eurent grâce de la vie.

Trois mois après, M. Henningsen repassa sur l'arène sanglante de Vittoria, où des monceaux de cadavres gisaient encore çà et là sans sépulture, presque tous rongés jusqu'aux os par les oiseaux de proie ou les bêtes sauvages, à qui les chiens des cantons voisins venaient eux-mêmes disputer une part de cette affreuse pitance. La pyramide élevée à la mémoire du brave O'Doyle était renversée, et ses ruines écrasaient deux cadavres défigurés, peut-être ceux de ses frères.

Voici le portrait qu'a tracé M. Henningsen de Zumalacarréguy: Fier et sévère envers ses soldats, auxquels il ne passait jamais la plus petite faute, Zumalacarréguy avait néanmoins le secret de s'en faire adorer. Il avait reçu d'eux le surnom d'*El Tio* (l'oncle

Thomas), comme Napoléon devait à ses grognards celui de *petit Caporal*. On le connaissait même plus généralement sous le sobriquet d'*El Tio* que sous son nom de famille. Sans habits, sans argent, sans vivres, son armée l'eût pourtant suivi jusqu'au bout du monde; c'est que, depuis l'empereur des Français, aucun chef militaire n'a su comme lui exercer une si puissante influence sur les masses. Toute la population des provinces insurgées lui portait la même admiration que ses soldats. Il était âgé d'environ quarante-cinq ans; d'une taille moyenne, que ses larges épaules, son cou musculeux et court, faisaient paraître encore plus petite. Son profil rappelait les bustes antiques. La partie supérieure de la tête ressemblait à Napoléon; le reste de la figure avait l'expression d'un bas-relief d'Annibal. Sa chevelure épaisse était d'un brun foncé, ses longues moustaches se perdaient dans d'énormes favoris, et son regard perçant, ombragé de sourcils prononcés, brillait sans cesse d'un feu sombre. Tout son extérieur avait aussi quelque chose de pittoresque. Vêtu d'une *zamarra*, espèce de surtout grossier avec une pelisse, et pour coiffure le *berret* basque, on l'eût difficilement pris pour un général européen. Il montait d'habitude un cheval blanc, si bien dressé qu'à travers la mêlée, la mitraille et la mousqueterie, il obéissait toujours, docile aux impulsions de la main qui le dirigeait.

On connaît assez le désintéressement de Zumalacarréguy. Lorsqu'il levait des impôts sur les provinces Basques, il ne dépassa jamais la somme de douze à quinze cents francs, et le nombre de cinq ou six chevaux. Son barbier était plus riche que lui. Quelque somme qu'il possédât le matin, il ne lui en restait guère à la fin du jour; car il jetait, comme on dit vulgairement, l'argent par les fenêtres. Aussi les soldats et les pauvres, qui le connaissaient bien, l'assiégeaient-ils fort souvent; il leur faisait alors ramasser tout ce qu'il portait d'argent sur lui, et leur criait avec impatience : tenez, tenez, quand vous m'aurez tout pris, peut-être me laisserez-vous en repos! — Plus d'une fois ses adjudants et d'autres officiers subalternes, qu'il avait invités au café, furent obligés de payer pour lui.

Et lorsque sa femme lui reprochait sa prodigalité, qui le mettait souvent dans la dépendance d'autrui — donner, répondait Zumalacarréguy, c'est le meilleur moyen d'imiter Dieu.

L'anecdote suivante peint mieux l'inflexibilité de son caractère que tout ce qu'on en pourrait dire :

— Le comte Via Manuel, grand d'Espagne, qui occupait un rang distingué dans l'armée de Christine, tomba entre ses mains à la suite d'une des fréquentes escarmouches dont la Navarre fut le théâtre. Les manières franches et loyales de ce seigneur disposèrent Zumalacarréguy à le traiter avec toute sorte d'égards. Comme il avait perdu depuis quelques jours un de ses aides-de-camp favoris et deux de ses plus braves volontaires, le chef carliste s'empressa d'écrire à Rodil, pour lui proposer l'échange du comte Via Manuel contre ces trois prisonniers ; et en attendant l'issue de cette démarche, il invitait chaque jour à sa table son noble captif, auquel il avait laissé, sur parole, pleine liberté d'aller et venir, comme à un hôte que l'on veut obliger. Une semaine après ils dînaient à Lecumberri, lorsque Zumalacarréguy reçut la réponse de Rodil, qui ne contenait que ces mots : « Les rebelles pris les armes à la main, doivent être fusillés sur-le-champ. » C'était l'arrêt du captif. Zumalacarréguy lui fit passer la dépêche sans émotion apparente. Mais le comte Via Manuel, en la recevant, changea de couleur. Son hôte, après lui avoir exprimé combien il lui coûtait d'avoir à remplir un si pénible devoir, ajouta qu'il lui accordait jusqu'au coucher du soleil pour recevoir les secours de la religion. Cette nouvelle subite fut pour le malheureux Via Manuel comme un coup de foudre ; revenu de sa première émotion, il supplia Zumalacarréguy de suspendre encore l'exécution, et d'envoyer un exprès au roi pour solliciter sa grâce. La réponse de Don Carlos fut : « que si des officiers inférieurs pris en rébellion avaient été fusillés, il était impossible de faire grâce sans une criante injustice à un personnage revêtu des grades les plus élevés, et dont l'exemple influait si puissamment sur le mouvement des masses. »

Via Manuel fut passé par les armes à Lecumberri ; mais il ne sut pas conserver à ses derniers moments le courage et la

dignité qu'il avait affectés jusque-là. La perte inattendue de la dernière espérance à laquelle il se cramponnait, avait brisé sa force morale. (*Blätter für literarische Unterhaltung.*)

LA SIERRA LEONE.

The Withe mans grave, a visit to Sierra Leone in 1834, *by F. Harrison Rankin*, 2 *vol.; London*, 1836 : Le Tombeau des blancs, voyage à la Sierra Leone en 1834, par F. Harrison Rankin; tel est le titre d'un ouvrage publié tout récemment à Londres sur cette intéressante colonie, dont les améliorations font le plus grand honneur au peuple anglais. Ce titre fait penser d'abord qu'on va lire d'effrayants détails qui justifieront la vieille et terrible renommée qui pèse sur la Sierra Leone; mais, au contraire, l'auteur démontre avec évidence, dans les premières pages de son livre, que cette colonie, maintenant du moins, n'est pas plus dangereuse pour les Européens que ne le comporte sa situation voisine de l'équateur. Les tableaux que M. Harrison trace de la Sierra et des nombreuses peuplades noires qui l'habitent, éveillent la curiosité par un intérêt piquant d'actualité.

Pour donner à nos lecteurs une idée du degré d'attention que nous a semblé mériter ce livre, nous leur offrons la traduction d'un fragment sur la ville capitale de la Sierra, en leur faisant remarquer que, d'après le calcul de l'auteur, la population de cette colonie s'élevait, en 1834, à 84 blancs, dont 74 hommes et 10 femmes, et à 31,386 noirs, dont 18,089 hommes et 13,297 femmes.

FREETOWN.

Freetown, capitale de la Sierra Leone, présente un aspect tout à fait original. La variété des races d'hommes qui l'habitent, tous différents de costumes et de manières, lui prête au premier coup d'œil quelques traits de ressemblance avec Constantinople ou Smyrne, Malte ou Alexandrie; mais Freetown surpasse toutes ces villes par le pittoresque de sa disposition; elle est divisée en

plusieurs districts, dans un ordre très-régulier, et dont chacun prend le nom qui qualifie ses habitants. Le système d'exclusion qui fait assigner dans Constantinople des quartiers séparés aux chrétiens, comme il en existe même encore pour les juifs dans quelques-unes de nos anciennes villes, n'est point admis à Freetown, où le droit naturel des hommes est exercé par tous.

Sa population se compose de vingt ou trente fractions de nations diverses, qui ont chacune leur langue, leurs mœurs, leur genre de vie et même leurs costumes particuliers; car la colonie ne date pas d'assez loin, pour que ces éléments hétérogènes aient déjà pu se fondre entièrement.

Le nombre des *blancs* ne s'élève guère encore à plus de 60 et quelques individus, la plupart employés à diverses fonctions, mais sans famille. Les Anglais sont attachés à leur patrie, et ils ne se décident qu'à petit nombre et rarement à quitter leurs habitudes, leur patrie, pour se transplanter sous des climats étrangers.

Les noirs, qui forment aussi une population libre, sont divisés en quatre classes : les *Settlers*, les *Maroons*, les *Musulmens*, compris sous le nom générique de *Foulahs* et *Mandingues*, et enfin les *Kroos*.

Avant la guerre de l'indépendance américaine, les *Settlers* habitaient les régions du sud; ils restèrent fidèles aux Anglais, et virent à la fin de la guerre leur territoire ruiné par le pillage et la violence. Les Anglais leur en donnèrent un autre dans la Nouvelle-Écosse; mais ce climat étant pour eux trop rigoureux, ils émigrèrent encore en 1792, au nombre de 1200, et vinrent s'établir à la Sierra Leone, où une association industrielle, sous les auspices de Sharpe et de Wilberforce, avait fondé une colonie, dont le but était de travailler à la civilisation de la race noire, en l'attirant par le commerce. Les *Settlers* occupent à Freetown un quartier séparé qui porte leur nom (Settlertown); ils ont encore peu de communication avec les autres classes; ils ont conservé toujours un vernis américain, et on les distingue facilement des Africains et des Européens.

Les *Maroons*, originaires de la Jamaïque, sont probablement un mélange de sang espagnol et caraïbe avec la race noire. Les Espagnols, qui occupèrent les premiers la Jamaïque, les reconnaissaient indépendants; les Anglais, plus tard, leur confirmèrent ce privilége; mais quelques vexations les ayant soulevés, ils furent, à la suite d'une guerre sanglante, forcés de capituler, et transportés, partie à la Nouvelle-Écosse, et partie à la Sierra Leone.

En examinant les traits des Maroons, on est surpris de la ressemblance qu'ils ont avec les Espagnols, lors même qu'on ignorerait leur origine. Ils adoptent le costume européen; les femmes se coiffent à la mode française avec un mouchoir, et un chapeau de castor est pour elles une parure recherchée. Les souliers et les bas ne sont pas de rigueur; mais il leur faut des bagues d'or, des colliers en corail, des boucles d'oreilles en perles fines.

Les *Foulahs* et les *Mandingues* sont mahométans, et viennent de l'intérieur du pays comme marchands ou ouvriers. C'est une race orgueilleuse, qui regarde avec un égal mépris les chrétiens et les idolâtres. Leur coiffure est un haut bonnet, écarlate ou bleu, et de forme conique; ils portent sur un corset fort étroit une longue et large robe blanche, et dessous une énorme culotte qui descend jusqu'aux genoux, et dont l'ampleur annonce l'importance et la richesse du propriétaire. La chevelure du Foulah et ordinairement noire et touffue; mais vue dans un faux jour, elle a une sorte de reflet violet. Son regard est pensif, sa démarche mesurée; le chapelet ne sort pas de ses mains; on le reconnaît au premier coup d'œil; c'est bien le disciple du prophète de la Mecque, le trafiquant d'or de la côte, et il a surtout la réputation de se livrer de préférence au commerce odieux des esclaves.

Les *Kroos* sont des noirs venus librement de la côte des Grains, à environ 400 lieues de la Sierra Leone. Ce qui distingue surtout cette peuplade de toutes les autres de l'Afrique, c'est son amour pour l'indépendance. Les Kroos arrivent en grand nombre à Freetown, mais n'amènent point de femmes. Ils s'emploient au service de la colonie comme matelots, laboureurs, portiers, cuisiniers; et quand ils ont gagné par leur industrie un petit pécule,

ils s'en retournent chez eux. Ce sont d'ordinaire des hommes vigoureux et bien proportionnés; ils n'aiment point les amples vêtements dont nous faisons usage, et préfèrent un morceau de toile roulé autour des reins en forme de *pagne*. Ils portent tous un signe distinctif: c'est une ligne noire empreinte par un procédé ineffaçable, et qui, partant du front, vient finir au menton et partage leur figure en deux. Chacun, en outre, a soin de se parer à sa manière des tatouages les plus bizarres. Les Kroos ont une peur excessive des mauvais esprits, et portent sans cesse, pour s'en préserver, un singulier talisman: c'est une dent de léopard.

Ces diverses peuplades de colons habitent ensemble Freetown en bonne intelligence; tous ont les mêmes droits devant les règlements qui les gouvernent, et ils ne sont tenus à y demeurer que par les liens d'intérêt qu'on a su leur ménager, et par leur libre volonté; chaque année leur nombre augmente, et ils fournissent d'excellents équipages à la marine anglaise.

(*Morgenblatt.*)

UNE FÊTE SANGLANTE A VENISE.

TRADUIT DE L'ALLEMAND DE KARL GRUMBACH.

C'était en 1308; — la reine de l'Adriatique, Venise la superbe, baignait ses pieds de marbre dans les flots de son golfe, et se mirait coquette et rêveuse, avec sa couronne d'obélisques, sa ceinture de palais, et son voile d'azur embaumé flottant au souffle de la brise, au bord de ses canaux sillonnés en tout sens par mille gondoles rapides qui s'y croisaient chaque soir, avec leur fanal au front, comme des étoiles qui filent; à chaque poupe ornée de fleurs, de banderolles écarlates et de tentes de soie richement drapées, résonnait un concert, tantôt doux comme une harmonie du ciel, tantôt sonore et grave comme le premier écho d'une tempête; et dans les rues de Venise, sur chaque place, sous chaque balcon, les guitares et les cymbales mêlaient leurs capricieux accords au

bruit lointain des rames, qui traçaient en cadence leur sillage enflammé.

Et c'était un beau spectacle à voir que cette puissance et ce mouvement, et cette foule de promeneurs de tout costume et de tout rang, qui ondoyait comme des vagues, et cette forêt de mâts pavoisés qui se balançait doucement; et ces joyeux visages et ces fières contenances, et cette grandiose harmonie de la beauté méridionale. De temps en temps, du milieu d'un de ces groupes qui voguaient mollement dans une atmosphère de musique, jaillissaient des salves d'exclamations : *El viva! El viva!* Et cette pompe de fête, ces cris de joie répétés, flattaient le cœur de l'homme courageux et puissant qui portait le sceptre de la cité orgueilleuse; car cet homme, c'était le doge Pietro Grandenigo, dont la haute politique soutenait l'imposante domination de Venise. Au sortir d'une longue maladie, l'allégresse publique lui donnait une fête, et dans le palais souverain les nobles favoris et les courtisans de première distinction lui avaient porté le tribut d'hommage et de fidélité de tous les corps de l'État.

Aux fenêtres de la grande salle, où les nobles de Venise étaient rassemblés, flottaient des rideaux de pourpre et de soie semés de feuillages d'or; les plantes les plus rares des zones méridionales fleurissaient dans des urnes de marbre d'où s'exhalaient de délicieux parfums; et des faisceaux de bougie allumée sur des candélabres de cristal prêtaient à tous les objets de fantastiques nuances. Dans les galeries voisines, décorées avec élégance, des rafraîchissements exquis étaient préparés dans une vaisselle enrichie de pierreries sur de magnifiques buffets.

Au milieu du cercle radieux de sa cour, le doge, pâle encore, mais le front beau de majesté, promenait autour de lui des regards satisfaits. Sa pose était pleine de noblesse et de dignité. Un large manteau de velours brun drapait les contours de sa haute taille, et sur sa tête il portait une toque ornée de plumes et d'une aigrette de diamans.

Il venait de s'entretenir longtemps à voix basse avec un seigneur dont le riche costume annonçait le rang élevé; c'était un sénateur

du grand conseil, un homme que tout le monde révérait comme le favori du doge et l'arbitre de ses faveurs.

Tout à coup un signe expressif de mécontentement marqua l'impatience du doge et fit cesser l'entretien mystérieux, et Pietro Grandenigo s'avança dans le cercle des courtisans, s'excusa en peu de paroles que sa santé, faible encore, lui fît un devoir de se retirer plus tôt qu'il n'eût désiré. Puis il les invita à se livrer aux plaisirs que leur offrait cette solennité, qu'il regrettait de ne pouvoir présider lui-même.

Les courtisans s'inclinèrent avec respect devant le souverain, qui se retira dans ses appartements secrets, suivi de quelques-uns de ses principaux officiers et de serviteurs portant des flambeaux.

Les symphonies recommencèrent alors plus brillantes et plus harmonieuses, et les groupes de danse se formèrent. Un jeune noble, des plus jolis seigneurs de la cour, vint saluer et inviter la princesse Armide, nièce de Grandenigo, la plus belle femme de Venise, que le doge avait retirée près de lui depuis la mort de son père, tué dans un combat près de Pise.

Et le couple charmant s'élança à travers le bal, et fut suivi d'un essaim rapide des plus jolies Vénitiennes aux bras des cavaliers les plus accomplis.

Et dans le tourbillon d'une valse, le beau cavalier se pencha à l'oreille de sa danseuse, et lui dit à demi-voix : Alessandro Tiepoli vous adresse par moi le gage de son éternelle fidélité! Des circonstances imprévues le retiennent encore éloigné, mais son cœur est toujours ici!

Une légère pression de main, un doux sourire comme un rayon de soleil dorant les brumes de l'aurore, accueillit les paroles du cavalier, et le reste de la soirée Armide, plus joyeuse et plus belle, fit les délices du bal.

Pendant que d'un côté du palais le monde se livrait au plaisir, et que les chants et la musique témoignaient la joie générale, dans une autre partie, plus retirée, celle qu'habitait le doge, régnait un silence morne.

Grandenigo, demi-couché sur une ottomane, se livrait à des pensées soucieuses, et une sombre mélancolie plissait les rides de son front. Enfin, après une pause de silence, il se leva brusquement, comme s'il eût fait un violent effort pour se soustraire aux idées pénibles qui l'agitaient, et se mit à marcher dans son appartement d'un pas rapide et saccadé.

Ses joues étaient pourpres d'émotion; il s'arrêta tout à coup, et faisant un geste violent, s'écria, comme si quelqu'un eût pu l'entendre: Non, Bajamonte, tu ne l'emporteras point! par Sainte-Marie, cela ne sera pas! Je verrai périr deux nobles cœurs, le plus beau couple que la Providence ait rassemblé. Mais la patrie sera sauvée.

Alors il parut plus calme, et s'approchant d'une table de marbre, il prit une feuille de papier blanc, écrivit à la hâte quelques mots, cacheta son message du sceau de l'État, et après l'avoir remis avec des ordres secrets à un affidé, il retomba fatigué sur le lit de repos.

Bajamonte Tiepoli était surnommé à juste titre le Crésus de Venise. Issu d'une des plus anciennes familles de la république, il était resté seul de plusieurs enfants. Ses vaisseaux parcouraient toutes les mers pour lui rapporter les produits les plus rares, les plus précieux de toutes les parties du monde connu. Ses revenus effaçaient l'opulence et le faste du souverain.

Il avait autrefois rempli plusieurs charges dans l'État avec distinction; mais bientôt il avait trouvé ce genre de vie si monotone, si aride, si fastidieux, qu'il avait renoncé à tous les emplois pour se livrer à une vie toute de plaisirs et de dissipation.

L'homme le plus riche de la république, recherché de tous, estimé, honoré, admiré, il pouvait aspirer à l'alliance des femmes du premier rang; mais sa patrie ne lui ayant point offert l'objet de ses désirs, il avait épousé une jeune Romaine, Rosamunde, fille de patriciens distingués, mais sans fortune.

Peu à peu son premier amour se refroidit, il ne paraissait plus que rarement auprès de Rosamunde; et renfermé dans le cercle

de ses anciens amis de débauches, il la délaissait entièrement pour se livrer au torrent de ses caprices.

La naissance d'un fils, qui avait presque coûté la vie à Rosamunde, ne put ramener à cette pauvre femme le cœur de son volage époux. Son unique consolation fut de donner tous ses soins à l'éducation de son Alessandro. Et ses soins maternels furent couronnés du plus heureux succès.

A l'âge de seize ans Alessandro perdit sa mère et la pleura longtemps; son époux seul l'eut bientôt oubliée.

Alessandro avait été souvent conduit par elle à la cour du doge Grandenigo; souvent aussi il avait vu dans le palais même de son père la belle Armide, et ces deux jeunes gens avaient conçu l'un pour l'autre une ardente sympathie, qui, suivant toutes les apparences, n'était point désapprouvée du doge lui-même, qui n'eût pas été éloigné de s'attacher par ce lien la famille de Tiepoli.

A cette époque Tiepoli revenait d'une assez longue absence, et il paraissait alors que cet homme, comblé de toutes les délices qui peuvent naître ici-bas, et riche des fruits les plus savoureux de la vie, voulait changer sa manière de vivre pour en adopter une plus sérieuse. Il s'arracha des dissipations outrées qui l'avaient absorbé jusque-là, devint populaire, s'occupa d'améliorer le sort des malheureux, et se fit un nouveau plaisir de consacrer aux arts et à l'industrie de Venise les sommes énormes qu'il dépensait en orgies. Il fit bâtir et disposer des palais et des villas, et se rapprocha des nobles que ses excès avaient longtemps éloignés de lui.

Le premier soin de son astucieuse politique, dont personne encore ne pouvait soupçonner les secrets, fut de solliciter près du doge la permission de s'environner d'une garde, sous le prétexte de se mettre à l'abri des vengeances d'un seigneur qu'il avait connu et offensé lui-même à Rome, et dont il savait avoir tout à redouter.

Quelque plausible que fût le motif imaginé par Tiepoli, il ne put tromper le doge. Tiepoli se crut trop tôt à la veille d'usurper le pouvoir, et Grandenigo, dont le coup d'œil pénétrant avait mesuré l'étendue du danger qui le menaçait, ne se rendit point

aux désirs du perfide; et portant jusqu'au bout la prudence d'un homme supérieur au péril, il se contenta de l'assurer qu'il prendrait des mesures efficaces pour le protéger contre les entreprises du seigneur romain.

Tiepoli, qui n'avait pas jugé convenable d'admettre son jeune fils à son projet, ne s'inquiétait guère de l'attachement des deux amants, auquel Grandenigo n'avait pas encore résolu de mettre obstacle.

Au milieu des préparatifs et des mesures défensives que faisaient chacun de leur côté, le doge et son adversaire, il s'écoula un an jusqu'au jour de la fête qui commence notre histoire.

Parmi les nobles qui furent invités par le doge, se trouvaient Tiepoli et son fils. Alessandro se serait livré avec ardeur à tous les plaisirs de ces solennités, sans la défense formelle de son père, qui voyait avec mécontentement la convalescence du doge.

Pour ôter à sa bien-aimée, qui l'attendait, toute crainte et toute anxiété, Alessandro avait chargé un jeune seigneur, son ami intime et son confident, de porter à la princesse le peu de paroles qu'il lui dit au milieu du bal.

Grandenigo, ce soir même, avait appris encore, par un de ses émissaires secrets, que Tiepoli, enveloppé d'un large manteau, déguisé par une fausse barbe et accompagné de quelques amis, masqués comme lui, avait distribué de l'argent au peuple et s'était mêlé à la foule; qu'il avait excité le mécontentement des citoyens par la nouvelle d'une défaite éprouvée par la république contre les Génois; que des armes étaient réunies dans la plupart des palais de Tiepoli, que la plupart des autorités se rangeaient déjà du côté du conspirateur, et que bientôt, dans quelques jours ou au plus quelques semaines, les malheurs de la guerre civile allaient fondre sur Venise. Mais l'empressement de l'actif Grandenigo et des fidèles partisans qui lui restaient, allait rendre inutiles tout mouvement et les efforts de Tiepoli.

Le doge, confiant dans la force de caractère de sa nièce, qui, quel que fût son ardent amour pour Alessandro, était encore plus dévouée aux intérêts sacrés de la patrie, lui apprit dans un entre-

tien confidentiel les motifs de l'absence de son bien-aimé, les dangers que la perfidie de Tiepoli préparait à l'État, et qui amenait entre elle et Alessandro la nécessité d'une séparation éternelle.

Le même jour, tandis qu'Armide, indécise et désolée, ne savait à quelle résolution s'arrêter, Alessandro parvint à tromper la surveillance de son père, et après un long et triste entretien avec la jeune fille, il effleura d'un baiser son front voilé d'angoisses, et s'échappa du palais du doge en maudissant son étoile fatale et la perte de ses espérances.

Tiepoli ne fut pas longtemps à observer le soin avec lequel Alessandro cherchait à éviter son intimité, comme aussi les regards de reproche qu'il lui jetait quelquefois de loin. Mais il ne pouvait encore deviner quel en était le motif. Le jeune homme, sous l'apparence du calme, que Tiepoli prenait pour de l'indifférence, cachait la plaie sanglante de son cœur, et cherchait, à force d'égards et de soumission, à apaiser les scènes violentes que lui faisait son père pour le forcer de renoncer à son amour.

Une nuit qu'il venait à peine de se laisser aller à un sommeil inquiet, il fut surpris par les affidés de son père, privé de tout moyen de résistance et renfermé dans un appartement écarté, où, à la liberté près qui lui était ôtée, on eut pour lui les plus grands soins et les plus grands égards. C'est que le jour de la crise était proche, et Tiepoli craignait que son fils ne vînt jeter quelque obstacle à sa trahison ou arrêter ses projets.

Le nuage grossissait sur Venise. Le nombre des conjurés s'augmentait sans cesse; car Tiepoli ne reculait devant aucune dépense pour augmenter ses forces. Il relisait sans cesse avec joie la liste des noms de ses partisans, et lorsque le jour et l'heure furent arrivés, il convoqua les conjurés dans le secret d'un de ses palais, et leur adressa cette allocution :

« Amis, compagnons, fidèles soutiens de mon entreprise, vous partagerez avec moi les résultats du succès. Voici bientôt l'heure qui sonnera le signal; les bannières connues de ma maison, gages et signes de la victoire, se déploieront à votre tête; mort au tyran

orgueilleux! mort aux partisans qu'il paie de son or pour opprimer la patrie! Vous le savez, amis, trois fois les astrologues les plus fameux m'ont répété cette prédiction : Aussi longtemps qu'un pied d'œillet ne t'aura point porté malheur, l'éclat de ta fortune ne s'éclipsera pas. »

Ces paroles, pleines de hardiesse et d'une confiance à toute épreuve, ne restèrent pas sans fruit. Le courage et l'impatience des conjurés bouillonnaient; un banquet fut la suite de cette réunion, et à travers les coupes de vin on s'embrassait, on se félicitait, on applaudissait à Tiepoli; Tiepoli, dont le nom servirait de ralliement pendant le combat contre les troupes du doge.

A la même époque Grandenigo venait de remporter une éclatante victoire sur les ennemis de la république; sa louange était dans toutes les bouches, et il ordonna une fête nouvelle de réjouissance, pour perpétuer parmi le peuple le souvenir de ce triomphe.

Cette solennité fut fixée au jour de S. Marc, patron de Venise. Ce fut aussi celui que le nouveau Catilina avait choisi pour exécuter son projet. Les postes avaient été par lui assignés et tous les ordres donnés avec soin; ses gens étaient réunis dans les petites rues de la ville, à portée des places publiques, et ils devaient se répandre à son signal convenu sur tous les points à attaquer.

Un temps magnifique pendant toute la semaine qui précéda la fête de S. Marc semblait protéger cette solennité. Le ciel était superbe, le soleil brillait du plus radieux éclat, et des brises embaumées erraient à travers l'atmosphère de Venise.

Mais le matin de la fête se voila tout à coup de nuages, un orage affreux semblait prêt à éclater, des nuées obscures s'amoncelèrent, et une pluie battante tomba par torrents. Le cortége triomphal fut plusieurs heures sans pouvoir sortir. Enfin le ciel s'éclaircit un peu; le soleil perça quelques nuages, lorsqu'un des conjurés, plein d'une bouillante impatience, s'élança du coin où il était embusqué, le sabre à la main, et poussa le cri qui devait servir de signal. Aussitôt on vit se ruer de toutes parts la foule innombrable des conjurés; les armes brillèrent, et les masses se

pressaient comme les vagues de la mer au lieu où Tiepoli, entouré de nobles, complices de sa trahison, cria à leur tête le cri de liberté, que mille voix répétèrent avec enthousiasme.

La foule se pressa rapidement jusqu'au palais de Saint-Marc, où Grandenigo, entouré d'une poignée de braves, avait résolu de repousser l'attaque ou de périr. Cependant de tous les quartiers de la ville les citoyens fidèles et dévoués accouraient pour le défendre. — Alors le doge députa deux des principaux bourgeois à Tiepoli, pour lui demander, au nom de la république, de quel pouvoir il était revêtu pour exciter une révolution? quel était son projet et celui de ses partisans? Pourquoi, au lieu de protéger la paix et la tranquillité, comme doit faire tout bon citoyen, il venait de gaîté de cœur préparer le massacre de tant d'innocents?

Ces représentations pleines de dignité, et qui furent entendues des complices de Tiepoli, produisirent sur eux une vive impression, et un grand nombre se séparèrent de lui pour aller se ranger du côté du doge, dont le parti fut bientôt plus nombreux que celui des assaillants.

Cependant Alessandro, de la fenêtre de la chambre où on le gardait à vue, avait entendu les cris *Liberta! Liberta!* que poussaient les conjurés; il avait reconnu à leur tête son père et les principaux ennemis de Grandenigo. La pensée que son père allait trahir la cause sacrée de la patrie exalta sa tête, et sans calculer le danger auquel il s'exposait, il s'élança par la fenêtre, ramassa la première arme qu'il trouva, et courut de toutes ses forces à la place Saint-Marc.

Le combat s'était engagé avec fureur; mais le parti de Tiepoli fut obligé de plier sous les forces du doge, qui croissaient à chaque minute. Lui-même chercha son salut dans la fuite; mais à la dernière maison devant laquelle il passait pour s'échapper de Venise, une femme lui jeta sur la tête un pied d'œillet avec son vase de marbre, et Tiepoli fut tué roide. Les rebelles, après la mort de leur chef, furent pris et reçurent le châtiment de leur crime. Le corps de Tiepoli, couvert de sang et de boue, fut traîné par le

bourreau sur une claie dans les rues de Venise, et après jeté à la mer. Tous ses biens furent confisqués, ses palais rasés, et tout ce que pouvait rappeler son souvenir, effacé de la terre.

Alessandro avait été tué de la main de son père parmi les défenseurs de la ville, sous les yeux du doge, qui lui fit faire une pompe funéraire magnifique, et ordonna que la bannière de Tiepoli fût plantée sur son tombeau, comme le dernier fidèle de sa famille.

Armide prit le voile dans un monastère, qu'elle dota richement et dont elle mourut première abbesse. A. P.

RÊVE D'AMOUR.

(Eschilbach's Liebeslied.)

O toi, qui m'as rendu la dernière espérance,
Songe ou réalité, je te livre mes jours!
Mais qui m'assurera, dis-moi, de ta constance?
Il n'est, dit-on, qu'au ciel de fidèles amours!

Tes yeux sont si jolis, quand, par un doux échange,
Ils adressent aux miens le gage du bonheur!
Sur tes lèvres de rose on voit sourire un ange?
Ta parole a des sons pour charmer la douleur!

Quand ton front blanc s'incline au pied du sanctuaire,
Je suis jaloux de Dieu que bénit ton amour:
Car je voudrais, tout seul, inspirer ta prière:
Que l'existence à deux ne nous semble qu'un jour!

Je me suis enivré de tes parfums de femme:
Mon cœur a refleuri sous ton premier baiser:
Des ombres du cercueil pourquoi voiler notre âme?
La vie aussi nous doit son attrait passager.

Telle qu'au bord des eaux, quand la lune se glisse
En reflets indécis, la fleur qui naît le soir
A la brise embaumée ouvre son frais calice;
Ouvre ton cœur d'enfant aux charmes de l'espoir.

Vierge que Dieu créa du souffle de cent roses
Pour ôter de mes joues l'amertume et le fiel;
Les mystères du cœur ont de bien douces choses:
Ne les révélons pas, c'est le secret du ciel.

Et c'est le nôtre encore! un secret que le monde
De ses regards impurs n'osera pas ternir:
Car la mort à nos vœux offre sa paix profonde,
Si la fatalité pouvait nous désunir!

Car tu l'accepterais, cet hymen funéraire,
Où des cyprès en pleurs serviraient de flambeau;
Et pour voile de noce, un pâle et long suaire,
Dont les replis si lourds tapissent le tombeau!

Tu ne tremblerais pas sous l'étreinte glacée
Du baiser délirant qui ferait notre adieu?....
O! mais console-toi .... ma belle fiancée!
Pourquoi douter sitôt de la bonté de Dieu?

Viens! bercés sur les flots du monde qui s'efface,
Oublions du passé le sombre souvenir!
Aimons-nous bien! toujours! le temps si vite passe!
A nos vœux confiants Dieu promet l'avenir.

Que sa volonté sainte, à notre dernière heure,
Soutienne notre essor au séjour éternel!
Sur nos cercueils unis que personne ne pleure:
Le repos de la tombe est le berceau du ciel.

A. P.



Critique littéraire.

LIVRES ALLEMANDS.

Neue Gedichte : Nouvelles Poésies, par la comtesse Ida Hahn-Hahn; un volume. Leipzig, chez Brockhaus. — *Venetianische Nächte :* Nuits vénitiennes, du même auteur.

Pourquoi douter, quoi qu'on ait dit déjà, et qu'on répète sans cesse du réalisme de notre siècle, tout occupé qu'il est de spéculations industrielles ou de systèmes politiques; pourquoi douter qu'il existe encore quelques esprits qui aiment à s'isoler parfois des discussions de la tribune et de la monotonie des comptes courans; des imaginations rêveuses, chez qui la poésie intime éveille plus d'une fois de mystérieuses sympathies?

Si la poésie est aujourd'hui tombée en France dans une sorte de défaveur, ce n'est certes pas qu'elle ait rien perdu de sa beauté, de son essence, de son harmonie. Mais c'est qu'on en cherche en vain les traces fugitives à travers les nombreux volumes qui pleuvent tous les jours dans le monde littéraire; froides et pâles copies d'une pensée toujours la même et toujours fausse, de misère, d'illusions usées et de désenchantements. Il n'est pas de jeune homme de vingt ans, qui, s'il a cueilli quelques palmes sur l'aride sentier des écoles, ne se croie appelé à jeter à qui veut l'entendre, l'écho de sa lyre, qu'il n'a su monter qu'au ton d'une fade mélancolie. Tantôt ce sont des hymnes d'amour, tantôt des rêveries à l'ombre des bois, sur la crête de quelque mont sourcilleux, puis des stances où déborde à flots le dégoût d'une vie qu'on ne connait pas encore, et dont l'avenir est si souvent ce que nous travaillons à nous le faire. Et puis, ces recueils avec leurs titres emphatiques, *Tristesses*, *Brises du soir*, *Pages de la vie intime*, *Mystères*, nous fatiguent par la perpétuelle contemplation d'une souffrance élaborée dans le silence du cabinet. Quel homme,

je vous le demande, lorsqu'il était sous l'empire d'une déception d'amour, ou d'un chagrin cuisant, s'est jamais avisé de versifier les angoisses de son cœur, pour venir impudemment nous vendre ses larmes à 7 fr. 50 c. ou 15 fr. la collection, selon qu'il a plus ou moins gémi? Cette idée seule, ridicule qu'elle est, suffit pour nous faire repousser toute œuvre sans portée, où le *moi*, toujours en avant, nous obsède de ses impressions monotones, et souvent si froidement compassées. Combien en existe-t-il de ces Chatterton manqués, de ces Antony en silhouette, qui s'efforcent d'être pâles, laissent croître leur barbe, portent des vêtements mal soignés, tout cela, pour sembler malheureux, pour obtenir une plainte, pour faire le *beau-cœur*, comme tant d'autres, à frais perdus, prétendent au bel esprit! Moi, qui vous parle, j'en sais bien le secret; c'est qu'à présent tout le monde veut écrire; c'est une mode, une fièvre, un délire; chacun fait son livre, et c'est vraiment une distinction que de n'être pas homme de lettres. Et pressé d'écrire que l'on est, l'art n'est plus qu'un mot vide de sens; l'étude une frivolité : car, pour parler de soi, il suffit d'avoir vécu; pour écrire, c'est assez de savoir raconter. Et comme naturellement la vie est plus sombre que gaie; comme aussi les peintures de la tristesse font plus d'effet, chacun s'évertue à mettre du désespoir en pages; on déchire son existence feuille à feuille; conte, nouvelle, élégie, roman, drame, tout est bon. Encore, si l'on se contentait d'une tristesse ordinaire, mais non, il faut creuser son cœur, y chercher quelque vice étrange, quelque sentiment qui défigure la noblesse de l'âme; puis, si l'on se trouve quelque indice de lèpre morale, on trafique d'un reflet d'ignoble originalité; on écrit, qu'importe le reste; car c'est un nom qu'on veut à tout prix, un nom plus tard peut-être, mais d'abord de l'argent. Un éditeur! un éditeur! pour lui vendre sa plaie, pour afficher aux carreaux de sa boutique un ulcère factice, qui mendie des regards!

Cette école d'individualité est en opposition directe avec la marche du progrès; les analyses du cœur humain sont une expiation sans doute; mais, comme l'a remarqué un de nos plus spirituels écrivains, « c'est une arme dangereuse que cette intime connaissance de soi-même, et cette fidèle reproduction, article par article, des événements vrais ou brodés de sa vie, de ses fautes, de ses regrets, de ses larmes.» Laissons cette haute mission littéraire aux grands génies, eux seuls

ont le droit de s'en servir : car comme un vice est toujours plus original et plus dramatique qu'une vertu, on le développe avec complaisance, parce qu'il y a là matière à livres et à argent. Et dès qu'on n'écrit plus que pour écrire, et pour battre monnaie, il n'y a plus ni art, ni poésie, ni progrès; il y a germe de corruption dans la société.

C'est à tant de jeunes talents qui annonçaient tant d'avenir, qui ont au cœur un souffle de poésie qui ne sera bientôt plus qu'un dévergondage d'imagination faussée, c'est à eux que nous crions : N'achevez pas vos livres, laissez le vent emporter les feuillets où votre plume allait graver des rêves de désespoir! Pourquoi donc quitter sitôt le seuil du bonheur? Pourquoi aussi croire si amère la coupe de la vie, avant d'y avoir mouillé vos lèvres? Quand le reflux des vagues de l'océan repousse le courant du fleuve, le fleuve remonte entre ses rives chéries. Et vous, pauvres âmes troublées, qu'un orage a peut-être ridées en passant, le souffle de la sainte poésie de Dieu peut vous revivifier.

Le cœur seul est poëte. Mais quand il est flétri, qui lui rendra des inspirations?

Il nous faut, après le cauchemar soulevé par cette étrange fantasmagorie de drames de sang et de boue, après l'épuisement et l'atonie qui résultent de tant d'échos impurs, des chants de calme pour nous consoler, des œuvres d'art pour ranimer notre énergie! Puisque les poëtes de nos jours gémissent, accusent et blasphèment, comme des anges tombés, il est doux d'entendre au milieu de cette discordante musique l'insaisissable harmonie de quelques voix pures, qui nous redisent des hymnes du ciel et des accens d'espérance et d'amour. M.mes Walmore, Tastu, Ségalas, Mélanie Valdore, ont effacé en France le préjugé qui brisait la plume aux doigts de la femme. Leur talent gracieux s'est révélé ce qu'il était réellement : parce qu'en écrivant elles sont restées toujours femmes, et que leur âme tout entière avec ses parfums, ses sentiments, ses caprices et ses impressions, s'est effeuillée dans leurs poésies.

L'Allemagne aussi se glorifie de ses femmes poëtes, et nous avons sous les yeux trois charmans volumes, tout nouveaux, tout fraîchement éclos. Il serait à désirer qu'une traduction des poésies de M.me Ida Hahn-Hahn fût essayée en France, quoiqu'il nous semble vraiment bien difficile de rendre dans notre langue avec tous ses charmes, toute sa délicatesse de coloris, la pensée originale.

Et puis une chose vraiment remarquable, c'est la modestie du titre. Le premier volume s'est nommé : *Poésie;* le deuxième : *Nouvelles poésies;* tout au contraire de tant d'écrivains, qui nous éblouissent d'abord, pour nous laisser ensuite détrompés et mécontents; M.[me] Hahn-Hahn ne nous promet rien d'abord, pour nous dévoiler ensuite des trésors de grâces, de suavité.

La poésie ne s'analyse pas, elle se traduit moins encore; tout ce qu'on ose faire, c'est d'en esquisser l'imitation. Nous nous contenterons ici de citer les *Nuits vénitiennes;* et parmi les pièces détachées :

Les Esquisses de voyages; le Pauvre pêcheur; le Combat de Wartbourg; Rodolphe; le Chant des fées; le Chant des anges, etc.

Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en leur offrant, dans notre prochain numéro, des fragments choisis de ces volumes que nous relirons souvent avec un délicieux intérêt.

Galathe : Galathée, roman nouveau par A. baron DE STERNBERG; un volume. Stuttgart et Tubingue, chez Cotta.

Cette nouvelle production d'un auteur déjà fort connu, et dont le talent original se développe chaque jour, est une peinture pleine de vérité des scènes de la haute société, saisies sous le point de vue psychologique. Des livres écrits avec la finesse d'observation, le tact et le goût délicat de Sternberg, sont une bonne fortune pour la littérature actuelle.

Jocelyn, deutsch übersetzt von Ferdinand Freiligrath.

Nous ne ferons plus l'éloge du beau poëme de Lamartine; il est dans toutes les bouches; toutes les feuilles l'ont répété, et la critique elle-même est éblouie de l'auréole de gloire qui ceint le front du poëte français. Mais M. de Lamartine écrit si bien en prose ou en vers, que nous avons presque à regretter qu'il n'ait pas fait un roman de cette belle et noble création de Jocelyn. Avec quelque facilité, quelque talent qu'on sache manier la versification, les exigences de la rime ôtent toujours quelque chose à la plénitude de la pensée; et il en résulte d'ailleurs je ne sais quelle monotonie, qui diminue le charme des impressions. Jocelyn, écrit en prose, eût été le premier de nos romans intimes; il se fût posé comme un

modèle bien difficile à imiter. Comme poëme, il laisse après chaque page un vague désir que rien ne satisfait; et si le nom de son auteur ne l'eût si bien protégé, on lui eût trouvé bien des défauts réels, tant il est vrai qu'une célébrité acquise est un abri contre les orages littéraires, sans toutefois devenir un gage irrécusable de perfection artistique.

L'Allemagne, qui marche de front avec la France, s'est emparée de Jocelyn, qu'elle reproduit avec une grâce et une délicatesse dignes de l'original. Plusieurs fragments de sa traduction ont été publiés dernièrement dans les journaux littéraires d'outre-Rhin; et nous espérons recevoir aussi bientôt l'ouvrage de M. Freiligrath, qui annonce un talent plein de sève et d'avenir.

Zumalacarreguy's Tod : La Mort de Zumalacarréguy, tragédie en cinq actes, par S. F. L. G. Stuttgart et Leipzig, chez Rieger et Comp.*

Les exploits du vaillant général carliste, dont la renommée vivra longtemps dans le souvenir des Basques et des Navarrais, viennent de trouver un écho poétique. L'auteur de la tragédie que nous annonçons a jugé convenable de se retrancher derrière l'anonyme. C'est prudence, et nous l'en félicitons; car bien que dans son œuvre il y ait de l'entente dramatique et des passages vigoureux, nous ne croyons pas que les incidents de la vie d'un chef de partisans soient assez importants pour fournir assez d'intérêt à une tragédie en cinq actes. Il nous semble que sur le théâtre des guerres civiles actuelles qui ravagent l'Espagne, Zumalacarréguy a joué un rôle secondaire. Soldat courageux, entreprenant, désintéressé, il a servi sa cause avec dévouement; mais il ne sera toujours qu'une figure historique reléguée sur le second plan. Nous sommes d'ailleurs excessivement las de ces amplifications prétendues historiques, où les auteurs nous créent des personnages qui n'ont jamais eu de vie que dans leur pensée, et qui ne doivent souvent leur existence qu'aux exigences du détail scénique, ou à la manie de faire de l'effet. Si l'histoire ne suffit point avec sa grave et imposante simplicité, pour verser assez d'intérêt sur le canevas d'une pièce, respectez-la donc, en la laissant dans son sanctuaire; et au lieu de fabriquer des rôles soi-disant historiques, faites-nous du drame intime, saisissant, fortement empreint de ces passions

corrosives qui dévorent le cœur de notre société. Qu'en assistant aux représentations d'un ouvrage dramatique, nous puissions oublier le public qui nous presse à flots, le prestige des décors, l'éblouissement de la rampe et la grotesque position du souffleur, pour nous trouver transportés dans le monde réel que nous avions cru quitter tout à l'heure, pour y retrouver nos émotions, nos sympathies, nos haines, pour y lire à découvert dans les secrets de l'âme humaine. C'est à produire cette illusion si influente sur les mœurs, que doit s'attacher l'art moderne avec tous ses efforts, toutes ses tendances, tous ses éléments d'avenir. Les mystères du cœur avec ses passions bizarres, extravagantes, irrésistibles, n'ont pas été tous dévoilés; c'est une mine profonde à explorer, et d'où sortiront, par les mains d'habiles ouvriers, de profonds enseignements pour la philosophie pratique, pour les besoins de la civilisation, pour hâter la marche des progrès.

LIVRES FRANÇAIS.

Le Chemin de traverse, par Jules Janin; deux volumes in-8.° Paris, chez les marchands de nouveautés. Prix: 15 fr.

Voici la troisième édition d'une œuvre toute récente de ce fécond feuilletoniste, si habile à écrire beaucoup de pages avec de grands mots, bien longs et répétés à satiété, et une idée trop rarement originale, mais qu'il sait revêtir de mille formes coquettes pour enfler un ou deux in-octavo, cadre obligé de chaque production nouvelle que l'éditeur achète bonne ou mauvaise, sans la lire, sans même s'informer du titre, et qu'il paie comptant sur l'acquit d'*un nom à la mode*. C'est le compte de Jules Janin, comme de quelques autres que je dirais bien. Mais est-ce celui du public?

Le Chemin de traverse n'est pas à proprement parler un roman: car un roman est ou doit être le développement d'une action, et l'action n'est ici que fort accessoire. L'auteur, insoucieux de ses lecteurs, commence, interrompt, oublie une suite d'histoires au gré de son humeur bizarre. Jules Janin est souvent humoristique comme Jean-Paul Richter, dont il a tour à tour l'obscurité et les reflets rapides. C'est à ce trait seul que doit s'arrêter la critique pour un livre

qui nous a semblé moins écrit dans un but déterminé, que pour réunir des esquisses capricieuses.

Dans un petit village, au bord du Rhône, vivent deux jeunes gens de basse condition : Prosper Chavigny, fils d'un vigneron, et un enfant trouvé, Christophe, qui est frère ignorantin et maître d'école de village. Christophe étudie, il est avide d'instruction; il partage les trésors de la science avec son ami Prosper. Celui-ci sort de la route étroite, obscure, qui s'ouvrait devant lui tout naturellement; c'est que pour lui, ce n'est point assez d'avoir appris, il veut profiter de ce qu'il sait pour se créer un bonheur tel qu'il l'a rêvé. Auprès de ces deux premiers personnages se groupent le père et la mère de Chavigny; tous deux bonnes gens, attachés à leurs travaux de campagne, au delà desquels ils ne comprennent rien. En sont-ils donc moins heureux? Les scènes de cette vie simple et commune seraient fort bien décrites, si le style brillant et papilloté de Jules Janin ne nous rappelait trop souvent que nous ne sommes pas au village. Ce style convient mieux à la vie parisienne, car il est léger, bondissant, rapide et varié, comme elle. Prosper est à Paris; il y est venu comme tant d'autres y sont venus, y viennent et y viendront; Paris est le paradis rêvé par les provinciaux. Prosper y trouve un oncle dont les paradoxes méphistophélitiques achèvent de lui tourner la tête. Prosper deviendra un homme à bonnes fortunes, un duelliste, puis un fripon, conséquence tout à fait logique. Il a pris la grande route, dans laquelle il s'élance à corps perdu, pressé qu'il est de jouir, de faire le Don Juan et de s'abîmer dans le gouffre du plaisir.

Frère Christophe vient aussi à Paris, et pourtant Christophe n'est pas ambitieux. Aussi Paris ne sera-t-il point pour lui ce minotaure couché sur sa litière d'or, à qui la province envoie tous les ans sa jeunesse pour qu'il la souille et la dévore. Christophe rencontre auprès de la capitale une partie de chasse de grands seigneurs; le cheval d'un M. de Chabrillant le renverse; il est recueilli par la famille aristocratique, traité comme un ami, comme l'enfant de la maison. Mademoiselle de Chabrillant s'avise d'en raffoler; Christophe l'épousera, il sera secrétaire d'ambassade, puis conseiller d'État, puis ministre : tout ce que voudra M. Janin. Et voici, sans doute le secret du Chemin de traverse : qu'il ne s'agit pas tant pour faire son chemin, vite et bien, d'avoir de bonnes fortunes, de savoir se battre, de donner

dans tous les débordements; que de se faire renverser à propos par le cheval de quelque gros seigneur.

Le sort de Christophe est un de ces hasards qui n'arrivent tout au plus qu'une fois sur mille, et qui, pour arriver une fois, n'en sont pas moins ridicules. Prosper Chavigny, placé d'ailleurs dans la situation et les mêmes circonstances que Christophe, eût éprouvé le même destin et réalisé les mêmes chances.

On ne saurait donc trouver aucune tendance philosophique dans le livre de Jules Janin. Son seul mérite, si toutefois c'en était un réel aujourd'hui, est d'être écrit avec assez d'élégance. On remarque çà et là des passages de luxe, quelques piquants paradoxes, quelques épisodes attachants. Mais l'auteur n'ignore pas que la littérature actuelle est une route qui va droit au but; c'est perdre le temps que de s'arrêter à glaner dans les champs qui bordent cette route; les chemins de traverse sont trop fréquents; et pressé d'arriver, on passe sans s'arrêter sous leur ombre.

Maître Pierre ou le Savant de village; Entretiens sur la morale, par L. Delcasso, professeur à la faculté des lettres de Strasbourg. Paris et Strasbourg, chez F. G. Levrault. Prix: 50 cent. broché.

La *Bibliothèque populaire*, désignée sous le nom de *Maître Pierre*, poursuit avec un succès toujours croissant le cours de ses publications; le vingt-neuvième volume, que nous venons de lire, nous paraît plus propre qu'aucun autre à en relever l'utilité et l'importance. A une époque où tant d'écrivains appellent uniquement l'attention du peuple sur ses intérêts matériels et sur ses droits, il est juste de féliciter M. Delcasso d'avoir songé enfin à lui parler de ses devoirs. Exposer dans un court opuscule la science de l'homme et de la vie, enchaîner avec une méthode lucide et vigoureuse tous les principes de la morale, les animer constamment par la vivacité de dialogues dramatiques, et tempérer l'aridité des préceptes par un style plein de charmes et d'une élégante précision : tel est le mérite incontestable d'un travail qui, sous des formes modestes et simples, révèle de vastes connaissances et toute la subtilité de l'analyse moderne. Quand l'auteur, entraîné par son sujet, touche à la religion ou à la politique, il émet les doctrines les plus pures, les plus rassurantes; sa morale est celle de l'Évangile; partisan du progrès, il le veut avec l'ordre, la science et la liberté.

Jusqu'ici l'on n'avait publié sur la matière que des maximes éparses, des anecdotes incohérentes; rien de suivi, de complet, de satisfaisant. Grâce aux *Entretiens de Maître Pierre sur la morale*, le peuple pourra sans effort connaître tous les devoirs imposés à l'homme. Ce livre n'est pas seulement un bon livre, c'est une bonne action qui sera féconde en bonnes actions. Pendant les longs jours d'hiver, autour du foyer ardent, à la clarté de la lampe du soir, plus d'une fois dans nos villes et dans nos campagnes s'agiteront encore les questions de morale résolues par le *Savant de village :* la discussion deviendra vive, les combattants prendront feu; mais, pour les calmer, le père de famille n'aura qu'à leur proposer de choisir Maître Pierre pour arbitre; il ira chercher le précieux volume; d'une voix haute il lira la décision prononcée par le sage; tous les assistants la recueilleront avec une approbation silencieuse comme le texte même de la loi; et, nous n'en doutons pas, la régularité de leurs mœurs et de leur conduite prouvera le plus souvent que cette loi, telle que l'a exposée M. Delcasso, n'a pas besoin de commentaires.



Bulletin bibliographique.

THÉOLOGIE.

Betrachtungen über den Geist des Christenthums, etc.: Considérations sur l'esprit du christianisme dans ses rapports avec le piétisme, le mysticisme et le rationalisme, par J. W. Dannemann; Lunebourg, chez Herold et Wahlstabb, 1836.

Die grossen Lehren des Christenthums: les grandes Leçons du christianisme, retrouvées dans les croyances et les documents qui nous sont parvenus des plus anciens peuples, et surtout des Chinois, par H. J. Schmitt; Landshut, chez Manz.

Zwei Gespräche in Beziehung auf das Leben Jesu: deux Dialogues sur les vertus de la vie de Jésus-Christ, par Philallètes; Leipzig, 1836.

Ueber Schleiermacher's Glaubenslehre, mit Beziehung auf die Reden über die Religion: De la croyance religieuse de Schleiermacher, en rapport avec ses expressions sur la religion; Leipzig, chez Brockhaus.

Ueber den geschichtlichen Charakter der kanonischen Evangelien: Du caractère historique des saints Évangiles, de leur concordance sur les détails de l'enfance de Jésus-Christ, par J. P. Lange; Duisbourg, chez Schmachtenberg.

Herzenserhebungen in religiösen Gesängen: Aspirations du cœur; recueil de cantiques à l'usage des familles pieuses, par E. G. J. Hundeiker; Magdebourg, chez Bühler.

Gebet- und Betrachtungsbuch für Christen: Livre de prières et de méditations pour les chrétiens qui veulent arriver au royaume de Dieu, par B. Galura, évêque; 6.e édition; Augsbourg, chez Banoni.

Der christliche Hausprediger: Entretiens et méditations familières sur les Évangiles pour tous les dimanches et jours fériés de l'année, deux volumes, paraissant en douze cahiers, qui contiendront environ 70 feuilles. Tome I.er, 1.er et 2.e cahiers; Dantzig, chez Gerhard, 1836.

JURISPRUDENCE ET POLITIQUE.

Die Staatswissenschaften im Lichte unserer Zeit: De l'état actuel des sciences politiques, par Pœlitz, 5 vol.; Leipzig, chez J. C. Hinrich.

Die Nothwendigkeit der moralischen Reform der Gefängnisse: De la nécessité d'une réforme dans le système moral des prisons; Prague, chez Borrosch et André, 1836.

Die Rechte der Handwerker und ihrer Innungen : Des droits de l'ouvrier et des corporations, d'après les règlements usités en Saxe, par G. E. Hérold; Leipzig chez Brockhaus.

Jahrbücher der Geschichte und Staatskunst : Journal d'histoire et de politique, rédigé par une société de gens de lettres, sous la direction de M. Pœlitz, de Leipzig, correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques de Paris; numéro de juin; Leipzig, chez J. C. Hinrich, 1836.

Kritische Zeitschrift für Rechtswissenschaft und Gesetzgebung des Auslandes : Journal critique de jurisprudence et de législation étrangères, publié par Mittermaier et Zachariæ; Heidelberg, à la librairie académique de J. C. B. Mohr, 1836.

Grundsätze des deutschen Staatsrechts, systematisch entwickelt : Principes du Droit public allemand, expliqués d'une manière systématique, par le D.r Maurenbrecher; Francfort-sur-le-Mein, chez Varrentrapp.

MÉDECINE ET PHYSIOLOGIE.

Encyclopädie der gesammten medizinischen und chirurgischen Praxis: Encyclopédie de médecine et de chirurgie pratique, contenant un cours d'accouchement, d'ophthalmologie et de chirurgie opérative. Ouvrage rédigé d'après les documents et les expériences des médecins, chirurgiens et accoucheurs les plus distingués de l'Allemagne; publié par le D.r G. F. Most, docteur en philosophie, médecine et chirurgie, correspondant de plusieurs sociétés savantes; deux volumes, paraissant par livraisons de douze feuilles; 2.e édition, revue, corrigée et augmentée; Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

Von der Pferdezucht : Traité d'hippiatrique, avec 2 gravures, par J. N. Rohlwes; 23 feuilles; Leipzig, chez Brockhaus.

Handwörterbuch der Chirurgie : Dictionnaire de chirurgie, par W. Walther, M. Jæger et J. Radius; tome I.er, 3.e livraison : *amputatio in contiguitate; aneurysmæ ;* Leipzig, chez Weygand, 1836.

Grundzüge der pathologischen Anatomie in ihrer Verbindung mit den Krankheitssymptomen : Considérations sur l'anatomie pathologique dans ses rapports avec les symptômes des maladies; traduit de l'anglais et précédé d'une introduction par le D.r M. S. Krüger; Berlin, chez Schuppel.

Theoretisch-praktisches Handbuch der Chirurgie, mit Einschluss, etc. : Manuel de chirurgie théorique et pratique, avec un traité d'ophthalmologie et des maladies syphylitiques; rédigé, par ordre alphabétique, par une société de médecins, de chirurgiens et d'oculistes; volume XVII, U—Z, 2.e livraison; Berlin, chez J. H. Enslin.

Das Blut in mehrfacher Beziehung, physiologisch und pathologisch untersucht : Du sang, considéré sous le rapport physiologique et pathologique, par Nasse; Bonn, chez Habicht.

Heine, Physiologie über die organische Wirkung der Bäder in dem belebten menschlichen Organismus, etc. : Physiologie de l'effet des bains sur l'organisme vital de l'homme, tant des bains froids que des bains chauds, provenant des sources naturelles ou des bains chauffés artificiellement, ainsi que des bains de mer; accompagnée d'une description des appareils, inventés depuis 1829 jusqu'à présent, dans l'établissement orthopédique des bains de mer entre Lahaye et Scheveningue; avec une planche représentant la voiture des bains de mer à machines orthopédiques, par Heine, docteur en chirurgie; Bonn, chez Marcus.

Ueber die Krätze und ihre Behandlung, etc. : De la gale et de son traitement d'après la méthode anglaise, par Vezin; Osnabruck, chez Rackhorst.

SCIENCES NATURELLES, PHYSIQUES ET MATHÉMATIQUES.

Isis, Encyclopädische Zeitschrift : Isis, journal encyclopédique, spécialement consacré aux sciences naturelles, à l'anatomie et à la physiologie, publié par Oken; année 1835; douze cahiers ornés de planches; Leipzig, chez Brockhaus.

Edimburg, Cabinetsbibliothek für geschichtliche, etc. : Bibliothèque de cabinet, ou Revue des sciences historiques, naturelles, géographiques, physiques et biographiques; traduit de l'anglais de J. Sporchill, par Dietzmann; Leipzig, chez Hartleben.

Grundriss der Chemie : Essais de chimie, par Buchner; tome III, 9.e livraison, in-4.°, avec une planche lithographiée. — Le même

auteur publie : Manuel des médecins et des apothicaires; 2.e partie, 3.e volume : éléments de chimie analytique ; Nuremberg, chez Schrag.

Philippi (Rudolphus Amandus). Enumeratio Molluscorum Siciliæ, cum viventium, tum in tellure tertiariâ fossilium, quæ in itinere suo observavit auctor; Berlin, chez Schropp et Comp.e

PHILOSOPHIE.

Kritiken auf dem Gebiete der Philosophie : Essais critiques sur l'influence de la philosophie, par Feuerbach ; 1.er cahier ; Leipzig, chez F. L. Herbig.

Die Grundzüge der Metaphysik : Principes de la métaphysique, par Suabedissen ; Marbourg, chez Elwert, 1836.

Hegel's vermischte Schriften : Œuvres mêlées de Hegel, publiées par F. Fœrster et L. Baumann, 2.e volume ; Berlin, chez Duncker et Humblot.

Hegel's Vorlesungen über Aesthetik : Leçons de Hegel sur l'esthétique, publiées par H. G. Hotho, tome I.er ; chez le même.

Anthropologie für das gebildete Publikum : Anthropologie, dédiée au public savant et aux philosophes, par le D.r K. F. Burdach, professeur à Kœnigsberg ; 1.re livraison, avec planche in-folio. L'ouvrage complet formera cinq livraisons sur papier vélin, avec trois planches in-folio, et sera fini dans le cours de cette année ; Stuttgart, chez P. Balz.

Die geistige Natur des Menschen : De la nature spirituelle de l'homme ; fragments de psychologie, par F. Groos ; Mannheim, chez Hoff.

Unterricht in zweckmässiger Selbstbehandlung bei beginnenden Seelenkrankheiten : Instruction sur la manière la plus convenable de traiter les maladie de l'âme, par J. C. A. Heinroth ; Leipzig, chez Vogel.

ARCHÉOLOGIE, PHILOLOGIE, BEAUX-ARTS.

Vier Ansichten von Pyrmont und Friedensthal : Quatre vues de Pyrmont et de Friedensthal, prises et lithographiées par G. Osterwald, in-folio ; Leipzig, chez A. Osterwald.

Catalogo del Libri italiani, e di altri in Italia stampati, nonchè di alcune edizioni rare, Aldi, etc., che si trovano vendibili presso la ditta Frederico Wolke, in Vienna 1836 ; Vienne, chez tous les libraires.

Leben und Werke des dänischen Bildhauers Thorwaldsen : Vie et ouvrages du sculpteur danois Thorwaldsen, recueillis et publiés par

J. M. Thiel; 2.e volume, avec 80 planches gravées, grand in-folio; Leipzig, chez Brockhaus.

Prabodha Chandrodaya Krishna Misri. Comedia sanscrite et latine edidit Hermanus Brockhaus. Fascic. I, contin. textum sanscritum; grand in-8.°, papier vélin; Leipzig, chez Brockhaus.

Beiträge zur neuern Kunstgeschichte : Essais sur l'histoire de l'art moderne, avec 4 planches gravées; Leipzig, chez Brockhaus.

Handwörterbuch : Vocabulaire de poche des langues allemande, française et anglaise, rédigé sur un nouveau plan, à l'usage des trois nations (édition stéréotypée), papier vélin, cartonné; Leipzig, chez Brockhaus.

Catalogus Codicum manuscriptorum bibliothecæ palatinæ Vindobonensis. Pars prima. Codices philologici latini. Digessit Stephanus Endlicher; Vindobonæ, apud Beck.

Nouveau Dictionnaire proverbial complet français-allemand et allemand-français, par Albert de Starschedel et G. Fries; Aarau, chez Sauerlænder.

Gründliche Anweisung zur orientalischen Malerei : Recherches approfondies sur la peinture orientale, la peinture transparente, la gravure sur bois; instruction sur la manière de vernir les estampes et les peintures; sur l'art de travailler les cheveux et la mousse; sur l'emploi de la gomme dans les couleurs, et le procédé pour bronzer les cuivres. Ouvrage dédié aux amateurs et aux dames, avec 4 planches lithographiées, par F. Stoltz; Quedlimbourg, chez Basse.

ÉCONOMIE ET TECHNOLOGIE.

Denkschrift zur Begründung des Projektes der Erbauung einer Eisenbahn zwischen Köln und Eupen : Mémoire sur le projet de construction d'un chemin de fer entre Cologne et Eupen, d'après les plans de Louis Henz, ingénieur hydraulique du roi de Prusse; Leipzig, chez Brockhaus, 1836.

Geschichte der brittischen Baumwollen-Manufaktur : Histoire des manufactures de coton, et aperçu de l'état actuel de cette industrie en Angleterre, par Bain; traduit librement de l'anglais de Ch. Bernoulli, avec 12 tableaux; Stuttgart, chez Cotta, 1836.

PÉDAGOGIE, ÉDUCATION.

Henriette von Hohenhausen : Scènes de la vie, historiettes, contes et nouvelles pour les jeunes filles. Jolie édition sur papier vélin; Leipzig, chez A. Osterwald.

Leitfaden für den ersten Unterricht in der deutschen Sprachlehre : Guide pour l'instruction primaire dans les écoles allemandes; 2.[e] édition, revue avec soin; Francfort-sur-le-Mein, chez J. C. Hermann, 1836.

Vollständige Anleitung zur französischen und deutschen Conversation : Phraséologie française et allemande; 2.[e] édition corrigée et augmentée par M. G. Fries; Aarau, chez Sauerlænder.

Kunst ohne Lehrer englisch lesen, etc. : L'art d'apprendre, sans maître, en deux mois, à lire, comprendre et parler l'anglais, par le D.[r] J. S. Zerffi; Grætz, chez Ludewig.

Leitfaden für den ersten Unterricht in der Naturgeschichte : Guide pour introduire dans l'étude de l'histoire naturelle, à l'usage des écoles, des pensionnats et des séminaires, par A. Lüben; premier cours : des genres; deuxième cours : des espèces; Berlin, chez Plahn.

Abriss einer Geschichte der Philosophie : Abrégé d'une histoire de la philosophie à l'usage des écoles, par K. L. Kannegiesser; Leipzig, chez Brockhaus.

LANGUE ET BELLE LITTÉRATURE ALLEMANDES.

Learosa, die Männerfeindin : Learosa, la misanthrope; roman d'Emerentius Scævola, 3.[e] volume; Leipzig, chez Brockhaus. — Cet ouvrage est la contre-partie de celui d'Adolar, ou le Mépris des femmes, par le même auteur, qui a publié précédemment : Léonide en 4 volumes.

Bibliothek classischer Romane und Novellen : Bibliothèque classique des romans et nouvelles étrangers, avec des esquisses biographiques et littéraires, 22 volumes; Leipzig, chez Brockhaus.

Anna von Koburg : Anne de Kobourg, roman historique par Wilhelmine Lorenz, un volume; Leipzig, chez Wienbrack.

Dyonysos-Fest : Le Banquet de Denys, tragédie lyrique, par Henri Stieglitz; Berlin, chez Veit et Comp.[e], 1836.

Hyder-Ali, Sultan von Mysore; roman historique, par C. Morvell, 3 volumes; Leipzig, chez Leo.

Repertorium der gesammten deutschen Literatur : Répertoire de la littérature allemande pour l'année 1835. Rédigé et annoté par E. G. Gersdorf, tomes IV-VI; Leipzig, chez Brockhaus.

Sämmtliche Werke von Michael Beer : Œuvres complètes de Michel Beer; publiées par Édouard de Schenk, avec le portrait de l'auteur; Leipzig, chez Brockhaus.

Chamisso's Werke : Œuvres de Chamisso, 4 volumes; Leipzig, chez Weidmann.

Eine Quarantaine im Irrenhause : Une quarantaine dans une maison de fous; nouvelle tirée des papiers d'un habitant de la lune, par F. G. Kühn; Leipzig, chez Brockhaus.

Gedichte von Franz von Elsholz : Poésies de François d'Elsholz; Berlin, chez Nicolaï.

Maiblumen und Bergfrüchte, oder vermischte Schriften : Fleurs de mai et Fruits des montagnes, ou Mélanges en prose et en vers, par W. Schuhmacher, t. I.er : poésies lyriques et humoristiques; Danzig, chez Gerhardt.

Gedichte von Ferrand : Poésies de Ferrand; Berlin, chez Stuhr.

Die Abenteuer Telemach's : les Aventures de Télémaque, *travesties* par Wagemann, 2 volumes; Ulm, chez Ebner.

Burg Frankenstein : le Château de Frankenstein, histoire romantique du temps de l'empereur Frédéric Barberousse, 3 volumes; Nordhausen, chez Fürst.

Gespräche mit Göthe in den letzten Jahren seines Lebens : Conversations avec Gœthe pendant les dernières années de sa vie, paz Eckermann (1823 à 1832), 2 volumes; Leipzig, chez Brockhaus.

Die Waldenser : les Vaudois, roman par Kœnig, 2 volumes, chez le même, 1836.

Venetianische Nächte : Nuits vénitiennes, par Ida, comtesse de Hahn-Hahn; chez le même, 1836.

Sammlung von 120 Originalanecdoten : Recueil de 120 anecdotes originales et piquantes sur le grand Frédéric et sur Napoléon; Quedlimbourg, chez Ernst.

Der Thurm der sieben Strassen : la Tour des sept rues, ou la Chute de la maison Gherardesca; histoire du temps des Guelfes et des Gibelins, par A. Werg; Berlin, chez Luderitz.

Handbuch der deutschen Literatur : Manuel de la littérature allemande, depuis le milieu du dix-huitième siècle jusqu'à nos jours;

nouvelle édition corrigée et augmentée, par J. S. Ersch; Leipzig, chez Brockhaus.

GÉOGRAPHIE, HISTOIRE ET VOYAGES.

Geschichte der Ungern: Histoire des Hongrois, par Fessler, 10 volumes, avec 5 cartes; Leipzig, chez Brockhaus.

Weltgeschichte: Histoire universelle de K. F. Becker, publiée par J. W. Lœbell, et continuée par J. C. Woltmann et K. A. Menzel, 14 volumes, 7.e édition, complétée jusqu'à nos jours, et paraissant de mois en mois à partir du 1.er mai, en 28 livraisons; Berlin, chez Duncker et Humblot, 1836.

Geschichte des russischen Reichs: Histoire de l'empire de Russie, par N. Karamsin, traduit sur la deuxième édition originale; 11 volumes, formant ensemble 253 feuilles; Leipzig, chez Brockhaus.

Aus dem Reise-Portefeuille eines Deutschen: Extraits du porte-feuille de voyage d'un Allemand, publiés par Éric Gothemburg (deux parties); Hambourg, chez Éric, 1836.

Geschichte der vereinigten Staaten von Nord-Amerika: Histoire des États-Unis de l'Amérique du Nord, traduit de l'anglais par A. L. Hermann, 2 volumes; Leipzig, chez Hartleben.

Gemälde der Berberei: Esquisses sur les États babaresques, ou Histoire de la situation actuelle des régences de Tunis, de Tripoli, d'Alger et de Maroc, avec un aperçu statistique des arts, de la religion, de la littérature, du commerce et des productions de chacun de ces pays; traduit de l'anglais du D.r Russell par A. Dietzmann, 2 volumes, avec une carte gravée et plusieurs vignettes en taille douce; Leipzig, chez Hartleben.



LEVRAULT, *éditeur-propriétaire.*

TABLE DES MATIÈRES

DU SIXIÈME VOLUME. — TROISIÈME SÉRIE.

16.me NUMÉRO.

17.me NUMÉRO.

18.me NUMÉRO.